POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

XIII.

THOMAS CAMPBELL.

Life and Letters of Th. Campbell (Vie et Lettres de Th. Campbell), par W. Beattie. Londres, 3 vol. in-8°, Moxon, 1849.

S'il est un fait patent, en quelque sorte écrit sur toutes les pages de l'histoire, c'est la rapidité avec laquelle vieillissent souvent les renommées, chez nous peut-être plus encore qu'ailleurs. Un homme vient à mourir, toutes les voix n'étaient occupées qu'à le glorifier; l'admiration générale le proclamait comme le génie de la poésie, le roi des peintres, le philosophe et le réformateur par excellence, et à peine quelques années se sont-elles écoulées que ses chefs-d'œuvre ou ses théories politiques nous semblent surannés. Nous avons perdu le sens de ces déploiemens de paroles ou de couleurs; nous ne concevons plus comment un homme a pu s'exprimer de la sorte, ni quel a pu être l'homme qui s'est ainsi exprimé. — Si cela était général, nous se-

rions à même de l'expliquer par la croissance de l'humanité, qui, chaque jour, apprend à être mécontente de ce qui la satisfaisait la veille; mais point. A côté des morts qui vieillissent vite, il y en a d'autres qui paraissent doués d'une jeunesse inaltérable; leurs œuvres ont beau porter pour nous les signes d'un temps qui n'est plus et qui ne reviendra jamais, elles ont beau nous apparaître comme des images qui n'exprimeraient plus tout ce que nous pensons et sentons nous-mêmes : elles conservent un air de vie; nous y reconnaissons vite quelque chose qui a dû se produire dans une ame humaine.

D'où vient donc cette différence entre les destinées de ces deux classes d'hommes célèbres? d'où vient que les premiers arrivent si vite à sembler presque ridicules comme une ancienne gravure de mode? Ne serait-ce pas parce qu'eux aussi ont été comme des gravures de mode? parce que leurs œuvres ou leurs pensées, au lieu d'être la *définition précise* d'une individualité, c'est-à-dire le portrait exact d'un être réel tel que Dieu a jugé bon de le faire, n'ont été que la traduction d'une non-réalité, d'un type abstrait, d'une mode, c'est-à-dire d'une sorte de moyenne entre les diverses individualités d'une époque, peut-être de quelque chose de moins : d'une formule que des êtres tout différens sont convenus pendant un temps d'accepter comme l'emblème banal de leurs manières de voir toutes différentes?

La question est importante; elle touche à bien des problèmes littéraires; elle est intimement liée d'ailleurs avec la question vitale de notre époque : — Quelle valeur faut-il attacher au suffrage universel? Oui, quelle valeur? que signifie l'approbation témoignée par le plus grand nombre? — Tantôt nous répétons que le propre des prophètes est d'être lapidés, ce qui signifie que le propre de la vérité est de ne point être évidente; tantôt nous répétons que le propre de la vérité est d'être évidente, ce qui signifie que le propre des prophètes est de ne point être lapidés. Auquel de ces deux axiomes faut-il ajouter foi? Je crois que cette discordance même devrait nous avertir que nous avons confondu sous une même dénomination des choses fort dissemblables, et qu'il serait urgent de faire une distinction entre les grands hommes qui finissent par rester seuls dans la mémoire des peuples et les hommes grands ou petits que le suffrage général se hâte d'acclamer.

Pour employer une comparaison familière, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, et nous reconnaîtrons autour de nous deux espèces d'êtres : ceux qui mettent leur ambition à suivre mieux que tous la mode du jour, à s'habiller plus que tous à la mode, et ceux qui sont irrésistiblement entraînés à se faire un costume à eux, un costume suivant leurs goûts, leurs habitudes, leur commodité. — Les écrivains et les philosophes, comme tous les autres hommes, pourraient être classés dans ces deux catégories, ces deux nations, dont chacune du reste a

son δημοσ et son aristocratie, ses masses et ses supériorités. Il faudrait donc reconnaître qu'il existe deux espèces d'hommes supérieurs : les uns dont le mérite consiste à énoncer plus complétement que personne les idées et les tendances du jour, à posséder plus que d'autres la faculté de traduire en actes ou en paroles tout ce qui est déjà né et qui cherche le moyen de se formuler à la fois; les autres, dont la supériorité consiste au contraire à percevoir ce que nul autre n'avait encore perçu, à éprouver de nouvelles craintes et de nouveaux désirs, à se former en un mot des idées, des goûts, des mobiles qui sont en avant de l'époque, qui seront confirmés plus tard par les faits, qui le lendemain rendront mieux compte aux hommes nouveaux de ce que la force des choses les aura amenés à voir et à sentir. Avec cette seule distinction, bien des difficultés s'évanouiraient. Nous n'aurions plus de peine à nous expliquer les morts qui vieillissent et ceux qui restent jeunes. — Dans les célébrités qui subjuguent tout de suite leur époque, nous verrions les organes du jour, les talens qui sont applaudis parce qu'ils viennent donner raison à toutes les opinions et à tous les goûts, bons ou mauvais, de leurs contemporains. Dans les grands hommes de l'autre espèce, nous verrions au contraire les organes du lendemain, ceux qui scandalisent d'abord, mais qui restent,—sans doute parce que ce qui est de Dieu ne passe pas, et que leurs œuvres à eux étaient l'œuvre de Dieu, la confession honnête et sincère des conceptions et des sentimens qui s'étaient réellement engendrés en eux sous l'influence des réalités de l'univers.

Toutes ces réflexions sont en quelque sorte la préface nécessaire d'une étude critique sur le poète Thomas Campbell. Dans laquelle des deux catégories que j'ai citées faut-il le ranger? Je crois que l'oracle a déjà prononcé. De son temps, nul écrivain peut-être n'a été reçu avec plus d'enthousiasme. Tandis que Byron était attaqué, tandis que Wordsworth et Coleridge et Southey étaient tournés en ridicule, Thomas Campbell n'a eu qu'à paraître pour être proclamé un génie; il a été le poète glorifié par la *Revue d'Édimbourg;* il a été l'espoir de l'Angleterre; chacun de ses ouvrages de prose ou de vers a été pour lui l'occasion d'une ovation. Et voilà que maintenant, après si peu d'années, c'est à peine déjà si nous pouvons distinguer en lui aucun trait de physionomie individuelle. Dans les transformations qu'a subies son talent depuis ses *Plaisirs de l'Espérance* jusqu'à *Gertrude de Wyoming* et aux *Lectures*, nous ne retrouvons plus que les transformations subies par l'opinion et le goût publics de l'Angleterre, depuis l'époque où parurent *les Plaisirs de l'Espérance* jusqu'à l'apparition de *Gertrude de Wyoming*. Au lieu de conduire, nous voyons que Campbell a suivi : comme homme spécial, il n'existe plus.

Cela même toutefois ne fait qu'ajouter à l'intérêt de ses mémoires. Les souvenirs de Campbell sont curieux, parce qu'ils nous permettent

d'apprécier en lui le caractère de son temps, le grand mouvement intellectuel qui a marqué chez nos voisins le commencement de ce siècle; ils méritent surtout d'être étudiés, parce qu'ils sont non-seulement un document pour servir à l'histoire littéraire de l'Angleterre, mais encore une page de l'histoire européenne, car, il n'y a pas à en douter, le mouvement intellectuel de l'Angleterre a conquis l'Europe. L'Allemagne avait pu la première se mettre en révolte ouverte contre le XVIIIe siècle. En cela, comme en tout, elle n'avait su renverser un système que pour le remplacer par un autre; et, comme les systèmes ne fondent rien, l'Allemagne a bien vite été rejetée en sous-ordre. En fin de compte, c'est en Angleterre que se sont lentement et naturellement élaborées les choses qui devaient rester. Comme au XVIIe siècle la France avait servi de prototype aux nations, c'est sa voisine qui, de notre temps, a fourni les formes poétiques, littéraires et politiques où tendent à se couler nos pensées, nos sentimens et nos sociétés. Voyons donc ce que pourra nous apprendre sur toutes ces choses la vie littéraire de l'homme qui n'a guère été qu'une image fidèle de son temps.

Thomas Campbell naquit à Glasgow le 27 juillet 1777. Par ses ancêtres paternels, il descendait des anciens chefs du clan des Campbells, et son grand-père possédait même encore le domaine de Kirnan sur la frontière du comté d'Argyle; mais depuis lors la famille avait déchu, et le père du poète, après avoir d'abord acquis une riche aisance dans le commerce, avait été réduit par des revers à une position assez gênée. Dans l'enfance du futur écrivain, je ne vois à relever que la liaison de son père avec le docteur Reid, le philosophe. Par la suite, nous verrons Thomas Campbell entrer en rapports d'amitié avec Thomas Brown et surtout avec Dugald Steward, et peut-être y a-t-il plus d'une analogie entre la poésie du poète et l'espèce d'éclectisme de l'école écossaise. Fils d'une nombreuse famille et chéri comme un dernier enfant, Thomas Campbell resta jusqu'à huit ans sous la surveillance de sa mère, qui aimait à lui chanter les ballades de l'Écosse. Après avoir commencé ses études avec grand succès dans le *grammar school* de M. Allison, il entra dès l'âge de treize ans à l'université de Glasgow; il devait y rester cinq années ou du moins pendant cinq sessions, car dans les universités écossaises la période scolaire ne va que d'octobre à mai. Durant tout le cours de ses études, le jeune homme se fit remarquer entre tous, surtout dans les classes de langue. Sa facilité était grande, et le goût de la poésie s'était annoncé chez lui de fort bonne heure. A dix ans, il composait déjà des vers, entre autres des vers destinés à faire partie d'un *Poème sur les saisons;* on peut juger par là de quel côté soufflait le vent : Campbell commençait par être un disciple et un admirateur de Thompson.

Avant de quitter l'école préparatoire de M. Allison, il s'était pris pour les classiques grecs d'un enthousiasme qui ne l'abandonna plus.

A douze ans, il traduisait en vers des passages d'Anacréon qui formaient le sujet de ses devoirs. Pendant ses cinq années d'université enfin, non-seulement il rimait des satires, des pétitions, des morceaux de circonstance, il rédigeait encore en vers ses versions, ses narrations, et même ses compositions de philosophie. Tout cela lui attira beaucoup d'éloges, beaucoup d'honneurs académiques. Il grandit littéralement avec l'habitude d'entendre ses maîtres et ses collègues le proclamer *facile princeps*. Bien plus, d'autres louanges vinrent encore se joindre à celles de ses professeurs. A seize ans, une épître sur l'*origine du mal* lui valut dans sa ville natale le titre de *Pope de Glasgow*.

Ce qui me frappe dans ses premiers essais poétiques, c'est leur parfaite convenance : ils sont étrangement bien faits, tout y est déjà presque en équilibre, et, avant d'avoir vu le monde, le poète parle des hommes comme s'il avait acquis une vieille expérience. Je cite ces faits pour ce qu'ils valent, peut-être comme une preuve de plus que la précocité n'est point le signe des natures originales, bien entendu que je parle de cette précocité qui consiste moins dans le *besoin d'apprendre* que dans le *talent d'exprimer*. Les animaux les plus complets sont les plus lents à atteindre leur maturité. Il se pourrait aussi qu'une raison trop printanière fût simplement le signe de ces esprits habiles et expansifs qui, au lieu d'être tourmentés par leurs sensations, amassent vite des *manières de voir*, et chez qui il y a plutôt tendance à combiner des idées qu'à s'en former. Chez Campbell, tout me semble confirmer ce point de vue. Dans sa jeunesse, je ne découvre rien de saillant, rien d'immodéré et d'irrésistible; nulle exaltation religieuse, nulle de ces mélancolies ou de ces sauvageries qui entraînent parfois la jeunesse vers les ombres et les solitudes. Il aime la nature avec calme; il ne s'enivre ni de sensualité ni de vin. Il a bien quelques amours, mais je les soupçonne fort d'être quelque peu des prétextes de rimeur. Quand il adresse des épîtres à de jeunes beautés, c'est pour leur souhaiter « de couler doucement leur vie champêtre et de trouver dans chaque hôte une ame *sympathique*. » Plus loin il leur dira : « Tous les charmes que l'enthousiaste peut lire sur la face de la nature, à vous de les goûter plus intenses et plus raffinés, avec une joie inconnue aux ames vulgaires... » On sent bien là le jeune poète qui tient à honneur d'avoir l'ame délicate.

Je continue le portrait : Campbell est spirituel et vif, impressionnable et fort discuteur. Il est bon et affectueux, quoique mordant et cherchant parfois à afficher sa supériorité. Certains traits qui lui font honneur se mêlent à tout cela. Il respecte ses professeurs, il s'enthousiasme pour eux. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est radical, républicain, et qu'il s'indigne vertement contre le monde de ce qu'il obéit à des nécessités que lui Campbell est incapable d'apercevoir. Un jour, en 1794, il assiste au jugement des réformateurs écossais Gé-

rald, Muir et Gillie, et il prend en haine la société qui a pu condamner des hommes à la parole si éloquente, aux intentions si héroïques. Pendant plusieurs mois, il garde une sombre misanthropie, qui le rend méconnaissable à ses amis. Toutes ces manières d'être ne sont guère néanmoins que les voies et moyens de la jeunesse en général. Chez le jeune Campbell en particulier, la seule chose qui fasse saillie, c'est la passion d'écrire des vers. Je me trompe; dans ses lettres s'affiche une autre tendance, assez commune, il est vrai, aux premières années, mais qui, chez lui, domine à l'excès : je veux parler des protestations et démonstrations d'amitié qui les remplissent. Toutes ces affections sans doute semblent sincères, — dès son enfance Campbell paraît avoir été porté aux vifs attachemens; — mais il est constamment préoccupé de l'effet que ses affections peuvent produire. Sans cesse il a peur que ses silences n'aient été mal interprétés, sans cesse il craint de n'avoir pas assez dit combien il aime. Il y a en lui un souci immodéré de l'approbation d'autrui.

J'ai parlé des universités écossaises et de leurs courtes années scolaires. Les étudians pauvres, si nombreux dans ces universités, ont coutume d'employer leurs longues vacances à donner des leçons, afin d'amasser ainsi les moyens de continuer leurs études. A la suite de sa quatrième session académique, Campbell suivit cet exemple. La perte d'un procès venait de réduire encore les ressources de son vieux père, et les actives recommandations de ses professeurs lui procurèrent un emploi momentané de précepteur dans une des Hébrides, à l'île de Mull. Une maison solitaire à la pointe d'une île perdue aux limites du monde; autour de lui, « la vague blanche écumant contre le ciel lointain,... les sombres rochers bleus entassant leur grandeur dénudée, la tempête sonore balayant les rivages hérissés (1); » au loin enfin, le sourd bruit d'un gouffre marin, et çà et là les aigles perchant sur la plage au milieu des nuages : — il y avait là de quoi mettre une ame jeune face à face de la nature. Campbell eut en effet des mouvemens d'enthousiasme : il fit provision d'images; mais la tristesse et les regrets vinrent se jeter à la traverse. « J'écrivis, dit-il lui-même, sur mon exil un poème aussi triste que *les Tristes* d'Ovide. » L'homme est là. Pendant toute sa vie, je retrouve bien plus chez lui la faculté de jouir par anticipation d'une espérance, d'une non-réalité, que la puissance de jouir virilement de la réalité, en s'intéressant à ses richesses, que nul œil ne comptera jamais. A l'avance, il rêve et il s'exalte à l'idée de trouver les choses conformes à un rêve qu'il s'est fait lui-même. Devant les choses telles que Dieu les a faites, il regrette le passé, il songe à ce qu'il n'a plus.

A sa sortie définitive de l'université, Campbell recommença à Downie

(1) Fragmens d'une élégie écrite à Mull.

son existence de précepteur, mais pour peu de temps. Toute cette période est pour lui pleine d'angoisses. Il sentait la nécessité de se créer une position indépendante, et il ne savait trop de quel côté se tourner. Après tant d'éloges reçus à l'université, il lui restait à apprendre la vie, et il y entrait avec bien des exigences et des espoirs immodérés, avec une appréciation bien peu exacte de ce que les hommes devaient faire pour lui, et ne pouvaient manquer de faire. Ce n'est pas là un reproche à son adresse, mais bien à celle de la jeunesse, des succès de collége et du rôle immense que nous donnons dans l'éducation à l'émulation, c'est-à-dire à la vanité. Campbell avait compté sur des protecteurs qui lui firent défaut. Plus d'une fois il parla avec aigreur de l'égoïsme des hommes, long-temps il dut expier en lui les fautes des autres. — Tour à tour il songea à se faire ministre, médecin, commerçant, homme de loi, chimiste. Son biographe a pris grand'peine pour le défendre contre l'accusation d'inconstance. Jusqu'à un certain point il a raison. Ce n'est pas que le jeune homme fût inconstant, à proprement parler; il y avait seulement en lui absence de toute vocation fixe. Avec les visées qu'on lui avait appris à se former, il était fort embarrassé pour trouver ce qu'il cherchait. Ici encore, l'idéal lui plaisait plus que la réalité. S'il s'éprenait de telle ou telle profession, c'était parce qu'il y voyait quelque chose de poétique, parce qu'il évoquait en esprit la position qu'elle pouvait lui donner. Alors qu'il songe au commerce, il est amusant de le voir se prouver à lui-même et prouver à un ami comment le commerce est une noble chose, un puissant instrument de civilisation. S'il avait eu l'idée d'étudier le droit, c'était après avoir assisté aux cours du professeur John Miller, dont les opinions libérales l'avaient entraîné, et à qui il attribue en grande partie les prédilections politiques de toute sa vie. La philosophie du droit lui paraissait alors un magnifique champ pour le déploiement des capacités humaines; mais quand, au lieu d'atteindre de prime-saut le but, il fut question d'y arriver en travaillant dans une étude, le découragement vint. Il prit en haine et le droit et la longue route à parcourir, et peut-être aussi la position du clerc qui doit vivre avec l'idée que, dans sa spécialité, il a tout à apprendre et est inférieur à tous. Ce qu'il y a de terrible dans les succès de collége, c'est qu'ils développent chez le lauréat la douce conviction que, tel qu'il est, il est déjà digne de la renommée; avec cette foi-là, on est prédestiné à devenir littérateur, par cela seul qu'on est incapable de se plier aux longs noviciats de toute autre carrière.

De meilleurs jours cependant approchaient. Édimbourg comptait alors au nombre de ses hommes de marque le docteur Anderson, auteur des *Vies des Poètes anglais*. Par hasard, Campbell rencontra dans la rue un ami qui allait faire visite au docteur, et il l'accompagna jusqu'à la porte de ce dernier. A ce moment, les filles d'Anderson se trouvaient

à leur fenêtre : elles aperçurent Campbell, qui était un beau jeune homme. Naturellement le visiteur fut questionné sur son compagnon; il parla de la position précaire de Campbell et de ses talens; il montra au docteur une de ses pièces de vers qu'il avait sur lui. La pièce de vers séduisit Anderson. Il témoigna le désir que le jeune poète lui fût présenté, et Campbell, amené chez lui, eut bientôt achevé sa conquête. A partir de ce jour, on peut dire que sa destinée fut arrêtée dans le grand livre du ciel. Peu de temps après, il était en rapport avec le libraire Mundell, pour le compte duquel il entreprenait un abrégé de l'ouvrage de Bryan Edwards sur les *Indes occidentales*, au prix de vingt livres (500 francs). C'était le docteur qui l'avait abouché avec son éditeur. Anderson ne s'en tint pas là; patron zélé de la littérature et centre d'un cercle d'écrivains, il introduisit son jeune protégé dans le monde lettré d'Édimbourg.

Le vent était alors à la poésie, ou, pour parler plus juste, il y avait partout un sourd travail intellectuel. Moitié capitale, moitié ville de province, la métropole de l'Écosse avait d'ailleurs beaucoup plus gardé que Londres les goûts du XVIIIe siècle, ou du moins les causeries de salon y avaient conservé, ce me semble, plus d'importance. L'heure n'y avait pas encore sonné pour les coteries avec leurs prétentions, pour les petits hôtels Rambouillet avec toute la vie factice et tous les échanges de mensonges qui y fleurissent. On se faisait une réputation avec des vers en manuscrit; on consultait les juges éclairés sur ses épîtres et ses poèmes. Sans doute on admirait souvent pour se persuader à soi-même qu'on avait bon goût, et on louait souvent parce que cela était de bon ton. On eût trouvé fort brutal un homme qui se fût fait un devoir de blâmer tout haut ce qu'il blâmait tout bas, et de décourager des prétentions qui, dans sa pensée, ne pouvaient servir qu'à faire une victime. Au milieu de toutes ces bonnes intentions si fâcheusement employées, Campbell ne pouvait guère trouver qu'un aliment à son idée fixe. Heureusement pour lui, les encouragemens qu'il reçut devaient le conduire au succès et non aux tourmens d'une ambition impuissante. Tout en donnant des leçons pour vivre, il acheva son poème des *Plaisirs de l'Espérance*. Chaque jour, il se promenait, récitant presque à haute voix ses vers; on le regardait passer; ou bien il allait, sur une hauteur voisine d'Édimbourg, s'entretenir avec sa muse et recevoir le vent à la face. Trois mois avant que son œuvre parût, ses amis ne le désignaient que sous le nom de *chantre de l'espérance*. Son manuscrit avait passé de mains en mains, il avait été discuté et longuement corrigé d'après les conseils des amis éclairés. Anderson était fier de son protégé; il croyait sincèrement au génie de Campbell, et il prédisait un succès éclatant. Le poème enfin terminé, le docteur le fit accepter par Mundell, qui acheta la propriété de l'œuvre au prix de 50 livres (1,250 francs).

Thomas Campbell avait alors vingt et un ans, et on était en 1799. La date ici est importante. En 1799, Pope et son école régnaient encore en Angleterre : Pope, c'est-à-dire notre poésie classique avec plus de sérieux, avec beaucoup moins de bel esprit badin. Pour donner une idée plus nette des écrivains d'alors, je ne saurais mieux faire que de recourir aux manifestes des novateurs qui suivirent bientôt. « C'est une chose digne de remarque, dit Wordsworth dans la préface supplémentaire de ses *Ballades lyriques*, qu'à l'exception de la *Nocturnal Reverie of lady Winchelsea*, et d'un passage ou deux dans le *Windsor Forest* de Pope, toute la poésie, depuis Milton jusqu'à Thompson, ne contient pas une seule image nouvelle de la nature extérieure. Bien plus, de toutes les images déjà connues qu'elle emploie pour la peindre, il n'en est pas une d'où l'on puisse inférer que le poète eût attentivement fixé ses yeux sur l'objet dont il voulait parler, encore moins que ses impressions eussent déterminé chez lui un effort de véritable imagination pour le reproduire. A quel bas degré était tombée la connaissance des phénomènes les plus importans et les plus en évidence, on peut en juger par la manière dont Dryden a exécuté une description de la nuit dans une de ses tragédies, ou par la traduction que Pope a donnée de la scène du clair de lune dans l'Iliade. Pour peu qu'un aveugle eût l'habitude d'écouter attentivement ce qui se dirait autour de lui, il n'aurait nulle peine à peindre avec plus de vérité tous ces aspects de la nature. »

Cela porte coup. A quelque temps de là surgit la fameuse controverse excitée par Bowles et sa théorie. Bowles prétendait frapper de réprobation toutes les images empruntées aux choses artificielles, en ne reconnaissant de véritable poésie que dans les peintures des choses naturelles. Nul doute qu'il ne sût fort mal définir ce qu'il sentait. Campbell lui répondit fort justement qu'un vaisseau lancé à la mer pouvait être un sujet de très haute poésie. Nous pouvons beaucoup mieux formuler la pensée du novateur qu'il ne le pouvait lui-même. Ce qui le choquait, lui et bien d'autres, c'est que la poésie n'était plus une langue, un effort pour exprimer des impressions, des émotions, des troubles d'ame; c'est qu'elle ne se donnait pas pour but de traduire ces espèces de phénomènes intérieurs que les objets artificiels peuvent déterminer aussi bien que la nature, mais qui ne sont aucunement des idées, des jugemens. « L'école régnante, comme l'a mieux dit Coleridge, était caractérisée non pas tant par des pensées poétiques que par des pensées traduites dans le langage de la poésie; l'excellence du genre consistait, comme fond, dans des observations justes et fines sur les hommes et les mœurs au milieu d'un état social artificiel (je n'aime pas ce mot),—comme forme, dans la logique de l'esprit reproduite en distiques coulans et épigrammatiques. Lors même

que le sujet s'adressait à l'imagination ou à l'intelligence, on s'attendait à un trait à la fin de chaque second vers, et l'ensemble d'un morceau était comme une conjonction disjonctive d'épigrammes. » Le style de Voltaire est un exemple familier de ces chapelets d'axiomes. Des phrases sentencieuses, voilà ce que l'on prisait, et on tuait une comédie en lui reprochant de ne pas renfermer de *maximes*.

La poésie se proposant ainsi d'exprimer ce qu'exprime la prose, des opinions et des réflexions, sa seule ambition était de les exprimer autrement, d'une certaine façon, qui n'était pas la façon la plus simple et la plus précise. L'art du rimeur était donc exclusivement l'art de bien dire, l'art d'habiller toute idée suivant un certain type immuable de phraséologie qui était la règle générale et absolue du beau. Maintenant, quel était donc ce type que la poésie avait pour unique mission de reproduire systématiquement? Si je ne me trompe, toutes les paroles et tous les actes du XVIIIe siècle sont là pour nous l'apprendre. La grande prétention de l'époque était de faire tenir la mer dans une coquille de noix, de faire rentrer des milliers de faits dans une grande catégorie. On n'aimait que le générique, et le beau style consistait à désindividualiser les objets, à éviter tous les traits précis et toutes les images qui eussent pu mettre sous nos yeux un fait dans ce qu'il avait de particulier. On disait les *essaims ailés* au lieu de dire les *abeilles;* on s'extasiait devant une femme aimable, spirituelle, belle, ravissante, en se gardant bien d'indiquer quelle était sa manière propre d'être ravissante, et en quoi elle différait de toutes les autres manières d'être ravissante; on chantait sur une certaine intonation donnée, qui évitait soigneusement d'accentuer les nuances distinctives du sentiment chanté. A l'exemple de la pensée, la diction s'efforçait de donner une idée des choses, en les représentant toujours comme des variétés d'un genre infiniment vaste. La métaphysique était partout. Les abstractions surtout faisaient rage. On écrivait des odes *à la peur, à la pitié, au contentement;* on faisait des poèmes sur *l'amitié, l'imagination, la mémoire, l'enthousiasme*. Les individualités et les réalités avaient été solennellement abrogées. On avait décidé que le monde ne serait plus à l'avenir qu'un prototype d'univers servant de théâtre à toute espèce de prototypes, de catégories et d'êtres de raison. C'était un nouveau platonisme; c'était un bel et bon polythéisme à l'antique (1). Les allé-

(1) Il serait infiniment curieux de montrer comment le polythéisme n'a jamais cessé d'exister. On avait cru que les anciens Romains s'étaient laissé convertir, mais point: ils avaient conservé leurs anciennes facultés et leurs anciennes impuissances; il avait bien fallu qu'ils continuassent à sentir et penser comme par le passé. Faute de pouvoir embrasser plusieurs choses à la fois, ils ne pouvaient concevoir toute chose que comme l'effet d'une seule cause, la manifestation d'un seul type. Dans tout phénomène, ils ont donc été condamnés à ne voir que l'opération, l'acte d'un agent spécial dont le propre était exclusive-

gories étaient tellement adorées, que la France, Robespierre en tête, s'en était fait décidément des dieux officiels; elle avait décrété le culte de la *Raison*, de la *Liberté*, etc.

A la fin cependant le mal avait engendré lui-même son remède. A force de réduire la poésie à l'art de déguiser des axiomes génériques et des types impersonnels sous une diction générique et incorporelle, le factice était arrivé jusqu'à devenir intolérable. La nature avait fini par s'apercevoir qu'elle était fort gênée sous toutes les règles décrétées par le bon goût général, et qu'elle aurait plus de bénéfice à faire à sa guise en se passant de l'approbation du suffrage universel. De tous côtés, on se mettait en révolte. Après les mœurs conventionnelles que l'on avait long-temps subies, il commençait à devenir de mode de célébrer les sabots et les bergeries, de déblatérer contre la civilisation et les fauteuils. Ce n'était encore là qu'une nouvelle mode; mais elle indiquait une grande transformation. Par dégoût sans doute pour les grandes maximes sur l'*homme en général* et sur la manière dont on se fait aimer des femmes en général, Walpole et Percy en étaient venus à remettre en honneur le moyen-âge et la poésie populaire. Comme Marchangy chez nous, on faisait de l'opposition en admirant le gothique et le chevaleresque. Le goût et l'étude des antiquités du nord gagnait peu à peu. Dans la chaire de littérature qu'il occupait à Oxford, Thomas Warton, l'auteur de l'*Histoire de la poésie anglaise*, ramenait ses élèves aux auteurs du XVI[e] siècle. L'un de ses disciples, W. Lisle Bowles, allait bientôt publier (en 1789) les sonnets qui firent une révolution dans l'esprit de Coleridge. D'un autre côté, Burke livrait au

ment de produire de tels effets. Tout amour, à leurs yeux, n'a été qu'une forme de l'amour; tout souvenir a été l'acte d'une faculté-mémoire, toute pensée l'acte d'une faculté-intelligence; toute volonté a été le fait d'une faculté-liberté, absolument comme autrefois l'amour venait de Cupidon, le commerce de Mercure. Ainsi s'est complété tout un panthéon de causes personnifiées, de divinités-facultés. J'ai désigné cette manière de concevoir les choses comme une nouvelle forme de l'esprit romain. Je n'ai pas parlé juste. De fait, les races du Nord, qui ont le plus de tendance à s'élever au-dessus de cette phase intellectuelle, l'ont traversée d'abord comme le mammifère commence par être poisson et reptile à l'état embryonnaire. On connaît les poèmes allégoriques du moyen-âge. Tout l'olympe des abstractions y était certainement descendu; seulement, dans le XVI[e] siècle, nous voyons Shakspeare échapper à l'illusion des abstractions comme Bacon allait y arracher la philosophie. Bientôt cependant la gloire de Louis XIV, l'influence française, le cartésianisme, etc., vinrent rouvrir l'Angleterre elle-même à ce polythéisme métaphysique, que la renaissance avait remis en honneur comme l'autre. Maintenant encore, tant s'en faut que nous, Français, nous en ayons fini avec ces fantômes. Dans la plupart de nos théories sociales, au lieu de trouver des pensées telles que les réalités peuvent en inspirer, je ne vois guère qu'un chassez-croisez d'abstractions qui se nomment le travail, le capital, le crédit, le peuple, etc. Pour réformer ce monde de réalités, nos prétendus réformateurs font comme Homère : ils font descendre des nuages les dieux-allégories pour qu'ils viennent faire des miracles parmi les hommes, et empêcher partout les faits d'être les résultats des nécessités à l'œuvre dans notre univers.

public son *Essai sur le beau*, et la théorie dans laquelle il glorifiait le vague et l'indéfini n'était, après tout, qu'une certaine façon rudimentaire de demander que la poésie exprimât des émotions et non des idées, car le propre des impressions est de renfermer l'infini et de se lier sympathiquement à tout ce que nous avons senti, comme le propre des idées est d'être le défini, le circonscrit. D'un autre côté encore, Cowper avait conçu et fait aimer un style déjà assez nouveau de poésie, un de ces styles de transition comme il ne s'en produit qu'en Angleterre. Chez lui, il y avait eu une tentative naturelle, non pour rompre avec le passé, mais pour adapter les vieilles formes à ses propres besoins. Profondément sérieux, il avait cherché à parler en homme, à dire nettement ce qu'il voulait dire, et, sans s'en douter, il avait grandement changé la diction poétique. Enfin Burns était venu, et les *Ballades lyriques* de Wordsworth faisaient leur apparition un an avant la publication des *Plaisirs de l'Espérance*.

Comme on en peut juger, c'était à un moment de transformation que Campbell était descendu dans l'arène. Il y fit un éclatant début. Je n'irai pas jusqu'à dire que nulle œuvre ne produisit jamais autant de sensation que son poème; mais je n'ai certainement souvenir d'aucune œuvre qui, du premier coup, ait porté aussi haut un inconnu. Les exemplaires des *Plaisirs de l'Espérance* furent littéralement enlevés. Plusieurs éditions se succédèrent en une seule année. En 1803, le livre avait déjà été réimprimé sept fois. Pour en obtenir la propriété, un libraire de Londres en offrit à l'auteur une rente viagère de 200 livres (5,000 fr.). Rien de plus éloquent que ces chiffres. Malheureusement Campbell avait vendu ses droits d'auteur, et, sans la générosité de son éditeur, il n'eût pas tiré grand profit de sa popularité; mais M. Mundell fut généreux. Pour chaque édition nouvelle, il offrit au poète un *remerciement* de 50 livres (1250 fr.) et plus tard il lui abandonna le droit de publier deux fois son œuvre par souscription (1). Le droit, dans ce cas, avait son prix, car la seconde fois il rapporta au-delà de 1,000 guinées à Campbell. La souscription avait presque été un événement national. Pitt y avait mis son nom; le gros des sommités politiques, littéraires et aristocratiques avait fait comme lui. Lady Campbell s'était chargée de soulever son clan en faveur du poète, et en Angleterre comme en Écosse c'étaient des hommes haut placés qui avaient pris la chose en main.

Je n'ai encore indiqué qu'un côté du succès de Campbell. Un jour que le docteur Gregory, fort célèbre à Édimbourg, était entré chez le libraire Mundell, il trouva sous sa main un exemplaire du nouveau poème, et il l'ouvrit sans trop penser à ce qu'il faisait. « Parlez-moi de

(1) La propriété des *Plaisirs de l'Espérance* finit par revenir à Campbell.

cela, voilà de la poésie, de la vraie poésie, monsieur Mundell! » s'écria-t-il tout à coup, et, sans démordre, il acheva le volume. L'exclamation du docteur fut en quelque sorte répétée par tous ceux qui lurent *les Plaisirs de l'Espérance*. Le débutant fut recherché; son œuvre le mit en rapports avec Scott, Henry Erskine, Dugald Stewart, Arch. Alison l'auteur de l'*Essai sur le goût*, Sydney Smith, les Kemble. Déjà il était lié avec Jeffrey, Thomas Brown et Henry Brougham. A Londres et à Liverpool, il en fut comme à Édimbourg. La miraculeuse puissance du poème y procura à Campbell l'amitié ou la protection de Charles Fox, lord Holland, lord Minto, Mackintosh, Byron, Mme de Stael, etc. Il faudrait ajouter à cette liste presque toutes les illustrations anglaises et étrangères. Bien plus, avec le temps l'admiration ne fit qu'augmenter. Après les célébrités de la littérature, ce fut une princesse du sang qui désira être présentée à l'illustre auteur. Après les témoignages flatteurs des journaux, ce fut le gouvernement qui rendit hommage au poète en lui accordant, sous Charles Fox, une pension de 200 livres (5,000 fr.). Je ne dis rien des legs que *les Plaisirs de l'Espérance* valurent à Campbell, ni des honneurs qu'ils lui procurèrent en Allemagne et dans sa patrie. Bref, au bout de dix ans, et sans avoir rien produit de nouveau, sauf quelques pièces détachées, il était encore maintenu au pinacle par la seule force de son coup d'essai. De son vivant, il avait été transformé en un de ces génies que nul ne se permet de juger.

Que renfermaient donc *les Plaisirs de l'Espérance* pour produire une pareille sensation? Au début, quelques vers harmonieux chantent « l'éloignement qui donne des charmes à l'horizon et revêt d'azur les montagnes; » puis le poète célèbre l'espérance comme la mère de l'activité, le mobile qui pousse le génie à l'accomplissement de sa destinée. Il dit comment elle inspire l'amour et embellit le bonheur domestique. L'idée de l'espérance évoque bientôt celle du progrès. En espérance le poète entrevoit l'avenir des peuples, la civilisation éclairant les sauvages, la liberté brisant les chaînes. Enfin, il nous montre l'espérance consolant le moribond par la promesse d'une autre existence de bonheur. Le genre adopté par le débutant, on le voit, n'avait rien de neuf, loin de là : son œuvre marchait de tout point dans les traces de l'ancienne école. Elle aussi faisait consister le rôle de la poésie à personnifier les explications que la raison se donne des choses, à développer une thèse métaphysique, et, pour développer sa thèse à elle, elle procédait comme l'ancienne école. Au lieu d'imiter la nature, qui met sous nos yeux des phénomènes, des effets, et nous laisse la peine d'en deviner la cause, elle s'appliquait à mettre sous nos yeux des causes accomplissant leur besogne. Les idées énoncées par le poète n'avaient d'ailleurs pas grande valeur intellectuelle. « A cette époque, nous dit M. W. Beattie, la révolution française, le par-

tage de la Pologne et l'abolition de la traite étaient le sujet de toutes les conversations. » Ce qui occupait tous les esprits était précisément ce qui avait occupé l'esprit du jeune écrivain. Il était philanthrope, négrophile, passionné pour la Pologne et radical; il lançait des prophéties contre les tyrans, il s'indignait contre les philosophes qui réduisent l'homme au niveau de la brute en lui contestant une ame immortelle; il avait, en un mot, toutes les manières de sentir et de penser que l'on pouvait alors avoir à vingt et un ans, sans qu'il fût besoin de penser et sentir par soi-même. Quant à sa diction, à maints égards aussi elle ne faisait que reproduire les formules en usage. Elle prodiguait les tropes, les exclamations, les *écoutez;* elle se montait souvent à cet enthousiasme officiel du poète classique qui s'est dit qu'il devait chanter sur un certain ton; par-dessus tout, elle aimait à faire intervenir dans les affaires des hommes l'olympe des abstractions et des êtres de raison. Je me hâterai d'ajouter cependant que le poème du débutant renfermait autre chose que des redites. Jusqu'à un certain point, le docteur Anderson était dans le vrai, quand il s'extasiait « sur les exquises modulations de ce style qui s'élève et s'abaisse avec le sujet, qui tour à tour s'attendrit avec les mélancoliques accens de la douleur, et s'élance sur l'aile d'une éloquence passionnée. » Le style de Campbell savait en effet s'exalter et s'attendrir. Je dirai plus : s'il nous semble guindé, il ne l'est que relativement au présent; par rapport au passé, il était réellement un effort original vers plus de naturel et de sincérité : çà et là, la périphrase faisait place à une expression nette et imagée; dans plus d'un vers, la nature était saisie sur le fait; à travers les enflures circulait surtout une veine bien nette de douces émotions. Pour tout résumer, le jeune écrivain, je le crois, avait presque enrichi la poésie d'une faculté nouvelle en lui apprenant à traduire certains attendrissemens auxquels elle avait rarement donné une voix depuis long-temps.

Qu'est-ce à dire? Que *les Plaisirs de l'Espérance* étaient de tout point le miroir du temps. Par ses innovations comme par sa fidélité aux usages, Campbell reproduisait exactement le goût général de cette époque, où le passé était en lutte avec l'avenir, où les traditions et les routines se confondaient avec de vagues aspirations vers quelque autre chose. J'ai comparé sa poésie à la philosophie de l'école écossaise. On peut mieux maintenant sentir leurs rapports. Les écrits de Reid, de Brown, de Dugald Stewart, étaient une première levée de boucliers contre le règne des grands axiomes et la manie des principes absolus, contre cet idéalisme qui statuait en tout du général au particulier. C'était une réaction, mais une réaction tiède, qui, au lieu de s'attaquer à la méthode géométrique du XVIII[e] siècle, ne combattait guère que les conséquences auxquelles elle était arrivée. Les novateurs s'inscrivaient

en faux contre le scepticisme de l'école radicale; ils ne mettaient pas encore en cause l'esprit de système, la prétention de poursuivre l'absolu. Chez eux, il y avait un étrange amalgame d'inductions et de déductions, de principes et d'appels à l'expérience; de même chez Campbell. A côté d'une image qui pose nettement sous nos yeux une réalité bien solide, arrivent des abstractions : la *pitié* qui veille au chevet de la *souffrance*, l'*expression* qui met la dernière main à la beauté de Vénus! Quand le poète est parvenu à faire palpiter sous nos yeux des hommes de chair et d'os, il ouvre leur cœur, et voilà que nous y voyons à l'œuvre le *doute père de l'effroi*. Cela même produit d'étranges combinaisons : sur la même scène s'agitent des habitans de notre monde et des êtres incorporels, des individualités et des catégories, si bien que l'œuvre dans son ensemble fait un peu l'effet d'un tableau qui présenterait sur le même plan des objets vus à des distances différentes. Étranges ou non, toujours est-il que ces contradictions existaient alors dans l'esprit de tous et y vivaient fort en paix. Je ne m'étonne pas que le jeune poète ait été accueilli avec tant d'enthousiasme : sur tous les points, il donnait raison à son temps. Les élémens hétérogènes de son style étaient un charme de plus : ils vibraient à l'unisson avec les définitions que l'on se donnait alors des choses; avec son style, il avait su d'ailleurs exprimer les préoccupations dominantes; par les modulations de ce style enfin, il avait su indiquer toutes les nuances que ses lecteurs avaient appris à voir dans leurs sentimens, et cela sans sortir de l'intonation réclamée par les habitudes poétiques de son temps, par les idées qu'on se faisait de la poésie. D'un seul coup il avait dit tout ce que l'esprit général avait à dire.

Encouragé par le succès de son livre, Campbell pensa bientôt à courir le monde. C'était alors vers l'Allemagne que se tournait la jeunesse littéraire; ce fut vers l'Allemagne qu'il fut attiré. De Hambourg, où il débarqua et où sa réputation l'avait précédé, son projet était de se rendre à l'université de Iéna; mais il avait compté un peu légèrement sans les circonstances. On était alors en 1800, et les hostilités engagées entre la France et l'Allemagne le forcèrent à se rabattre sur Ratisbonne. A peine y était-il arrivé que les Français l'y suivirent. Du haut des remparts, il fut même témoin du combat qui ouvrit la ville à Grenier (juillet 1800). Il vit les décharges répondre aux décharges; il entendit résonner le *pas de charge* des Français, et à côté de lui les boulets vinrent frapper plus d'une victime. « Ce fut là, écrivait-il bien des années plus tard, une des époques les plus importantes de ma vie sous le rapport des impressions qu'elle me laissa; mais ces impressions, causées par le spectacle de tant d'hommes morts, ou, ce qui est pis, dans l'agonie de la mort, sont si horribles pour mes souvenirs, que je fais mon possible pour les chasser loin de moi. Plus d'une fois, dans mes momens de

malaise, j'ai été réveillé en sursaut la nuit par des cauchemars remplis de ces terribles images. » Je serais tenté de croire cependant que, sur le moment, le jeune voyageur n'était pas aussi exclusivement dominé par le sentiment des horreurs de la guerre. Les pompes des batailles semblent aussi lui avoir causé une sorte d'enthousiasme. S'il écrivit en Allemagne sa ballade du *Rêve du soldat*, ce fut aussi en Allemagne qu'il composa son *Hohenlinden* (1), et toute sa vie il aima les chants guerriers. Ce qu'il y a de certain en outre, c'est qu'à cette époque il était encore grand admirateur des Français. « Depuis l'arrivée des braves républicains, dit-il dans une de ses lettres, nous avons eu de magnifiques évolutions militaires. Des figures aussi martiales et des manœuvres aussi rapides que celles de ces petits soldats ne sauraient se rencontrer que chez les vainqueurs de Lodi et de Marengo. Tout votre enthousiasme jusqu'à la dernière étincelle vous monterait à la tête rien qu'à les voir marcher au chant de guerre de la liberté (*la Marseillaise*). »

On ne trouve guère d'autres traits à citer dans la correspondance du jeune voyageur. En général, ses lettres sont peu intéressantes, celles du moins qu'a recueillies son biographe : elles parlent beaucoup de ses désappointemens, de ses espérances; elles nous le montrent tel que nous l'avons déjà vu : rêvant beaucoup, fort peu tourmenté du besoin d'arriver à la réalité des choses, fort porté, au contraire, à les idéaliser le plus possible, à les paraphraser en imagination, à faire sur chaque thème les plus belles variations auxquelles le thème puisse prêter. A ces enthousiasmes pour de doux mensonges succèdent naturellement les déceptions. Emprisonné à Ratisbonne par la guerre, il s'ennuie et finit par tomber malade. Après une courte excursion en Bavière, il revient enfin passer l'hiver à Altona, où il mène encore une vie toute d'hallucinations, de désirs et de regrets. Chose curieuse, en écrivant à ses amis, il ne dit pas un mot des Allemands qu'il a sous les yeux; jusqu'au dernier moment, ses pensées sont toutes pour la Hongrie qu'il se flatte de visiter, pour les grands souvenirs attachés aux lieux qu'il doit voir, pour les *associations d'idées* qu'ils ne pourront manquer d'éveiller en lui. Des associations d'idées, nul mot peut-être ne s'est rencontré si souvent sous la plume de Campbell.

Cependant tous ces châteaux en Espagne étaient encore destinés à s'écrouler, et aux tristesses de son hiver à Altona vinrent se joindre des inquiétudes d'un autre genre. En entreprenant son voyage, il avait agi, comme il le fit souvent, sans trop calculer, sans trop s'inquiéter de mettre ses moyens en accord avec son but, ou son but en accord avec ses moyens, et l'argent lui fit défaut. Il en fut de même des inspira-

(1) C'est à tort qu'on a représenté Campbell comme ayant assisté au combat de Hohenlinden. Lorsque ce combat fut livré, le voyageur était déjà loin du théâtre des hostilités.

tions qu'il avait compté trouver en Allemagne. Avant son départ, il s'était engagé à livrer à son libraire un volume ou deux de *récits de voyage* et un nouveau poème. Qu'il pût être incapable de tenir sa promesse, l'idée ne lui en était pas même venue; il n'avait pas encore appris à douter de lui-même; il en était encore à croire et à répéter qu'avec de la persévérance on vient à bout de tout. Force lui fut, hélas! de s'apercevoir qu'il n'en était pas ainsi. Quoi qu'il fît, les récits de voyage et le poème ne voulurent pas venir au monde. Je ne crois pas qu'il ait eu plus tard à le regretter. Le poème, en tout cas, était une faiblesse de jeune auteur gâté de trop bonne heure, un de ces projets littéraires qui sont exclusivement inspirés par le désir de faire un beau livre: il devait y être question de l'Écosse, de ses sites historiques et des souvenirs les plus propres à exalter le patriotisme de ses lecteurs écossais.

A son retour d'Allemagne, Campbell eut une nouvelle épreuve à traverser. Son père mourut, et avec le vieillard s'éteignit une pension viagère qui depuis long-temps était presque l'unique ressource de sa famille. Dès ce moment, le jeune poète prit avec lui-même l'engagement de soutenir sa mère et ses sœurs. Ce devoir, il le remplit noblement. Le dévouement était un des beaux côtés de son caractère: d'abord, il contribua avec un de ses frères à venir en aide à mistress Campbell; puis, quand il eut amélioré sa propre position, il lui servit à lui seul une pension annuelle de 70 livres (1,750 francs); mais j'anticipe ici sur l'avenir: au moment où il perdit son père, Campbell avait encore tout à faire pour se mettre lui-même à flot. Sa plume était son seul capital. Faute de mieux, il fit marché pour écrire en trois volumes une continuation de l'histoire de Smolett, sous le titre de *Annals of Great-Britain*. L'ouvrage devait lui rapporter 2,500 francs par volume, et il avait été stipulé qu'il resterait anonyme. Campbell tenait infiniment à cette condition, de peur de perdre caste. Avec ce travail sur le métier, il ne tarda pas à venir planter sa tente à Londres dans l'espoir d'y trouver plus facilement à tirer parti de son talent. Quelques pièces de vers envoyées d'Allemagne l'avaient mis en rapport avec M. Perry du *Morning Chronicle :* c'était un premier débouché; il comptait bien s'en ouvrir d'autres; il voyait jour à écrire dans le *Philosophical Magazine;* il voyait jour à tant de choses, qu'il ne tarda pas à épouser sa cousine, miss Matilda Sinclair, qui n'avait nul dot à lui apporter. Il avait alors vingt-six ans, et, dans sa joie, il écrivait à une de ses sœurs : « Quant à vos amicales questions sur mes espérances, je ne puis y répondre d'une manière positive; mais ce que je puis vous dire, c'est que, à moins de traverses et de causes extraordinaires pour troubler ma paix d'ame, je me sens entièrement capable de me maintenir à Londres avec honneur et *éclat*. Ma position littéraire est telle

qu'avec un peu d'argent, fort peu d'argent dans ma poche pour me dispenser de solliciter des travaux, elle me mettra à même de dicter mes propres conditions aux libraires. »

Tant de confiance voulait seulement dire que les déceptions du passé n'avaient pas encore fructifié, et que le poète était loin, fort loin, d'avoir appris à se connaître. Les plus rudes épreuves de sa vie, au lieu d'être finies, ne faisaient, au contraire, que commencer. Lui-même nous a laissé de douloureuses confidences sur les premières années de son séjour à Sydenham, où il s'était établi peu après son mariage :

« Je ne prétends pas dire, écrivait-il, que nous ayons souffert, à proprement parler, les privations de la pauvreté. Ce fut plutôt la crainte que la réalité de l'indigence qui vint peser sur nous; mais je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai le jour où mon frère aîné m'écrivit qu'à l'avenir l'état fâcheux de ses affaires ne lui permettait pas de continuer à soutenir ma mère, et que dorénavant je devais prendre sur moi seul le pieux devoir de la mettre à l'abri du besoin... Je me voyais ainsi deux ménages sur les bras : l'un à Édimbourg, l'autre à Sydenham, et à cette époque on peut se rappeler que la vie était d'un tiers plus chère que maintenant... Pour faire face à ces nécessités, j'acceptai des engagemens littéraires; mais je fus bientôt pris d'une maladie qui rendit impossible pour moi toute poésie, et même toute composition d'imagination. Ma crainte de ne pas m'éveiller assez matin pour me mettre à l'ouvrage me tenait éveillé toute la nuit, et peu à peu je perdis complétement le sommeil... Le loup cependant était à ma porte... Et en sus des dépenses ordinaires du ménage, j'avais à servir les intérêts usuraires d'une somme de 200 livres que j'avais été obligé d'emprunter pour payer notre ameublement et acheter jusqu'au berceau de notre enfant.

« Le sang à la tête et tout étourdi par le battement de mes tempes après des nuits sans repos, j'étais chaque jour obligé de travailler d'arrache-pied au seul genre de corvée qu'il me fût possible d'entreprendre, à des compilations, à de prosaïques abrégés... C'est toujours un malheur pour un homme de lettres que de recourir à des travaux anonymes, quelle que soit l'innocence de ses motifs. Il abaisse son caractère en écrivant des choses dont son nom ne se porte pas responsable. Pour moi, j'écrivis sur toute espèce de sujets, y compris même l'agriculture.

« ... J'arrivai à Londres comme un parfait aventurier : je ne manquais pas d'engagemens littéraires; mais l'écueil contre lequel je me brisai fut une appréciation exagérée des bénéfices que j'en pouvais tirer. J'ai observé que les auteurs et les artistes étaient sujets à de telles méprises. Un écrivain, je le sais par expérience, commence un travail qui doit lui rapporter tant par feuille; en un jour, il achève peut-être un dixième de sa besogne, et, tout ravi, il fait à part lui ce calcul : Fort bien; à ce taux, je puis compter sur un gain de tant de livres par jour; — mais d'innombrables interruptions surviennent : ce qu'il a écrit aujourd'hui peut d'ailleurs demander à être écrit sur de nouveaux frais demain, etc.. »

La naissance d'un second fils, le seul qu'il conserva, vint encore

augmenter les dépenses du poète, et sa santé s'altéra tellement qu'à diverses reprises il fut obligé de changer d'air ou d'aller prendre des bains de mer. Ce n'est pas cependant que ses gains fussent trop minimes; il recevait 100 francs par semaine pour traduire la correspondance étrangère du *Star;* il fournissait des articles au *Philosophical Magazine,* et son poème de *l'Espérance* contribuait encore de temps à autre à augmenter la somme de ses revenus; mais il aimait à vivre sur un certain pied, et il ne savait pas compter.

Toutes ces angoisses cependant eurent un terme. Si les premiers succès du jeune écrivain lui avaient été funestes en le lançant dans un monde trop élevé et peut-être en développant chez lui trop d'exigence, ils lui avaient aussi procuré des amis qui ne s'endormaient pas. Dès l'année de son mariage, Campbell, par suite de leurs bons offices, s'était vu offrir deux chaires de professeur : l'une à Vilna, qu'il avait refusée en raison de ses principes politiques; l'autre en Angleterre, qu'il n'avait point acceptée non plus pour des motifs que n'indique pas son biographe. A ces premiers efforts pour le mettre à flot, succédèrent bientôt des tentatives plus heureuses : presqu'en même temps ses amis organisèrent, pour une nouvelle édition de son poème, la grande souscription qui lui rapporta plus de 1,000 liv. sterl., et une pension de 5,000 francs lui fut accordée par le gouvernement sans qu'il l'eût sollicitée, sans qu'il ait même jamais pu savoir à quel patronage il la devait. A partir de ce moment, la lutte du poète contre la misère était terminée. Peu après parut *Gertrude de Wyoming;* plus tard, un de ses cousins, un Campbell, lui laissa en mourant 125,000 francs, par admiration pour le dévouement avec lequel il avait soutenu sa mère; un ingénieur célèbre, Thomas Telford, lui fit un autre legs; enfin ses écrits et ses lectures lui furent largement payés. Il est temps de passer de l'homme à ses œuvres.

Depuis *les Plaisirs de l'Espérance* jusqu'à *Gertrude de Wyoming,* c'est-à-dire pendant neuf ans, Campbell n'avait produit que des pièces détachées. A elles toutes, elles formaient un mince bagage, et l'enfantement n'en avait pas moins été une grande affaire pour le poète; on en jugera par une anecdote. Pendant sa visite au château de Minto, Campbell roulait dans sa tête sa *Ballade de Lochiel.* « Une nuit qu'il s'était couché de bonne heure, il s'éveilla soudain en répétant: *Les événemens à venir jettent devant eux leur ombre.* C'était précisément là la pensée qu'il avait en vain poursuivie pendant toute la semaine; il sonna à plusieurs reprises pour appeler. Enfin un domestique se décida à paraître. Le poète était assis, un pied dans son lit et l'autre à terre, avec un air mêlé d'impatience et d'inspiration. — Monsieur est-il malade? demanda le domestique. — Malade! je n'ai jamais été mieux de ma vie. Laissez-moi de la lumière, et faites-moi le plaisir de me pré-

parer une tasse de thé. S'élançant alors vers une table, il s'y assit et écrivit l'heureuse idée. Il était deux heures du matin. »

Les amis de Campbell étaient du reste comme le poète : son moindre manuscrit les mettait tous en émoi. Lord Minto admirait et prenait la plume pour exprimer des doutes sur un mot. Telford, l'ingénieur, écrivait (1802) au docteur Alison : « Il n'y a jamais eu rien comme lui; il est la quintessence même du Parnasse. Avez-vous vu son *Lochiel?* Il surpassera tout, anciens ou modernes. Je n'attends rien moins de lui qu'un Milton écossais, un Shakspeare ou quelque chose de plus grand encore. » Les pièces détachées, qui excitaient tant d'enthousiasme, peuvent, comme autant de symptômes, nous permettre de saisir les transformations de la manière de Campbell. Dans celles qui avaient suivi de plus près la publication des *Plaisirs de l'Espérance,* on sent déjà l'influence de Walter Scott, peut-être celle des poètes allemands. *Lochiel* indique encore plus clairement que les temps avaient changé. Il n'était plus question de Pope ni de la poésie raisonneuse et systématique, et déjà, dans la jeune littérature, on voyait se dessiner deux écoles distinctes : l'école méditative des lakistes, cherchant l'infini dans le réel, et l'école historique, amoureuse de pittoresque, de couleur locale, de traditions, de tout ce qui pouvait évoquer des hommes particuliers, en accentuant leur physionomie individuelle; c'était cette dernière école qui avait entraîné Campbell dans son mouvement, comme c'était elle qui s'était emparée du public, — jusque-là du moins, car le *Childe-Harold* n'avait pas encore paru. — Le poète qui naguère raisonnait en vers écrivait maintenant des ballades et ressuscitait d'antiques traditions.

Un autre changement non moins notable s'était opéré en lui. Avec le gros de la jeunesse et des politiques de sentiment, il avait cessé d'être républicain. Aux exaltations humanitaires, aux enthousiasmes pour les théories absolues de la révolution, avait succédé la fièvre du patriotisme. Il s'était laissé gagner par l'élan des nationalités liguées contre Napoléon et contre l'esprit systématique et unitaire qu'il représentait. Il chantait à cette heure *l'indépendance et les droits des peuples;* il s'enrôlait dans la milice dont il se faisait le Tyrtée. Lui qui, en Allemagne, s'était passionné pour les *exilés d'Erin*, c'est-à-dire pour les Irlandais insurgés contre l'Angleterre, il écrivait maintenant à lord Minto ces paroles remarquables : « En voyant les projets que les catholiques d'Irlande voudraient mener à fin avec l'aide des Français, je m'écrie : *Peccavi,* dans le fond de mon cœur. »

Quoique Campbell eût peu produit, on le voit, il n'était pas moins resté en communication, en correspondance plutôt de sentiment avec son public. *Gertrude de Wyoming* fut comme une ratification plus solennelle et plus explicite de cette alliance. Un enfant de race anglaise

sauvé par un chef indien, qui vient, au péril de sa vie, le remettre à un ami de son père; une vallée fortunée où l'enfant, devenu grand, s'éprend de la fille de son protecteur; le mariage des deux jeunes gens et leurs amours longuement savourées en face de la nature; puis, à côté de ces tableaux de bonheur, la guerre et ses fureurs; les Indiens déchaînés comme des démons par les Anglais sur l'heureuse colonie de Wyoming; Oulassi, le chef indien, sortant de ses solitudes pour avertir du danger qui s'approche celui qu'il a autrefois sauvé; Gertrude enfin frappée d'une balle devant son époux, et Oulassi entonnant sur son cadavre un chant de menace : tel était le sujet du nouveau poème. Cette fois il n'était plus question des hauts faits et des miracles d'une abstraction; il s'agissait d'une histoire d'amour, d'un récit pittoresque et pathétique, cherchant même la couleur locale et la poésie particulière du sauvage avec son stoïcisme, ses croyances et son costume.

L'histoire pathétique et pittoresque de Gertrude mit le comble à la gloire de Campbell. Les éloges furent presque sans réserve. « Tant d'applaudissemens, lisons-nous dans une lettre de Thomas Telford, vont donner le délire à Campbell, ou lui faire compléter son poème épique sur *Bruce*. » — « Jamais, écrivait au même Telford le docteur Alison, jamais vous ne nous avez fait une aussi grande faveur qu'en nous envoyant *Gertrude;* je redoutais de la voir paraître, mais je l'ai vue, et elle est plus angélique encore que je n'osais l'espérer, et aussi immortelle que son auteur... Dugald Stewart avait insisté pour la lire d'abord en *à parte;* il rentra au salon, pâle comme un fantôme et littéralement malade d'avoir pleuré. Le ravissement de mistress Stewart croissait à chaque vers. Quand je me hasardai à suggérer que peut-être un peu plus de développemens n'aurait pas nui, elle déclara positivement que l'œuvre était parfaite, et que, pour tout l'univers, elle n'eût jamais pu lire une page de plus. »

La *Revue d'Édimbourg* ne fut pas moins prodigue d'enthousiasme : « L'œuvre nouvelle, disait-elle, est à la hauteur du *Château de l'Indolence* et des plus belles portions du *Fairie Queen*, avec plus de sentiment que n'en montre Thompson, avec plus de condensation et de fini que n'en possède Spencer. » Faisant alors allusion aux poèmes populaires du jour, l'écrivain continuait : « Plus d'une fois nous avons eu occasion de rendre justice à la puissance et à l'originalité de ces brillantes productions; mais, nous ne pouvons nous empêcher de le dire, la *Gertrude* de M. Campbell se rapproche encore bien davantage de ce que nous concevons comme la pureté et la perfection idéale de la poésie. » Et un peu plus loin : « Il y a deux nobles espèces de poésie, la *poésie pathétique* et la *poésie sublime;* nous pensons que l'auteur a fait preuve d'un talent supérieur pour ces deux genres. » Dans le même article, je trouve une phrase qui mérite d'appeler l'attention. « De

telles productions, est-il dit, ne frappent pas, il est vrai, aussi fortement que les véhémentes effusions de nos *trouveurs* modernes; mais elles sont faites, nous le pensons, pour causer un plaisir plus profond et pour éveiller, avec une puissance plus durable, ces veines d'émotions dans lesquelles consiste le charme de la poésie. » Sans prétendre en rien rabaisser le mérite de *Gertrude*, qui est grand, je crois que nous touchons là une des causes secrètes de la popularité de Campbell. Sa position rappelle assez celle de notre Casimir Delavigne. Son succès tint surtout à ce qu'il n'avait pas été trop loin, à ce qu'il n'avait pas trop choqué les idées qui, bien qu'elles s'en allassent, n'étaient pas encore tout-à-fait parties. S'il fut aimé parce qu'il avait le don de charmer, il le fut aussi un peu parce qu'il pouvait servir d'arme pour venger et satisfaire certaines rancunes, certains dépits, comme il s'en mêle toujours à la surprise que nous cause ce qui est trop inattendu. Les novateurs de l'époque avaient bien des exagérations de jeunesse, ils possédaient aussi bien des qualités qui avaient le grave tort d'être des combinaisons jusque-là inouies, contraires à tout ce que l'on avait vu et même soupçonné comme possible. Devant de telles nouveautés, la vanité est souvent blessée, elle reçoit en quelque sorte un démenti, et, pour ne pas s'avouer une supériorité chez autrui, elle aime à pouvoir opposer aux novateurs un talent moins insolite, un type de perfection qui ne présente pas les étrangetés qui l'offusquent chez eux, et qui d'ailleurs n'a rien des vieilleries qu'eux-mêmes reprochent au passé. Ces deux mérites se rencontraient au plus haut point chez l'auteur de *Gertrude*. Il n'avait plus la froideur cérémonieuse et le ton guindé de l'ancienne école, il n'avait pas davantage ce qu'on nommait le *prosaïsme des lakistes*. Il était naturel et pourtant fleuri; il avait de la couleur sans tomber dans cette minutie qui faisait ressembler parfois les tableaux romantiques à un catalogue ou à un étalage de vieilles garde-robes. Éclectique dans tous les sens, il était enfin à la fois de l'école intime et de l'école historique.

Ce n'est que justice d'ajouter qu'il avait d'ailleurs son originalité à lui. J'ai tâché de la montrer en germe dans *les Plaisirs de l'Espérance*. Dans *Gertrude*, l'aurore était devenue grand jour. Toutes les pages du poème étaient pleines de douces émotions et de tendres sensibilités qui n'avaient jamais jusque-là trouvé une expression aussi mélodieuse et aussi harmonieuse. Le récit entraînait, il émouvait, il mettait dans un état d'ame où il ne laissait presque rien à désirer. Il a encore conservé tous ces priviléges. Il charme; on peut préférer un autre genre de poésie, mais dans son genre il est bien près d'être parfait. On ne peut guère lui reprocher que de légers défauts, qui sont du reste fort bien précisés dans une lettre de Francis Jeffrey, à qui je cède la parole.

« J'ai vu votre *Gertrude*, écrit-il à Campbell; elle renferme de grandes

beautés, beaucoup de sentiment et d'imagination. La conclusion est exquise de pathétique, et l'œuvre entière est nuancée de ces teintes douces et aériennes de pureté et de vérité qui sont un ravissement pour tous les esprits capables d'apprécier toutes ces choses... Mais vous avez aussi des défauts pour lesquels vous devez être grondé. Tout d'abord, l'ouvrage est trop court, non-seulement pour le plaisir du lecteur, mais encore pour le développement de la fable. Il y a des lacunes qui ne permettent pas aux scènes de produire tout leur effet. Il semble même que vous ayez fait de grandes coupures, et que les fragmens conservés n'aient été qu'imparfaitement ressoudés... Vos plus dangereuses erreurs cependant, ce sont vos fautes de diction. Il reste beaucoup d'obscurité dans certains passages, et dans d'autres l'expression est contrainte et peu naturelle; on y sent l'effort pénible du travail. Le métal a été battu par endroits jusqu'à perdre sa ductilité.

« Ce ne sont là que de légères taches; mais, comme le premier sot pourra les découvrir, les niais les verront quand on les leur aura montrées. Je souhaiterais que vous eussiez le courage de les corriger, ou plutôt de les éviter. Votre timidité, votre goût trop difficile, ou quelque autre maligne qualité, vous empêchent de nous donner vos conceptions telles qu'elles se présentent, avec tout leur éclat et toute leur hardiesse. Il faut que vous les polissiez, que vous les raffiniez, que vous les tempériez, jusqu'à ce que les coups de ciseau leur aient enlevé la moitié de leur grandeur et de leur caractère. Croyez-moi, mon cher Campbell, le monde ne saura jamais combien vous êtes grand et original comme poète, tant que vous n'aurez pas jeté devant lui quelques-unes des perles brutes de votre imagination. Écrivez une ou deux choses sans songer à la publication ou à ce que l'on en pensera, et faites-les-moi voir, à moi au moins, si vous ne voulez pas les aventurer plus au large. Je serais plus mauvais prophète que je ne l'ai jamais été de ma vie, si elles ne sont pas deux fois plus hautes de taille que tous vos enfans en grand costume. »

Jeffrey avait frappé juste, et sa critique ne s'applique pas seulement à *Gertrude* : même dans les pièces les plus courtes et les plus complètes de Campbell, il y a quelque chose d'écourté; les élémens qui les composent s'accordent bien entre eux, ils sont bien des fragmens d'un même ensemble, seulement il manque à l'ensemble quelques-uns de ses membres nécessaires : on s'aperçoit que le poète n'a pas tout dit. Il entendait en lui une harmonie, un accord de plusieurs voix; mais il s'est tellement fatigué à noter certaines parties du concert, qu'il en a oublié d'autres; pour lui, chaque partie notée produisait l'effet désiré, parce qu'elle était accompagnée par les *sous-entendus* : pour le lecteur, les sous-entendus n'existent pas, et l'ensemble des voix paraît maigre.

Campbell travaillait et retravaillait sans cesse, tous ses contemporains l'affirment; la production pour lui était pénible, si pénible que sa vie ressemble à un long martyre : il la passa à vouloir écrire et à ne pas le pouvoir. Pendant les neuf années qui avaient précédé l'apparition de *Gertrude*, sa correspondance nous le montre sans cesse en recherche d'un sujet : tantôt formant des projets pour ne pas les réaliser,

tantôt priant Walter Scott et d'autres de lui indiquer des poèmes à traduire, des ouvrages à composer. La lutte fut si rude, qu'elle fit de lui un vieillard avant l'âge, et que bien souvent elle le réduisit à des états de défaillance pendant lesquels un repos absolu devenait une nécessité pour sa santé. C'est un curieux phénomène psychologique que ce mal d'impuissance; il est si commun et si peu connu, qu'il y a un puissant intérêt à l'étudier partout où il se montre, et surtout chez un homme qui en fut affecté aussi gravement que Campbell. Si l'auteur de *Gertrude* eût été une de ces natures complexes au sein desquelles s'agitent des amas d'impressions qui cherchent à se tirer au clair, sa difficulté à produire n'eût rien eu d'extraordinaire. Quand un homme a eu un commerce plus intime que d'autres avec les choses et n'a pas trouvé en elles ce qu'on lui avait appris à y voir; quand il a beau manier et remanier tous les élémens qu'on lui a définis comme entrant dans leur composition, et quand, de quelque manière qu'il les combine, il ne parvient pas à composer des images qui soient conformes à ce que les choses ont été pour lui, aux propriétés qu'elles ont manifestées à son égard, aux effets qu'elles ont eu la puissance de produire sur lui-même, il faut bien qu'il se fasse en lui une création. Avant qu'il puisse parler, il faut que le chaos des forces indéfinies se coordonne, et que chacune d'elles trouve une forme qui puisse l'exprimer sans nier les autres : or les créations ne s'accomplissent pas en un jour, c'est la loi de tous les mondes; mais chez Campbell il ne se passait rien de pareil : il avait des mots tout faits pour dire ce qu'il avait à dire; la difficulté pour lui était simplement celle de mettre en œuvre des élémens déjà définis, déjà formulés. D'où venait donc son impuissance?

Évidemment les embarras pécuniaires et les inquiétudes plus ou moins préparées par son manque de prudence contribuèrent grandement à fatiguer son esprit. Je crois aussi qu'une faiblesse physique de constitution fut pour beaucoup dans ses lassitudes; il était nerveux, prompt à monter et prompt à retomber. Il y avait plus en lui du Celte que de l'Anglo-Saxon, et, par suite sans doute de ce tempérament capricieux, l'inspiration ne lui était mesurée qu'avec parcimonie; il entendait passer un son dans l'espace, mais à peine avait-il prêté l'oreille que le son s'était déjà éteint, et alors il fallait recourir au travail, au propos délibéré qui fatigue tant, parce que le plus rude effort ne peut pas donner le don de revoir en esprit l'ensemble de l'œuvre qu'on a entrevue. Était-ce là tout cependant? Je ne le pense pas. Campbell avait une appréhension maladive de l'opinion d'autrui; il ne s'était pas retourné, comme le Teufelsdrockh de Carlyle, pour faire bravement face aux frayeurs et aux monstres qui le traquaient dans la rue d'Enfer; il n'avait pas frappé du pied en s'écriant : « Après tout, ils ne peuvent

que me dévorer ! » et il était un peu comme la jeune fille qui ne trouve rien à dire, tant elle a peur de ne pas briller. C'est là certainement ce que donnait à entendre Jeffrey dans son appréciation de Campbell; c'était là aussi l'opinion de Walter Scott, et peut-être avait-il mis le doigt sur une des causes principales de cette maladie, quand il disait à un ami commun : « Le fait est que Campbell est un épouvantail pour lui-même; l'éclat de ses premiers succès tend à paralyser chez lui tout nouvel effort : il a peur de l'ombre que jette devant lui sa propre renommée. »

Cela touche à des questions bien graves. Depuis long-temps on parle beaucoup des encouragemens à donner aux beaux-arts, à la peinture, à la poésie dramatique; peut-être nous apercevrons-nous enfin que le meilleur moyen d'encourager les arts, c'est de ne point encourager les artistes. Le génie tout d'abord n'a droit à rien. Je ne trouve pas mauvais qu'un jeune homme refuse de s'adonner aux professions rétribuées, parce qu'il se croit capable de faire mieux; mais, comme l'artiste n'est utile que s'il est un homme supérieur, il n'est pas mauvais non plus de lui rappeler que, puisqu'il a dédaigné de se consacrer à la satisfaction des besoins reconnus, c'est à lui de livrer sa bataille et de faire ses preuves. Un génie en germe peut ainsi être étouffé, dira-t-on. *Væ victis!* Un génie qui ne peut pas parvenir est un mal mille fois moindre qu'un être qui a des prétentions sans aptitudes. S'il avait en lui l'étoffe du génie, c'est qu'il était arrivé avant les autres au point où les autres doivent arriver. Ce qu'il n'a pas fait, un autre le fera. D'ailleurs la première chose nécessaire pour le former, c'est qu'il soit abreuvé de dépit, afin que le dépit finisse par s'user en lui; c'est qu'il lutte sans succès d'abord, afin qu'il s'efforce d'acquérir et qu'en même temps il apprenne à se soumettre aux volontés de la nécessité souveraine; c'est qu'enfin il soit long-temps condamné à se voir dédaigné, tandis qu'il se croit digne d'admiration, afin qu'il arrive ainsi à dédaigner les joies de l'approbation d'autrui, à n'en pas faire le but de ses efforts, à vivre en vue d'être honnête et consciencieux, et non de se faire admirer. Le mépris de l'opinion générale, tel est le premier degré de l'initiation. Le génie ne visite que l'esprit libre, et l'esprit n'est libre que quand il a cessé de craindre. Tant qu'on a pour but la gloire, au lieu de sentir et de s'interroger soi-même, on interroge le goût général. Du même coup c'est la paralysie, comme c'est le mensonge et la banalité. Et voilà où conduisent les encouragemens; car avec eux, si on peut développer le désir de produire, de bien dire n'importe quoi, on ne peut pas donner ce qui fait le vrai talent, à savoir l'individualité qui a quelque chose à dire, chez qui s'engendrent d'irrésistibles êtres qui ont besoin de venir au monde; bien plus, avec des encouragemens on l'empêche de se développer. « Pour avoir la foi, a dit Luther, com-

mence par désespérer de ta raison et de ta volonté. » Cela est vrai du génie : la volonté de produire une belle œuvre contraint les facultés et les empêche, en leur dictant la loi, de trouver la direction qui serait la résultante de toutes leurs forces (1).

Cela est peut-être trop général. Il se peut qu'il existe des natures qui aient besoin d'être encouragées; mais je crois qu'elles sont rares, et d'ailleurs il y a quelque chose de plus important que de s'occuper d'elles : c'est d'éviter les funestes effets que produit le patronage des arts. Le malheur de notre France est de les encourager beaucoup trop. Au lieu de quelques supériorités individuelles qui ne sont poussées à jouer un rôle que par la tyrannie intérieure d'une faculté déjà née, nous avons des milliers de prétendans aux honneurs de la peinture, du drame, de tout ce qui peut mettre un homme en évidence. Au lieu de n'avoir qu'un Reynolds, qui, à lui seul, formerait le goût général en y mettant l'empreinte de sa supériorité, nous avons des myriades de rapins et de bacheliers ès-lettres qui ne servent qu'à empêcher les vrais talens d'exercer une influence salutaire, à dégrader le goût général par leurs œuvres et à enseigner aux masses à déraisonner. L'histoire, au besoin, pourrait être invoquée. A l'époque où l'on se faisait une réputation avec un madrigal, les poètes n'étaient plus que d'habiles menuisiers ou des marchandes de modes. Faire preuve de bon ton, employer les élégances à la mode, viser à bien dire, tel était le plus noble idéal qu'on eût pu se faire du rôle de l'écrivain. La littérature était l'art de plaire; elle continuera, j'en ai peur, à ne pas être autre chose, tant que l'on parlera de patronage. Toutes les fautes sont punies, et c'est ainsi que l'on est puni en particulier, quand, par vanité et pour avoir l'air d'aimer les arts, on vote des subventions pour des théâtres sans valeur ou des allocations pour de misérables copies.

Si je ne me trompe, ces remarques ne m'ont pas éloigné de Campbell. Qu'il ait été victime des encouragemens et de l'admiration qui lui ont été prodigués, qu'il ait été également victime d'une époque où les cercles littéraires étaient encore trop de mode et où l'écrivain n'était pas assez abandonné à l'isolement qui fait la dignité comme la force, je n'en voudrais qu'une preuve. Dans une de ses lettres à Walter Scott se trouve le premier jet de sa *Bataille de la Baltique*. Telle qu'elle est, l'*esquisse* est autrement puissante que le dernier remaniement ad-

(1) Campbell lui-même disait un jour dans une de ses causeries : « Bien des perles de poésie ont été perdues, ou plutôt n'ont point été créées, parce que les poètes en général n'ont pas l'ame assez ouverte aux nombreuses occasions qui pourraient les inspirer. Le plus souvent, ceux qui seraient appelés par leur nature à décrire telle ou telle scène ont, dès leur début, arrêté dans leur esprit le plan de quelque poème dont ils sont décidés à faire leur grande œuvre, et, absorbés dans cette idée, ils laissent passer sans les voir des multitudes de belles images. »

mis par Campbell dans ses œuvres. On y reconnaît une inspiration telle qu'elle a pu se dérouler dans une ame d'homme; mais le fantôme de l'opinion publique passa devant les yeux du poète: il ambitionnait la gloire d'être un modèle de perfection classique, et, à force de repolir et de condenser sa belle ébauche, il ne nous a laissé que quelques strophes, remarquables sans doute, mais pénibles et composées de fragmens violemment rapprochés.

Dix-sept ans après *Gertrude* parut *Théodoric* (1824), et, peu avant sa mort, Campbell publia un autre poème, *the Pilgrim of Glencoe* (1842). De tous ses ouvrages, ce furent là les deux qui eurent le moins de succès; ils passèrent pour ainsi dire inaperçus. L'auteur pourtant regardait le premier comme la meilleure de ses productions, et à plus d'un égard il n'avait pas tort, à mon sens. Quoique *Théodoric* embrasse deux épisodes qui ne s'accordent pas parfaitement et des événemens dont les uns paraissent trop minutieux à côté des autres, l'histoire y est contée avec une continuité et une simplicité qu'il n'avait pas montrée dans *Gertrude*. Il y a moins de recherche théâtrale, il y a plus de cette naïveté qui distingue à la fois les hautes têtes et les simples, l'enfance et la vieillesse, tandis qu'au milieu s'étend la région des prétentions, l'âge où l'on veut, où, au lieu de se laisser sentir comme on sent, on décide comment on doit sentir. *Gertrude* était encore la poésie de l'espérance et du désir, *Théodoric* est davantage celle des souvenirs et de l'expérience; le poète ne compose plus ses héroïnes avec ce qu'il a rêvé; il les compose bien plus avec les traits de caractère qu'il a vus, qui lui ont causé une douce émotion, qui lui ont révélé expérimentalement leur divine nature: *Incessu patuit dea.* Chose notoire d'ailleurs, il a une plus grande élévation morale, un idéal plus haut placé; il a appris à voir rayonner la majesté de ce qui autrefois n'eût pas attiré son respect. Le poème de *Théodoric* était appelé *histoire domestique*. Il renfermait en effet plus d'un passage qui rappelait bien Wordsworth, si long-temps dédaigné par le poète, et qui prouvait que Campbell avait encore marché avec le goût général; mais l'heure était passée où des qualités comme les siennes pouvaient remuer toute l'Angleterre.

Un insuccès pour lui était une grande nouveauté. L'épreuve néanmoins ne semble pas lui avoir été nuisible. En tout cas, qu'il faille l'attribuer à ce premier abandon du public ou aux années qui étaient venues, son âge mûr fut moins tourmenté par la fièvre des volontés impuissantes. « A l'époque où j'écrivis mes *Plaisirs de l'Espérance*, a-t-il dit lui-même, la réputation était tout au monde pour moi; si on m'avait prédit combien je deviendrais indifférent par la suite à la gloire et à l'opinion d'autrui, je ne l'aurais jamais cru. » Peut-être se faisait-il plus stoïque qu'il ne l'était réellement; toujours est-il que les terreurs primitives avaient perdu de leur intensité, et dans la seconde

moitié de sa vie il fut assez fécond, du moins pour une nature aussi capricieuse et facile à distraire. Désormais, toutefois, la poésie ne devait plus lui faire que des visites « douces et longuement espacées, » comme ces visites d'anges dont il a parlé dans un vers charmant. Bien qu'une bonne partie de ses poésies détachées, et à mon sens les meilleures, aient paru après *Gertrude*, — *Gertrude* peut être considérée à la fois comme l'apogée et la fin de sa phase poétique. Pour lui commençait l'ère de la prose. « La période de vingt-cinq à trente ans, a-t-il écrit, est l'âge où la sensibilité et la réflexion se rencontrent simultanément avec le plus d'intensité. » Sa propre correspondance confirme cette opinion. Jusqu'à la fin de sa jeunesse, ses lettres étaient peu intellectuelles. On y trouverait à peine cinq ou six passages qui ressemblent à des jugemens, et on n'y voit pas bien clairement qu'il se fût fait une opinion distincte du caractère de ses divers correspondans. Les lettres qui suivent deviennent plus intéressantes; elles renferment des observations, elles disent plus de choses en moins de mots. Fort jeune, Campbell était déjà fort érudit en matière d'antiquité classique; « son esprit avait roulé à travers des mondes de littérature, » comme disait Sydney Smith. Vers vingt-cinq ans, il entreprit de sérieuses études sur les poètes anglais, italiens, français; il lisait les volumes par centaines. De tous ces travaux sortirent ses *Lectures*, ses *Spécimens des Poètes anglais* et ses *Lettres sur l'histoire de la littérature*. La pensée première des *Spécimens* datait de 1805, et Walter Scott était d'abord convenu de collaborer pour moitié à ce recueil, qui, outre des extraits choisis dans tous les poètes célèbres, devait renfermer leur biographie et un essai critico-historique sur la poésie anglaise jusqu'à Pope. Walter Scott se retira bientôt, et Campbell mena seul à fin l'œuvre projetée. Tandis qu'il y travaillait, il reprit en outre une idée longtemps caressée, celle de prononcer en public des discours d'histoire littéraire. Le plan de ses *lectures* était vaste; il embrassait d'abord des vues théoriques sur la poésie et ses trois élémens, le beau, le sublime, le pittoresque, puis une longue revue de la littérature hébraïque et grecque, des troubadours et des romans chevaleresques, des poèmes italiens, du théâtre français et de tout le Parnasse anglais. Le *Royal Institution* ouvrit avec empressement ses salles au *lecturer* (1812) en lui offrant 2,600 fr. pour cinq séances. Comme orateur, Campbell produisit autant de sensation qu'il en avait produit comme poète. L'enthousiasme fut si grand, que le *Royal Institution* l'invita à recommencer ses *lectures*, et que de tous côtés, de Liverpool, de Manchester, d'Édimbourg, on lui écrivit pour solliciter l'honneur de l'entendre. A Liverpool, c'était Roscoë qui l'avait appelé en lui assurant que le montant des souscriptions dépasserait 3,400 fr. Campbell, du reste, remaniait sans cesse ou plutôt complétait ses premiers discours en y ajoutant les fruits de

nombreuses études. Son but, qu'il atteignit en partie, était de ne laisser de côté aucune des grandes littératures de l'Europe.

En 1821, l'orateur populaire prit la direction du *New-Monthly Magazine*, qu'il garda jusqu'en 1830. Ses fonctions lui rapportaient 12,500 fr., sans compter le prix de ses articles; mais elles étaient rudes, et à la fin il y renonça par fatigue après avoir donné une assez grande valeur à ce recueil, surtout dans le principe. Un autre magasin, *the Metropolitan*, l'eut également pour éditeur pendant quelque temps. Comme dans le *New-Monthly*, il y sema d'assez nombreux écrits, peu importans toutefois. Avec son goût pour le monde et avec le tourbillon des littérateurs qui se pressaient autour de lui, il voyait fuir ses journées sans pouvoir s'arrêter à rien, et ce fut seulement après avoir recouvré sa liberté qu'il composa les trois ou quatre ouvrages qui ferment la liste de ses productions, à savoir la *Biographie de miss Siddons*, une édition de Shakspeare, les *Lettres du Midi* (sur l'Algérie) et la *Vie de Pétrarque*.

Comme prosateur, Campbell possède d'assez grandes qualités. Dans ses *biographies* et ses *Lettres du Midi*, il a un style vif, agréable, pittoresque, et il est généralement exact. Ses ouvrages de critique ont encore plus de mérite. Sans doute il n'y montre pas beaucoup de profondeur, il n'est pas un *découvreur* qui sait décomposer les choses en élémens nouveaux : pour juger un écrivain, il ne l'appréciait guère qu'au point de vue des qualités qui avaient déjà reçu un nom, de l'esprit, du pathétique, du sentiment, de l'imagination; mais, d'un autre côté, il était savant : il avait mille points de comparaison, et il a montré à un haut degré la faculté de résumer toutes les pièces du procès, de voir son homme de divers côtés, de bien saisir et présenter tous les traits que l'on pouvait distinguer de son point de vue. Si ses critiques n'étendent que peu l'horizon intellectuel, elles n'en sont peut-être que plus justes et plus utiles pour conduire à une saine appréciation comme pour faire connaître les œuvres que l'on ne connaissait pas.

Ici finit, à proprement parler, la vie de Campbell dans ce qu'elle peut avoir d'intéressant pour nous, sous l'aspect que j'ai voulu considérer. Si abondans qu'aient été les autres épisodes de sa carrière, ils demandent seulement à être rappelés en passant. Je ne ferai donc que mentionner plusieurs changemens de résidence, des excursions et des voyages en France, en Allemagne et en Algérie. Quelque part que le poète allât, il n'était pas seul : sa réputation le précédait pour lui préparer des triomphes. En Écosse, les femmes se mettaient aux fenêtres quand il passait, et, sur les bateaux à vapeur comme dans les lieux publics, on le saluait d'acclamations. Un peu partout, on lui offrait d'enthousiastes banquets. A Paris, en 1814, ce fut M[me] de Staël qui le fêta; à son second voyage en France (1834), ce furent les Polonais qui lui rendirent de brillans honneurs.

Plus d'une amertume pourtant se mêla aux douceurs de la coupe. Il avait perdu son plus jeune fils en bas âge; il vit son fils aîné atteint d'un dérangement cérébral. En 1828, la mort de sa femme le réduisit à un isolement qui souvent fit de lui une ame en peine. A cette époque, il était recteur (1) de l'université de sa ville natale. Malgré l'opposition des professeurs, peut-être même à cause de leur opposition, les étudians de Glasgow l'avaient élu à l'unanimité pour honorer en lui le poète de la liberté, le patriote, le whig inébranlable. Chose inouie, il fut continué trois années de suite dans ses fonctions, qu'il prit, du reste, fort au sérieux. Tandis que ses prédécesseurs avaient à peine fait acte de présence, lui, au contraire, ne ménagea pas les déplacemens; il vérifia scrupuleusement les comptes des professeurs; il fit maintenir aux élèves le droit, qu'on voulait leur enlever, de nommer leur recteur; il offrit de sa bourse des médailles pour les meilleures compositions poétiques; enfin il accepta la présidence d'un cercle que les étudians organisèrent sous le nom de *Club-Campbell*, moitié en vue de défendre les priviléges de l'université, moitié dans une intention politique. N'y eut-il pas un peu de légèreté dans toute cette conduite? Si Campbell encouragea, par exemple, le goût des vers, est-il bien sûr que ce fût uniquement parce qu'après y avoir bien réfléchi, il avait pensé que c'était là la meilleure chose à faire? J'en doute. Lui-même, après avoir ouvert des concours poétiques, se prononçait plus tard dans une de ses lettres pour une instruction positive. Sa vie, du reste, est pleine de telles contradictions, et il laisse assez voir en outre combien il était flatté par les ovations des jeunes étudians de Glasgow: elles l'avaient tellement charmé, qu'il voulut en consacrer la mémoire par un ouvrage spécialement dédié à ses électeurs (*History of learning*), et que souvent il parla de son *rectorship* comme de l'événement le plus important de sa carrière.

Peut-être eût-il eu des motifs plus dignes pour s'applaudir du rôle qu'il joua dans une autre circonstance. Je veux faire allusion à la part qu'il prit en 1825 à la fondation du *London-University*. L'Angleterre n'avait alors que les universités d'Oxford et Cambridge, toutes deux fermées de fait aux dissidens par suite des sermens exigés des élèves. A la suite de son second voyage en Allemagne, Campbell conçut le plan d'un nouvel établissement académique qui réunirait les avantages des systèmes allemands et écossais. Non content de concevoir, il mit à exécuter une persévérance assez rare chez lui. Il s'ouvrit de son projet à lord Brougham, il convoqua des *meetings;* il alla étudier sur place l'université de Berlin, et, grace à ses efforts, Londres eut une école supérieure ouverte à toutes les communions.

(1) Élu annuellement par les élèves, le *recteur*, dans les universités d'Écosse, a pour fonctions de vérifier les comptes de l'établissement et d'exercer un contrôle (assez mal défini du reste) sur l'administration et les études.

Depuis la fin de son rectorat jusqu'à sa mort, Campbell fut comme le patron officiel de tous les réfugiés politiques et l'aumônier de toutes les misères. De même qu'il s'était passionné pour les nègres et pour les exilés d'Érin, il se passionna successivement pour les Grecs, pour les patriotes espagnols, pour les patriotes italiens, pour les patriotes allemands, pour la Pologne surtout. L'ardeur avec laquelle il embrassa la cause polonaise tenait du délire : il paya de sa bourse, il paya de son temps. Lors de la grande insurrection, ce fut lui qui fonda le comité polonais pour réunir des souscriptions en faveur du peuple soulevé. Après la chute de Varsovie, ce fut encore lui qui fonda le *Polish-Literary-Association*, pour rappeler constamment la cause polonaise au souvenir de l'Europe. Le nombre des misères qu'il soulagea est immense. Qu'un hommage respectueux lui soit rendu pour sa générosité et sa bonté, ce n'est que justice; seulement ce n'est que justice aussi d'ajouter que sa philanthropie elle-même révèle où s'arrêtait son intelligence : elle atteste les limites d'un esprit chez qui une noble pitié cherchait aveuglément à se satisfaire, sans tenir compte de rien que d'elle-même. Un jour, à vingt-quatre ans, il écrivait à un de ses amis : « Toussaint Louverture a été servi sur notre table pendant toutes ces dernières semaines; je l'adore comme un second Kosciusko, et lord Minto va jusqu'à dire qu'il serait bien naturel de sympathiser avec lui, si l'on pouvait oublier les horreurs qui doivent probablement résulter de son triomphe. » Cette clairvoyance qui voit d'avance dans les choses leurs conséquences, ou qui dans les faits accomplis aperçoit les causes dont ils sont sortis, Campbell ne l'eut jamais. Il n'était qu'un homme d'impressions; il crut toujours que c'était une excellente règle de se décider pour une cause, parce qu'elle était la plus poétique. A soixante ans comme à vingt, il fut un peu de ceux qui tiennent à honneur d'avoir des principes immuables, c'est-à-dire de juger *à priori*, de rêver, par exemple, un système de gouvernement constitutionnel, et de marcher quand même avec quiconque le réclame, fût-ce pour des nègres ou des Arabes. A soixante ans comme à vingt, il refléta exactement tous les enthousiasmes successifs de cette classe d'hommes qui est comme l'organe imaginatif des nations. Nous avons vu qu'il avait été le candidat des étudians, il fut le poète des femmes. Lui-même disait souvent : « Les hommes sont trop froids, les femmes seules savent sentir; rien de ce qui est noble et brillant n'est perdu pour elles. » Cela donne la mesure de Campbell. Comme il n'avait pas eu de jeunesse, il n'eut pas de vieillesse. Jusqu'au bout, il resta fort attaché aux vanités de ce monde : il aimait la société, les gais festins gaiement arrosés; il organisait des cercles littéraires; il adorait les enfans, et pour lui c'était péché d'habitude que de s'éprendre un peu en riant de toutes les belles. J'ai déjà dit jusqu'où allait l'impré-

voyance de sa générosité : elle fut telle que, malgré ses gains considérables, malgré les legs qu'il avait reçus et les 12,500 francs que ses poésies continuèrent à lui rapporter annuellement jusqu'à une époque fort voisine de sa mort, il se vit presque réduit sur ses derniers jours à publier de nouveau ses œuvres par souscription. Il fallut qu'un nouveau legs bien inattendu vînt l'arracher à cette nécessité et à ses embarras pécuniaires; encore ne lui épargna-t-il pas une grande épreuve : celle de mourir loin des siens, à Boulogne, où il s'était retiré pour vivre plus économiquement avec une de ses nièces, dont il s'était chargé.

Ce fut le 15 juin 1844 qu'il s'éteignit. Sa fin fut digne, elle fut rehaussée de résignation et de sérénité. Je ne me le déguise point : en tâchant de mettre en lumière les traits qui m'ont paru dominer dans la physionomie de Campbell, j'ai été forcé de laisser de côté plusieurs lignes secondaires, ou du moins de ne pas leur donner une attention proportionnée à leur valeur relative. A tout prendre, les choses agréables abondaient dans sa nature. Campbell était gai, affable, spirituel et plein de saillies. Il soutint avec dévouement sa famille et aima avec constance ses amis. On aurait fort à faire, si on voulait compter tous les bons momens que les autres lui durent. Sa vieillesse surtout, malgré ses demi-teintes d'étourderie, le présente sous un aspect fort attrayant. Les lettres où elle a laissé ses confidences ont les nuances riches et fines de l'automne; elles sont reconnaissantes de la moindre joie; elles reflètent les longues perspectives du soir et toutes les indicibles visions de l'intelligence qui connaît ses limites et qui entrevoit ainsi le Dieu mystérieux dont la main mesure à chacun son rôle. Mieux que la poésie même de l'écrivain, elles peuvent nous révéler le secret de son talent, le sens dans lequel son organisation était vraiment poétique, car tout y est plus vrai, plus tempéré. Les souvenirs des émotions passées y contiennent chaque chose dans sa juste valeur relative, et, en saisissant mieux la nature sur le fait, on voit plus clairement comment sa vie était toute faite de sensations, comment il vivait pour attendre et savourer des sensations, comment c'était pour lui un bonheur de se sentir attendri par des souvenirs, animé par de joyeux propos, exalté par une bouffée d'enthousiasme.

En résumé, que faut-il penser de son œuvre? Pour commencer par ce qu'il n'eut pas, sa poésie ne traduit point de ces profondes émotions où se condense toute une existence. En lui, je n'aperçois nullement ce qui me semble l'*alpha* et l'*oméga* du génie, ce réalisme impatient de tout mensonge, qui veut voir les choses comme elles sont, et qui cherche en elles la poésie, non pas en les idéalisant, c'est-à-dire en les appauvrissant, en y supprimant ce qui déplaît, mais en s'efforçant de découvrir leurs mystérieuses utilités, les liens qui les rattachent à l'infini, les divines missions qu'elles ont à remplir dans l'ordre gé-

néral. Tout au contraire, Campbell ne fut en général que le chantre des brillantes illusions et des douces méprises du cœur, le poète épris des mirages et des belles apparences, qui sont comme un univers à côté de l'univers. Il se plaisait aux variations que l'on peut broder sur le thème de la réalité : quand il ne chantait pas ses rêves, il était porté à ces dénigremens de l'idéalisme qui s'indigne parce que les faits ne sont pas conformes à ses types de perfection, et parce qu'il ne prend pas lui-même la peine d'étudier les nécessités auxquelles ils répondent. Sous plus d'un rapport, il fut un Byron adouci. Si dans sa poésie on considérait seulement les facultés intellectuelles et morales qu'elle manifeste, le degré de développement auquel l'être humain était arrivé chez le poète, il faudrait dire qu'elle a peu de valeur, car il n'eut certainement pas à un haut point la supériorité qui consiste à sentir plus gravement que d'autres, à apercevoir des grandeurs dignes de respect là où la foule n'apercevait rien, à faire jaillir enfin la poésie de ce qui semblait vulgaire aux yeux vulgaires. Si, au contraire, on envisage dans ses vers le talent de transmettre des impressions et de retracer des tableaux, tout change, et Campbell apparaît comme un grand maître. Il a souverainement le don de choisir et d'harmoniser. Comme mise en scène, ses petites pièces sont le comble de l'art. Son *Hohenlinden*, son *Vaisseau de haut bord lancé à la mer*, et les premières strophes de son *Bateau-Fantôme* (*Death boat of Heligoland*) n'ont peut-être pas été dépassés. Veut-il peindre une bataille par exemple, il pourra n'être frappé que par des traits qui auraient pu frapper d'autres que lui; mais il saura voir à la fois tous les traits que d'autres n'auraient point vus du même coup, il saura laisser de côté les inutilités, et il produira un tableau qui saisira, qui résumera, évoquera mille émotions, et qui, dans l'esprit du lecteur, produira ainsi une harmonie.

C'est beaucoup : c'est bien là de la poésie authentique; est-ce assez pour que le succès immense du poète n'ait pas aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire à nos yeux? Je ne le pense pas. La gloire ne peut plus être à si bon marché. Autrefois, quand les écrivains ne songeaient qu'à bien dire, ce n'était pas la parole qui gouvernait. Tandis qu'ils s'amusaient à cultiver leurs belles fleurs, les capitaines et les princes tâchaient d'être des hommes. Maintenant, c'est la parole qui gouverne, elle fait planer sur nos têtes de grands dangers, elle nous inspire des craintes, et par la force des choses nous sentons vaguement la nécessité d'organiser comme un vaste système de surveillance, pour la forcer à se prendre au sérieux. Dieu sait qu'à l'heure qu'il est, il ne manque pas d'hommes tout disposés à passer leur vie sans lui donner de but plus élevé que celui de plaire. Dieu sait que les masses sont aussi disposées que jamais à réserver toute leur admiration pour ceux qui n'ont que les idées de tous, les goûts de tous, la conscience de tous; mais au-

dessus de la foule il y a les législateurs invisibles de l'opinion, l'aristocratie intellectuelle qui décide des réputations, et ce tribunal-là ne permettrait plus ce qui était possible autrefois. S'il n'a pas encore bien senti ce que doit être l'écrivain, déjà au moins il ne se laisse plus enthousiasmer par celui qu'il eût porté au pinacle il y a cinquante ans.

Un mot seulement du biographe de Campbell. M. Beattie est consciencieux, mais plein de réserves et de réticences fâcheuses. Bien que Campbell ait été en contact avec toutes les célébrités de son temps, ses mémoires renferment à peine une anecdote digne d'être citée. Somme toute, les trois volumes de M. Beattie, quoique bien écrits, laissent beaucoup à désirer. Qu'il n'ait tenté aucune appréciation critique de son ami, peut-être n'est-ce point un mal; mais il eût pu compléter ce qui n'était qu'indiqué dans les lettres, il eût pu chercher à retracer les hommes et les choses qui figurèrent dans la vie de Campbell, et il ne l'a pas fait. Heureusement son œuvre se relève par une importance d'un autre genre. Comme Émerson l'a fort bien remarqué, le principal intérêt de toute étude individuelle et de toute chose humaine réside surtout dans les renseignemens qu'elle a à nous donner pour nous aider à concevoir où nous allons et d'où nous venons;—j'aimerais mieux dire : pour nous aider à concevoir de quel côté nous nous dirigeons, en nous faisant comprendre dans quelle direction nous nous sommes éloignés du passé. Où allons-nous? Les prophètes se contredisent assez et les esprits sont assez tourmentés d'inquiétudes pour qu'il soit bon d'écouter ce que la littérature peut nous apprendre à cet égard. Il n'y a pas à s'y méprendre : pendant le demi-siècle dont Campbell a si fidèlement reproduit toutes les phases, la poésie a marché, beaucoup marché, et ce n'a pas été pour se rapprocher de l'esprit de système. Par une étrange confusion d'idées, nous nous sommes habitués à croire qu'il existait une intime parenté entre l'esprit d'ordre et l'ancien classicisme, entre les théories socialistes et les nouvelles formes littéraires. Il importe que de telles erreurs s'en aillent, car elles nous feraient interpréter à contre-sens tout ce qui s'est passé. Si la jeunesse s'est trouvée figurer à la fois dans les émeutes romantiques et dans les rangs des néo-montagnards, c'est uniquement parce que la jeunesse sera toujours à la fois de toutes les oppositions du jour. Voltaire, Chénier et tous les radicaux du passé étaient des classiques fanatiques, il ne faut pas l'oublier, et, à bien regarder, il n'est pas difficile de reconnaître que, parmi nos novateurs littéraires, ceux qui se sont montrés le plus systématiques en politique n'ont été dans leur poésie que des classiques d'une autre espèce. Eux aussi ont procédé par déduction : au lieu d'appliquer quand même les vieilles formules, ils ont appliqué quand même les formules moyen-âge ou shakspeariennes.

Laissons de côté les vieilles dénominations d'écoles. Oublions les

mots de *classique* et de *romantique* pour ne voir que la méthode intellectuelle, qui bien certainement cherche à remplacer l'ancienne, qui bien certainement a gagné du terrain, et nous apercevrons des choses de nature à étonner bien des gens. Assurément, ce qui a triomphé et ce qui triomphe en poésie, ce n'est ni le règne du suffrage universel, ni l'esprit unitaire du XVIII[e] siècle. Ce qui a passé ou ce qui tend à passer, c'est le radicalisme qui poursuivait le beau absolu universel, comme il poursuivait la morale naturelle universelle et le prototype absolu du meilleur gouvernement applicable à l'universalité des hommes. Ce qui s'en est allé, c'est l'idéalisme qui prétendait découvrir les principes éternels de la poésie pour en déduire la forme de poésie où toutes les inspirations individuelles devaient se couler, — absolument comme il prétendait découvrir les droits de l'homme pour en déduire la forme de société à laquelle toutes les nations devaient être ramenées. Ce qui a été vaincu, c'est la méthode géométrique qui statuait toujours du général au particulier, qui décrétait un type ou modèle abstrait, et qui prétendait organiser une tragédie ou une société de la même façon en empêchant les individus ou les impressions de se grouper suivant leurs propriétés. Tout cela est grave et curieux, car les hommes et les époques sont tout d'un bloc; ce qui se fait en poésie n'est que le symptôme de l'être intérieur qui fait tout ce qui se fait. Tout cela est grave, ai-je dit; oui, sans doute, et fort grave, car tout cela tendrait à prouver que la révolution de 93, loin d'être une aurore, n'a été dans plus d'un sens qu'un coucher de soleil, la queue ou l'agonie du XVIII[e] siècle, et que les besoins nouveaux, les tendances nouvelles ne marchent pas avec ceux qui voudraient la ressusciter. Est-ce là pour nous un motif de nous rassurer? Ce n'est pas précisément ce que je veux dire, car, si les augures indiquent ainsi que le mouvement nécessaire de l'humanité ne va pas du côté du communisme, ils n'indiquent pas que nous, Français, nous serons capables d'aller où il va, et ceux qui ne peuvent pas suivre meurent en route; mais au moins toutes ces choses peuvent aider à prévoir, et elles n'annoncent pas, je crois, que ce soit au communisme qu'appartiendra le monde, ou que reviendra l'honneur d'apporter aux sociétés leur rénovation.

J. MILSAND.

LES

CONFIDENCES DE NICOLAS

HISTOIRE D'UNE VIE LITTÉRAIRE AU XVIII[e] SIÈCLE.

DEUXIÈME PARTIE. [1]

X. — SEPTIMANIE.

Le goût des autobiographies, des mémoires et des confessions ou confidences, — qui, comme une maladie périodique, se rencontre de temps à autre dans notre siècle, — était devenu une fureur dans les dernières années du siècle précédent. L'exemple de Rousseau n'eut pas toutefois d'imitateur plus hardi que Restif. Il ne se borna pas à faire de ses aventures et de celles des personnes qu'il avait connues le plus grand nombre de ses nouvelles et de ses romans; il en publia le journal exact et minutieux dans les seize volumes de *M. Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, et, non content de ce récit, il en répéta les principaux épisodes sous la forme dramatique. De là une douzaine de pièces en trois et cinq actes remplissant cinq volumes, et dont il est, sous divers noms, le héros éternel.

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 15 août.

Si loin que nos auteurs modernes poussent le sentiment de la personnalité, ils restent encore bien en arrière de l'amour-propre d'un tel écrivain. Nous l'avons vu déjà lisant dans les salons des grands seigneurs et des financiers du temps les aventures scabreuses de sa vie, dévoilant ses amours comme ses turpitudes et les secrets de sa famille comme ceux de son ménage. Une audace plus grande encore fut d'écrire la série de pièces qu'il intitule *le Drame de la Vie* et de les faire représenter dans diverses maisons, tantôt par des acteurs de la Comédie-Italienne qu'on engageait à cet effet, tantôt à l'aide d'ombres chinoises qu'un artiste italien faisait mouvoir, tandis que lui-même se chargeait du dialogue. Il est impossible de mieux s'exposer en sujet de pathologie et d'anatomie morale. Et malheur à ceux-là même qui assistaient complaisamment à ce dangereux spectacle! Ils ne songeaient guère qu'ils prendraient place un jour dans ce cadre éclairé d'un reflet de la vie réelle, avec leur profil hardiment découpé, leurs ridicules et leurs vices; qu'un baladin les ferait mouvoir, les ferait parler avec les intonations mêmes de leur voix, se servant des paroles qu'ils avaient dites tel jour, dans telle rue, dans tel salon, dans telle société plus ou moins avouable, en présence de l'impitoyable observateur. Qui n'eût fui la société d'un tel homme, si l'on avait prévu qu'après s'être publiquement avili, il s'en vengerait sur les railleurs, sur les admirateurs, sur les simples curieux même? — A chacun de vous il répétera : *Quid rides?... de te fabula narratur!* Il pénétrera dans vos hôtels princiers, dans vos alcôves, dans le secret de ces petites maisons si bien fermées, dont il aura su toute l'histoire en séduisant votre femme de chambre, ou en se rencontrant au cabaret avec votre suisse ou votre grison. Tel était l'homme, — soutenu jusqu'au bout, il est vrai, par cette étrange illusion qui ne lui montrait que le devoir d'un moraliste dans ce métier d'espion romanesque et sentencieux.

Ce qui manqua toujours à Restif de la Bretone, ce fut le sens moral dans sa conduite, l'ordre et le goût dans son imagination. Un orgueil démesuré l'empêcha même de jamais s'en apercevoir. Toujours il attribua ses vices, soit au tempérament, soit à la misère, soit à une certaine fatalité qui, ne laissant jamais ses fautes impunies, lui en garantissait par cela même l'absolution. Ceci faisait partie d'une sorte de religion qu'il s'était faite, et qui voyait dans toutes les souffrances de cette vie l'expiation de toutes les fautes. Un tel système conduisait à tout se permettre, si l'on voulait se résigner à tout souffrir. Ce n'est qu'à titre d'épisodes entre les amours de jeunesse de Nicolas et celui qui clôtura bien tristement sa carrière amoureuse que nous allons citer encore deux aventures dont le contraste est remarquable. Il est nécessaire, pour les admettre, de se reporter en idée à cette étrange dépravation de la société du XVIIIe siècle, dont certains romans, tels que *Ma-*

non Lescaut et *les Liaisons dangereuses*, offrent un tableau qui paraît ne pas trop s'éloigner de la réalité.

A l'époque où Nicolas travaillait encore chez Knapen, il allait souvent se promener le soir le long des quais de l'île Saint-Louis, lieu qu'il affectionnait à cause de la vue, dont on y jouissait alors, des deux rives de la Seine, couvertes à cette époque de cultures verdoyantes et de jardins. Il y restait d'ordinaire jusqu'au coucher du soleil. Revenant un soir par le quai Saint-Michel, il remarqua en passant une femme enveloppée dans un capuchon de satin noir, et accompagnée d'un homme mûr coiffé d'une perruque carrée à trois marteaux, lequel pouvait être son mari ou son intendant. Le pied de cette dame, chaussé d'une mule verte, le ravit en admiration, — on sait que c'était là son faible, — et il ne pouvait en son esprit le comparer qu'à celui de Mme Parangon ou à celui de la duchesse de Choiseul. La figure était cachée; il se borna donc à conclure du pied au reste de la personne, selon le système que Buffon a appliqué à l'étude des races.

Il eut l'idée de suivre ce couple mystérieux, et vit bientôt l'homme mûr et la dame descendre le pont et s'enfoncer dans la rue Saint-Jacques jusqu'à l'embranchement qu'elle forme avec la rue Saint-Séverin. Arrivés là, l'homme indiqua à la dame une porte d'allée, la regarda entrer, s'assura qu'elle était reçue dans la maison, puis il s'éloigna. Ce qui intriguait le plus Nicolas dans cette séparation du couple qu'il avait suivi, c'est que la maison où était entrée la dame lui était connue pour un logis assez suspect; c'était un de ces tripots où joueurs et femmes parées de toute sorte s'assemblaient autour d'un tapis de pharaon. Il entra résolûment, prit place à la table sans affectation, et examina toutes les mules des dames attablées, qui de temps en temps se levaient et parcouraient la salle. Aucune n'avait de mule verte; aucune surtout n'avait ni le pied de Mme Parangon, ni celui de Mme de Choiseul. Qu'était donc devenue la femme voilée?... Il finit par se décider à le demander à la dame qui présidait à la table de jeu; mais, en approchant d'elle, Nicolas reconnut sous la parure étincelante, sous les ajustemens hasardés de cette personne, une compatriote, une femme de Nitri, — autrefois fort belle, — alors tombée dans la classe des baronnes de lansquenet. La reconnaissance fut touchante. La *baronne* se souvint d'avoir fait, lorsqu'elle n'était que paysanne, danser sur ses genoux le jeune Nicolas.

— Que viens-tu faire ici? lui dit-elle : quoi que je puisse être aujourd'hui, j'ai peine à voir que le fils d'honnêtes gens se trouve dans un pareil lieu.

Nicolas lui raconta son amour subit pour la mule verte et surtout pour le pied délicat qu'elle supportait sur son talon évidé, haut de trois pouces.

— Comment se fait-il que je l'aie vue entrer, dit-il, et qu'elle ne soit pas ici?

— Elle est ici, dit la baronne; elle est dans la chambre voisine qui donne sur ce salon par une porte vitrée... Tiens-toi bien, elle te regarde peut-être.

— Moi? dit Nicolas.

— Ainsi que ces messieurs... C'est une grande dame, curieuse de connaître ce qui se passe dans ces maisons qui leur sont interdites, et si...

— Si...

— Enfin, je te l'ai dit, pose-toi bien... sois gracieux!

Nicolas n'y comprenait rien. L'heure du souper était venue. Le jeu fut interrompu, et toute la société prit part à ce banquet, qui est d'usage dans ces sortes de maisons vers une heure du matin. Cependant la dame à la mule verte ne paraissait pas; tout à coup la maîtresse de la maison, qui était sortie un instant de la salle, revient près de Nicolas et lui dit à l'oreille : — Vous avez plu... je suis contente de voir ce bonheur arriver à un garçon de notre pays. Seulement, résignez-vous, il y a une condition... vous ne la verrez pas! C'est bien assez d'avoir vu déjà sa mule verte.

Le lendemain matin, Nicolas se réveilla dans une des chambres de la maison. Le rêve avait disparu. C'était l'histoire de l'Amour et Psyché retournée : Psyché s'était envolée avant l'aurore, l'Amour restait seul. Nicolas, un peu confus, encore plus charmé, essaya d'interroger l'hôtesse; mais c'était une femme discrète et certainement payée pour l'être. Elle voulut même persuader à Nicolas qu'il était venu dans la maison un peu animé par quelque boisson généreuse... et qu'enfin il avait rêvé. Nicolas, qui ne buvait que de l'eau, n'admit pas cette supposition.

— Eh bien! lui dit la Massé (elle s'appelait ainsi), maintenant, tremble. Tu ignores quelle est cette dame *à la mule verte*... Tu ne le sauras jamais.

— Quoi! je ne pourrai la revoir?

— Tu ne l'as pas vue.

— La retrouver?...

— Prends garde d'essayer seulement de suivre sa trace. D'ailleurs elle ne portera plus de mules vertes, sois-en assuré. Tu ne la rencontreras plus à pied, comme hier soir. Oublie tout cela.

Et, pour appuyer ce conseil, elle lui remit une bourse pleine de pistoles que Nicolas jeta à terre avec indignation. Ce fut seulement quelque temps plus tard, dans quelques salons littéraires où il raconta cette aventure, qu'il entrevit là-dessous un mystère relatif à quelque grande dame; mais à peine à cette époque osait-on appuyer sur de telles

suppositions. On s'étonnera également aujourd'hui, d'après les allures des héros de romans modernes, qu'il n'eût pas fait l'impossible pour retrouver la dame inconnue; mais un pauvre imprimeur presque sans ressource avait trop à risquer dans une telle recherche (1). Son cœur, du reste, changeait facilement d'objet.

Quinze ans plus tard (1771), Nicolas s'éloigne de Paris pour remplir un triste devoir. Il est sur le coche de Sens; triste et pensif, il regarde avec désespoir une compagnie de dames élégamment vêtues, qui causent et rient sur l'arrière du bateau : « Que de gens, s'écrie-t-il, moins malheureux que moi!... Infortuné! je vais voir mourir ma mère! »

Deux dames se détachent de la foule et causent en passant, sans le voir, près du coin obscur où il s'est blotti. — Quel nom, dit l'une des deux, donnerons-nous ici à la jeune demoiselle, afin qu'on ignore le sien? — Appelons-la : *Reine*, dit l'autre; c'est presque une reine, en effet, mais qui s'en doutera? — Reine, oui, reprit la première en riant, si c'était vraiment la fille du prince de Courtenay, le plus vieux nom de France; mais c'est sa mère seule qui le dit. — N'a-t-elle pas eu raison, dit l'autre dame, de vouloir revivifier cette branche antique, la plus noble qui soit dans la chrétienté? Songe donc, ma chère, qu'il n'y aura plus de Courtenay qu'en Angleterre. Qui osera désormais porter l'écusson aux cinq besans d'or, plus éclatant que celui des lis? — Après tout, ce n'est qu'une fille, dit l'autre dame, par conséquent *elle* a eu tort. Il fallait un garçon pour ne point laisser périr le titre et pour hériter des positions! — Elle a fait ce qu'elle a pu. Les légitimités ne sont pas toujours heureuses. — Et le jeune homme était-il bien? — Elle l'a vu, sans qu'il la pût voir; il avait vingt ans environ...

En ce moment, les dames s'aperçurent de la présence de Nicolas, qui, dans l'ombre, la tête dans ses mains, ne semblait pas avoir pu les entendre.

— Pauvre homme! dit l'une des dames, il paraît bien souffrir : il ne fait que pleurer depuis Paris. Il n'est plus jeune, mais ses yeux ont une vivacité pénétrante... Vois avec quel attendrissement il regarde Septimanette..... Il pleure encore. Il a peut-être perdu une fille de son âge!

La jeune fille s'était en effet rapprochée de ses deux gouvernantes; Nicolas se leva comme ayant entendu les derniers mots : — Oui, précisément de son âge! dit-il avec une émotion profonde qui toucha les deux dames et la jeune fille... Permettez-moi de l'embrasser.

La jeune fille s'y prêta avec une grace enfantine.

(1) Restif de la Bretone prétend dans un des récits qu'il a faits de cette aventure qu'un homme était aposté pour le suivre et le tuer à l'écart, s'il avait tenté de suivre la dame mystérieuse. Le fait lui aurait été assuré depuis.

— Et... dit Nicolas en relevant la tête, une de vous, mesdames, est sans doute sa mère?

— Ni l'une ni l'autre... elle est d'un sang...

L'une des dames fit signe à l'autre de ne pas achever.

— Oh! d'un beau sang! dit Nicolas après avoir attendu vainement la fin de la phrase... Que son père doit être heureux !

— Son père ne l'aime pas, parce que c'est une fille... et qu'il espérait...

Un second coup d'œil de l'une des dames réprima l'indiscrétion de l'autre. En ce moment, le coche s'arrêta devant une prairie au fond de laquelle on apercevait un château. Une barque vint chercher les dames et la jeune fille, qu'une voiture armoriée attendait sur la berge.

— Que je l'embrasse une seconde fois! dit Nicolas.

On le lui accorda par pitié pour son chagrin, bien que cela parût cette fois quelque peu indiscret. En embrassant la jeune fille, Nicolas tira une fleur du bouquet qu'elle portait, et la mit dans un livre. Le coche avait repris sa marche vers Sens.

— Quel est ce château? dit Nicolas à un marinier.

— C'est Courtenay.

Il était donc vrai : la dame inconnue était la célèbre Septimanie, comtesse d'Egmont, la fille de Richelieu, l'épouse d'un prince qui n'avait pas su se donner d'héritier. Tout s'expliquait dès-lors, et il regretta les récits imprudens qu'il avait faits de cette aventure, car s'en déclarer le héros, ce ne pouvait être ni très honorable ni très prudent. Ce ne fut qu'en 1793 que Nicolas osa raconter le dernier épisode; le premier avait paru en 1746, mais déguisé de telle manière, qu'on ne pouvait en reconnaître les personnages. De telles aventures étaient fréquentes à cette époque, où elles eurent lieu quelquefois même du consentement des maris, soit dans l'idée de conserver des titres ou des priviléges dans une famille, soit pour empêcher de grands biens d'aller à des collatéraux par suite d'unions stériles.

XI. — ZÉFIRE.

Après l'histoire de ce caprice de grande dame, il faudra descendre bien bas dans la foule, il faudra monter bien haut dans les sentimens pour s'expliquer les circonstances bizarres du récit que nous avons à faire. Après la mort de Mme Parangon, nul épisode ne fut plus douloureux dans l'existence de l'écrivain, et il l'a reproduit lui-même sous la triple forme du roman, du drame et des mémoires. Ceci se rapporte encore à l'époque où, toujours ouvrier compositeur, il n'avait encore publié aucun livre. Il dut sans doute à cette aventure l'idée de l'un de ses premiers ouvrages.

Nicolas passait un dimanche près de l'Opéra, qui se trouvait alors faire partie du Palais-Royal. — Il remarqua à une fenêtre de la rue Saint-Honoré une jeune fille qui chantait en pinçant de la harpe. Elle paraissait n'avoir que quatorze ans; son sourire était divin, son air vif et doux, le son de sa voix pénétrait le cœur; elle se leva, et sa taille *guépée*, comme on disait alors, se mouvait avec une désinvolture adorable. Un instant, Mme Parangon fut oubliée; — un instant après, son souvenir plus vif rendit à Nicolas la force de fuir la sirène.

En retournant le soir chez lui, rue Sainte-Anne, il revint par le même chemin. La jeune fille n'était plus à la fenêtre; elle marchait le long des boutiques, sur le pavé boueux, avec des mules roses et une robe à falbalas. Nicolas, jeune encore et le cœur plein d'un cher souvenir, n'éprouva qu'un sentiment de pitié. Il interrogea la pauvre enfant, qui lui répondit qu'elle se nommait Zéfire, et qu'elle demeurait dans la maison avec sa mère, sa sœur et leurs amies. Il y avait tant d'innocence apparente dans ses réponses, — ou plutôt tant d'ignorance de ce qui était mal ou bien, vice ou vertu, — que Nicolas crut qu'elle jouait un rôle appris d'avance. Il s'éloigna et rentra tout pensif à son logement, qu'il partageait avec un autre ouvrier imprimeur, nommé Loiseau. Le jour suivant, comme ils revenaient ensemble après leur journée, Nicolas montra la jeune fille à son compagnon, plaignant le sort d'une pauvre enfant, — perdue sans savoir même qu'elle l'était, — et voulut s'arrêter pour l'interroger encore; mais Loiseau, homme de mœurs sévères, et qui était prêt à se marier, entraîna Nicolas en lui parlant du danger qu'il y avait seulement à se pencher sur un abîme.

— Et s'il fallait sauver quelqu'un?... dit Nicolas.

Loiseau hocha la tête, et Nicolas entama une longue dissertation philosophique sur la corruption des grandes villes, sur la nécessité de moraliser la police, le tout mêlé de considérations touchant l'antique institution des *hétaïres*, sur des règlemens à établir dans le goût de ceux qu'avait institués Jeanne de Naples dans sa bonne ville d'Avignon. Il n'était jamais à bout ni d'argumens ni de science. Le bon Loiseau se borna à dire quelques mots de Mme Parangon. Nicolas se tut; cependant il ne put s'empêcher de passer le soir du côté gauche de la rue Saint-Honoré, regardant toujours avec intérêt la pauvre enfant et lui adressant quelques paroles. Loiseau lui en fit encore la guerre. Il prit dès-lors un autre chemin pour se rendre de l'imprimerie du Louvre à la rue Sainte-Anne.

Depuis quelque temps, Nicolas se sentait malade; il lui survenait des étouffemens périodiques qui duraient plusieurs heures. Le travail lui devenait impossible, il lui fallut rester au lit. Loiseau travaillait pour tous deux; mais leurs ressources ne tardèrent pas à s'épuiser.

L'infortuné demeurait au cinquième, chez un fruitier, qui en même temps était afficheur. Un grabat, deux chaises, une table boiteuse, un vieux coffre, tel était son mobilier. Il recevait le jour par une chatière garnie de deux carreaux de papier huilé. Les planches de la cloison qui séparait son réduit de celui de Loiseau étaient couvertes d'affiches de théâtre posées par le fruitier pour en clore les interstices, et le malade n'avait d'autre distraction que de lire là *Mérope,* là *Alcyone,* là cette *Bohémienne* où il avait admiré Mme Favart, ailleurs *la Gouvernante,* où Mlle Hus était si médiocre, mais si jolie, puis encore *les Dehors trompeurs,* qui lui rappelaient la belle Guéant, ou *Arlequin sauvage*, drame singulier où brillait une certaine Coraline dont les traits avaient quelque rapport avec ceux de... Zéfire. Tout à coup la porte s'ouvre, le fruitier avance la tête, et dit à Nicolas : — C'est votre cousine qui demande à vous voir.

— Je n'ai pas de cousine à Paris, dit Nicolas.

— Vous voyez bien, mademoiselle, dit le fruitier en se retournant, que c'est un prétexte... On ne reçoit pas de femmes mises comme vous dans la maison.

— Mais je vous dis que c'est mon cousin Nicolas, répondait une voix flûtée, puisque j'arrive du pays.

— Oh ! c'est que vous êtes bien pimpante, et lui ne l'est guère...

Enfin l'interlocutrice se glissa sous le bras du fruitier et pénétra dans la chambre : — Oh! quelle misère !... mais, monsieur, il se meurt, dit-elle vivement au fruitier.

En effet, l'étouffement avait repris depuis un instant.

— Quel est le plus pressé? dit la jeune fille d'un ton résolu. Voilà de l'argent.

Et elle donna des pièces d'or.

— Le plus pressé, dit le fruitier adouci, ce serait un bouillon.

— Apportez-en sur-le-champ du vôtre.

Nicolas, en revenant à lui, sentit une main d'enfant qui soulevait sa tête, tandis que l'autre main approchait une cuiller de sa bouche. Il ne pouvait plus en douter, cette beauté compatissante était Zéfire. Elle avait vu passer Loiseau lorsqu'il se rendait à l'imprimerie, l'avait poursuivi, et lui avait dit : — Pourquoi donc ne voit-on plus votre ami passer par ici? — Il est bien malade, avait répondu Loiseau, et, interrogé sur l'adresse, il l'avait donnée indifféremment.

Pendant que Nicolas soulagé retrouvait des forces pour se lever à demi sur son grabat, Zéfire, en robe de taffetas rose, balayait le galetas, rangeait les chaises et la table; puis elle revint au lit du malade, lui mit dans la bouche des bonbons imprégnés de gouttes d'Angleterre, et, tirant de sa poche un mouchoir, lui essuya le front; elle le

coiffa de son fichu, qu'elle assujettit avec un ruban; puis elle dit tout à coup : « Je ne suis pas en costume décent pour soigner un malade, je vais revenir d'ici à un quart d'heure. » Le fruitier rentra dans l'intervalle, apportant un second bouillon : « Il faut croire, dit-il, que votre cousine est une femme de chambre de grande maison; elle m'a payé pour un mois, et elle a donné une croix d'or à ma petite. » Nicolas, affaibli par la maladie, ne voyait plus qu'une fée bienfaisante dans cette pauvre fille qui montait à lui de l'abîme, comme les autres viennent du ciel.

Zéfire revint bientôt en robe d'indienne, et resta près de Nicolas jusqu'à la nuit; le fruitier lui monta à dîner, et, enchanté de la bonté et de la gentillesse de la prétendue cousine, voulut même ajouter à ses frais *un petit dessert* que Zéfire partagea avec le malade. Cependant la nuit était venue; elle se leva avec un sentiment pénible : — Où allez-vous? dit Nicolas. — A la maison; c'est l'heure où l'on m'attend, dit Zéfire... Et elle s'enfuit pour cacher ses larmes. Nicolas avait eu à peine le temps de songer aux derniers mots de Zéfire, que les pas de son ami Loiseau se firent entendre dans l'escalier.

Loiseau n'était pas de bonne humeur; ses compagnons de l'imprimerie n'avaient pu lui prêter que fort peu de chose : il apportait seulement du sucre pour le malade et du pain pour lui-même. Une odeur de pot-au-feu le surprit tout d'abord. C'était le dîner que le fruitier avait monté pour Zéfire, laquelle y avait à peine touché. « A la bonne heure, dit Loiseau, ce brave homme a pitié de nous! » Et il tira la table pour profiter de cette aubaine. Un sac d'écus roula à terre. « Qu'est-ce cela? dit Loiseau. » Nicolas n'était pas moins étonné que lui. « T'aurait-on envoyé de l'argent de ton pays? — Eh! qui donc songe à moi?... excepté toi et... mais c'est elle! — Qui elle? — Zéfire, que tu as rencontrée ce matin, et qui est venue me soigner en ton absence. — Comment? une fille du monde?...

Toutes les idées de l'honnête Loiseau étaient renversées; tantôt il admirait la bonté et le dévouement de la jeune fille, tantôt il voulait aller reporter l'argent impur déposé par elle. Enfin, sachant qu'elle devait revenir le lendemain, il mit l'argent dans la malle pour le lui rendre.

Le lendemain matin, Zéfire reparut; elle était si jolie, si naïve, si touchante dans sa pitié, que Loiseau fut attendri. « Qu'importe où soit la vertu? s'écria-t-il, je me prosterne et je l'adore!... mais cet argent, nous ne pouvons le garder?.. » Zéfire comprit sa pensée. « Cet argent vient de mon père, dit-elle; c'est ma sœur aînée qui me le gardait et qui me l'a donné en apprenant qu'il y avait un pauvre malade à secourir. » Loiseau se laissa aller à ouvrir le sac et à compter les écus en versant des larmes d'attendrissement. Les deux amis étaient

accablés de tant de dettes criardes, qu'en y songeant leurs scrupules s'affaiblissaient beaucoup. Le soir même, Zéfire s'oublia et resta jusqu'à la nuit close; Loiseau la trouva encore en rentrant, elle le pria de la reconduire. — Moi? dit-il, reconduire... — Sans cela on m'arrêterait. — Allons, dit Loiseau, je vais me faire une belle réputation dans le quartier! — Quant à Zéfire, elle trouvait sa position fort simple. Sa mère lui avait dit que les femmes se divisaient en deux classes, toutes deux utiles à leur manière, toutes deux honnêtes relativement; elle appartenait à la seconde classe, n'étant pas née dans la première, voilà tout.

Le lendemain était un dimanche, elle resta avec les deux amis et leur dit : — J'ai tout appris à ma mère; elle me permet de venir toute la journée. Elle approuve mes sentimens; elle aime mieux me voir fréquenter un bon ouvrier qu'un sergent qui me battrait, ou qu'un joueur qui ferait pis encore. Elle est très bonne, ma mère... — Loiseau gardait le silence en fronçant le sourcil; Nicolas, qui reprenait des forces, se leva tout à coup avec son ancienne exaltation et revêtit son unique habit. — Allons chez sa mère, dit-il à Loiseau. — Recouche-toi, répondit ce dernier... — Non! aussi bien, je mourrais à me tordre de désespoir sur ce lit. Ceci est une crise qui me sauve!... Il ne faut pas que cette jeune fille retourne ce soir dans cette maison... Mon mal a changé de caractère; je n'ai plus d'oppression, j'ai la fièvre et la rage toutes les nuits, à partir de l'heure où elle nous quitte : comprends-tu pourquoi?

Loiseau essaya en vain des représentations; Nicolas n'écoutait rien dans ses momens d'enthousiasme. Ils se rendirent rue Saint-Honoré, chez la mère, qui se nommait Perci. C'était une ancienne revendeuse à la toilette et prêteuse sur gages, chez laquelle il s'était donné des rendez-vous de galans et de grandes dames qui avaient été surpris par la police; on l'avait condamnée à une forte amende, moins pour le délit même que pour n'avoir point payé les redevances d'usage à la police : depuis ce temps, elle avait pris patente, afin d'être tranquille. Interrogée par Nicolas et Loiseau, elle jura que sa fille était jusqu'ici demeurée honnête, mais qu'on n'attendait que l'âge convenable pour la lancer *dans le monde* avec l'autorisation du lieutenant de police. Les deux ouvriers frémissaient de ces détails, que la Perci énumérait avec la plus grande complaisance. Loiseau ne put s'empêcher de marquer son indignation. — Que voulez-vous que je fasse? dit alors la mère, ne suis-je pas notée? Qui l'épouserait?... D'ailleurs, élevée comme elle est, jolie, avec des talens, se résignera-t-elle à gagner quelques sous par jour dans la couture, ou à faire de rudes travaux, à devenir servante? Qui voudrait d'elle?... et dans tous les cas serait-elle moins perdue? Nous connaissons l'histoire des jolies filles dans le peuple...

— Eh bien! moi, je l'épouserai, dit Nicolas, si elle veut ne plus mettre les pieds chez vous et apprendre à travailler.

La Perci se jeta à son cou : — Dis-tu vrai, mon garçon? Tiens, tu me fais pleurer, et j'en avais perdu l'habitude... Écoute bien : ne crois pas que ma fille n'aura point une dot.... et de bon argent bien gagné encore. J'ai été revendeuse, j'ai prêté à intérêt: c'est honnête, cela!

— Ne parlons pas de ces choses, dit Nicolas; je me sens fort maintenant, et je gagne beaucoup quand je travaille... Ainsi vous consentez à ce que votre fille ne rentre plus ici? Vous êtes une bonne femme au fond.

— Mon Dieu! dit Loiseau, se peut-il qu'il y ait de la vertu même dans de telles ames... Je l'ignorais; cependant j'aurais mieux aimé ne pas le savoir.

Loiseau avait raison; il vaut mieux, dans l'intérêt des mœurs, supposer que le vice déprave entièrement ses victimes, sauf la chance de l'expiation et du repentir, que de s'exposer au choix difficile qui résulte d'un mélange douteux de bien et de mal. C'était le raisonnement d'un homme vulgaire, mais sage. Nicolas n'était ni l'un ni l'autre malheureusement.

Zéfire accepta avec transport la proposition de vivre pour l'homme qu'elle préférait. L'amour seul assurait Nicolas de sa vertu. Il fallut encore que le bon Loiseau fît son éducation morale et lui donnât des leçons de décence et de pudeur. On lui fit lire de bons livres, à elle qui n'avait lu encore que des romans de Crébillon fils ou de Voisenon. On lui apprit à tenir un autre langage que celui qu'elle avait entendu tenir jusque-là, et ce fut seulement lorsqu'on n'eut plus rien à craindre de ses manières délibérées ou de son caquet imprévoyant qu'on lui chercha une profession. La prétendue de Loiseau, qui se nommait Mlle Zoé, avait aidé beaucoup les deux amis dans l'éducation préliminaire de Zéfire. Elle la proposa pour demoiselle de boutique à une marchande de modes qui demeurait au coin de la rue des Grands-Augustins. Ses vêtemens de grisette, sa coiffure sans poudre et son bonnet à tulle plat la changeaient tellement qu'il eût été impossible de la reconnaître. La mère, avertie par Nicolas, approuva tous ces arrangemens, et s'engagea à ne jamais rendre visite à sa fille tant qu'elle serait en apprentissage.

Nicolas ne pouvait voir Zéfire que le dimanche; Mlle Zoé allait la chercher ce jour-là, et l'on faisait des promenades hors barrière avec Loiseau. Nicolas, toujours impatient, ne pouvait s'empêcher de passer chaque soir devant la boutique; il regardait aux vitres, et était considéré comme le galant assidu de quelqu'une des jeunes filles, sans qu'on pût savoir de laquelle. Les boutiquières de Paris ne s'étonnent jamais de ces amours à distance, qui sont des plus fréquens. Un dimanche, Ni-

colas convint avec Zéfire qu'il lui écrirait tous les soirs. Comme elle était placée près du vitrage, il avait soin de plier sa lettre *en pli d'éventail*, et la passait par l'un des trous de *boulon*. Zéfire tirait adroitement le papier, et était heureuse jusqu'au lendemain. Quelquefois, lorsque les demoiselles étaient couchées, il venait dans la rue déserte avec son ami Loiseau, qui jouait fort bien du luth, et ils exécutaient les airs d'opéra les plus nouveaux, tels que : *L'Amour m'a fait la peinture*, ou bien : *Dans ce charmant asile*, — choisissant de préférence les couplets où se trouvait le mot *Zéphyr*... L'amour fait de l'esprit comme il peut.

Leurs promenades du dimanche avaient lieu le plus souvent aux buttes Montmartre. Un jour, ils furent suivis par trois mousquetaires jusque chez un traiteur où ils allaient dîner. L'un de ces derniers reconnaissait Zéfire pour l'avoir vue rue Saint-Honoré. La trouvant en compagnie de simples ouvriers endimanchés, ils voulurent la leur enlever. Heureusement, le fruitier les avait accompagnés, ce qui rendait la partie égale, sauf les épées, dont Nicolas et Loiseau étaient dépourvus. En revanche, le fruitier, prévoyant l'attaque, avait saisi une longue broche dans la cuisine du traiteur. — Prends garde à toi, drôle, dit l'un des mousquetaires menacé par cet instrument, nous sommes des gentilshommes, et nous te ferons fourrer au Châtelet. — Vous déshonorez votre famille et l'habit militaire! criait Nicolas... — Il s'agit bien d'honneur!... c'est *la Zéfire* qui est avec vous : eh bien! demandez-lui si elle ne préfère pas un seigneur à un ouvrier?... Nous avons de l'or, la belle! ajoutait le mousquetaire en faisant sonner sa poche.

La querelle tournait à la discussion, grace à l'attitude des trois défenseurs; mais ces dernières paroles mirent Loiseau hors de lui : « Infâme! s'écria-t-il, vous venez de commettre un grand crime... vous avez profané le *retour à la vertu!* » Quant à Nicolas, il s'était saisi d'une chaise. « Qu'est-ce que c'est que cela? dit un des mousquetaires plus aviné que les autres, une vertu qui sort... du vice? Et l'autre drôlesse, est-ce que c'est aussi une vertu? » Il cherchait à s'approcher de Zoé. Loiseau le repoussa rudement : « Respecte la fiancée d'un citoyen! cria-t-il (cela se passait en 1758). — Un citoyen! dit le mousquetaire en éclatant de rire, cela ne se dit qu'à Genève... Tu m'as l'air d'un huguenot! »

Loiseau prit un escabeau et frappa le mousquetaire qui avait parlé. La mêlée devint générale. En vain Zéfire et Zoé s'interposaient entre les combattans; le fruitier faisait merveille avec sa broche, et les mousquetaires étaient vaincus, lorsqu'arriva la garde, appelée par le traiteur; Nicolas, exaspéré, voulait résister encore, mais Loiseau s'y opposa, et tout ce qu'il put faire fut d'emporter hors de la salle Zéfire évanouie. Quand le commissaire arriva, les mousquetaires, embar-

rassés eux-mêmes de leur équipée, se servirent de leur conjecture précédente pour affirmer que Loiseau, qui avait l'air grave et se trouvait vêtu de noir, était un ministre protestant qui tenait un prêche, ajoutant qu'ils étaient arrivés à temps pour disperser les hérétiques. Le commissaire donnait dans cette supposition, et faisait déjà mettre les menottes aux trois hommes, en leur promettant qu'ils seraient pendus, lorsqu'enfin l'un des mousquetaires, moins ivre que les autres, voulut bien convenir que lui et ses compagnons étaient un peu dans leur tort. « Voilà un aveu généreux, observa le commissaire... on reconnaît bien là les personnes de haute naissance. — En vérité, dit le mousquetaire aux ouvriers, la platitude des gens de plume me ferait renoncer à mes prérogatives de gentilhomme!... » Puis, ne pouvant s'empêcher de reprendre un ton de hauteur : « Au revoir! dit-il en s'éloignant, nous vous couperons les oreilles quelque autre jour! »

Le commissaire s'était retiré, mais après avoir pris les noms et les adresses des combattans. Malgré le désistement des mousquetaires, l'aventure pouvait avoir des suites fâcheuses pour de pauvres diables comme Nicolas et Loiseau; de plus, l'instruction de l'affaire, si peu importante qu'elle fût devenue, attirait nécessairement les yeux sur la position particulière de Zéfire, cause innocente de la lutte. Cependant la pauvre fille était moins préoccupée de cela que du danger que pouvaient courir ses amis : on la ramena au magasin en proie à un accès de fièvre. Malheureusement les filles de modes étaient rentrées; elles entendaient, ainsi que la maîtresse, ce qu'elle disait dans son délire : « J'irai trouver ma mère! elle a des protecteurs puissans!... J'avais bien juré pourtant de ne plus mettre les pieds dans sa maison... mais il le faut... Ma mère est l'amie intime du lieutenant de police : c'est lui qui lui a fait avoir une patente... et puis elle est riche... et puis elle connaît de grandes dames... Elle est si complaisante, ma mère!... Tous ces gens-là l'ont perdue... mais elle a bon cœur au fond!... Sans cela, Nicolas et Loiseau seraient pendus comme huguenots, et c'est moi qui en serais cause... Pourquoi? parce que je suis la fille... de ma mère!... »

Loiseau et Zoé frémissaient de ces aveux entrecoupés et de l'étonnement des personnes de la boutique. Il fallut leur tout avouer; elles ne furent que profondément affectées du malheur et de la situation de leur compagne. Nicolas n'était pas présent à cette scène, car il n'allait pas à la boutique de modes, craignant de compromettre Zéfire. De plus, il ne s'était pas douté de la gravité du mal qui l'avait atteinte, et pensait, en s'en retournant seul, qu'elle était seulement indisposée des suites de son évanouissement. Loiseau, le retrouvant le soir, n'osa lui rapporter la scène dont il avait été témoin. Le lendemain matin, Nicolas étant plus calme que la veille, il crut pouvoir lui dire une

partie de la vérité. Ce dernier ne ménagea plus rien et courut chez la marchande de modes. « Venez donc, lui dit cette femme, je sais bien qui vous êtes... Montez près d'elle : c'est vous qu'elle demande à grands cris. »

Zéfire était accablée et souffrante, mais calme; elle affecta de paraître seulement fatiguée des émotions de la veille, elle dit à Nicolas qu'il devait se rendre à son imprimerie et la laisser reposer, puis elle l'embrassa deux fois en lui disant : « A ce soir. » Tous les ouvriers s'étonnèrent de la pâleur de Nicolas. A huit heures, Loiseau lui dit : « Mangeons un morceau, puis j'irai prendre Zoé pour aller voir Zéfire. Tu ne te montreras pas tout d'abord, afin de ne pas l'agiter; ta pâleur lui donnerait de l'inquiétude. » Il ne se montra pas en effet, mais il l'entendit parler de la chambre voisine. Loiseau lui dit : « Va te reposer, elle est mieux : c'est toi qui m'inquiètes... »

Nicolas, en s'éveillant, fut étonné de ne pas trouver son ami; le fruitier lui dit qu'il avait passé la nuit dehors. Il courut à l'imprimerie. Loiseau travaillait à sa casse : « Et Zéfire? — Zoé et moi, nous avons passé la nuit près d'elle. — Oh Dieu! sans moi! — Ta vue aurait redoublé sa fièvre. — Comment va-t-elle? — Beaucoup mieux. » Loiseau rougissait en disant ces dernières paroles. Il essaya d'amuser l'inquiétude de Nicolas en lui parlant d'un travail pressé; mais, après quelques hésitations, ce dernier prit son habit et courut au magasin. Loiseau le suivit et arriva sur ses pas. — Zéfire étouffait, cependant elle prit la main de son amant, essaya de sourire, et dit : « Ce n'est rien. » Celui-ci ne voulut plus la quitter. Le soir, pendant que Zoé se reposait sur un canapé, Zéfire fit signe à Nicolas qu'elle voulait avoir la tête posée sur sa poitrine, qu'elle respirerait mieux... Il s'étendit en arrière sur sa chaise à moitié penché sur le lit, et soutenant au bord cette tête blonde, si fraîche encore l'avant-veille. Au bout de deux heures de cette position fatigante, un grand soupir réveilla Zoé. « Allez vous reposer à votre tour, » dit-elle à Nicolas. Et, relevant la tête de Zéfire, elle la posa sur l'oreiller. Zéfire avait rendu le dernier souffle. Nicolas, trompé par ses amis sur la gravité du mal, ne l'apprit que le lendemain. « Et moi je vais mourir aussi! » dit-il avec calme. Il était, — selon son expression même, — consolé par le désespoir.

Cependant il ne fit qu'une grave maladie, mêlée de délire et de léthargie; les premiers mots qu'il prononça furent : « J'ai donc *achevé* de perdre Mme Parangon. » C'est que les traits de Zéfire lui avaient rappelé ceux de cette femme adorée, comme elle-même lui avait semblé avoir quelque ressemblance avec Jeannette Rousseau, son premier amour.

Cette théorie des ressemblances est une des idées favorites de Restif, qui a construit plusieurs de ses romans sur des suppositions analogues.

Ceci est particulier à certains esprits, et indique un amour fondé plutôt sur la forme extérieure que sur l'ame; c'est, pour ainsi dire, une idée païenne, et il n'est guère possible d'admettre, comme Restif le prétend, qu'il n'a jamais aimé que la même femme... en trois personnes. Les ressemblances tiennent presque toujours à une même origine de pays ou de race, ce qui a pu se rencontrer sans doute pour Jeannette Rousseau et pour Mme Parangon. Aussi Restif suppose que Zéfire était, par sa mère, issue des mêmes contrées. En général, il y a un côté de ses systèmes philosophiques qui se mêle toujours aux récits les plus véridiques de sa vie. Il croyait à la division des races comme un Indien, et repoussait, de par ce système, les doctrines d'égalité absolue; le croisement même de familles étrangères ne lui semblait pas changer ce résultat, car il établissait qu'en général une partie des enfans tenait plus du père, une autre davantage de la mère, quoiqu'il admît bien en Europe un certain détritus de natures bâtardes et mélangées. Ces problèmes bizarres ont amusé beaucoup d'hommes distingués au XVIIIe siècle; mais nul ne porta plus loin cet esprit de paradoxe, illuminé parfois d'un éclair de vérité.

Si touchante qu'ait été la mort de Zéfire et la pensée d'expiation qui s'y rapporte, on ne peut s'empêcher de déplorer l'influence fatale qu'eut cette aventure sur les ouvrages et les mœurs de l'écrivain. Comme le sentait si justement Loiseau, l'on ne touche pas impunément à la corruption. *Le Pornographe*, ouvrage à prétentions morales, mais où l'auteur se complaît à exposer des raisonnemens d'une moralité fort contestable, fut le résultat des méditations de Nicolas sur le sort d'une certaine classe de femmes qu'il devait se borner à plaindre sans chercher à les relever.

XII. — SARA.

Nous arrivons à une époque féconde en enseignemens profonds et en souvenirs douloureux. Nicolas n'est plus le beau danseur d'Auxerre, l'apprenti bien-aimé de Mme Parangon, l'amoureux de ces onze mille vierges, tant soit peu martyres la plupart, qui se nommaient Jeannette Rousseau, Marguerite Pâris, Manon Prudhot, Flipote, Tonton Laclos, Colombe, Edmée Servigné, Delphine Baron ou Rose Lambelin; ce n'est plus même l'amant déjà formé de Mlle Prudhomme et de la belle Mlle Guéant, ni le galant obscur que la blonde Septimanie, comtesse d'Egmont, avait pu choisir pour suppléer aux froideurs de son noble époux. — Nous sommes cette fois en 1780; Nicolas a quarante-cinq ans. Il n'est pas vieux encore, mais il n'est plus jeune déjà; sa voix s'éraille, sa peau se ride, et des fils d'argent se mêlent aux mèches de cheveux noirs qui se laissent voir parfois sous sa perruque négligée.

Le riche peut garder long-temps la fraîcheur de ses illusions, comme ces primeurs et ces fleurs rares qu'on obtient chèrement au milieu de l'hiver; mais le pauvre est bien forcé de subir enfin la triste réalité que l'imagination avait dissimulée long-temps. Alors malheur à l'homme assez fou pour ouvrir son cœur aux promesses menteuses des jeunes femmes! Jusqu'à trente ans, les chagrins d'amour glissent sur le cœur qu'ils pressent sans le pénétrer; après quarante ans, chaque douleur du moment réveille les douleurs passées, l'homme arrivé au développement complet de son être souffre doublement de ses affections brisées et de sa dignité outragée.

A l'époque dont nous parlons, Nicolas demeurait rue de Bièvre, chez M[me] Debée-Léeman. Cette dame était une juive d'Anvers de quarante ans, belle encore, veuve d'un mari problématique, et vivant avec un M. Florimond, galant émérite, adorateur ruiné et réduit au rôle de souffre-douleur. A l'époque où Nicolas vint se loger chez M[me] Debée, il remarqua à peine une jeune fille de quatorze ans, qui déjà reproduisait sous un type plus frais et plus pur les attraits passés de la mère. Pendant les quatre années suivantes, il ne songea même à cette enfant que quand il entendait sa mère la gronder ou la battre. Elle était cependant devenue à la fin une grande blonde de dix-huit ans, à la peau blanche et transparente; elle avait dans la taille, dans les poses, dans la démarche, une nonchalance pleine de grace, et dans le regard une mélancolie si touchante, que, rien qu'à la regarder, Nicolas se sentait souvent les larmes aux yeux. C'était un avertissement de son cœur, qu'il croyait mort, et qui n'était qu'endormi.

Depuis fort long-temps, Nicolas vivait seul, ne parlant à personne, travaillant le jour, et le soir errant à l'aventure le long des rues désertes. Ses amis étaient morts ou dispersés, et il était peu à peu tombé dans cet affaissement profond, dans cette indifférence complète qui suit ordinairement une jeunesse trop agitée. Enfin il était tranquille du moins dans son anéantissement, quand, un dimanche matin, une petite main blanche frappa doucement à la porte de sa chambre. Il ouvrit. — C'était Sara.

— Je viens, dit-elle, monsieur Nicolas, vous prier de me prêter quelque livre dont vous ne vous serviez pas; vous en avez beaucoup, et moi j'aime la lecture.

— Choisissez, mademoiselle, dit Nicolas; ensuite vous êtes bien maîtresse de les lire tous les uns après les autres.

Sara paraissait si timide, elle avait si peur d'être importune, sa modestie, sa rougeur, son embarras, étaient si naturels, que Nicolas s'abandonna entièrement au charme. Elle resta peu, et, en sortant, elle présenta son front au baiser paternel de l'écrivain.

Toute la semaine, elle travaillait chez les demoiselles Amei, où sa

mère l'avait placée pour apprendre à faire de la dentelle; mais les dimanches elle ne quittait pas la maison. Aussi renouvela-t-elle ses visites, toujours pour emprunter des livres que Nicolas finit par lui donner. Rien n'était pur et touchant comme ces premières entrevues. Nicolas avait bien appris certains bruits qui couraient sur le compte de la jeune fille, mais il les regardait comme des calomnies. Peut-être cette jeune fille avait-elle été compromise par quelque cause provenant de l'avidité de sa mère; puis elle avait l'air si candide, qu'il se serait fait un scrupule d'altérer par un mot, par un geste, même par un regard, la pureté de son innocence; il lui témoignait du respect, de l'estime et un empressement dont il n'osait lui-même s'expliquer la nature. Sara le sentit, ou du moins sa mère le sentit pour elle, car, arrivées à ce point, les visites devinrent plus fréquentes, les conversations plus intimes; elle lui apporta d'abord quelques chansons très bien choisies, de celles qu'on appelait *brunettes*, et lui chanta celles qui avaient le plus de rapport avec la situation qu'elle voulait prendre vis-à-vis de lui.

Si les passions sont moins subites à quarante ans, le cœur est beaucoup plus tendre : l'homme a moins de fougue, de violence, d'emportement; mais en revanche il aime avec abnégation et dévouement. L'avenir l'épouvante, et il se cramponne au passé pour tenter de ne pas mourir; il veut recommencer la vie, et plus la femme aimée est jeune, plus aussi les émotions deviennent vives et délicieuses. Qu'on juge avec quel ravissement Nicolas écoutait les vers suivans chantés par la plus jolie bouche avec une expression des plus tendres :

Mon cœur soupire dès l'aurore.
Le jour, un rien me fait rougir;
Le soir, mon cœur soupire encore;
Je sens du mal et du plaisir!

Je rêve à toi quand je sommeille,
Ton nom m'agite, il me saisit;
Je pense à toi quand je m'éveille,
Ton image partout me suit...

— Vous chantez avec sentiment, dit Nicolas. Auriez-vous le cœur aussi sensible que votre voix est touchante?

— Ah! monsieur, dit Sara, si vous me connaissiez mieux, vous ne me feriez pas cette question; mais vous m'apprécierez un jour, et vous saurez si je suis constante dans mes sentimens.

— Voilà ce que votre jolie bouche pouvait me dire de plus agréable.

— Mon Dieu, c'est tout naturel. Quand on a aimé une fois, n'est-ce pas pour la vie? et peut-on oublier jamais la personne qu'on a aimée?

— Voilà une bien douce morale.

— C'est celle de la nature.

— Vous avez de l'esprit et de la philosophie, mademoiselle.

— J'ai vu un peu de monde, c'est vrai... Je vous conterai cela quelque jour.

Nicolas fronça le sourcil, mais il se rassura bien vite en entendant la jeune fille ajouter avec un entraînement naïf qu'elle avait été invitée avec sa mère à de très belles tables, notamment dans une maison de campagne à quelques lieues de Paris, chez un magistrat de cour où il venait du beau monde. Peut-être y eût-il plus réfléchi, si le babillage de l'enfant n'avait tout à coup changé d'objet.

— Vous savez, dit-elle, que j'ai été au couvent... Eh bien! j'y ai reçu une éducation si soignée, qu'il m'est venu à l'esprit de faire une pièce de théâtre. Oh! le théâtre, c'est ce qui m'a formée. J'y serais allée plus souvent encore, si ce n'est que maman n'aime pas les bons spectacles; elle s'ennuie à la comédie et elle n'aime que Nicolet et les Grands-Danseurs du roi. Audinot même est trop sérieux pour elle, ou, si vous voulez, trop...

Sara n'osa prononcer le mot qu'elle avait dans la pensée. Nicolas plus tard jugea qu'elle avait voulu dire « trop décent. »

— Eh bien! reprit-il après un silence, puisque vous aimez le théâtre, il faut y essayer vos dispositions, vos graces et votre esprit.

— Non, dit-elle, je les réserve pour quelque chose de plus important.

— D'important comme quoi?

— Je les garde pour mériter votre estime.

Le coup avait porté; Nicolas la regarda avec attendrissement et la serra dans ses bras.

Insensiblement les visites se multiplièrent. Mme Léeman y mettait un aveuglement et une complaisance inexplicables chez une mère. Quelques relations s'établirent entre les voisins. Le jour des Rois étant arrivé, Nicolas offrit le gâteau à la famille, — dans laquelle il fallait bien compter M. Florimond. Ce dernier, entièrement dans la dépendance de Mme Léeman, avait une conversation superficielle où régnait une politesse recherchée qu'il affectait de tenir de ses souvenirs d'homme du monde. Au dessert, la fève ne se trouva pas dans le gâteau, et Florimond fut soupçonné par la jeune fille de l'avoir fait disparaître pour se dispenser de payer son avénement à la royauté.

— Quelle apparence? dit Mme Léeman; on sait bien que c'est toujours mon argent qui aurait dansé.

M. Florimond repoussait ces insinuations avec la dignité de l'honneur outragé.

— Je crois plutôt, dit Nicolas, que c'est moi qui aurai avalé la fève par mégarde; je me regarde donc comme obligé de vous offrir du vin chaud.

La satisfaction de Florimond et l'admiration des deux femmes pour le procédé de Nicolas le payèrent avec usure de son sacrifice.

Le lendemain, Nicolas reçut la visite de Mme Léeman. « J'ai à vous parler, dit-elle, au sujet de ma fille. » Et elle lui raconta qu'elle avait dû la marier à un M. Delarbre, jeune homme qui était venu fréquemment dans la maison, puis avait cessé tout à coup ses visites. Elle demanda à Nicolas si sa fille lui avait parlé de ces relations antérieures, innocentes du reste. « Oui, dit-il, mais comme d'un souvenir entièrement effacé. » La mère répondit que ce parti ne convenait nullement à sa fille; puis, adoucissant sa voix, elle ajouta qu'une nouvelle proposition lui était faite. Un nommé M. de Vesgon, ancien ami de la famille, offrait d'assurer le sort de cette enfant moyennant une donation de vingt mille livres, et cela par un sentiment tout paternel, résultant de l'amitié que cet homme respectable avait autrefois pour le père de Sara.... Toutefois cette dernière avait refusé la proposition, et Mme Léeman, sentant son autorité de mère impuissante à vaincre la prévention de la jeune fille, venait prier Nicolas d'agir à son tour par la persuasion que son esprit supérieur était sûr de produire.

Nicolas ne put retenir un mouvement de surprise. Mme Léeman fit valoir le mauvais état de sa santé. « Si ma pauvre enfant venait à me perdre, qu'arriverait-il? ajouta la mère..... J'ai de l'expérience, moi, mon bon monsieur Nicolas; le temps passe, la beauté s'en va; Sara se procurerait avec cette somme une petite rente viagère qui, avec le peu que je lui laisserai, pourrait plus tard la faire vivre honorablement... » Nicolas secoua la tête; la mère le pressa encore en raison de l'amitié qu'il avait pour sa fille, et lui proposa même de le faire dîner avec M. de Vesgon, afin qu'il pût s'assurer de la pureté des intentions de ce vieillard.

Nicolas se sentit blessé au cœur et ne put dormir de la nuit. Le lendemain matin, Sara monta chez lui comme à l'ordinaire. Il aborda franchement la question des vingt mille francs, et demanda à la jeune fille si elle croyait pouvoir les accepter sans compromettre sa réputation. Sara baissa les yeux, rougit beaucoup, s'assit sur les genoux de Nicolas et se mit à pleurer. Nicolas la pressa de répondre. — Ah! si j'osais parler, s'écria-t-elle entre deux soupirs.

— Confie-moi tes peines, ma charmante enfant.

— Si vous saviez combien je suis malheureuse!

— Malheureuse! Pourquoi et depuis quand?

— Je l'ai toujours été... J'ai une mère...

— Je la connais.

Sara paraissait faire un violent effort pour parler.

— Ma mère, dit-elle enfin, a fait mourir ma sœur de chagrin. Moi, dans ce temps-là, je n'étais qu'une enfant folle, étourdie et riant tou-

jours.... J'ai bien changé depuis! Aujourd'hui encore ma mère me fait trembler; rien qu'à l'entendre marcher, je frissonne de peur!

Et elle lui fit l'histoire d'une époque où elle demeurait avec sa mère dans une petite rue du Marais, chez un menuisier. C'étaient souvent de nouvelles figures qui se succédaient dans l'amitié de la veuve, et la petite fille était reléguée presque toujours dans un grenier, souffrant du froid, de la faim même.... Quand elle criait trop fort, sa mère arrivait furieuse, la pinçait, lui tordait les mains ou lui laissait le visage ensanglanté. Un soir, un homme osa monter jusqu'à ce réduit...

— Pauvre enfant! s'écria Nicolas.

— Ah! mon ami! ah! mon père! reprit Sara en se jetant tout en larmes dans les bras de l'écrivain, j'ai juré depuis long-temps que jamais je ne consentirais à me marier... et que, dans tous les cas, je n'épouserais jamais un jeune homme...

Nicolas la regarda avec attendrissement.

— Un jeune homme! Et cependant ce jeune Delarbre qui venait ici il y a quelques mois..... si souvent?

— Celui-là, dit Sara en soupirant, oh! celui-là, je puis bien l'avouer, je l'aimais..... autant du moins que l'on peut aimer à l'âge où j'étais; mais il ne viendra plus... je lui ai tout dit!

Nicolas pencha la tête dans sa main, réfléchit un instant, puis s'écria rempli de pitié : « Et il t'a quittée! Il n'a pas compris que la pureté de ton ame... rachetait mille fois, pauvre victime, l'infâme lâcheté qui t'a..... Oh! malheur! » En s'arrêtant sur cette idée, Nicolas pensa involontairement à M[me] Parangon. Cette fatalité de sa vie revenait encore une fois, sous une forme nouvelle, retourner un fer vengeur dans son éternelle blessure. Il se leva, parcourut la chambre avec des gestes désespérés. Sara, qui ne comprenait pas toutes les causes d'une douleur si vive, courut à lui, le fit rasseoir, et, tâchant de sourire à travers ses larmes, lui dit en l'embrassant: — Eh! pourquoi tant me plaindre? pourquoi tant de désespoir? Cela empêchera-t-il l'amitié la plus tendre de durer entre nous, mon protecteur, mon guide! Pensez-y donc; je ne suis pas coupable, hélas! et vous n'aurez rien à me pardonner... Ensuite, si Delarbre ne m'avait pas quittée, est-ce que je serais ici, avec vous... dans vos bras... causant, pleurant, riant?...

Elle s'était assise de nouveau sur ses genoux, et passait le bras autour de son cou, ce bras de Juive déjà parfait, bien qu'elle n'eût que quinze ans, cette petite main effilée dont les doigts roses traversaient les boucles encore bien fournies de la chevelure de Nicolas.

Le calme rentrait peu à peu dans le cœur de l'écrivain; l'agitation nerveuse se calmait; Nicolas reposait ses yeux avec charme sur les traits si réguliers de la pauvre enfant; il ne put retenir un aveu, long-

temps arrêté sur ses lèvres : — Qu'avez-vous? lui dit Sara en le voyant un instant rêveur.

— Je pense à toi, dit-il, charmante enfant! Il faut te le dire enfin, depuis long-temps je t'aime... et je te fuyais toujours, effrayé de ta jeunesse et de ta beauté!

— Toujours, jusqu'au matin où je suis venue te voir moi-même!

— Que voulais-tu que je t'offrisse? Un cœur flétri par la douleur... et par les regrets!

— Que regrettes-tu maintenant? et ton cœur n'est-il point calmé?

— Il bat plus que jamais; tiens! touche ma poitrine.

— Ah! c'est qu'il y a là sans doute...

— Eh! quoi donc?

— De l'amour!... dit faiblement Sara.

Nicolas revint à lui-même; sa philosophie d'écrivain lui rendit un instant de force.

— Non, dit-il gravement; je n'ai pour toi, mon enfant, qu'une sincère et constante amitié.

— Et moi, si j'avais de l'amour?

— Il cesserait trop tôt.

Sara baissa les yeux.

— Il y a un an, reprit Nicolas, j'avais encore une fois cédé au charme...

— Et pour qui? dit Sara levant vivement la tête.

— Pour une image que je me créais en moi-même, pour une chimère, fugitive comme un rêve, et que je ne songeais même pas à réaliser, pour une de ces impossibilités que j'ai poursuivies toute ma vie, et que je ne sais quel destin a quelquefois rendues possibles!

— Mais quelle était cette image? quel était ce rêve?

— C'était toi.

— Moi, grand Dieu!

— Toi que je voyais courir çà et là dans cette maison, toi qui passais à mes côtés dans l'escalier, dans la rue,... et qui grandissais de plus en plus, qui devenais toujours plus belle, et que je surprenais parfois à causer le soir sur le pas de la porte avec le jeune Delarbre...

Sara rougit et dit : — Mais je vous jure...

— Eh! qu'importe? dit Nicolas avec résolution; n'était-il pas jeune, n'était-il pas beau et digne alors de toi, sans doute?... N'est-ce pas naturel, n'est-ce pas même un doux spectacle pour le cœur de l'homme que l'amour pur de deux êtres beaux et jeunes... Moi je t'aimais d'une autre manière; je t'aimais comme on aime ces étranges visions que l'on voit passer dans les songes, si bien qu'on se réveille épris d'une belle passion, faible souvenir des impressions de la jeunesse... dont on rit un instant après!

— Oh! mon Dieu! on le voit bien, vous êtes un poète!
— Tu l'as dit. Nous ne vivons pas, nous! nous analysons la vie!... Les autres créatures sont nos jouets éternels... et elles s'en vengent bien aussi! Amitié, amour, qu'est cela? Suis-je bien sûr moi-même d'avoir aimé? Les images du jour sont pour moi comme les visions de la nuit! Malheur à qui pénètre dans mon rêve éternel sans être une image impalpable!... Comme le peintre, froid à tout ce qui l'entoure et qui trace avec calme le spectacle sanglant d'une bataille ou d'une tempête, nous ne voyons partout que des modèles à décrire, des passions à rendre, et tous ceux qui se mêlent à notre vie sont victimes de notre égoïsme, comme nous le sommes de notre imagination!
— Vous m'effrayez! s'écria Sara.
— Non, je suis calme, dit Nicolas; c'est de l'expérience, ma chère enfant; j'ai appris à connaître et les autres et moi-même, et si j'ai l'amertume au cœur, je n'ai plus du moins l'ironie sur les lèvres.... Sais-tu ce que nous faisons, nous autres, de nos amours?... Nous en faisons des livres pour gagner notre vie. C'est ce qu'a fait Rousseau le Genevois... c'est ce que j'ai fait moi-même dans mon *Paysan perverti*. J'ai raconté l'histoire de mes amours avec une pauvre femme d'Auxerre qui est morte; mais, plus discret que Rousseau, je n'ai pas tout dit... peut-être aussi parce qu'il aurait fallu raconter....
Il s'arrêta. — Oh! faites-moi lire ce livre, s'écria Sara.
— Pas encore!... Mais tiens, tu vas voir maintenant combien mon amitié est dangereuse.... Je t'ai mise déjà dans mes *Contemporaines!*
— Quel bonheur! s'écria la jeune fille en frappant des mains; mais comment est-ce possible?
— Puisque tu veux bien me pardonner, charmante fille, voici le livre. Tu vois bien le nom d'Adeline, c'est celui que je t'ai donné.
— Oh! quel joli nom! Je n'en veux plus porter d'autre.... Et qui aime-t-elle?
— Chavigny.
— Chavigny?... C'est donc le nom que vous avez choisi pour vous.
— Non, je l'ai choisi pour le jeune Delarbre, qui alors venait ici tous les jours. En le voyant si empressé, si amoureux, si tendre, un souvenir de mes jeunes années me revint à l'esprit.... Je me figurai que j'étais à sa place, et que c'était moi qui t'aimais. Oh! que j'eusse été plus tendre et plus enthousiaste encore.... Il n'était lui-même que l'image affaiblie et vague de ma jeunesse, et cependant je ne pouvais le haïr.... Je n'espérais rien. Alors j'exprimai en moi-même, j'exprimai tout seul à sa place les sentimens que tu m'aurais inspirés. Ce qui n'était pour lui que de l'amour était pour moi de l'adoration; j'eusse été jaloux pour lui au besoin... j'aurais tué son rival!... Je t'aurais épousée, moi, à sa place....

Sara se cacha honteuse dans les bras de Nicolas, puis elle leva vers lui son visage souriant à travers les pleurs.

— Oh! parle toujours, dit-elle, mais laisse-moi t'admirer dans ton enthousiasme, dans ta bonté, dans ton génie.... Avant ce jour, j'aimais à t'écouter surtout... maintenant je te regarde, et je te trouve jeune et beau; oh! que j'envie celles que tu as aimées!

— Une seule te valait, ma Sara! mais elle n'avait pour moi que de l'amitié.... Elle n'est plus.... Reparlons de cet amour bizarre où je me substituais en pensée à celui qui me paraissait plus digne de toi que moi-même; tu ne sais pas jusqu'où allait ma folie... Il y a un endroit où j'aime à me promener le soir; on y voit les plus beaux couchers de soleil du monde : c'est l'île Saint-Louis.... Eh bien! en m'appuyant, à travers mes contemplations, sur les pierres grises du quai, j'y gravai furtivement les initiales du nom que je t'avais choisi : AD. AD. Cela signifiait pour moi : *Adeline adorée....*

— Oh! nous irons ensemble au premier beau jour, et tu me feras voir ces lettres, dit Sara, et tu me diras tout ce que tu pensais en les gravant!

— Oui, mon amie, puisque tu le veux... mais, hélas! je suis plus vieux d'un an encore, et j'ai tant souffert!

Sara se jeta à son cou riant et pleurant tour à tour, versant un baume divin sur les blessures du malheureux.

— Tes chagrins aussi seront les miens! dit-elle. Nous parlerons ensemble de cette femme d'Auxerre que tu aimais tant...

— Oh! dit Nicolas, tant de joie... tant de peines... tout cela me brise le cœur! Que Dieu te bénisse, ma fille, mon enfant! Oui, je t'aime... j'ai encore la folie de t'aimer; pardonne-moi...

En ce moment, on entendit dans l'escalier la voix de la veuve Léeman appelant sa fille pour le déjeuner.

— Je suis forcée de descendre, dit Sara; j'ai seulement un mot à vous dire avant de vous quitter.

— Tu me dis *vous* maintenant?

— Non, c'est une distraction... Je voulais te parler d'une de mes amies que tu as pu voir avec moi, car elle travaille chez la même marchande de modes... Mlle Charpentier.

— Je l'ai vue; elle est charmante.

— Et elle est si bonne!... mais, en vérité, je n'ose te dire...

— Quoi donc? parle vite, ma charmante enfant!

— Je crains si fort d'être indiscrète... Mon amie a perdu sa mère, qui, après une longue maladie, ne lui a laissé que des dettes... Que je voudrais être riche pour la pouvoir obliger!... Il ne faudrait, quant à présent, qu'un louis pour la tirer du plus grand embarras!... Elle le rendrait dans six semaines...

— Un louis! rien qu'un louis? s'écria Nicolas, et il alla chercher un gros étui d'où il en tira deux, qu'il mit dans la main blanche de Sara en y ajoutant un baiser.

— Oh! qu'elle sera heureuse! dit Sara, et elle se précipita joyeuse dans l'escalier.

De ce jour, Nicolas renonça à tous ses projets de solitude. La répugnance qu'il avait conçue pour la veuve Léeman, d'après les aveux de sa fille, céda bientôt devant le désir de la voir plus souvent; il cultiva l'amitié de M. Florimond en flattant ses goûts aristocratiques, et celle de la veuve en s'invitant lui-même chez elle à des soupers qu'il faisait venir de chez le traiteur; il avait soin même d'y ajouter toujours quelque grosse volaille qui reparaissait pendant les jours suivans sur la table de l'avare Mme Léeman.

Nous avons dit que c'était seulement les dimanches que Sara pouvait venir rendre visite à Nicolas. Le reste de la semaine, elle demeurait dans la maison où elle faisait son apprentissage. Le lendemain lundi, on entendit un grand bruit dans l'escalier. « Vous êtes une effrontée, criait Mme Léeman à sa fille. — Si je ne le suis pas, ce n'est pas votre faute, répondait cette dernière. — Attends, insolente, attends!... » Et Nicolas descendit aux cris de Sara. « Une fille, monsieur, qui me répond des impertinences! s'écria la mère. — Ma chère Sara, calmez-vous! » dit Nicolas; mais la jeune fille le reçut assez mal, et cependant se calma un peu en s'habillant pour aller chez ses maîtresses. Mme Léeman dit à Nicolas, quand elle fut partie : « N'est-il pas malheureux de n'avoir qu'une enfant et de la voir aller chez les autres? — Pourquoi ne pas la garder chez vous? — Ah! monsieur, je suis si pauvre... et puis je ne voudrais rien devoir à mes amis. »

Nicolas était alors dans une assez bonne position; ses premiers romans, surtout *le Paysan perverti* et *les Contemporaines*, lui rapportaient beaucoup plus que son travail d'imprimeur. « Prenez votre fille chez vous, dit-il à Mme Léeman, et nous ferons ce que nous pourrons pour son entretien. — Dans le fait, dit la mère, il y a au second un logement qui va être libre; nous le meublerons à frais communs. Vous serez son père, et nous ne ferons qu'une seule famille. »

A la fin de cette semaine, Sara cessa donc d'aller travailler chez les demoiselles Amei. Bientôt la liaison devint complète, indissoluble. C'étaient des causeries sans fin, des dîners délicieux, souvent à la campagne ou aux barrières, en compagnie de la mère et de Florimond... Toujours pendant ces repas le petit pied de Sara restait posé sur celui de Nicolas; on allait aussi au spectacle avec les billets qu'obtenait l'écrivain par ses relations littéraires, et là toujours la jeune fille, indifférente à l'admiration qu'excitait sa ravissante beauté, laissait l'une de ses mains dans celle de son ami.

Cependant M[me] Léeman n'admettait pas qu'on se divertît sans elle, et, lorsque dans la journée il se présentait quelque occasion de sortir pour la jeune fille et pour Nicolas, elle les faisait toujours accompagner par Florimond. Ce dernier, usé par les excès de toutes sortes, était d'une compagnie assez morne, mais n'avait rien d'hostile à l'attachement des deux amans. Il les suivait comme un chien de berger, sans interrompre leurs tendres entretiens. Un jour, Nicolas s'était chargé d'acheter pour la mère des graines et des oignons de fleurs. Elle était, nous l'avons dit, du Brabant et curieuse de tulipes. Sara et lui partirent pour le quai aux Fleurs et furent si long-temps à fixer leur choix, que Florimond, fort ennuyé, se décida à entrer dans un cabaret d'où il les suivait des yeux. Quand il revint, il se tenait à peine sur ses jambes. Sara lui dit de se charger du sac de graines, et, pendant qu'il cherchait à l'affermir sur ses épaules, elle écrivit au crayon un billet pour sa mère, dans lequel elle lui disait que Florimond était tellement gris, que, voulant aller à la promenade, Nicolas et elle s'étaient fait conscience de l'y entraîner. Florimond partit avec ce billet, qu'il ne lut pas.

« Si nous allions au spectacle ! » dit gaiement Sara. Nicolas jeta les yeux sur elle. Elle était fort joliment coiffée d'un chapeau à l'anglaise et d'un casaquin de taffetas à reflets changeans. L'heure du spectacle étant encore éloignée, ils prirent par le plus long. Nicolas conduisit la jeune fille le long des quais jusqu'à l'île Saint-Louis, qu'il affectionnait particulièrement, comme on sait, dans ses promenades solitaires. La vue en était charmante alors, parce qu'on y découvrait d'un côté la campagne, et de l'autre le magnifique aspect des deux bras de la Seine, de la vieille cathédrale et de l'Hôtel-de-Ville; le Mail et la Râpée, s'étendant à droite et à gauche, bordés au loin de guinguettes aux berceaux verdoyans, présentaient aussi un spectacle fort animé. Nicolas avait encore une pensée : c'était de faire voir à Sara les pierres du quai sur lesquelles il avait gravé le chiffre mystique : AD. AD. (Adeline adorée), à l'époque où il venait dans ces lieux mêmes exhaler les plaintes d'un amour sans espoir. Tout était changé. Les deux amans gravèrent tour à tour sous ces chiffres à demi effacés les initiales réelles de leurs noms, et ne quittèrent l'île qu'après avoir vu le soleil descendu derrière les tours énormes du petit Châtelet. Ils remontèrent par la place Maubert, la rue Saint-Séverin, la rue Saint-André-des-Arcs et celle de la Comédie (1), pour arriver à ce même théâtre encore plein pour Nicolas des souvenirs de la belle Guéant. Chemin faisant, il racontait avec larmes cette histoire de sa jeunesse, et

(1) Nicolas Restif a conservé ces détails minutieux pour marquer plus vivement son dernier jour de bonheur et d'illusions.

Sara s'unissait de tout son cœur au chagrin de son ami. — Morte! elle est morte! s'écriait Nicolas. Morte comme cette autre si belle et plus aimante (Mme Parangon), et tout ce que j'aimais est ainsi dans le tombeau!...

— Et moi, est-ce que je ne t'aimerais pas comme elles? disait Sara attendrie.

— Quelque temps peut-être; mais après?

— Mon ami, ne parle plus ainsi... Songe que je suis impressionnable à l'excès; ne mets jamais à l'épreuve cette sensibilité qui n'a fait encore que mon supplice.

— Oh! pardonne, ma fille! c'est que j'ai beaucoup vécu, beaucoup souffert, et toi...

— Moi, je n'ai que souffert, et je serais plus affectée de ce qui viendrait de ta part que de tout ce qui m'est arrivé.

Ils s'étaient placés dans la salle. On jouait justement *la Pupille* de Fagan, où Mlle Guéant avait été si ravissante de sentiment et de grace. Nicolas, comme tous les esprits pleins d'orgueil, croyait toujours à quelque fatalité qui, relativement à lui seul, prenait la place du hasard. Il ne pouvait s'empêcher cette fois de trouver la pièce détestable, l'actrice déplaisante, et ne remarquait pas que, dans la loge voisine de la sienne, il venait d'entrer une très jolie femme qui avait les plus beaux cheveux cendrés (on commençait alors à ne plus porter la poudre), un bel œil sous un sourcil noir, et des manières pleines de distinction. Sara la lui fit remarquer. « Elle est bien, dit-il, mais comme vous êtes plus belle! » Cette femme, se voyant l'objet de l'admiration de Sara, saisit une occasion pour lui dire quelque chose d'obligeant. Celle-ci répondit avec froideur. Nicolas s'en étonnant, elle lui dit à l'oreille : « Je suis très jalouse. Si j'avais lié conversation avec elle, tu aurais pu lui parler, et tu as trop de mérite pour ne pas lui plaire... » Nicolas répondit plein de joie : « Mais qui pourrait me plaire à moi, si ce n'est Sara? »

Après cette soirée délicieuse, la difficulté étant d'affronter la colère de Mme Léeman, Nicolas eut l'idée la plus triomphante en pareil cas; ce fut d'acheter une paire de pendeloques assez belles chez un bijoutier de la rue de Bussy. La précaution n'était pas inutile, car en rentrant Nicolas et Sara trouvèrent devant la porte l'infortuné Florimond, que la veuve avait mis dehors en le voyant revenir seul. Dégrisé par la scène d'imprécations qu'il avait subie, il se livrait au désespoir. Nicolas affronta bravement l'orage, et parvint à le calmer en faisant briller entre ses doigts sa récente acquisition. Tout rentra donc dans l'ordre habituel.

Cependant la mère était décidée à ne point admettre que l'on prît du plaisir en son absence.—Puisque Sara a besoin de distraction, dit-

elle un jour, je la conduirai à la promenade sur les Grands-Boulevards. Elles partirent donc pour s'y rendre par une belle soirée de printemps. Nicolas, retenu jusqu'à sept heures à son imprimerie, devait les aller rejoindre. Il les retrouva assises sur des chaises dans une contre-allée, faisant partie de deux ou trois rangées de femmes élégantes et très remarquées. Un homme mis avec soin, fort brun, et qui paraissait un créole, s'était assis près d'elles, et avait déjà noué une conversation assez soutenue avec la mère. Sara semblait sérieuse; — elle sourit en apercevant Nicolas, et lui fit place près d'elle. Le cavalier ne tarda pas à saluer ses nouvelles connaissances, et reprit sa promenade.

Deux ou trois jours après, une affaire importante empêcha Nicolas d'aller retrouver les dames à l'heure habituelle. Mme Léeman lui dit en raillant que le cavalier brun leur avait tenu compagnie. La même circonstance se reproduisit l'un des jours suivans. Sara prit Nicolas à part en rentrant et lui dit : « Vous m'abandonnez à des vues que vous n'ignorez pas... Ah ! mon ami ! » Quelques jours plus tard, Mme Léeman parla d'une occasion qui se présentait pour marier sa fille à un homme de condition. Ce fut un coup de poignard pour l'écrivain, qui, comme on sait, était marié, bien que séparé depuis long-temps de l'indigne Agnès Lebègue. Il répondit en soupirant que le bonheur de Sara était pour lui au-dessus de tout, mais qu'il espérait que le prétendu serait digne d'elle. Le lendemain, comme il était indisposé, il vit se glisser sous sa porte une lettre ainsi conçue :

« On veut absolument que ta fille sorte aujourd'hui sans toi, cher bon ami!... Il faut souffrir ce qu'on ne saurait empêcher. Tâche de guérir ton rhume et de te bien porter... Si tu pouvais me trouver une place près d'une dame ou seulement de l'ouvrage, j'aurais de la fermeté pour résister, et je vivrais satisfaite comme on peut l'être dans ma position. Aime toujours ton amie.

« SARA. »

Dès ce jour, Nicolas alla rendre visite à une dame de condition qui habitait l'île Saint-Louis, et dont il a parlé souvent dans ses *Nuits de Paris*. Cette dernière consentit à recevoir Sara comme demoiselle de compagnie. En rentrant, il rencontra la mère et la fille en voiture. Mme Léeman lui cria qu'elles allaient au Palais-Royal, qu'il n'avait qu'à les venir rejoindre comme à l'ordinaire. Rassuré sur les sentimens de Sara par sa lettre, il eut l'imprudence de ne pas se presser. Quand il arriva, elles étaient parties.

Nicolas retourne à la maison; point de lumière... Le cadenas de la porte n'est point ôté. Il monte chez lui, se consume d'impatience, se promène à grands pas, et sort de temps en temps pour aller au-devant des deux femmes. Personne ne vient : minuit sonne; au dernier coup,

ses yeux fondent en larmes... Il se rappelle ce que lui a dit Sara, ce qu'a insinué sa mère. A une heure du matin, n'y pouvant plus tenir, il se met à parcourir les rues. Le hasard le ramène sur les quais déserts de l'île Saint-Louis. Il cherche à la clarté de la lune les pierres où il a inscrit les chiffres amoureux complétés par la main de Sara, et, en les retrouvant, il pousse des gémissemens et des cris de désespoir. Un homme ouvre sa croisée et lui demande ce qu'il a : « C'est un père, répond-il, qui a perdu sa fille! » Il rentre dans sa chambre, avec l'espoir qu'elles ont pu être invitées à un bal. Rien encore. A cinq heures du matin, Nicolas s'assoupit de fatigue; il voit dans un rêve apparaître Sara, ses belles tresses blondes éparses sur sa poitrine et criant : « Mon ami! sauve-moi, sauve-moi! » Il se réveille... le jour est avancé déjà; personne n'est rentré (1).

Le surlendemain seulement, Nicolas entendit une voiture s'arrêter à la porte. Jusqu'à ce moment, toutes les voitures qui passaient lui avaient fait bondir le cœur... Il se précipite dans l'escalier. M[me] Léeman rentrait sans sa fille, accompagnée d'un inconnu, ou plutôt d'une connaissance bien nouvelle, le galant créole des boulevards.

— Où est votre fille? s'écria brutalement Nicolas.

— Elle est restée à la campagne, chez M. de La Montette, que vous voyez, et qui a bien voulu me ramener ici.

— Et pourquoi laissez-vous votre fille seule chez un homme?

— Et pourquoi me le demander?... D'ailleurs Sara n'est point seule, elle est là-bas avec la famille de monsieur... et monsieur est avec moi, comme vous voyez!

M. de La Montette s'inclina en observant finement l'étrange expression du visage de Nicolas. Il était clair du reste que la veuve Léeman tenait à ménager ce dernier : « Est-ce que ma fille ne vous avait pas prévenu de notre partie de campagne? dit-elle d'un ton radouci.

— Je n'en savais pas un mot!

— Ah! la pécore!... » s'écria M[me] Léeman. Elle employa même un terme plus vif en priant aussitôt M. de La Montette d'excuser la sévérité d'une mère comme appréciation de son enfant. « Monsieur était devenu pour ma fille un second père, ajouta-t-elle en montrant Nicolas, et je comprends son inquiétude... Mais Sara avait mis un mot sous votre porte, lui dit-elle encore.

— C'est vrai, c'est vrai, madame, répondit-il en se retirant, je l'avais oublié. »

Nicolas était confondu. S'il s'agissait d'un mariage avec un homme de considération, sa générosité l'empêchait de s'y opposer, son cœur

(1) Quinze ans après, l'écrivain disait, en racontant cette nuit d'angoisse : « Et alors je n'étais pas encore jaloux! »

même en eût été moins froissé sans doute; mais la lettre de Sara, qui d'ailleurs ne disait pas un mot de la partie de campagne, indiquait un danger d'une autre nature. Pendant qu'il réfléchissait ballotté dans cette incertitude, la voiture était repartie, car Mme Léeman n'était revenue chez elle que pour prendre quelques effets. Courir après une voiture pour savoir où elle s'arrêterait, Nicolas l'avait tenté jadis avec succès; mais quelle apparence qu'à plus de quarante ans on pût renouveler ce tour de force! Il fallut attendre toute la nuit et tout un jour encore.

Le surlendemain, Sara frappait à la porte de son ami d'une manière bien connue; il renverse tout pour ouvrir. Sara lui dit d'un air glacé :

— Eh bien! *qu'est-ce donc?* me voilà!

— Qu'est-ce donc?... mais vous ai-je rien dit, ma pauvre enfant?

— Non, dit Sara embarrassée, mais votre air effaré...

— Mon air n'était pas un reproche... Vous avez *prévu* seulement qu'après une absence de trois jours...

— Vous dînerez avec nous, n'est-ce pas? reprit Sara, qui s'était tenue près de la porte, et que sa mère rappelait dans cet instant.

Nicolas vit bien que tout était fini. « Maintenant, se dit-il, soyons véritablement père, et sachons si cet homme est capable de la rendre heureuse. » Il descendit pour le dîner et y trouva M. de La Montette. C'était un homme de près de quarante ans, que les passions ne semblaient jamais avoir beaucoup inquiété... Nicolas se sentit très inférieur à son rival, et crut encore qu'il ne s'agissait que d'un mariage de raison; la réserve de la jeune fille s'expliquait par là; seulement il eut le chagrin de ne plus sentir le petit pied de Sara s'appuyer sur le sien.

Le dîner se serait terminé fort convenablement, si vers la fin la mère, dans un moment d'expansion, ne se fût écriée, en regardant M. de La Montette : « Et dire que nous ne connaissions pas monsieur il y a quinze jours! Si M. Nicolas était venu nous rejoindre avant sept heures, nous avions le projet d'aller au spectacle, et nous n'aurions pas eu le plaisir de rencontrer un cavalier si aimable,... qui est devenu pour nous un véritable ami! » O supplice! pendant que Nicolas se disait : « Et il faut m'avouer encore que c'est ma faute! » Sara se penchait languissamment sur le bras du créole et ne semblait point choquée de l'exclamation triviale de sa mère. Il appela toute sa philosophie à son aide et ne marqua nul étonnement. Après le dîner, on alla se promener au Jardin des Plantes. La politesse commandait que l'invité prît le bras de Sara, ce qui obligeait Nicolas d'offrir le sien à la mère; mais il songea aussitôt que c'était la corvée habituelle de Florimond, lequel était parti pour un voyage relatif aux affaires de la veuve. Nicolas, déjà connu comme écrivain, craignit les regards, et se contenta de mar-

cher près de Mme Léeman. Cette dernière, contrariée, dit à sa fille : « Une jeune personne n'a pas besoin de s'appuyer sur un bras, je m'en passe bien ! » M. de La Montette dut faire comme Nicolas; mais son entretien avec Sara paraissait fort animé et même fort tendre. A la fin de la soirée, M. de La Montette invita les deux dames à dîner pour le lendemain et comprit Nicolas dans cette invitation. C'était d'un homme bien élevé. Pourtant l'écrivain ressentit au cœur une douleur mortelle; son rival avait l'avantage de ce moment, car, au dire de Sara elle-même, « M. Nicolas avait été bien maussade toute cette soirée-là! »

Le lendemain, M. de La Montette fit les honneurs de sa villa avec beaucoup de convenance; sa conversation marquait de l'esprit, du moins il savait compenser par l'usage du monde ce que Nicolas avait de plus élevé par l'imagination. La journée fut terrible pour ce dernier; partout éclatait la supériorité de l'homme de goût et du propriétaire. Plusieurs autres invités se trouvaient réunis dans la maison, principalement des gens de loi et de finance. Sara était mal à l'aise, parce que sa mère se livrait parfois à des observations qui trahissaient une éducation négligée; elle sentit le besoin de soutenir presque continuellement la conversation, et le fit avec un certain esprit de liberté et de saillie qui prouvait moins de naïveté qu'elle n'en avait laissé supposer jusque-là. Lorsqu'on se leva, Nicolas s'alla mettre à une fenêtre et pleura à chaudes larmes en disant : « Tout est fini ! » Sara, passant près de lui, le frappa en riant et lui dit : « Que faites-vous là? vous ne descendez pas au jardin? » Il ne se retourna pas, n'osant montrer son visage décomposé. Sara s'écria brusquement : « Eh bien! restez... vous êtes bien ennuyeux ! »

L'orgueil révolté tarit les pleurs dans les yeux du malheureux. « Il te sied bien, se dit-il, d'aimer encore ! Souviens-toi de celles qui ont été par toi malheureuses et perdues ! » Il se remit et descendit au jardin. Sara cueillait des roses avec une joie enfantine et en formait des bouquets qu'elle distribuait aux dames de la société. M. de La Montette, voyant venir Nicolas, l'emmena dans une allée et lui parla avec une telle affabilité, qu'il semblait n'avoir conçu aucune idée d'une rivalité possible entre eux deux. Ils parlèrent long-temps de la jeune fille; Nicolas ne put s'empêcher de la louer avec enthousiasme. Toute l'imagination de l'écrivain se déploya dans ce panégyrique; le cœur y joignait aussi tout le feu dont il brûlait encore. M. de La Montette étonné dit à Nicolas : « Mais vous l'aimez donc? — Je l'adore! » répondit celui-ci.

— Pourtant sa mère m'avait dit que vous n'aviez pour cette enfant qu'une amitié toute paternelle.... J'aurais pensé plutôt, d'après les âges, qu'un sentiment assez tendre pour Mme Léeman, qui est belle encore...

— Moi!... s'écria Nicolas vivement offensé, et, regardant en face M. de La Montette, il se dit : « Mais cet homme a presque mon âge.... Quoi! pour cinq ou six ans de différence, il me croit incapable d'être son rival près d'une jeune fille! » Toutefois il se contint, mais l'aigreur de la jalousie et de l'amour-propre blessé changea entièrement le ton de sa conversation. Tout son ressentiment éclata dans ce qu'il dit de la mère. Il raconta les amours du jeune Delarbre, la proposition de vingt mille francs faite par M. de Vesgon, et qui avait failli être acceptée.... Il fit plus; il trahit sa propre position, les sacrifices qu'il avait faits, l'amour de Sara tant de fois juré, les rendez-vous, les parties de spectacle, les lettres écrites... Maintenant, s'écria-t-il enfin, je vois que j'ai été joué, trompé... comme vous allez l'être!

— Trompé! dit M. de La Montette, pourquoi donc? J'ai de l'expérience, et j'avais compris tout cela.

— Quoi! vous souffririez qu'une mère vous vendît sa fille?

— Mais non, mon cher, je n'achète pas l'amour.

— Vous voyez donc qu'il vous faut renoncer à elle?

— Pourquoi donc?... si je lui plais mieux que tout autre!

Au moment où Nicolas, étourdi de cette réponse, allait rassembler toutes ses forces pour une provocation, le visage frais et souriant de la jeune fille apparaissait entre les arbres. Insouciante et folâtre, ignorante surtout de ce qui venait de se dire, elle apportait un paquet de roses dont elle fit deux parts qu'elle leur offrit. Il faisait déjà sombre dans cette allée, et elle ne put apercevoir la figure attristée de Nicolas. Ce dernier avait senti tomber toute sa colère. Sara leur dit à tous les deux des choses obligeantes, puis disparut comme pour les laisser aux charmes d'un sérieux entretien de politique ou de philosophie.

— Écoutez, dit La Montette, je ne suis plus à l'âge de l'enthousiasme, et le vôtre m'étonne. Il paraît que cela se conserve plus long-temps chez les écrivains... Puisque vous aimez cette jeune fille à ce point, je renoncerai à mes vœux... Cependant, si elle ne vous aimait pas, vous m'en avez *dit tant de bien*, que je chercherais d'autant plus à lui plaire...

Un moment auparavant, Nicolas eût provoqué en duel La Montette, et maintenant il se sentait ridicule; le sang-froid de son rival l'avait vaincu. Avec cette terreur profonde de la vérité qui est le propre des amans trahis, il n'osa pousser plus loin les choses; seulement il prétexta des affaires qui l'obligeaient de retourner le soir même à Paris. On parut vivement regretter son départ, et tout le monde sortit pour le reconduire sur la route. Sara marchait près de La Montette avec la même gaieté qu'auparavant; ce dernier lui dit : « Mais prenez donc le bras de M. Nicolas. » Cette générosité était le coup le plus sensible pour un rival malheureux. Nicolas tenta de cacher son chagrin, mais il ne put

s'empêcher de dire à Sara qu'il avait instruit M. de La Montette des intentions de Mme Léeman et autres particularités peu édifiantes. Alors la jeune fille entra dans une grande colère : « En vérité, monsieur, dit-elle, je suis fâchée de vous avoir connu et d'avoir été affectueuse et bonne avec vous. De quel droit vous mêlez-vous de ce qui me concerne? de quel droit révélez-vous des secrets et déshonorez-vous ma mère?... Au reste, ajouta-t-elle en élevant la voix, je ne sais pourquoi nous allons ainsi ensemble. C'est sans doute pour faire croire que nos relations n'ont pas été toujours innocentes. Osez le dire, monsieur! »

Nicolas ne voulut même pas répondre. Le rouge sur le front, la mort dans le cœur, il n'eut pas la force d'être généreux en venant en aide au mensonge de la jeune fille. Il salua gauchement la société, et ce ne fut qu'en poursuivant sa route qu'il exhala tour à tour ses plaintes et ses imprécations. Une seule pensée venait tempérer sa douleur, c'était de reconnaître que la Providence l'avait justement frappé.

XIII. — LES MARIAGES DE NICOLAS.

Les mariages de Nicolas sont le côté triste de sa vie; c'est le revers obscur de cette médaille éclatante où rayonnaient tant de beautés au profil gracieux. L'hymen devait faire expier durement à Nicolas les faveurs si multipliées de l'amour, et, d'après son système d'une Providence qui faisait succéder toujours l'expiation à la faute commise, il n'avait nulle raison de se plaindre des douleurs morales qui l'accablèrent jusqu'aux derniers jours de sa vie. Il trouva du reste quelque adoucissement à ses maux dans cette pensée que l'enfer existait déjà pour lui sur la terre, et que la mort le renverrait pur et suffisamment éprouvé dans le sein de l'ame universelle. Cette doctrine, longuement développée dans sa *Morale*, a l'inconvénient de n'empêcher personne de se livrer au mal, en bravant dans une heure d'enivrement les conséquences fatales qui ne doivent se manifester que plus tard. N'est-ce pas là une singulière application de cet épicuréisme superstitieux que Cyrano, l'un des élèves de Gassendi, prêtait à Séjan, menacé du tonnerre :

> Il ne tombe jamais en hiver sur la terre :
> J'ai pour six mois encore à me rire des cieux,
> Ensuite je ferai ma paix avec les dieux!

Le premier mariage de Nicolas eut lieu à l'époque de son premier séjour à Paris, dans des circonstances singulières. Il se promenait au Jardin des Plantes, relevant depuis peu d'une maladie que lui avait causée le triste dénoûment de son aventure avec Zéfire. Deux dames anglaises vinrent s'asseoir sur un banc où il se reposait. L'une d'elles

s'appelait Macbell, — c'était la tante de l'autre, nommée Henriette Kircher, — une ravissante figure encadrée d'admirables grappes de cheveux dorés s'échappant de dessous un large chapeau à la Paméla. La conversation s'engage. La tante parle d'un procès qui intéresse toute la fortune de la jeune personne, et qu'elles vont perdre, attendu leur qualité d'étrangères. Un seul moyen se présente pour éviter ce malheur: il faudrait qu'Henriette Kircher épousât un Français, et cela dans les vingt-quatre heures, car le procès se juge le surlendemain; mais comment trouver en si peu de temps un parti convenable? Nicolas, l'homme des impressions et des résolutions subites, se déclare amoureux fou de la jeune miss; celle-ci le trouve à son gré, et le lendemain même, devant quatre témoins, domestiques de l'ambassade anglaise, le mariage se célèbre tour à tour à la paroisse de Nicolas et à la chapelle anglicane. Le procès fut gagné. De ce moment, Nicolas vécut avec sa nouvelle famille, épris de plus en plus des charmes de l'Anglaise, qui paraissait l'adorer. Un lord nommé Taaf était l'unique visiteur reçu dans la maison. Il avait de longs entretiens avec la tante, et paraissait contrarié des marques d'affection que se donnaient les époux.

Un matin, Nicolas se réveille; il s'étonne de ne plus trouver sa femme auprès de lui, il l'appelle, il se lève; l'appartement est en désordre, les armoires sont ouvertes, tout est vide, ses habits même ont disparu. Voici la lettre qu'il trouve sur une table :

« Cher époux, on m'enlève à ta tendresse. On me livre à ce lord que tu as vu... mais sois sûr que, si je puis m'échapper, je reviendrai dans tes bras.

« Ta tendre épouse, HENRIETTE. »

Il serait difficile de peindre la honte et le désespoir de Nicolas. On lui avait enlevé une forte somme qu'il avait en dépôt. Sa seule consolation fut de voir déclarer plus tard la nullité de son mariage, attendu que, comme catholique, il n'avait pu épouser légalement une protestante. Sa vengeance fut d'écrire, avec les élémens de cette aventure, une comédie intitulée *la Prévention nationale*.

Nous avons vu qu'il ne fut pas moins dupe dans son mariage avec Agnès Lebègue. Malheureusement, il le fut plus long-temps. Bien qu'il n'eût pas conservé d'illusions sur le caractère et la conduite de sa femme, il vécut quelque temps avec elle en assez bon accord, lui passant philosophiquement quelques faiblesses, — dont il se vengeait en courtisant les amies d'Agnès Lebègue ou les épouses de ses galans. Le cynisme de ces aveux indique une dépravation morale toute systématique. Un épisode extraordinaire des premières années de son mariage pourrait bien avoir inspiré à Goethe l'idée de son roman des *Affinités électives*, dans lequel on trouve établi une sorte de *chassez-croisez* d'af-

fections entre deux ménages mal assortis, qui, s'isolant du monde, conviennent de réparer l'erreur de leur situation légale. Il est curieux, dans tous les cas, de voir le poète du panthéisme se rencontrer, dans cet immense paradoxe, avec un écrivain auquel il n'a manqué que le génie pour élucider des inspirations où se trouvent tous les élémens de la doctrine hégélienne.

Pour clore tout ce qui se rapporte à la vie amoureuse de Nicolas, il est bon de parler de son dernier mariage, accompli à soixante ans. — C'est par là que se termine cette longue série de pièces en trois et en cinq actes qu'il a intitulée : *Le Drame de la Vie*. — Nicolas, fatigué des scènes révolutionnaires qui se sont déroulées à Paris sous ses yeux, — par un beau jour de l'automne de 1794, retourne à Courgis, — ce village où il a passé ses premières années, où il a appris le latin chez son frère le curé, où il a servi la messe, où il a aimé Jeannette Rousseau. L'église est vide et dévastée; mais ce n'est pas là ce qui le frappe : peu sympathique aux idées républicaines, il leur a pourtant emprunté la haine du principe chrétien, — ou plutôt il l'a toujours eue. Il se promène en rêvant amèrement aux jours perdus de son printemps. Il pense à Jeannette Rousseau, la seule des femmes qu'il a aimées à laquelle il n'a jamais osé dire un mot. «C'était là le bonheur peut-être! Épouser Jeannette, passer sa vie à Courgis, en brave laboureur, — n'avoir point eu d'aventures, et n'avoir pas fait de romans, telle pouvait être ma vie, telle avait été celle de mon père... Mais qu'a pu devenir Jeannette Rousseau? qui a-t-elle épousé? est-elle vivante encore? »

Il s'informe dans le village... Elle existe; elle est toujours restée fille. Sa vie s'est écoulée d'abord dans le travail des champs, puis à faire l'éducation des jeunes filles dans les châteaux voisins; heureuse ainsi, elle a refusé plusieurs mariages... Nicolas se dirige vers la maison du notaire; une vieille file à la porte : c'est Jeannette; c'est bien cette figure de Minerve, à l'œil noir, souriant à travers les rides; sa taille, quoique légèrement courbée, a conservé la finesse et l'élégance flexible qu'on admirait jadis. Quant à lui-même, il a toujours l'expression tendre du regard se jouant au-dessus des pommettes saillantes de ses joues, sa bouche gracieusement découpée, fraîche encore, empreinte de sensualisme, — comme l'avait indiqué Lavater d'après son portrait de 1788, — et ce nez busqué des Restif, qui l'avait fait à Paris surnommer *le hibou;* au-delà de ses sourcils bruns, épais et arqués, se dessine un front osseux, vaste, mais rejeté en arrière, qu'agrandit la perte des cheveux supérieurs. Ce n'est plus le charmant petit homme d'autrefois, comme disaient ses amoureuses; mais le temps a respecté en apparence au moins dix ans de sa vie.

— Me reconnaissez-vous, dit-il, mademoiselle... à soixante ans?

— Monsieur, dit Jeannette, je vous nommerais bien;... mais mes

yeux ne vous auraient pas reconnu, car vous étiez enfant lorsque j'avais dix-neuf ans; j'en ai aujourd'hui soixante-trois.

— Je suis ce petit Nicolas Restif, l'enfant de chœur du curé de Courgis...

Et les deux vieilles gens s'embrassèrent en versant des larmes.

Ce fut une effusion pleine de charme et de tristesse. Nicolas racontait avec une mémoire soudainement ravivée son amour trop discret, ses pleurs d'enfant, et ce souvenir immortel qui le suivait au milieu de ses plus grands égaremens, image virginale et pure, impuissante, hélas! à le préserver, fuyant toujours, comme Eurydice que le destin arrache aux bras du poète parjure!... Il songeait avec amertume que le sort l'avait justement puni d'avoir oublié son premier amour pour une passion adultère, — pour cette vertueuse et charmante Mme Parangon, dont le mari s'était vengé en lui faisant épouser Agnès Lebègue, qui pendant quarante ans l'avait abreuvé de chagrins. — La réciprocité! la réciprocité, cette doctrine fatale sortie du cerveau du sophiste, lui avait été appliquée bien durement, et cet homme, qui n'avait cru qu'au vieux destin des Grecs, se voyait obligé de confesser la Providence!

« — Oh! n'importe! il est temps encore, reprit-il; je suis libre aujourd'hui, je sais que vous l'êtes restée;... vous étiez l'épouse que la nature me destinait: quoique tard, voulez-vous la devenir? »

Jeannette avait lu, dans un château où elle était gouvernante, plusieurs des écrits de Restif; elle savait qu'il avait toujours pensé à elle. Ces pages éperdues d'admiration et de regret, qui se retrouvent en effet dans tous les livres de l'écrivain, — elle les avait amèrement méditées : « Je crois, dit-elle enfin, que vous étiez en effet le seul époux que le ciel m'eût destiné; aussi je n'en ai pas voulu d'autre. Puisque nous ne pouvons plus nous marier pour être heureux, épousons-nous pour mourir ensemble (1). »

Si l'on en croit l'auteur lui-même, qui a répété dans trois ouvrages différens la scène que nous venons de décrire, le mariage se serait accompli devant un curé, et en secret, à cause de l'époque, — ce qui indiquerait, ou une exigence de sa dernière épouse, ou un retour tardif aux idées chrétiennes.

GÉRARD DE NERVAL.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

(1) *Le Drame de la Vie*, 5e volume, page 1251. (L'auteur suivait la pagination dans tous les volumes du même ouvrage.)

LES

ÉCOLES PHILOSOPHIQUES

EN FRANCE DEPUIS LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER.

L'ÉCOLE SPIRITUALISTE.

Entre les sectes du socialisme et l'école théologique, nous avons trouvé (1) ce point commun, que leur activité spéculative a été considérablement amoindrie, sinon tout-à-fait arrêtée par la révolution de février. C'est, au contraire, un trait distinctif de l'école spiritualiste d'avoir poursuivi le cours de son développement à travers les ébranlemens politiques. Rien ne pouvait lui faire plus d'honneur ni attester plus sûrement sa robuste vitalité. Le socialisme produit des factions plutôt que des écoles; dans une sphère d'action plus élevée, la controverse théologique reste encore étroitement mêlée aux passions et aux luttes des partis. Seule, l'école spiritualiste exprime aujourd'hui dans notre pays ce besoin qu'éprouve l'homme de tous les temps et de tous les lieux de rattacher librement les pensées de son intelligence, les sentimens de son cœur, les agitations de sa vie passagère à des principes éternels, besoin pur et sublime qui fait la grandeur de l'humanité civilisée.

(1) Voir la première partie de ce travail dans le numéro du 15 août.

Nous avons sous les yeux l'ensemble des travaux sortis directement de l'école éclectique, ou suscités par son influence, depuis ces dernières années. On peut contester la valeur de tel ou tel livre, on peut même nier qu'il y en ait un seul marqué du caractère des ouvrages vraiment supérieurs; mais ce que les juges les plus difficiles et même les adversaires les plus décidés ne pourront contester, c'est que, par leur nombre, par leur variété, par le sérieux esprit qui les anime, ces travaux ne présentent un ensemble imposant et ne témoignent d'une impulsion vigoureuse et féconde donnée aux nouvelles générations. Pas un seul problème fondamental de la science, pas une question de psychologie, de morale, de théodicée, de métaphysique, qui n'ait été remise à l'étude et envisagée sous quelque point de vue nouveau; pas une époque de la pensée humaine, antiquité, moyen-âge, renaissance, temps modernes, qui n'ait été éclairée par les recherches d'une intelligente érudition.

Comment espérer, je ne dis pas de rendre un compte exact et complet, ce qui est évidemment impossible, mais seulement de donner une fidèle esquisse de tant de travaux si divers? Pour y parvenir, il faudra d'abord les diviser en deux séries, suivant qu'ils se rapportent à la philosophie proprement dite ou à son histoire; puis, il faudra se résigner à faire un choix parmi les travaux de chaque série, et demander grace pour des omissions nécessaires et des injustices inévitables. Parmi les écrits d'un caractère dogmatique, trois seulement pourront être signalés avec quelque détail à l'attention du public, savoir : le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* (1), publié par une société de professeurs et de savans, sous la direction de M. Franck; le livre de M. Javary sur la *Certitude* (2), que l'Académie des sciences morales et politiques a couronné, et l'ouvrage tout récemment publié par M. Henri Martin, comme introduction à son histoire des sciences physiques de l'antiquité, sous ce titre : *Philosophie spiritualiste de la Nature* (3). Le motif qui nous a décidé à choisir et à rapprocher ces trois ouvrages, c'est qu'ils ont tous un caractère très général, en ce sens qu'ils touchent de près ou de loin à toutes les questions fondamentales de la philosophie; c'est donc là que nous devions aller chercher les grands résultats et les tendances générales de l'école spiritualiste (4).

(1) 5 volumes in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12.

(2) 1 vol. in-8°, chez Ladrange, rue Saint-André-des-Arts.

(3) 2 vol. in-8°, chez Dezobry et Magdeleine, rue des Maçons-Sorbonne, 1.

(4) Nous ne pouvons nous dispenser de citer tout au moins quelques ouvrages remarquables, mais qui par leur caractère spécial sont en dehors de notre cadre : deux *Petits Traités* de M. Damiron sur la Providence, où respire une piété philosophique si douce et si attachante; la *Morale sociale* de M. Garnier, ouvrage d'un observateur pénétrant et judicieux; enfin un livre de haute spiritualité, *de la Douleur*, par M. Blanc Saint-Bonnet. (Chez Langlois, 81, rue de La Harpe.)

I.

Le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* est un livre qui restera. Outre sa valeur propre, qui est considérable, il aura droit de survivre, à un autre titre, comme l'œuvre collective d'une école dont il réfléchit l'esprit et résume les travaux. C'est une chose digne d'observation que toute école de philosophie qui a joui de quelque renom et exercé quelque influence ait produit à un jour marqué son œuvre encyclopédique. Le cartésianisme eut la sienne, non certes dans le fameux *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, où la philosophie de Descartes ne se montre que pour devenir pièce au procès entre les mains de celui que Voltaire appelait fort bien l'avocat-général du scepticisme. mais dans un recueil peu connu et non sans mérite, le dictionnaire de Chauvin. Quand le système de Leibnitz, continué par Wolf et Bilfinger, eut détrôné celui des purs cartésiens, le *Lexique* de Walch servit à répandre et à populariser la nouvelle philosophie. Celle-ci s'éclipsant à son tour, l'école de Kant, qui lui succéda, vint, après soixante ans de vie, se condenser en quelque sorte dans l'encyclopédie philosophique de Krug (*Encyclopaedisch-Philosophisches Lexikon*, 1838); mais, de toutes ces entreprises, celle qui prime toutes les autres par son étendue, par son éclat, par son importance, c'est la grande Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert, monument gigantesque, où il faut voir plus que l'ouvrage d'une école, celui d'un siècle. Ce nom éclatant, cet imposant souvenir, n'ont pas effrayé deux écrivains de nos jours, MM. Pierre Leroux et Jean Raynaud, qui se sont faits le Diderot et le d'Alembert d'une *nouvelle Encyclopédie*. Tout en rendant justice au zèle et au talent des auteurs, qui ont su associer à leurs efforts beaucoup d'hommes de mérite et quelques savans distingués, M. Serres, par exemple, et M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, tout en reconnaissant la valeur réelle de certains morceaux, les articles *Ciel, Zoroastre, saint Augustin, Fénelon,* et plusieurs autres, on peut dire que cette entreprise, un peu trop téméraire, après des efforts désespérés pour arriver à terme, a fini par avorter. Le *Dictionnaire des sciences philosophiques* a visé moins haut, mais il a eu l'avantage d'atteindre son but. Les auteurs n'ont pas prétendu embrasser le cadre immense des connaissances humaines; en se réduisant aux problèmes spécialement philosophiques, à l'histoire et à la critique des grands systèmes, à la biographie des philosophes, enfin à la bibliographie et à la définition des termes, il leur a semblé qu'il restait une assez ample matière à leurs travaux. Deux conditions étaient nécessaires pour mener à bonne fin une entreprise ainsi sagement restreinte, mais bien vaste encore : d'abord une

convenable variété dans les collaborateurs, assez grande pour qu'on pût assortir des talens bien choisis à des sujets très divers, pas assez pour que l'unité de l'ensemble en fût compromise; puis une direction libérale, élevée, surtout très ferme, afin d'exclure impitoyablement l'insuffisance, de mettre à sa place la médiocrité toujours fertile et prête à tout, de tenir en bride la précipitation et de faire même la loi au talent. Reconnaître que M. Franck a réuni toutes ces conditions, c'est sans doute un rare éloge, mais cet éloge n'est que la vérité. Pendant dix ans, l'habile directeur du *Dictionnaire* a poursuivi la tâche commencée, sans laisser faiblir un seul moment cette indomptable constance qui seule pouvait maintenir, à travers les agitations morales et les embarras matériels de ces derniers temps, une entreprise faite pour une époque paisible et pour un public attentif.

Les juges compétens se sont accordés à reconnaître que la partie la plus remarquable de ce vaste travail, c'est la partie historique. Érudition étendue et précise, connaissance directe des monumens, critique saine et approfondie, intelligence des systèmes, singulière sagacité à saisir leurs rapports de filiation, à montrer leurs différences et leurs analogies, voilà des mérites tout-à-fait rares, qui font du *Dictionnaire des sciences philosophiques* un ouvrage unique en son genre, bien honorable pour la science française, devenue la digne émule des écoles de Munich et de Berlin. La partie dogmatique était, on le conçoit sans peine, plus exposée aux objections. On a signalé un certain nombre d'articles faibles; on a noté quelques défauts d'accord bien concevables entre des morceaux écrits par des mains différentes; on a dit enfin qu'en résumé ce dictionnaire, excellent pour la critique, incomplet pour la théorie, réfléchissait les qualités et les défauts de l'école d'où il est sorti.

Pour apprécier la portée de ce jugement, il faut songer que nous n'avons point ici affaire à une école qui ait accompli sa carrière et dit son dernier mot. Sa première phase a été, il est vrai, essentiellement critique; mais elle est entrée ensuite, et ce n'est pas d'hier, dans sa seconde période, celle de l'organisation et de la théorie, où elle marche aujourd'hui à grands pas. Signalons un symptôme expressif de cette direction nouvelle. En ce moment même, au sein d'un corps illustre où l'école éclectique a ses représentans les plus renommés, la section de philosophie et la section de morale, animées du même esprit, proposent deux grands sujets d'étude; or, ce ne sont plus comme autrefois des sujets historiques, lesquels, pour le dire en passant, n'ont manqué ni d'à-propos ni d'utilité, puisqu'ils ont suscité quelques-uns des meilleurs ouvrages de notre époque : ce sont des sujets dogmatiques, parfaitement appropriés aux besoins actuels et ramenant la pensée sur les prin-

cipes fondamentaux de la morale et de la religion naturelles (1). Déjà, il y a quelques années, l'Académie des Sciences morales et politiques était entrée dans cette voie, quand elle mettait au concours le problème de la certitude. Le résultat fut satisfaisant, et il sortit de cette lutte un bon livre, que nous avons déjà signalé, le livre de M. Javary (2).

Le caractère distinctif de ce sérieux écrivain, c'est une qualité qui devient chaque jour plus rare, je veux dire la solidité. L'auteur a pensé au vrai beaucoup plus qu'à sa gloire personnelle; il a fait effort pour être toujours raisonnable, sans trop s'inquiéter de paraître ni même d'être original. Ce n'est pas que M. Javary manque d'idées, il pense et pense fortement. Sur plus d'un point grave, il a ses vues propres, parmi lesquelles je signalerai une analyse, neuve à beaucoup d'égards, des idées de la raison; mais il a compris qu'en face d'une question comme celle de la certitude, il n'y avait aucune innovation radicale à essayer. Grace à Dieu, les bases de la certitude ne sont pas à découvrir; elles ont été posées d'une main sûre par le père de la philosophie moderne. Que le scepticisme change mille fois de forme et de but, qu'il appelle à son secours la passion, la dialectique, l'esprit et même le génie, il aura beau se nommer Pascal, Huet, David Hume, Kant, Lamennais : toujours il viendra se briser contre l'inébranlable rempart de Descartes, contre ce fait si simple : *Je pense, donc je suis.* C'est pour s'être écarté de la ligne cartésienne, c'est pour avoir arbitrairement séparé la pensée d'avec l'être, le sujet de la connaissance d'avec son objet, que Kant a jeté la philosophie allemande sur la route du scepticisme. Que faut-il donc

(1) Voici les deux programmes très remarquables de l'Académie : 1° *Examen critique des principaux systèmes modernes de théodicée.* Le caractère des mémoires demandés par l'Académie doit être, sous la forme de la critique et de l'histoire, essentiellement théorique et spéculatif. Les concurrens mettront surtout en relief l'esprit général des différens systèmes, leur méthode, leurs principes, leurs résultats. Ils pourront comprendre dans leur travail les systèmes contemporains les plus célèbres, particulièrement ceux qui sont sortis de la dernière philosophie allemande. Ils les considéreront dans leurs rapports avec l'état présent des connaissances humaines et avec les besoins réels des sociétés modernes. Ils concluront en faisant connaître la doctrine qui leur paraît conforme à la vérité. — 2° *Examen critique des systèmes qui réduisent les lois de la morale à la satisfaction des passions.* On fera connaître les systèmes les plus récens qui placent le bonheur et la perfection de l'homme dans la satisfaction la plus complète de ses désirs, qui considèrent les passions comme la source, comme la mesure de nos droits, comme le seul fondement légitime de toute législation et de tout ordre social. On remontera à l'origine de ces systèmes; on examinera s'ils appartiennent exclusivement à notre temps, ou s'ils ne sont qu'une imitation, un simple développement de systèmes antérieurs. Enfin on s'appliquera surtout à en discuter la valeur au triple point de vue de la morale, de la politique et de l'économie politique.

(2) Un autre bon résultat du concours de l'Académie, c'est l'écrit distingué de M. Gouraud : *Du Calcul des probabilités* (1849, chez Durand). Voyez aussi le rapport fait au nom de la section de philosophie par M. Franck, avec une introduction très intéressante (1848, chez Ladrange).

faire pour raffermir les esprits ébranlés? S'attacher de plus en plus au principe de Descartes et en développer largement les conséquences. C'est à quoi M. Javary s'est appliqué; c'est au nom de la conscience interrogée par une analyse profonde qu'il a combattu avec force le fatal scepticisme de Kant, et substitué à cette doctrine négative un dogmatisme tempéré, ne visant qu'à l'essentiel, sobre et discret, mais d'une pureté, d'une élévation et d'une solidité incontestables.

L'ouvrage de M. Henri Martin aboutit à un résultat semblable, mais avec des différences qui s'expliquent par les desseins particuliers de l'auteur. Les amis de la science n'apprendront pas sans un vif intérêt que M. Henri Martin a conçu la pensée d'attacher son nom à un ouvrage qui, pour atteindre toutes les conditions d'une exécution parfaite, demanderait la patience d'un bénédictin, les connaissances précises d'un savant universel et la largeur de vues d'un philosophe: je veux parler d'une histoire des sciences physiques dans l'antiquité. Montucla et Bailly, qui n'avaient entrepris que l'histoire de l'astronomie, succombèrent sous ce fardeau. Pour le porter plus dignement, Delambre n'eut pas trop de son exact et méthodique génie. M. Henri Martin a osé aborder une tâche beaucoup plus vaste, mais il s'y est voué avec une résolution si intrépide et une si rare constance, qu'il donne l'espoir d'un heureux succès aux plus défians. On peut dire que M. Henri Martin n'a eu depuis vingt ans qu'un souci, celui de s'élever à la hauteur de son entreprise de prédilection, et certes, dans ce temps de production hâtive, de forces misérablement disséminées, une vie consacrée tout entière à la méditation lente, austère, soutenue, d'une œuvre grande et utile, est un exemple qu'on ne saurait trop honorer.

M. Henri Martin a débuté dans la carrière en se faisant l'éditeur et le traducteur d'un dialogue célèbre, où Platon a déposé toutes les idées de son temps et ses propres découvertes sur les phénomènes de la nature. Éclaircir le texte du *Timée* par de savans commentaires, comprendre toutes les indications historiques et les féconder à l'aide d'une critique sévère et pénétrante, interpréter en un mot et juger la science antique avec toutes les ressources de la science moderne, c'était, pour M. Henri Martin, écrire d'avance plusieurs des chapitres les plus difficiles et les plus curieux de sa grande histoire. Ces premières études le conduisirent à un autre travail, qui lui a fait le plus grand honneur dans le monde savant : c'est la publication du manuscrit inédit d'un *Traité d'astronomie* de Théon de Smyrne, philosophe platonicien (1). Il est aisé de mesurer l'importance d'une telle découverte. Imaginez

(1) *Theonis Smyrnæi Platonici liber de astronomia*, cum Sereni fragmento. Textum primus edidit Th.-H. Martin. Parisiis, e Reipublicæ typographeo. 1849.

que, par une nouvelle invasion des barbares, tous les grands monumens scientifiques du XIXe siècle vinssent à périr; admettez que nos Cuvier et nos Laplace ne fussent pas plus heureux que les Archimède, les Apollonius de Perge, les Diophante et les Ptolémée, et supposez enfin qu'à deux mille ans de notre âge, quelque habile homme entreprît d'écrire l'histoire des sciences : quelle ne serait pas sa joie, si, dans le coin le plus obscur d'une bibliothèque, il mettait la main sur un de ces livres de classe, comme Legendre, comme Letronne, comme M. Regnault, n'ont pas dédaigné d'en écrire, et où se trouve concentré tout le meilleur de la science d'une époque! C'est le sentiment qu'a éprouvé M. Henri Martin en trouvant à la Bibliothèque nationale le précieux manuscrit, signalé, il est vrai, par Visconti, mais qu'aucun savant n'avait eu le courage de saisir et le talent de déchiffrer. Le traité de Théon de Smyrne est une manière de *manuel d'astronomie* du IIe siècle de l'ère chrétienne. Si quelqu'un doutait de l'exactitude de cette analogie, je me hâterais de me réfugier derrière le témoignage de deux savans illustres, M. Biot et M. Hase, qui se sont accordés, avec l'autorité qui leur est propre, à louer également en M. Henri Martin les connaissances exactes du savant et la sagacité du philologue (1). Tant de recherches spéciales n'ont pas suffi à notre futur historien. L'œil fixé sur l'idéal, en digne disciple de Platon, il s'est jugé trop loin encore d'une préparation accomplie; il a senti que pour juger les anciens, qui ne séparaient pas l'étude expérimentale de la nature des spéculations de la philosophie, il ne suffisait pas d'une érudition vaste et sûre, d'une moisson, si ample qu'elle fût, de notions précises : il a voulu dominer les faits du haut d'une doctrine générale, et, après de longues années de méditations, il nous donne aujourd'hui, sous le titre de *Philosophie spiritualiste de la nature,* le fruit de ses études métaphysiques.

M. Henri Martin n'apporte pas un système, il a trop de modestie pour cela. Bien qu'il réserve avec un soin jaloux sa parfaite indépendance, et qu'il ne laisse jamais échapper l'occasion de marquer ce qu'il y a de particulier dans ses vues, en excluant, trop minutieusement peut-être, toutes celles qui ne lui conviennent pas, en somme, à ne considérer que les grandes lignes de sa doctrine, M. Henri Martin appartient à la nouvelle école spiritualiste. En l'enrichissant par quelques théories nouvelles, en la combattant quelquefois sur des points accessoires, ce qui est son droit, il fait d'autant mieux apercevoir combien il en est sur les principes fondamentaux le disciple aussi libre que fidèle. Son ouvrage appelait donc notre attention au même titre que le livre

(1) Voyez dans le *Journal des Savans* deux articles de M. Hase (mars et mai 1850), et un article de M. Biot (avril 1850) sur la publication de M. Henri Martin.

De la Certitude et le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, et nous devons l'indiquer au public, non pas peut-être comme un modèle de déduction élégante, largement éclairée de cette belle clarté qui vient de l'ordre simple et sévère des idées, mais comme un traité régulier, solidement construit, d'un style simple et ferme, et qui forme sans aucun doute, avec son vaste cortége de notions sur les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie et l'histoire naturelle, l'exposition la plus savante qui ait encore été présentée de la nouvelle philosophie spiritualiste.

Quelle est donc cette philosophie tant attaquée par les adversaires les plus divers? Les uns l'accusent d'être panthéiste et lui attribuent de la sorte un caractère très déterminé; les autres lui reprochent de n'avoir pas de caractère, d'emprunter quelque chose à tous les systèmes sans rien produire de précis et d'original. Toutes ces attaques se résument dans un dilemme qui paraît triomphant à nos divers adversaires : de deux choses l'une, ou votre philosophie, qui prétend réconcilier les systèmes du passé, aboutit, elle aussi, à un système, et alors elle succombe sous la loi générale que vous imposez à tout système, savoir : d'être exclusif, et par conséquent faux; ou bien votre philosophie n'aboutit pas à un système, et alors elle n'est qu'un amalgame arbitraire d'idées disparates, elle ne conclut pas, elle n'est pas.

Ce spécieux dilemme a certainement un avantage, qui est de procurer à ses auteurs cette satisfaction particulière que donnent à certains esprits les syllogismes réguliers et les raisonnemens bien déduits; mais, avec tout le respect du monde pour la logique en général et pour le dilemme en particulier, nous prendrons la liberté de croire que les ingénieux adversaires de la nouvelle école n'ont pas suffisamment considéré deux sortes de choses qui ont bien leur prix tout comme la logique, je veux dire la nature de l'esprit humain d'une part, et de l'autre les lois de l'histoire de la philosophie.

Si nos contradicteurs veulent bien faire quelque état de ces grands objets, ils reconnaîtront une première vérité, dure pour l'orgueil humain, mais parfaitement certaine, c'est qu'un système, à la façon dont ils l'entendent, est tout simplement une chose impossible. Ce principe, si nous parvenons à les y convertir, les mènera comme par la main à un autre qui n'est pas non plus fort agréable aux esprits ambitieux et d'une seule pièce, mais qui ne laisse pas que d'être également très certain, c'est que l'ère des systèmes est aujourd'hui épuisée. Voilà des affirmations qui peuvent choquer au premier abord, et même être prises pour des paradoxes : quelques réflexions très simples suffiront cependant pour en faire éclater l'évidence et la solidité.

Qu'entendent nos adversaires par avoir un système? Suffit-il de s'être formé une opinion précise sur les principaux problèmes de la philoso-

phie? Oh! alors, nous nous empresserons de dire comme eux que toute philosophie digne de ce nom aboutit à un système; mais ce n'est pas ainsi qu'ils entendent les choses. Demandez à M. de Schelling et à ses amis, demandez aux continuateurs de Hegel ce que c'est qu'un système? Ils vous diront que c'est un ordre de conceptions rigoureusement liées les unes aux autres, et qui expriment dans leur enchaînement l'ordre réel et absolu de tous les êtres, ou bien encore que c'est une explication universelle, adéquate à l'infinie réalité. Il faut donc, à ce compte, qu'un système embrasse et explique Dieu, la nature et l'humanité, le réel et le possible, le passé et l'avenir; il faut qu'il commence par le commencement des choses et finisse par leur fin, qu'il soit l'alpha et l'oméga.

Voyez, disent-ils, notre philosophie : ne partons-nous pas d'un principe unique, d'où se déduisent d'une manière géométrique une infinité de conséquences? Notre point de départ une fois admis, y a-t-il sur la terre et dans le ciel un mystère inexpliqué? ignorons-nous quelque chose? Non. Voilà donc un vrai système. C'est ainsi que l'ont entendu tous les grands philosophes, témoin Platon, Aristote, et, de nos jours, Descartes, Spinoza, Leibnitz, lesquels ont prétendu expliquer, non pas ceci ou cela, mais tout.

Nous pourrions peut-être bien prier ici nos adversaires de faire quelques réserves, sinon pour les plus hardis philosophes, au moins pour les plus sages, pour Socrate, par exemple, et même pour un penseur cher à l'Allemagne, Emmanuel Kant; mais allons au fait. Nous disons donc qu'un système ainsi entendu est une chose absolument impossible, ou, si nos contradicteurs aiment mieux, que pour rendre un tel système possible, il faudrait cette petite condition, que l'esprit humain fût infini. Admettez-vous que l'esprit humain n'a pas de limites, ce qui revient à dire que l'homme est Dieu? Aussitôt toute discussion cesse entre nous. On ne discute ni avec des dieux ni avec des fous. Quiconque discute reconnaît que son esprit est borné, et dès-lors comment se refuser à convenir que les œuvres de cet esprit borné doivent participer de sa nature? Oui, quels que soient les progrès que l'avenir réserve à la science humaine, elle aura toujours des ombres et des limites. J'appelle limites de l'esprit humain les problèmes qui passent sa portée : qui a jamais résolu, qui résoudra jamais complétement le problème de la création? et, sans parler d'un si haut mystère, quel physicien a jamais su, quel Newton saura jamais comment se communique le mouvement? Voilà un exemple de problèmes insolubles. Je dis aussi qu'il y aura toujours des ombres dans la science; je veux parler de ces terribles difficultés qu'on rencontre à chaque pas pour mettre d'accord des vérités bien établies en elles-mêmes, mais dont on ne voit pas le lien. Ainsi, comment concilier les lois générales de

l'histoire qui dominent tous les faits particuliers avec la liberté des agens moraux? Il y a là un nuage qu'on pourra bien peut-être quelque peu éclaircir, mais non entièrement dissiper.

Si ce sont là des vérités incontestables, qui ne voit qu'un système complet, universel, embrassant tout, expliquant tout, n'est qu'une chimère? On dira : Mais alors tous les systèmes, et ceux-là même que vous faites profession d'admirer le plus, les systèmes de Platon, de Descartes et de Leibnitz, sont donc faux? Oui, sans doute, tout système est, en un sens, nécessairement faux, et cela est aisé à démontrer. Comment se fait un système? l'histoire de la philosophie nous l'apprend. Celui qui met la main à une pareille entreprise aspire avant tout à l'unité, à l'homogénéité absolues. Or, l'esprit humain renferme, non pas une seule faculté infinie, parfaite, mais un certain nombre de facultés diverses et limitées, qui se bornent, se soutiennent et se tempèrent réciproquement. Que fait le philosophe? Il choisit une des puissances de l'esprit humain, celle qu'il manie avec le plus de force ou d'aisance, tantôt les sens, tantôt la raison pure, tantôt l'imagination ou le sentiment, et, excluant comme inutiles toutes les autres puissances de la pensée, donnant à celle qu'il a préférée une portée infinie, l'employant sans mesure et sans contre-poids, il bâtit tout à son aise un système admirable qui le charme de son unité, qui l'éblouit par sa simplicité et par sa grandeur. Ce philosophe s'appelle tour à tour Aristote, Spinoza, Malebranche. A-t-il le goût et le génie de l'expérience? il inclinera vers la philosophie des sens; avons-nous affaire à un esprit amoureux de l'abstraction? il se précipitera dans les témérités panthéistiques; ou si c'est une de ces ames tendres et pieuses qui se dérobent au joug de la logique par la force du sentiment, elle tombera dans le mysticisme.

On s'explique maintenant que le cercle des systèmes ne soit pas infini; il est borné comme le nombre des puissances de l'esprit humain. On peut transformer, agrandir, perfectionner chacun des quatre ou cinq grands systèmes vraiment originaux qui sont en germe dans toute intelligence d'homme; mais je dis qu'on n'inventera pas un système absolument nouveau. J'ose défier le génie lui-même de construire un idéalisme plus puissant que celui de Platon; en fait de sensualisme tempéré, on ne dépassera pas Condillac, et le matérialisme a depuis des siècles atteint toute la triste perfection dont il est susceptible.

S'il est vrai qu'un système soit une chose absolument impraticable, s'il est vrai que tous les systèmes essayés par les philosophes aient péri et dû périr, s'il est vrai que le cercle des constructions synthétiques soit borné, s'il est vrai enfin que tous les systèmes concevables soient aujourd'hui épuisés, peut-on s'étonner que des philosophes profondément pénétrés de toutes ces vérités, convaincus plus profondé-

ment encore, si cela est possible, que l'esprit humain est fait pour vivre et pour grandir dans la vérité, et non pour s'abîmer dans le scepticisme, peut-on être surpris que ces philosophes en soient venus à se dire : Profitons des enseignemens de l'histoire; admirons le génie des métaphysiciens systématiques, mais ne les imitons pas? Ils ont voulu atteindre l'inaccessible, et, connaissant mal le véritable usage de l'esprit humain, ils ont perdu le secret de sa vraie force et de sa vraie grandeur. Acceptons la nature humaine telle que Dieu l'a faite, avec ses limites, mais aussi avec toutes ses puissances. Les philosophes ont aspiré à être complets, mais dans le périssable et dans le faux; résignons-nous à rester incomplets, mais dans le vrai et dans l'éternel.

Voyez à l'œuvre les faiseurs de systèmes : l'un pose Dieu au nom de la raison, et, ne pouvant en déduire l'univers, se décide à la supprimer; l'autre, contemplant la nature avec ses sens et ne pouvant toucher de ses mains l'ame et Dieu, l'esprit et l'idéal, les déclare fantastiques; un troisième part du moi, et, enchaînant ses déductions avec une rigueur admirable et une absurdité inouie, aboutit à faire de l'univers et de Dieu même des développemens du moi, des créations de notre chétive personnalité. Chimère, orgueil, folie que tout cela! Ne mutilons pas l'homme, sous prétexte de rendre son esprit plus simple et plus fort; ne dégradons pas la vérité, pour l'abaisser à notre mesure; reconnaissons comme également légitimes dans leurs justes limites les sens, la raison, la conscience; faisons aussi au sentiment et à l'imagination leur équitable part; n'excluons ni les aspirations d'une ame transportée par la poésie, ni les mystiques extases d'un cœur pieux et plein d'amour, pourvu que toute force légitime et naturelle de l'esprit humain trouve dans les autres son contre-poids; rendons ainsi à l'humanité toutes ses croyances : le monde et ses merveilles infinies, l'ame avec sa liberté, ses devoirs et ses droits, Dieu et sa Providence, gage certain de nos destinées immortelles.

Ces vérités, dira-t-on, sont contradictoires. Je réponds que ce qui les fait paraître telles, c'est uniquement que l'esprit humain ne peut ni les épuiser en elles-mêmes, ni en saisir la génération et le lien. Dieu seul a ce privilége, et il l'a gardé pour lui. Notre seule ambition doit être de recueillir ces vérités premières et de les maintenir avec force, malgré les ombres dont elles sont mêlées, en dépit de notre orgueil qui se plaint et de notre curiosité qui murmure, contre les négations et les subtilités des esprits contentieux.

Je dirai de même qu'il n'y a pas contradiction absolue entre les systèmes, mais simplement différence; celui qui, fixant ses regards sur les élémens divers de la nature humaine, en cherche le développement dans l'histoire, a un point de vue pour saisir les systèmes dans leur vrai jour, une règle infaillible pour les juger. Il suit Platon, quand Platon

élève sa pensée vers l'idéal de la beauté et de la justice éternelles, comme vers le plus digne et le plus solide objet des contemplations du philosophe; mais il se range du côté d'Aristote, quand Aristote revendique contre son maître les droits méconnus de la nature et de l'individualité. Il accepte des mains de Descartes la pensée comme fondement de la philosophie, sauf à corriger Descartes à l'aide de Leibnitz, et à substituer au mécanisme cartésien le principe fécond de la force. C'est ainsi qu'après avoir reconnu l'accord des puissances de l'esprit humain, l'école nouvelle réconcilie également les systèmes. Elle aborde avec le même esprit l'histoire des religions et celle des arts, les grands problèmes de l'ordre politique et de l'ordre social, acceptant tout ce qui a dans la nature humaine une racine réelle, n'excluant aucune idée, aucune force, aucun parti, mais tempérant tout pour tout accorder, pacifique, impartiale, compréhensive, n'ayant de parti pris que l'impartialité universelle.

Que l'Allemagne nous dise maintenant : Vous êtes des empiriques, car vous ne faites pas des systèmes. Nous répondrons : Des systèmes! le monde en est las, et il a raison. Si quelque chose pouvait manquer à notre opinion réfléchie sur la vanité des constructions synthétiques, vos exemples sont là pour nous y affermir. Vous avez voulu faire des systèmes, et comment avez-vous réussi? Après tant d'attrayantes amorces, après des promesses si fastueuses, après des efforts inouis, quelle nouveauté nous présentez-vous? La doctrine d'Héraclite et de Zénon, le vieux panthéisme, et ce panthéisme lui-même, très inférieur à celui du Juif d'Amsterdam, où a-t-il abouti? Au matérialisme le plus abject. Pour avoir voulu être des Platon, vous êtes tombés au niveau de La Mettrie.

Laissez-nous donc marcher dans notre voie. Trouvez bon que la nouvelle philosophie française, sans trop s'émouvoir d'impuissans dédains, continue son double travail : qu'elle rattache à la nature humaine observée sans relâche toutes les grandes vérités qui gouvernent les sciences, constituent les religions, civilisent les sociétés, honorent et pour ainsi dire portent le genre humain; — qu'éclairant la psychologie par l'histoire, elle cherche dans le passé, avec une curiosité infatigable, tout ce qui peut s'y rencontrer de vrai, de beau, de fécond pour en enrichir la pensée moderne.

Voici donc, je ne dirai pas notre système, mais notre doctrine très expresse et très positive: pour point de départ, la nature humaine; pour instrument, l'analyse, appliquée d'abord à la conscience individuelle et puis à l'histoire entière de la pensée; pour but, la restitution intégrale de toutes les croyances naturelles de l'humanité.

II.

Après cette rapide esquisse de l'école spiritualiste, nous n'avons pas besoin d'expliquer pourquoi l'histoire de la philosophie a tenu et tient encore une si grande place dans ses travaux. Embrasser l'ensemble entier des vicissitudes de l'esprit humain, depuis les premières lueurs de la réflexion qui s'éveille dans l'Inde jusqu'aux combinaisons les plus savantes de la spéculation moderne, depuis Kapila jusqu'à Hegel, déchiffrer tous les monumens qui subsistent, recueillir tous les débris des monumens disparus, retrouver l'esprit de mille systèmes aujourd'hui oubliés, tout traduire, tout éclaircir, tout comparer, tout juger, voilà l'entreprise vraiment grande que la nouvelle école s'est proposée, il y a trente-cinq ans, et qu'elle a poursuivie avec assez de persévérance pour qu'on puisse dès aujourd'hui entrevoir le terme de son accomplissement. De grandes parties sont achevées. Ainsi, on peut dire que cette longue suite d'années pendant lesquelles la philosophie grecque, entre Pythagore et Proclus, n'a cessé de produire les plus beaux fruits, ces dix ou onze siècles ne laissent plus à entreprendre aucune recherche étendue et originale. Il reste à conduire à leur terme les œuvres commencées, et à faire pénétrer en quelques coins obscurs du tableau la lumière qui en éclaire toutes les grandes figures. La traduction de Platon n'attend pour être complète que cinq ou six argumens attardés, dont l'absence serait regrettable. Une œuvre encore plus vaste, la traduction d'Aristote par M. Barthélemy Saint-Hilaire, se poursuit activement. A la *Politique*, récemment remaniée, et à la *Logique* sont venus se joindre le *Traité de l'Ame* et tous ces petits ouvrages *de la Sensation, de la Mémoire, du Sommeil et de la Veille*, où Aristote semble se préparer à construire ce magnifique monument de l'*Histoire des Animaux*, qui ravissait Cuvier d'étonnement et d'admiration. Dans sa courageuse entreprise, le traducteur d'Aristote a rencontré un habile auxiliaire, M. Egger, qui s'est chargé de la *Poétique*. Nous en avions un texte déjà excellent, celui d'Immanuel Bekker, que le nouvel éditeur s'est efforcé d'épurer encore : au texte il joint une traduction, à la traduction un commentaire, au commentaire des notes; enfin, pour donner au lecteur un moyen de s'orienter au milieu de tant de recherches accumulées, il consacre une introduction étendue à l'histoire de la critique chez les Grecs, et répand sur ce curieux sujet les aperçus d'un esprit net, d'une plume diserte et facile, d'une érudition toujours saine e ingénieuse (1).

(1) Ne pouvant signaler que les travaux les plus importans, nous passons sous silence une foule de recherches, de mémoires, de dissertations sur des points particuliers de l'histoire de la philosophie ancienne; parmi ces travaux utiles, nous distinguerons un tra-

Que manque-t-il à l'histoire de la philosophie moderne, si ce n'est une œuvre d'ensemble qui vienne résumer les travaux innombrables dont elle a été l'objet? En attendant, elle se complète. M. Bartholmess (1), à qui la philosophie de la renaissance doit déjà un livre distingué sur Giordano Bruno, vient de consacrer une monographie à Telesio, l'un des précurseurs de Bacon. Les platoniciens Ramus et Cudworth (2), les sceptiques érudits Huet et Lamothe Le Vayer (3) ont trouvé aussi leurs historiens. M. Damiron a ajouté à ses travaux bien connus sur la philosophie du XVII[e] siècle une étude sur Bayle, où il est piquant de surprendre le moderne Carnéade faisant de la philosophie dogmatique à son corps défendant. Newton, qui n'est pas seulement un physicien incomparable, qui a aimé et cultivé la métaphysique, a été apprécié par M. Mallet comme contradicteur ingénieux de Locke et de Leibnitz. Le grand ouvrage de M. Wilm sur la philosophie allemande (4) est aujourd'hui complet, ce qui n'empêchera pas de lire avec intérêt deux œuvres capitales de Kant, la *Critique de la Raison pratique* et la *Critique du Jugement*, qui ont trouvé dans M. Jules Barni un habile traducteur et un interprète élevé (5). Enfin un philosophe de Lausanne, M. Charles Secretan, dans un livre plein d'aperçus brillans et hardis, nous a initiés aux dernières spéculations de M. de Schelling (6).

Une seule partie de la philosophie des âges chrétiens laissait encore de nombreuses lacunes : je veux parler de la scolastique. Dès 1829, M. Cousin en avait dessiné les lignes générales. Plus tard, il entreprit d'en éclaircir les origines dans son introduction aux œuvres inédites d'Abélard. M. de Rémusat, s'attachant plus spécialement à ce grand personnage, ne laissa rien dans son orageuse destinée, dans ses luttes dialectiques, dans ses tentatives de philosophe, dans ses témérités de théologien, qui ne fût raconté, interprété, apprécié avec une sagacité supérieure. Que faire encore pour la gloire d'Abélard? Une seule chose, mais bien nécessaire, c'est une édition complète de ses œuvres; M. Cousin vient de la donner.

vail de M. Denis, *de la Théorie de la Raison dans Aristote*, remarquable par la force et la justesse du sens critique; une très savante étude sur *la Psychologie d'Aristote*, par M. Waddington-Kastus, enfin un essai de M. Janet sur *la Dialectique de Platon*, où l'élégance du style se joint heureusement à l'élévation de la pensée.

(1) *De Bernardino Telesio* scribebat Chr. Bartholmess, 1849, chez Ducloux, rue Saint-Benoit, 7.

(2) *De Petri Rami vita, scriptis, philosophia*, scripsit C. Waddington-Kastus. 1848, chez Joubert, rue des Grès. — *De Cudworthii doctrina*, par Paul Janet; chez Joubert.

(3) *Huet, ou le Scepticisme théologique*, par Chr. Bartholmess, 1850. — *Essai sur La Mothe Le Vayer*, par Étienne, 1849.

(4) Le tome IV sur Hegel a paru en 1849 chez Ladrange.

(5) *Examen de la critique du Jugement*, par Jules Barni, 1850, chez Ladrange.

(6) *La Philosophie de la Liberté*, par Charles Secretan, 2 vol. in-8°, 1849, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12.

Mais, si le siècle d'Abélard et de saint Anselme est aujourd'hui bien connu, l'époque classique de la philosophie du moyen-âge, l'époque des Albert-le-Grand, des saint Thomas, des Duns Scot, restait encore dans l'obscurité, et il manquait enfin, même après l'estimable ouvrage de M. Rousselot et les recherches de M. de Caraman, une histoire générale : c'est la tâche que M. Hauréau vient d'accomplir. Arrêtons-nous quelques instans sur ces deux publications importantes, l'*Abélard* de M. Cousin, l'*Histoire de la Scolastique* de M. Hauréau.

Abélard a d'autres titres à la gloire que l'éclat romanesque de ses aventures. Son nom est de ceux qui tiennent le premier rang dans l'histoire intellectuelle de notre pays. On a pu l'appeler sans trop d'exagération le Descartes du XII[e] siècle. Par la hardiesse de son génie et l'éclatante nouveauté de ses doctrines, il a fondé la philosophie scolastique, mère vénérable et féconde de l'esprit nouveau. Par l'incomparable succès de son enseignement, il a contribué plus qu'aucun autre à faire de l'université de Paris le berceau et le modèle de toutes les universités de l'Europe.

La France a été ingrate pour Abélard; elle l'est souvent pour ses plus grands hommes. Il y a trente ans, une édition complète de Descartes manquait à notre pays. Son brillant compatriote et prédécesseur a dû attendre jusqu'à 1850. C'est en vain que M. Cousin avait adressé, il y a quatorze ans, un éloquent appel à la jeunesse philosophique et s'était écrié : *Exoriare aliquis!* personne ne s'était levé. Aussi, dans la préface de l'édition qui vient de paraître, M. Cousin s'étonne et se plaint, avec infiniment de grace et dans un excellent latin, qu'on l'oblige, lui, athlète vieillissant et fatigué, de redescendre dans l'arène où de plus jeunes auraient dû le devancer. Nous dirons à M. Cousin que, si la jeunesse est restée sourde à sa voix, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. C'est à lui en effet, au chef de l'école historique, au philosophe qui a attaché son nom à toutes les grandes époques de l'esprit humain en traduisant Platon, en publiant Proclus et Descartes, en retrouvant le vrai Pascal; c'est bien à M. Cousin qu'il appartenait d'honorer par une édition d'Abélard (1) sa forte et laborieuse maturité. Est-il nécessaire d'insister sur une dernière convenance courtoisement signalée par M. Hamilton? C'est inutile. Dire que l'éloquent professeur de 1828 est l'homme qui, depuis Abélard, a jeté le plus d'éclat sur l'enseigne-

(1) Cette édition complète d'Abélard, où M. Cousin a trouvé pour collaborateurs zélés et capables M. Charles Jourdain et M. Despois, formera trois volumes. Le premier, aujourd'hui publié, contient toutes les pièces qui ont rapport à Héloïse; le second comprendra les œuvres proprement théologiques, celles qui ont été foudroyées par saint Bernard et condamnées aux conciles de Sens et de Soissons. Restent les œuvres dialectiques et philosophiques, qui sont renfermées dans le volume qu'a publié M. Cousin en 1836. En tout, trois volumes de même format in-4°, chez Durand, rue des Grès, 5.

ment philosophique et sur l'université de Paris, c'est rappeler un souvenir qui vit encore dans la mémoire de tous ses contemporains.

Voici les ressources que l'éditeur du grand dialecticien du XIIe siècle avait sous la main. Le conseiller d'état François d'Amboise donna, en 1616, une partie des œuvres d'Abélard. Un certain nombre d'autres pièces étaient dispersées dans les collections bénédictines, telles que le *Trésor* de Martenne et Durand, et celui de B. Pez. D'autres enfin, perdues jusqu'à ces dernières années dans la poussière des bibliothèques de la France et de l'Europe, ont été récemment publiées par M. Rawlinson, par M. Rheinwald et par M. Cousin lui-même. Il fallait rassembler toutes ces pièces, en purifier le texte d'après les meilleurs manuscrits, disposer les matières dans un ordre régulier, vérifier d'innombrables citations, œuvre immense, difficile, ingrate, et il faut ajouter très coûteuse, qui, en échange de patientes recherches, de pénibles et obscurs travaux, ne pouvait procurer d'autre avantage que celui d'avoir acquitté envers un grand esprit la dette de la France et de la philosophie. On peut s'étonner qu'une telle entreprise ait été conçue et réalisée à travers les agitations de ces dernières années. Ceux-là seuls cesseront d'être surpris, qui savent la force que peut donner à une ame élevée l'admiration passionnée du génie jointe au culte du beau et du vrai.

Abélard et la philosophie du XIIe siècle une fois bien connus, le nouvel historien de la scolastique, M. Hauréau, n'avait sur ce point rien de mieux à faire que de résumer les travaux antérieurs et de rendre leur valeur à quelques figures accessoires, trop effacées peut-être derrière le personnage principal. Je ne parle ni de Roscelin, ni de Guillaume de Champeaux, ni même de Gilbert de la Porrée, auxquels il suffisait d'ajouter quelques traits; je veux plutôt parler de Rémi d'Auxerre, réaliste intelligent que M. Hauréau défend avec raison contre les sévérités de Tennemann; je citerai aussi Jean de la Rochelle, dont les ébauches psychologiques ont pu servir de canevas aux vastes études d'Albert-le-Grand et de saint Thomas; je désignerai enfin Alexandre de Hales et Guillaume d'Auvergne, qui nous conduisent à la grande époque du XIIIe siècle. Elle commence au moment où les philosophes arabes, les Al-Kindi, les Al-Farabi, les Avicenne, les Gazâli, les Averrhoës, tous ces illustres docteurs sortis des écoles de Bagdad et de Cordoue, sont connus de l'Europe et lui mettent dans les mains pour la première fois les grands traités d'Aristote, la *Physique*, le *Traité de l'ame*, la *Métaphysique*, les ouvrages d'histoire naturelle, de politique et de morale, tout cela commenté avec une subtilité infinie et une sagacité souvent admirable, enrichi de recherches originales et tout pénétré de l'exégèse hardie des philosophes alexandrins.

Les mêmes systèmes qui avaient occupé le XIIe siècle reparaissent

alors sur la scène : ce sont toujours les deux adversaires éternels, le réalisme et le nominalisme, et à côté d'eux le conceptualisme qui prétend les concilier; mais avec quel redoublement de force, avec quel accroissement de séve et de vie, se produisent ces écoles ressuscitées! Les problèmes s'agrandissent; du terrain étroit de la logique, on s'élance à tous les sommets de la spéculation. On pénètre au fond du système d'Aristote; on soupçonne celui de Platon; on commence de s'initier aux doctrines du Portique et d'Alexandrie. Les esprits comme les systèmes prennent de plus amples proportions. Sans parler de Roger Bacon, physicien de génie, égaré dans un siècle de discussions théologiques, voici, d'un côté, l'Ange de l'école, ce puissant esprit, qui, né dans l'antiquité, eût été un autre Aristote et dans les temps modernes un autre Leibnitz; en face de lui, son contradicteur et son rival, le Docteur Subtil; à côté de ces deux raisonneurs, une ame tendre et sublime, le Fénelon du moyen-âge, saint Bonaventure. A des titres divers, tous ces personnages soutiennent le réalisme. Contre cette doctrine qui prévaut, appuyée sur l'esprit chrétien et sur la protection de l'église, le génie du nominalisme suscite un nouveau Roscelin, avec autant de hardiesse et une force d'esprit infiniment supérieure : c'est Guillaume d'Okkam, dialecticien puissant, mais qui, en frappant le réalisme avec une vigueur inouie, rompt l'alliance qui s'était établie entre le christianisme et la dialectique, et par là porte à la philosophie de l'école le coup mortel.

Tel est le vaste cadre que M. Hauréau a voulu remplir. La première condition pour cela, c'était une érudition courageuse qui ne se laissât pas effrayer par le nombre et la masse énorme des monumens, une érudition pénétrante et subtile, capable de comprendre et de goûter le génie raffiné des scolastiques. De ce côté, M. Hauréau ne laisse rien à désirer; il a plus que le talent de l'érudition, il en a évidemment le goût, je dirai presque la passion, noble et heureuse passion quand elle s'associe, comme chez M. Hauréau, à un esprit net, subtil sans trop de raffinement et doué d'une sagacité peu commune. Une seconde condition était nécessaire, je veux dire la connaissance approfondie de la philosophie ancienne, source unique ou peu s'en faut qui, avec les livres saints, alimente tous les docteurs du moyen-âge. Je n'oserai pas affirmer que M. Hauréau ait institué un long commerce avec les hautes spéculations de Platon, de Plotin, de Proclus; mais, à coup sûr, il a fortement médité les écrits d'Aristote, surtout la logique, et c'est là l'essentiel. Il manque aussi à M. Hauréau la connaissance directe des monumens arabes, qu'il eût été si utile à un historien de la scolastique de manier; mais il serait injuste de convertir cette remarque en reproche, car, à ce compte, si on courait après l'idéal, on devrait exiger de M. Hauréau qu'il sût l'hébreu pour lire Maïmonides et pour déchiffrer

la kabbale. C'est qu'en vérité, le moyen-âge est si divers, si compliqué, si obscur, qu'il ne faudrait rien moins pour y suffire qu'une érudition universelle. Revenons donc à ce genre de conditions qu'on a le droit rigoureux d'exiger : si étendue et si variée que fût la connaissance des monumens, elle n'aurait aucun prix, si elle n'était pas au service d'une critique ferme, solide, élevée, capable enfin de comprendre les doctrines les plus diverses et même de les dominer. Cette fois encore nous sommes heureux de rendre pleine justice à M. Hauréau; il pose parfaitement le problème scolastique, et il en comprend très bien les deux grandes solutions opposées. Ce n'est pas à lui qu'il faut rappeler que le vrai et profond réalisme, celui de Platon, de saint Augustin, de Malebranche, ne consiste pas à réaliser toutes les chimères de l'imagination, à prodiguer l'existence à toutes les abstractions de la pensée, pas plus, du reste, que le vrai nominalisme n'est tout entier dans les exagérations puériles de quelques-uns de ses défenseurs.

M. Hauréau a d'autant plus de mérite à donner son vrai sens au réalisme, qu'il incline ouvertement à l'opinion contraire. On sent dans tout son livre que, s'il avait vécu au XIV[e] siècle, il eût marché sous le drapeau d'Okkam. Sans contester le moins du monde le droit de M. Hauréau, après avoir reconnu, au contraire, que sa prédilection pour une certaine doctrine ne trouble en rien la clarté de son esprit et ne fait pas chanceler un seul instant son impartialité, il nous sera permis d'exprimer ici nos vifs regrets. La tendance de M. Hauréau vers le nominalisme est chose d'autant plus grave, que nous avons affaire à un esprit net, pénétrant et résolu. Il sait ce qu'il dit et où il va. Or, à quelles conséquences mène un nominalisme rigoureux? C'est M. Hauréau lui-même qui va nous répondre. La vraie question, pour lui comme pour nous, entre le réalisme et le nominalisme est celle-ci : Quelle est la valeur des connaissances humaines? l'esprit humain a-t-il reçu le privilége sublime de réfléchir la vérité, je ne dis pas toute la vérité, mais quelques purs rayons émanés de sa splendeur? Ou bien, est-il condamné à rester enfermé dans ses conceptions, comme dans une prison sans issue, soupirant éternellement, mais en vain, après la vérité absolue, seul objet qui puisse satisfaire son ardente aspiration?

Voilà le problème, et voilà les deux alternatives qu'il présente à la philosophie. Le réalisme choisit la première, et le nominalisme la seconde. Qu'importe maintenant que les nominalistes se divisent, que les uns s'emportent jusqu'à dire avec Roscelin, Okkam, Condillac, que les idées absolues ne sont que des mots, et que toute science se réduit à une langue bien faite; que les autres, plus circonspects et observant mieux l'esprit humain, reconnaissent avec Abélard et Kant, au-dessus des sensations particulières, des concepts généraux, et par-delà les mots variables du langage, les catégories fixes et constantes de la pensée? Par

la route du sensualisme absolu comme par celle du conceptualisme, on arrive à cette conséquence, que la science humaine n'a qu'une valeur relative, qu'elle n'est qu'un cadre régulier et systématique, mais vide de réalité, que Dieu, la vie future, le monde lui-même, sont des énigmes à jamais indéchiffrables; en un mot, on aboutit au scepticisme.

Ou nous nous trompons fort, ou il y a dans cette conséquence dernière et inévitable de quoi faire réfléchir un esprit aussi élevé que celui de M. Hauréau. On sent respirer à toutes les pages de son livre une ame naturellement faite pour toutes les doctrines généreuses, un ardent ami du progrès, par conséquent un adversaire décidé de l'esprit de doute et d'indifférence. Un tel esprit est évidemment dévoyé quand il prend la route du nominalisme. Ce n'est pas sérieusement que M. Hauréau place sa doctrine sous le patronage du grand nom de Leibnitz. Quand il emprunte, pour servir d'épigraphe à son livre, un passage où l'auteur des *Essais de Théodicée* se range du côté de Roscelin, ce n'est là qu'un artifice qui ne peut faire illusion à personne, surtout à un critique aussi instruit que M. Hauréau. J'ai à peine besoin de lui rappeler que ce passage est extrait d'un petit écrit de la jeunesse de Leibnitz. Élevé par Thomasius dans un commerce intime avec la scolastique, Leibnitz trouva que les cartésiens la méprisaient trop. Il s'efforça de la réhabiliter, et il eut raison; mais quel homme a été plus éloigné de l'empirisme nominaliste que l'audacieux et puissant génie qui a vu dans les derniers élémens de la pensée les fondemens de la possibilité de toutes choses et les attributs mêmes de l'être absolu? Que M. Hauréau renonce donc à trouver dans l'adversaire de Locke un appui pour ses préférences. Entre la philosophie des sens et celle de l'esprit, entre une foi solide autant que sublime et un scepticisme plus ou moins tempéré, mais inévitable, il faut choisir. Nous croyons rappeler M. Hauréau aux véritables tendances de son esprit, et lui marquer l'estime sincère que nous inspirent sa science et son talent, en le conviant à venir chercher à l'école de Platon, de Descartes, et aussi, quoi qu'il en dise, à celle de Leibnitz, la seule doctrine qui convienne aux hommes avides de foi et noblement épris de l'idéal.

Cette revue des travaux de l'école spiritualiste serait incomplète, si nous ne faisions pas tout au moins mention de deux publications capitales qui se rattachent étroitement à l'histoire de la philosophie. C'est d'abord l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, par M. Eugène Burnouf, et les *Religions de l'antiquité* de M. Guigniaut. On sait que la philosophie de l'Inde, dans ses interprètes les plus hardis, n'est guère autre chose qu'un commentaire des livres sacrés. Les systèmes hindous resteront donc imparfaitement connus tant que les orientalistes n'auront pas porté le flambeau dans les obscures profondeurs de la religion

védique. Or, voici que M. Hodgson, résident anglais à la cour du Népal, est parvenu à mettre la main sur les livres canoniques du bouddhisme, c'est-à-dire d'une religion qui compte sur la terre deux ou trois cents millions de sectateurs. M. Eugène Burnouf, s'attachant à ces précieux documens avec cette sagacité admirable et cette exactitude sévère qui font de lui un homme supérieur, s'en est servi pour éclairer du même coup les origines du bouddhisme, l'histoire de la religion brahmanique, dont le bouddhisme est un rejeton, et enfin la métaphysique hindoue, qui paraît avoir contribué puissamment à toute cette transformation religieuse. Pendant que M. Burnouf nous introduit dans les secrets des religions orientales, un autre de ces savans qui représentent glorieusement en Europe les belles traditions de l'érudition française, M. Guigniaut, achève son travail sur les religions de l'antiquité. Le volume qui vient de paraître (1) est une série d'éclaircissemens sur les religions de l'Asie occidentale et de l'Asie-Mineure, de la Grèce et de l'Italie.

Depuis quarante ans, d'innombrables travaux ont été accumulés par l'Allemagne sur les religions de la Grèce; il suffit de citer les noms de Niebuhr, d'Ottfried Müller, de A.-G. Schlegel, pour rappeler des recherches où l'imagination et les conjectures ont peut-être une trop grande place, mais dont aucun juge impartial ne saurait contester l'originalité et la profondeur. M. Guigniaut s'empare de toutes ces richesses, non pour les confisquer à son profit, mais pour en accroître le trésor de l'érudition nationale. Écartant les hypothèses exclusives, celle qui ne veut reconnaître dans la religion hellénique qu'une importation de l'Orient, comme celle qui s'obstine à donner à la mythologie des Grecs une spontanéité parfaite qui ne lui appartient pas, le digne collaborateur de Creuzer, avec cette mesure et cette justesse qui sont propres à l'esprit français, force les deux systèmes contraires à abdiquer leurs prétentions exclusives et à se concilier dans un système intermédiaire; mais c'est surtout dans l'étude de la mythologie étrusque et de l'antique religion phénicienne qu'il était nécessaire de déployer toutes les ressources de la science historique et en même temps toute la réserve d'une sobre érudition. Ces deux cultes, par la rareté de leurs monumens, par le caractère mystérieux de leurs symboles, semblent un défi jeté à la curiosité moderne. Ici encore, en puisant largement aux sources allemandes, en mettant à contribution les recherches de Welcker, de Lobeck, de Wachsmuth, et particulièrement le bel ouvrage de M. Movers, de Berlin, sur la religion phénicienne, et les récens travaux consacrés par M. Richard Lepsius à la mythologie étrusque, l'historien français a su, par un triage sévère entre les simples conjectures et les faits bien établis, fondre ensemble des ouvrages de diffé-

(1) 1 vol. in-8°, chez Firmin Didot.

rentes mains et les marquer de son empreinte. Il reste maintenant à tirer une conclusion générale. L'idée dominante du livre, celle qui anime toute cette austère science de faits et qui sert de fil conducteur dans ce labyrinthe aux mille replis, c'est que les religions de l'antiquité sont profondément symboliques. Derrière chaque mythe, il y a une idée, et ces idées qui jaillissent spontanément de la conscience des peuples, en face des puissances de la nature et de l'infini, qui partout s'y fait sentir, — ces idées, avec les formes sublimes ou gracieuses dont l'imagination les enveloppe, constituent un système, un ensemble organique, un poème vivant, plein de richesse et d'unité. Certes, cette vue est solide et vraie; mais que n'a-t-on pas fait pour en dégoûter les esprits droits! Quel abus des mythes! quelles transformations étranges de personnages réels en idées pures! quelle évaporation universelle des choses réelles tout à coup devenues des abstractions creuses, des bulles légères et brillantes, qui se dissolvent au premier souffle du vent! C'est au pays qui a porté Fréret, Daunou, Letronne, qu'il appartient de faire justice des écarts d'imagination, des fantaisies idéalistes de nos voisins. Recueillir le sens profond des religions, qui avait échappé à la critique passionnée et mesquine du siècle passé, et concilier cette haute exégèse avec les témoignages précis de l'histoire interrogée par une critique sensée, voilà le problème. Nous avons la ferme espérance que M. Guigniaut, pour sa part, le résoudra (1).

Rassemblez maintenant par la pensée tous ces travaux sur le monde oriental et le monde grec et latin, joignez-y tous ceux qui s'accumulent sur le christianisme (2), embrassez ensemble cette histoire générale des religions et cette histoire générale des systèmes philosophiques, et vous verrez se dessiner les grandes lignes d'une œuvre de résurrection universelle du passé, œuvre immense, encore incomplète, mais qui se poursuit chaque jour, et qui restera comme le monument original et le caractère propre du XIX[e] siècle. Ce sera aussi le principal titre d'honneur de la nouvelle école spiritualiste d'avoir porté sa pierre à ce magnifique édifice, et fait circuler dans toutes ses parties la pure lumière d'un spiritualisme compréhensif et impartial.

Si nous avons réussi à caractériser exactement les trois écoles qui ont tour à tour passé sous nos yeux, il ressort de cette étude impartiale une conclusion très simple.

(1) Le volume des *Religions de l'antiquité* qui vient de paraître, et auquel ont coopéré, avec M. Guigniaut, deux savans très habiles, MM. A. Maury et E. Vinet, est le neuvième des dix volumes dont l'ouvrage entier doit se composer. Le volume dixième et dernier est sous presse.

(2) Nous citerons en particulier l'ouvrage excellent qu'un savant genevois, M. Chastel, vient de publier : *Histoire de la destruction du paganisme en Orient*, 1850, Paris, chez Cherbuliez, place de l'Oratoire, 6.

Qu'y a-t-il au fond des écoles du socialisme? Si on fait abstraction des utopies plus ou moins originales par où elles se distinguent l'une de l'autre, conceptions éphémères de cerveaux malades, chimères discréditées et évanouies, le fond de plus en plus apparent de ces écoles c'est le matérialisme, ou, en d'autres termes, cette révolte de la chair contre l'esprit, du fait contre le droit, qu'un orateur célèbre appelait fort bien le jacobinisme éternel. A côté de cet élément impur du socialisme, nous sommes prêts à en reconnaître un autre, je veux dire cette impatience du mieux, cette ardeur de progrès et de justice qui agite tant d'ames élevées; mais il faut bien s'entendre : cette aspiration a-t-elle pour objet le bien-être matériel ou le bien-être moral, c'est-à-dire la justice? vient-elle d'un cœur plein d'amour pour les hommes ou de l'appétit toujours inassouvi qui ne songe qu'à soi? s'agit-il de supprimer la misère ou même la douleur et de transformer le monde en un paradis sensuel, ou bien d'élever la dignité morale de l'homme en lui donnant une possession de plus en plus complète des forces de la nature, de sa liberté propre et de sa raison? Si l'on fait de la réalisation du bonheur matériel, de la suppression de la misère, la fonction propre de notre siècle, je dis que c'est la plus brutale et la plus insensée des chimères, je dis qu'on nous ramène à l'état sauvage. L'homme qui n'a souci que de vivre et de satisfaire ses appétits, ce n'est plus l'homme civilisé : c'est l'homme primitif, l'homme que le souffle puissant de la religion, des arts, de la philosophie, n'a point encore élevé au-dessus des choses de la terre. Pousser la société dans cette voie, c'est la conduire vers cet état de nature dépeint par le rude pinceau de Hobbes, où *l'homme est un loup pour l'homme,* et où le pouvoir appartient de droit aux *enfans robustes.* Éprouve-t-on pour ces rêves grossiers le dédain d'un esprit droit et le dégoût d'une ame bien située? qu'on le dise clairement. On cesse par là même d'être socialiste, au sens où la foule entend ce mot, et dès-lors, dans cet élan généreux vers un idéal de justice parfaite et de dignité humaine de jour en jour accrue, il n'y a rien qui ne soit en complète harmonie avec les inspirations d'une philosophie élevée.

Et maintenant serait-il impossible de s'entendre avec ce grand nombre d'esprits sincères qui voient le salut de la société dans le réveil des croyances du christianisme? Interrogeons les interprètes de l'école théologique et demandons-leur ce qu'ils ont la prétention de représenter. Ils nous diront qu'au milieu des bouleversemens des idées et des institutions, ils représentent excellemment ce qui manque à notre époque, l'autorité. Eh bien! soit, nous n'y voulons pas contredire; mais il y a pour des chrétiens deux manières de comprendre l'autorité. Nous connaissons un christianisme étroit, exclusif, violent, haineux, qui nie tous les droits de la raison humaine, qui, avec d'hy-

pocrites paroles de liberté sur les lèvres, nourrit au fond de son cœur une haine implacable contre les institutions de l'esprit nouveau, qui réserve ses prédilections — dans le passé aux plus atroces tyrannies, — dans le présent aux plus puériles superstitions, qui se flatte enfin, dans son aveugle insolence, de faire rétrograder la philosophie et la liberté. Nous n'avons aucun espoir ni aucun désir, s'il faut l'avouer, de nous entendre avec ce christianisme bâtard enfanté par la haine et nourri par la peur. Grace à Dieu, il y a un autre christianisme : c'est celui qui voit dans les conquêtes de la liberté moderne l'application la plus vraie des maximes de l'Évangile, celui qui accepte la raison humaine comme une puissance légitime, divine par son origine, bienfaisante en son providentiel développement, celui enfin qui, aspirant avant toute chose à régler et à pacifier les ames, domine les agitations de la politique du haut des principes éternels. Qu'y a-t-il, je le demande, dans cette religion amie de la lumière et de la paix, dont la philosophie et l'amour le plus ardent du progrès se puissent alarmer? Le but que nous poursuivons, chrétiens ou philosophes, n'est-il pas le même, si les moyens d'y atteindre sont différens? Voulons-nous autre chose qu'arracher les ames aux passions brutales et à l'égoïsme, pour donner aux individualités qui s'isolent ou se heurtent une règle par le devoir, un lien par la charité, un commun objet d'adoration et d'espérance par le sentiment religieux? Au moment où la société européenne chancelle sur ses bases, au moment où les plus fermes esprits, en présence des déréglemens de la raison humaine, des extravagances de l'imagination, du déchaînement des basses convoitises, en sont venus à douter de ces principes de liberté et de justice inspirés aux ames par l'esprit chrétien et gravés par la révolution française dans les institutions et les lois, est-ce aux hommes qui professent sous des formes diverses le culte de l'idéal de songer puérilement à leurs dissidences? Au nom du ciel, laissons là nos vieilles querelles, mettons sous nos pieds nos défiances et nos ombrages. Ardens amis du progrès des institutions sociales, interprètes éclairés et pacifiques du christianisme, partisans d'une philosophie généreuse, unissons-nous dans une commune pensée. Pendant que d'autres parlent de réhabiliter la chair, réhabilitons l'esprit; au nom de Platon et de Descartes, comme au nom de l'Évangile, ranimons dans les ames la religion qui s'en va.

ÉMILE SAISSET.

ÉTUDES

SUR

L'ART ET LA POÉSIE

EN ITALIE.

IV.

LÉONARD DE VINCI.

Léonard de Vinci était le fils naturel de ser Piero de Vinci, notaire de la république florentine. Amoretti, bibliothécaire de l'Ambrosienne, à qui nous devons le travail le plus complet sur la vie et les travaux de Léonard, se donne une peine infinie pour démontrer que l'auteur de la *Joconde,* fils illégitime de ser Piero, a été nécessairement légitimé. Sans attacher à cette question plus d'importance qu'elle n'en mérite, puisqu'il s'agit d'un artiste éminent dont j'ai à juger les œuvres et non pas la généalogie, j'avoue que les argumens produits par Amoretti me semblent sans réplique. Il est évident, en effet, que Léonard, s'il n'eût pas été légitimé, n'eût pas été admis au partage des biens de ser Piero.

Son père s'est marié trois fois, et nous savons d'une façon certaine qu'aucune de ses trois femmes n'est la mère de Léonard. Nous savons d'ailleurs qu'après la mort de ser Piero il a soutenu un procès contre ses frères consanguins, et les notions les plus élémentaires du droit civil nous démontrent que, s'il n'eût pas été légitimé, le procès fût tombé de lui-même, et n'eût pas trouvé un tribunal disposé à l'accueillir. Or, comme les pièces recueillies par Oltrocchi, autre bibliothécaire de l'Ambrosienne, constatent d'une façon irrécusable que Léonard a gagné son procès, il est évident que ses droits, pour être admis par les tribunaux de Florence, ont dû se fonder sur un acte de légitimation. Quelle était la mère de Léonard? Oltrocchi, malgré la persévérance de ses investigations, n'a pu réussir à découvrir son nom. Il nous dit seulement que c'était une femme libre, et, comme en 1452 le servage n'existait pas en Toscane, il faut donner à cette expression la valeur que l'histoire lui attribue. Une femme libre, vers la moitié du XV[e] siècle, était une femme maîtresse d'elle-même, c'est-à-dire libre des liens du mariage. Nous ne savons pas si ser Piero, en 1452, était dans la même condition; mais nous savons au moins que Léonard n'est pas le fruit d'un double adultère. Toutes ces questions, dont je ne veux pas exagérer la valeur, sont résolues dans les notes manuscrites d'Oltrocchi et dans les mémoires biographiques d'Amoretti de façon à défier tous les doutes. Aussi ne prendrai-je pas la peine de les discuter. Il me suffira d'affirmer que Léonard, né en dehors du mariage, reçut de son père, dans le domicile conjugal, tous les soins qu'une naissance légitime aurait pu lui assurer. — Enseignement littéraire, enseignement scientifique, rien de ce que la richesse pouvait lui donner n'a manqué au développement de son intelligence. D'après le témoignage de Vasari, qui certes n'était pas favorable à Léonard, puisqu'il voyait en lui le rival le plus formidable de Michel-Ange, Léonard, dès ses premières années, montra les dispositions les plus extraordinaires pour les études les plus variées. Mathématiques, dessin, poésie, musique, Léonard embrassait tout avec la même ardeur. Et malheureusement nous devons ajouter que, dans toutes les études, il ne montrait pas moins d'inconstance que d'ardeur, si bien qu'après avoir étonné ses maîtres par la nouveauté, par le caractère inattendu de ses questions, il les désespérait par l'énergie non moins imprévue avec laquelle il poursuivait une nouvelle branche de connaissance. Cependant, au milieu de l'empressement fiévreux avec lequel Léonard frappait à toutes les portes de la science, il n'était pas difficile de démêler sa prédilection pour le dessin. Aussi ser Piero, après avoir étudié attentivement les instincts de son fils, résolut de le confier aux soins du Verocchio. Ce maître, qui doit à Léonard la meilleure partie de sa célébrité, a cependant laissé quelques œuvres importantes qui suffiraient à la durée de son nom. Tous ceux qui

ont visité Venise connaissent et admirent la statue de Colleoni, placée devant l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, et nous possédons ici même, à Paris, un merveilleux dessin du Verocchio, première ébauche de ce morceau recommandable à tant de titres. Le cavalier ne fait pas partie du dessin que nous possédons; mais le cheval est traité avec une précision, une grandeur qui ne laisse rien à désirer. Verocchio, après avoir feuilleté les premières études de Léonard, comprit tout ce qu'il y avait d'avenir dans son jeune élève, et n'hésita pas à le prendre dans sa boutique, car c'était le nom qu'on donnait alors aux ateliers de peinture. A peine lui avait-il donné quelques leçons, qu'il le jugea capable de prendre part à ses travaux, et lui confia l'exécution d'un ange dans un *Baptême de Jésus-Christ*. L'ange, tout entier de la main de Léonard, était, s'il faut en croire Vasari, tellement supérieur au Christ et au saint Jean, que Verocchio, étourdi, consterné par les louanges prodiguées à cette figure, renonça dès ce jour à la peinture. Ce premier ouvrage de Léonard, le premier du moins dont l'histoire ait gardé le souvenir, doit remonter à l'année 1468. Ainsi Léonard avait seize ans quand il découragea son maître par son habileté. Ce tableau du Verocchio est aujourd'hui à l'académie des beaux-arts de Florence. Sans prêter une foi entière à cette anecdote, nous pouvons du moins en conclure que Léonard ne fit pas attendre long-temps les preuves de son génie.

Nous savons par le Plutarque de la peinture, dont la partialité pour les artistes toscans ne saurait être contestée, mais qui cependant, malgré cette faiblesse bien excusable d'ailleurs, demeure encore aujourd'hui l'une des sources les plus fécondes pour les historiens de l'art italien, qu'il faut rapporter à la première jeunesse de Léonard un ouvrage dont il parle avec enthousiasme, mais dont la trace est malheureusement perdue, et dont le mérite si vanté n'est plus maintenant qu'un sujet de conjecture. Le père de Léonard avait reçu d'un de ses fermiers une planche de figuier avec prière d'y faire peindre un tableau. Comme ce fermier s'était toujours montré fort habile dans la chasse au piége et au lacet, et que le père de Léonard devait à son adresse plus d'un excellent morceau qui avait fait honneur à sa table, ser Piero invita son fils à donner sur cette planche de figuier une preuve de son savoir. Léonard, qui avait profité dignement des leçons du Verocchio, et qui même, au bout de quelques mois, avait trouvé moyen de le surpasser, se rendit de bonne grace au désir de son père. Il réunit dans sa chambre un choix d'animaux affreux : crapauds, vipères, lézards étranges; il les groupa de façon à composer un monstre sans nom, et, dans l'ardeur qui le possédait, il oublia jusqu'au soin de sa santé. Les élémens de sa composition, frappés de mort par la captivité qui défendait à l'air de se renouveler, tombaient en putréfaction, et Léonard ne s'en apercevait pas. Tout entier à l'étude de son modèle,

il ne s'inquiétait pas de l'air empesté qu'il respirait. Au bout de quelques semaines, il avait achevé son œuvre, et priait son père de venir la juger. Au moment où ser Piero frappait à la porte, Léonard ferma les fenêtres de sa chambre de façon à ne laisser pénétrer qu'un jour ménagé avec avarice et discrétion. Ser Piero, si nous en croyons le biographe toscan, fut tellement frappé de la vérité de l'imitation, qu'il se crut en présence d'un monstre vivant, et recula d'horreur. Léonard, enchanté du succès de son œuvre, battit des mains en voyant l'étonnement et l'effroi de son père. « J'ai donc atteint, lui dit-il avec orgueil, le but que je me proposais. Je voulais épouvanter tous ceux qui regarderaient mon œuvre, et vous tremblez. Je ne pouvais rien souhaiter de plus glorieux, mes études et ma persévérance ne sont pas perdues. Emportez cette rondache; j'espère que celui qui vous l'a demandée n'en sera pas mécontent. » Ser Piero, plein de joie, emporta la rondache; mais, chemin faisant, il comprit que son fermier, malgré son adresse à la chasse, malgré les services qu'il lui avait rendus, ne méritait pas une telle aubaine, et comme sans doute l'amour du profit tenait dans son cœur plus de place que l'amour de l'art, au lieu de garder avec un soin jaloux cette précieuse rondache, il la vendit pour 100 ducats à des marchands florentins, qui la revendirent pour 300 au duc de Milan, Lodovico Sforza. Pour acquitter la promesse qu'il avait faite à son fermier, il acheta dans une boutique de faubourg une œuvre grossière et sans valeur, dont le paysan se contenta et le remercia joyeusement. Eh bien! cette rondache, qui, pour Léonard, n'était qu'une espièglerie commencée avec ardeur, poursuivie avec patience, et menée à bonne fin, comme nous venons de le voir, fut dans sa destinée un événement décisif; car il est probable que, sans cette merveilleuse rondache, Lodovico Sforza n'eût jamais appelé Léonard à Milan. Cependant je répugne à croire qu'il n'ait pas eu, pour se décider, de motif plus impérieux. Ce qui me confirme dans ma conviction, c'est la lettre même de Léonard transcrite par Oltrocchi et publiée par Amoretti, lettre où le peintre florentin parle de lui-même, de ses études, de ses travaux, avec un juste orgueil, une légitime assurance. Cette lettre en effet, qu'il faut ranger parmi les monumens les plus précieux de l'histoire, et qui pourrait être taxée de présomption, si elle n'était pas signée du nom de Léonard, nous apprend que l'élève du Verocchio avait déjà essayé ses forces dans une série de travaux très variés. Il offre au duc ses talens pour les œuvres d'architecture civile et militaire, pour l'hydraulique, pour l'artillerie, pour la statuaire en bronze et en marbre, et la peinture, qu'on aurait pu croire son étude favorite, occupe dans cette lettre mémorable une place très modeste. Léonard, avec l'accent d'un homme qui sait tout ce qu'il vaut, ne craint pas de dire au duc de Milan : « Voilà ce que je peux faire pour le service de votre per-

sonne, pour le bien de votre état, et tout ce que je vous promets, je suis prêt à le prouver. Les plus habiles ne m'effraient pas; je ne redoute aucune comparaison. Que votre altesse daigne me mettre à l'épreuve, et j'ai la ferme confiance qu'elle n'aura pas à s'en repentir. »

Certes, une pareille lettre, écrite d'un tel ton, était de nature à exciter la curiosité d'un prince éclairé. Or, si Lodovico Sforza ne s'est montré ni juste, ni généreux envers son neveu Gian-Galeazzo, aucun historien n'a jamais songé à révoquer en doute l'étendue et la finesse de son intelligence. C'est pourquoi, sans m'arrêter à chercher quel a été le médiateur entre Léonard et le duc de Milan, je suis amené à croire que la rondache vendue par ser Piero n'a pas dans la vie de Léonard toute l'importance que Vasari lui attribue.

C'est à cette époque, d'après les calculs d'Amoretti, qui semblent d'ailleurs très probables, que nous devons rapporter la composition d'une ébauche qu'on admire dans la galerie des Offices à Florence. Je veux parler de *l'Adoration des Mages.* Cette ébauche est d'autant plus digne d'attention, qu'elle permet d'étudier la pensée de Léonard, je ne dirai pas dans sa naissance, car sans nul doute, avant de la transcrire sur la toile, il l'avait long-temps contemplée dans sa conscience; mais nous pouvons du moins, en étudiant cette composition inachevée, voir comment il préparait sa peinture. Nous pouvons en un mot, pour nous servir de la langue du métier, connaître les dessous de sa peinture. Sous le rapport de la composition proprement dite, cette *Adoration des Mages* doit se placer parmi les œuvres les plus accomplies de Léonard. La Vierge et le Christ, Joseph et les rois mages sont dessinés avec une rare perfection. Cependant je crois pouvoir, sans me rendre coupable de sacrilége, soumettre à tous ceux qui ont pu voir cette admirable ébauche deux observations que l'étude m'a suggérées. En premier lieu, la forme choisie par Léonard, je veux dire la forme générale de la composition, me paraît présenter de graves inconvéniens. En effet, dans *l'Adoration des Mages,* la largeur et la hauteur sont équivalentes. Or, pour tous les hommes familiarisés avec l'étude ou la pratique de la peinture, il est évident que cette combinaison est défectueuse. A moins qu'il ne s'agisse d'une peinture murale dont les conditions géométriques ne peuvent être violées, tout esprit bien fait comprend sans peine la nécessité de choisir une largeur arithmétiquement supérieure à la hauteur, ou de se décider pour le parti contraire. Et, qu'on y prenne garde, cette considération purement arithmétique n'est pas sans importance, car elle repose sur les lois mêmes de la vision. Tout tableau dont les quatre côtés ont la même valeur géométrique trouble et distrait nécessairement l'attention du spectateur. L'esprit le plus bienveillant, l'œil le plus exercé se trouve dérouté en présence d'un tableau carré. Or, *l'Adoration des Mages,* placée dans la galerie des Of-

fices, est précisément un tableau carré, et, d'après les documens que nous possédons, rien n'obligeait Léonard à choisir cette forme ingrate. Il nous est donc impossible de deviner pourquoi l'auteur, qui avait si mûrement réfléchi sur toutes les conditions scientifiques de son art, a choisi une forme si contraire à toutes les traditions de la peinture. En second lieu, et cette observation est, à nos yeux, beaucoup plus grave que la première, dans cette composition si admirable d'ailleurs quant aux personnages principaux, Léonard a beaucoup trop multiplié les détails. Personnages accessoires, fabriques, paysage, tout est traité avec le même soin, la même diligence, si bien que l'œil se promène avec bonheur, mais sans prédilection, sur toutes les parties de la toile. Je sais que cette objection, qui frappe tous les yeux, n'a pas toute l'importance que je lui attribue, si l'on veut tenir compte de l'état de la peinture. Je sais que l'achèvement définitif de la composition aurait nécessairement modifié la valeur relative des personnages accessoires, des fabriques et du paysage. Cependant, tout en tenant compte de cette modification dont la probabilité ne peut être contestée par personne, il est certain que ces détails, même éteints ou atténués par l'exécution, auraient encore trop d'importance. Quoi qu'on puisse dire, quoi qu'on puisse conjecturer, il est hors de doute que *l'Adoration des Mages,* exécutée selon l'ébauche que nous connaissons, n'aurait jamais eu l'unité d'effet qui doit appartenir à toutes les œuvres de la pensée scientifique ou poétique. On aura beau dire, éteints ou atténués, ces détails, si vrais en eux-mêmes, feront toujours un tort immense aux personnages principaux, aux personnages dont se compose l'action que le peintre a voulu représenter. Cependant je ne voudrais pas laisser croire que mon admiration soit entamée par les réserves que je soumets à tous les esprits éclairés. Si je blâme le nombre et l'importance des détails, je ne méconnais pas la valeur et la vérité des personnages qui représentent la scène choisie par Léonard. Le Christ est d'une beauté divine. La Vierge exprime avec une adorable précision la pudeur et la fierté. Le saint Joseph résume dans sa physionomie toutes les conditions indiquées par l'Évangile, et quoique ces conditions, d'après les données purement humaines, soient difficiles à concevoir, j'avouerai cependant que Léonard les a parfaitement traduites. Le saint Joseph, dans le tableau qui nous occupe, exprime très bien l'étonnement et le respect. Quant aux rois mages, il est difficile, sinon impossible, de les concevoir sous une forme à la fois plus imposante et plus soumise, plus majestueuse et plus pieuse. Pourquoi ce tableau, si admirablement ébauché, n'a-t-il pas été achevé? A cet égard, les biographes nous laissent dans l'ignorance la plus absolue. Léonard, après avoir ébauché son œuvre, a-t-il senti la nécessité de la modifier? ou bien, appelé à Milan par le duc Lodovico Sforza, a-t-il renoncé à l'a-

chever? L'histoire est muette. Toutefois il est permis de croire que, si Léonard eût achevé ce tableau, il l'aurait modifié dans plusieurs parties essentielles. Et cependant, tel qu'il est, ébauché au bitume, il doit compter parmi les œuvres les plus intéressantes, les plus dignes d'études qui décorent les galeries d'Europe.

La *Méduse*, placée dans la même galerie, mérite aussi d'être étudiée avec soin pour deux raisons : elle appartient à la première manière de Léonard, et rappelle, avec des modifications notables, mais cependant d'une façon assez évidente, le style du Verocchio. Il y a en effet dans ce tableau une précision, et je dirais volontiers une minutie dont Léonard s'est dégagé à mesure qu'il s'éloignait de son maître. Au défaut de la rondache que nous ne possédons plus, la *Méduse*, conçue à peu près selon les mêmes données, est un digne sujet de méditation. Je ne sais pas à quel propos ni d'après quels renseignemens les écrivains allemands ont mis en doute l'authenticité de ce morceau; je ne devine pas davantage pourquoi ils ont indiqué comme signe caractéristique l'empâtement de la couleur et le ton enfumé. A mes yeux, je l'avoue, l'authenticité de ce morceau ne saurait être contestée, car l'exécution fine et délicate, bien que minutieuse peut-être jusqu'à l'excès, s'accorde très bien avec l'ensemble des œuvres de Léonard. Quant au ton enfumé, quant à l'empâtement de la couleur, j'avouerai franchement qu'à moins de récuser le témoignage de mes yeux, je suis forcé de les prendre pour de pures fictions. J'ai vu mainte et mainte fois la *Méduse* de Léonard dans la galerie des Offices, je l'ai vue sous le jour le plus favorable et le plus éclatant, et jamais l'empâtement de la couleur et le ton enfumé dont parlent MM. Passavant et Rumohr n'ont frappé mes yeux. Pour moi, ce qui me plaît, ce qui m'étonne, ce qui me charme dans cet ouvrage, c'est la précision infinie avec laquelle l'auteur a su rendre jusqu'aux moindres détails. Je reconnais volontiers qu'il a souvent dépassé le but; mais il y a dans l'excès même du soin avec lequel il a traité tous les détails secondaires tant de savoir et d'amour vrai de l'art, que je pardonne sans hésiter à l'entraînement de son zèle.

La tête de la *Méduse* est à la fois belle et terrible : regard flamboyant, serpens entrelacés dans la chevelure, lèvres imprégnées de poison, haleine qui souffle la mort, rien ne manque à cette épouvantable *Méduse*, et pourtant Léonard, avec un art que je ne saurais trop louer, a réuni le sentiment de l'épouvante et le sentiment de la beauté. C'est pour la réunion, pour le développement simultané de ces deux sentimens qui ne peuvent se séparer dans l'ame du spectateur, que j'admire la *Méduse*. Il y a certainement dans la série de ses œuvres plus d'un morceau que je préfère à la *Méduse*; mais, dans toute la durée de sa longue carrière, il n'y en a pas un qui révèle d'une façon plus

évidente l'ardent amour que Léonard portait à la beauté. Un peintre nourri dans d'autres traditions, élevé dans une autre école, se fût fait une fête d'épouvanter le spectateur par le désordre et la laideur, par les mouvemens convulsifs de la physionomie : Léonard, dont la beauté, l'élégance et la grace formaient la préoccupation constante, n'a vu, et je l'en remercie, dans la tête de Méduse que la solution d'un problème digne de sa haute intelligence, la conciliation de l'épouvante et de l'admiration. Il est impossible en effet d'effacer de sa mémoire cette tête si finement, si profondément conçue. Le regard immobile et le sourire menaçant de cette Méduse demeurent gravés dans notre ame et défient toutes les distractions. Aucune des images qui passent devant nos yeux ne réussit à détrôner la *Méduse* de Léonard. Il y a dans ce visage demi-viril, demi-féminin, un accent de vengeance et de passion qui fascine, qui enchaîne l'attention. Quoi qu'on fasse, il faut, bon gré mal gré, se souvenir de cet admirable et terrible visage. A ne considérer ce morceau qu'au point de vue purement esthétique, il est certain qu'il serait plus beau, si l'auteur eût consenti à ne pas traiter toutes les parties de son œuvre avec le même soin, la même diligence : le sacrifice des élémens secondaires eût relevé la valeur des élémens principaux; mais, si nous voulons tenir compte du temps où cette œuvre fut achevée et nous souvenir de l'âge de l'auteur, qui, selon toute probabilité, n'avait guère alors plus de trente ans, nous sommes forcé d'admirer le zèle qu'il a porté dans toutes les parties de cette composition, bien que ce zèle soit partout prodigué avec trop d'entraînement. Les serpens entrelacés dans la chevelure de Méduse pourraient sans inconvénient être éclairés d'une lumière moins abondante; c'est une pensée qui se présente naturellement à tous les esprits et qui n'admet pas même la discussion. Oui, sans doute; mais quelle prodigieuse élégance dans la forme des lèvres! quelle terreur dans la profondeur des orbites, dans l'enchâssement des yeux, dans l'immobilité du regard! et comme le soin excessif que l'auteur a porté dans l'exécution des moindres détails disparaît devant l'expression puissante de cette tête si terrible et si belle! Quant à moi, je le confesse, parmi les œuvres de Léonard, il en est bien peu qui m'aient enseigné aussi clairement, je ne dis pas le secret de son génie, mais le secret du charme qui s'attache à toutes les manifestations de sa pensée. Je ne crains pas de le dire, il y a dans la *Méduse* du palais des Offices le germe de la *Joconde* que nous admirons au Louvre. Si l'ouvrage placé sous nos yeux est revêtu d'une perfection plus éclatante, s'il révèle un savoir plus profond, une connaissance plus intime et plus complète de la forme et de la grace, il est permis d'affirmer que la *Méduse* présage la *Joconde*.

Nous avons vu, dans la lettre publiée par Amoretti, et dont j'ai tout

à l'heure donné la substance, que Léonard, à Florence même, était déjà en pourparler avec le duc de Milan pour la statue de son père, Francesco Sforza. Il ne reste malheureusement rien de cet ouvrage, qui aurait coûté à Léonard seize années de travail, si l'on acceptait sans le discuter le témoignage des biographes. Or, ce témoignage, soumis à un examen sévère et rapproché de la série des œuvres achevées par Léonard pendant son premier séjour à Milan, ne peut être accepté comme une affirmation exacte; car, si Léonard a travaillé pendant seize ans au modèle de cette statue colossale, il ne faut pas oublier que, durant ces mêmes années, de 1483 à 1499, il a mené à bonne fin plusieurs ouvrages importans. Il me suffirait de nommer *la Cène* de Sainte-Marie-des-Graces, et cette composition si importante, où Léonard se trouve tout entier, achevée vers 1497, et probablement commencée en 1494, n'est pas la seule qui ait occupé Léonard pendant cette période de sa vie. Nous voyons dans les œuvres poétiques de Bellincioni, parmi les vers écrits à la louange du duc de Milan, que Léonard peignit une *sainte famille* pour Cecilia Gallerani, qu'il fit le portrait de cette belle personne, le portrait de Lucrezia Crivelli, aimée comme elle du duc de Milan, et enfin, sur les murs mêmes de la salle où se trouve *la Cène*, le portrait de Lodovico Sforza et de sa femme, Béatrice d'Este. Ainsi, nous ne devons pas prendre à la lettre le témoignage des biographes. Si Léonard a travaillé pendant seize ans au modèle du Colosse, car c'est ainsi que les historiens milanais appellent la statue de Francesco Sforza, il n'a pas donné tout son temps à cette œuvre, et rien n'est plus facile que de le prouver.

Que savons-nous du Colosse? Nous savons que le modèle en terre, achevé par Léonard en 1498, servit de cible aux arbalétriers gascons de Louis XII. Nul ne sait ce que devinrent les débris de ce modèle. Il faut croire que ces débris furent dispersés et abandonnés, car si quelqu'un eût songé à les réunir, à les sauver, les écrivains milanais n'eussent pas manqué de nous transmettre le nom de ce pieux amant de l'art. Or, comme ils se taisent, nous sommes forcé de voir dans leur silence un signe éclatant d'oubli et d'abandon. Cette indifférence est d'autant plus singulière, que l'œuvre de Léonard, par ses dimensions, n'offrait pas à l'adresse des arbalétriers gascons un but très glorieux. Prendre pour cible une statue colossale est un passe-temps qui doit s'user bien vite, et que les vainqueurs eussent abandonné sans regret. Comment ne s'est-il pas trouvé une main dévouée, un cœur résolu, pour sauver l'œuvre de Léonard?

Fra Luca Paciolo, mathématicien éminent, attaché comme lui au service de Lodovico Sforza, nous a conservé les proportions du Colosse. La hauteur était de vingt et un pieds. Le bronze nécessaire pour couler ce modèle n'eût pas pesé moins de cent cinquante mille livres. Quel-

ques écrivains, en lisant les calculs si précis de fra Luca, ont pensé que la statue de Francesco Sforza avait été exécutée, et que les calculs du mathématicien s'appliquaient à l'œuvre définitive; mais Oltrocchi, en consultant les manuscrits de Léonard, n'a pas eu de peine à démontrer que la fonte du modèle était toujours demeurée à l'état de projet. Il a même recueilli un fragment de lettre adressée au duc de Milan, où Léonard se plaint de son dénûment, et rappelle qu'il lui est dû deux années de sa pension, et qu'il ne lui reste pas de quoi payer ses ouvriers.

Ainsi, tous nos renseignemens se réduisent à des chiffres. Si nous ajoutons aux calculs de fra Luca quelques vers italiens de Bellincioni, quelques vers latins de Lancino Curzio, nous aurons épuisé tous les témoignages. La perte de ce modèle est d'autant plus regrettable, que Léonard, après avoir étudié l'anatomie humaine sous la direction de Marc-Antonio della Torre, professeur à l'université de Pavie, après avoir dessiné pour lui les diverses parties du corps, et préparé de ses mains plusieurs pièces importantes, n'avait pas étudié avec moins de zèle l'anatomie du cheval. A cet égard, ses manuscrits ne laissent aucun doute, car on y trouve plusieurs chevaux dessinés à la plume qui révèlent une science profonde. Nous savons même qu'il avait composé sur cette matière un traité spécial. Formé à l'école du Verocchio, dont le talent nous est pleinement révélé par la belle statue équestre placée à Venise devant l'église Saint-Jean et Saint-Paul, instruit par l'étude persévérante du modèle vivant, Léonard, sans nul doute, nous eût offert, dans la statue de Francesco Sforza, un modèle d'élégance, de précision et de grandeur. Il ne faut pas prendre au sérieux l'assertion de Vasari sur cet ouvrage à jamais regrettable. Le biographe toscan nous dit que le Colosse ne fut jamais fondu, parce que les dimensions du modèle ne permettaient pas de le fondre. Ces dimensions, quelque grandes qu'elles soient, n'ont pas de quoi effrayer un fondeur habile. Les ouvrages du XVe siècle qui sont venus jusqu'à nous prouvent assez clairement tout ce que l'Italie savait faire. Depuis la statue de Gatta-Melata, placée à Padoue devant l'église Saint-Antoine, jusqu'au Persée placé à Florence sous la loge des Lanzi, depuis Donatello jusqu'à Benvenuto Cellini, l'Italie tout entière réfute l'assertion de Vasari. D'ailleurs, fra Luca ne dit nulle part que le Colosse dût être fondu à cire perdue, et la fonte au sable, même pour un colosse, ne présente pas de difficultés sérieuses.

C'est dans *la Cène* de Sainte-Marie-des-Graces qu'il faut étudier Léonard de Vinci; c'est dans cette œuvre capitale qu'il faut chercher la mesure et la variété du savoir qu'il avait amassé. *La Cène* de Sainte-Marie-des-Graces se place par son importance à côté des chambres du Vatican et de la chapelle Sixtine: malheureusement l'œuvre de Léonard est bien loin de se présenter à nous dans le même état de conser-

vation, de fraîcheur et de jeunesse que les fresques de Raphaël et de Michel-Ange. Tandis que *l'École d'Athènes* et *le Jugement dernier* semblent nés d'hier, tant les couleurs sont vives, tant il est facile d'embrasser d'un regard l'ensemble de la composition, tant l'œil suit avec bonheur et sans effort les moindres détails de la pensée, *la Cène* de Sainte-Marie-des-Graces est aujourd'hui et depuis long-temps bien malade; cependant, je dois le dire, l'état fâcheux de cette peinture murale a été fort exagéré par la plupart des écrivains qui en ont parlé, les uns après l'avoir regardée en passant, les autres sans l'avoir jamais vue. Pendant mon séjour à Milan, j'ai souvent étudié *la Cène* de Léonard, et je ne puis me ranger à l'avis généralement accrédité. Il n'est pas vrai, comme on le répète dans toutes les langues de l'Europe, que *la Cène* n'offre plus aux regards qu'une ruine confuse. Pour parler en ces termes, il faut n'avoir pas pris la peine d'étudier cette œuvre considérable pendant un quart d'heure. Si l'on gravit, en effet, les degrés du plancher établi devant *la Cène*, si l'on se place à quelques pieds de distance pour la regarder, non-seulement il est impossible d'embrasser l'ensemble de la composition, mais encore les détails échappent à l'œil le plus attentif. Si l'on s'éloigne, si, docile aux conseils du bon sens, on se place à la distance que l'auteur lui-même devait souhaiter pour l'étude de son œuvre, on ne tarde pas à saisir l'ensemble, qui d'abord se dérobait au regard, et les détails mêmes de chaque tête se révèlent peu à peu avec une entière évidence. Il n'est donc pas vrai que *la Cène* soit complétement perdue : c'est une de ces phrases banales qui passent de bouche en bouche sans être vérifiées par personne, et sont acceptées comme articles de foi. Amoretti est le seul qui dise sincèrement ce qu'il a vu, et dont le témoignage s'accorde avec la vérité. L'état déplorable où se trouve *la Cène* doit être attribué à trois causes très diverses. En premier lieu, cette peinture murale, qu'on est habitué à regarder comme une fresque, est une peinture à l'huile, et Léonard, dans son désir de bien faire, n'a pas voulu s'en tenir aux traditions consacrées par une longue expérience : il a inventé, pour son usage, des mélanges d'huiles que personne n'avait encore éprouvés, et dont l'épreuve s'est faite à ses dépens, et, je puis ajouter, aux dépens de la postérité. En second lieu, ce que le temps et le travail intérieur des substances employées par Léonard avaient commencé, la main d'un peintre ignorant s'est chargée de le continuer. En 1726, cent vingt-neuf ans après l'achèvement de cette œuvre, Bellotti offrit aux dominicains de Sainte-Marie-des-Graces de rajeunir, de ressusciter *la Cène*, de la rendre à sa première fraîcheur, et les dominicains, abusés par cette promesse et par quelques épreuves partielles, lui confièrent imprudemment la muraille de leur réfectoire. La promesse de Bellotti sembla d'abord accomplie, et la couleur reparut comme par enchantement; mais bientôt les rides

prirent la place de la jeunesse. Grace au vernis étendu sur la muraille comme une eau de Jouvence, toutes les figures, sous l'action combinée de la lumière et de la chaleur, furent sillonnées de crevasses et se détachèrent en écailles. Enfin, pour compléter l'œuvre de Bellotti, l'armée française, à la fin du siècle dernier, malgré les ordres précis du général en chef Bonaparte, établit dans le réfectoire des dominicains un quartier de cavalerie. Cette profanation, bien qu'elle ait duré peu de temps, ne pouvait manquer d'exercer sur *la Cène* une action désastreuse. Aujourd'hui, sous la domination autrichienne, le réfectoire des dominicains, sans être entretenu comme il pourrait l'être, n'est cependant exposé à aucune injure nouvelle. Bien que le couvent soit une caserne de hussards, le réfectoire ne sert pas d'écurie. Sans doute il serait facile sinon d'arrêter, au moins de retarder le dépérissement de *la Cène* en garnissant de boiseries les murailles nues qui séparent *la Cène* de Léonard du *Calvaire* de Montorfano, et peut-être parviendrait-on ainsi à combattre la formation de la couche nitrée qui voile, comme une brume, toute la composition aux yeux du spectateur trop voisin de la muraille; mais il faut le dire, car le doute n'est pas permis, c'est à Léonard surtout que nous devons attribuer le déplorable état de *la Cène*. *Le Calvaire* de Montorfano, exécuté sur la muraille qui fait face à *la Cène*, complétement dépourvu d'intérêt sous le rapport de l'art, vulgaire dans l'ensemble, vulgaire dans les détails, achevé plusieurs années avant *la Cène*, jouit aujourd'hui d'une santé parfaite; il est vrai qu'il n'a pas passé par les mains de Bellotti, mais il a été, comme *la Cène*, rudoyé par la cavalerie française. Et cependant il semble que Montorfano ait donné hier le dernier coup de pinceau. Pourquoi? C'est que l'auteur du *Calvaire*, pour préparer la muraille, pour mêler ses couleurs, pour les broyer, s'en est tenu aux procédés vulgaires, éprouvés depuis long-temps. Léonard, dans son amour immodéré du progrès universel, n'a pas compris le danger d'une innovation tentée sur une si grande échelle, et sa témérité a été sévèrement châtiée : s'il se fût contenté des procédés vulgaires, il est probable, il est certain que *la Cène* serait aujourd'hui aussi jeune, aussi fraîche que *le Calvaire*.

Le sujet proposé à Léonard par le prieur des dominicains est assurément l'un des plus difficiles qui se puissent rencontrer dans la peinture, et je conçois très bien que, malgré l'étendue et la variété de son savoir, l'élève du Verocchio ait long-temps médité avant de se mettre à l'œuvre; je conçois qu'il ait plusieurs fois interrompu son œuvre commencée avant de la poursuivre et de l'achever. L'histoire du père Bandelli peut servir de leçon à tous les esprits du même ordre qui traitent avec dédain le travail intérieur de l'intelligence et n'attachent d'importance qu'au travail visible qu'ils peuvent toucher de leurs mains. Giraldi Cintio et Giorgio Vasari racontent que le père

Bandelli, irrité de voir Léonard passer des matinées entières, sans prendre le pinceau, dans le réfectoire de Sainte-Marie-des-Graces, résolut de porter plainte au duc de Milan, et que Lodovico Sforza, après l'avoir écouté, appela Léonard et lui parla des doléances du prieur. Léonard, sûr de trouver dans le duc un auditeur attentif et intelligent, lui expliqua sans peine que son travail le plus difficile n'était pas le maniement du pinceau, mais la conception complète et précise de ce qu'il voulait peindre. Le duc entendit Léonard à demi-mot, et, s'il fallait en croire Giraldi Cintio, Léonard aurait menacé le prieur de se venger de ses importunités en le prenant pour modèle de Judas Iscariote. Je n'examine pas si la dernière partie de cette anecdote est parfaitement authentique. Que Lodovico Sforza ait ri ou non en écoutant cette menace digne d'un écolier, que l'histoire manuscrite du couvent de Sainte-Marie-des-Graces, consultée par Amoretti, nous représente le père Bandelli comme un vieillard vénérable, doué d'une physionomie imposante qui n'aurait jamais pu servir de modèle à Judas Iscariote, ce sont là des points sans importance et que je ne veux pas m'arrêter à discuter. Lors même que la seconde partie de l'anecdote serait une pure espièglerie de Giraldi Cintio, transcrite sans examen par Vasari, la première partie demeurerait encore très probable, car elle s'accorde merveilleusement avec le caractère et les habitudes de Léonard. La mauvaise humeur du père Bandelli, en présence de la rêverie qu'il prenait pour la paresse, n'est certainement pas un conte fait à plaisir, car nous voyons chaque jour autour de nous, sous nos yeux, se répéter cette guerre éternelle de l'ignorance contre le savoir. Tout travail qui ne se révèle pas par un signe visible, par la forme, la couleur ou la parole, est, pour la foule, un travail purement imaginaire. Penser sans modeler, sans peindre ou sans écrire, c'est, aux yeux de la foule, se croiser les bras. Le type du père Bandelli se multiplie à l'infini, et l'on ne peut faire un pas sans entendre parler, avec une pitié dédaigneuse, des hommes qui gaspillent leur vie en vaines rêveries,— avec une admiration burlesque, un enthousiasme vraiment comique, de ces ouvriers toujours prêts, toujours empressés, qui ne prennent jamais la peine d'attendre la pensée, qui mettent leur gloire et leur habileté à s'en passer. A l'exemple du père Bandelli, la foule ne s'inquiète guère de la valeur et de la durée des œuvres. Pour la foule, l'improvisation est la preuve la plus éclatante, la plus certaine que l'artiste, peintre, statuaire ou poète, puisse donner de son savoir et de sa puissance. Songer avant de se mettre à l'œuvre, hésiter, délibérer avant de prendre le pinceau, l'ébauchoir ou la plume, c'est avouer sa faiblesse, c'est confesser son inexpérience, son inhabileté. Or, cette accusation, lorsqu'elle s'adresse à des hommes qui ont la conscience de leur force et de leur savoir, doit exciter en eux une légitime impatience. Je com-

prends donc très bien la colère de Léonard, et, sans vouloir garantir comme authentique la menace que Giraldi Cintio lui attribue, je la concevrais, je l'avoue, comme une espièglerie très excusable.

Quelle que soit d'ailleurs la vérité de cette anecdote, il est certain que Léonard n'a pas employé moins de trois ans à peindre *la Cène* de Sainte-Marie-des-Graces, et, bien qu'il se contentât difficilement, comme il avait la main très exercée, nous ne pouvons pas supposer qu'il ait consacré trois années entières à peindre le Christ et les apôtres; il faut donc admettre de toute nécessité que la meilleure partie de son temps a été dévolue à la réflexion. Avant de quitter Florence, il avait vu bien souvent, il avait admiré sans doute *la Cène* de Giotto, placée aujourd'hui dans l'église déserte de San-Miniato. Cette composition avait dû être pour lui le sujet d'une étude assidue; car, si la forme proprement dite, si l'exactitude et la précision du dessin laissent beaucoup à désirer dans *la Cène* de San-Miniato, on ne peut nier que cette composition ne soit vraiment sublime par la naïveté des attitudes, par l'expression énergique des physionomies. La sérénité majestueuse et attentive de l'homme-Dieu, l'étonnement et la colère qui se peignent sur le visage des apôtres, la confusion de Judas et la douleur de saint Jean penché sur l'épaule du Christ rangent l'œuvre de Giotto parmi les monumens les plus importans de l'art moderne. Si la science du dessin a fait, depuis Giotto jusqu'à Raphaël, d'immenses progrès, il est certain que Giotto a bien rarement été surpassé dans l'expression des sentimens religieux. Les plus belles œuvres de fra Angelico n'effacent pas *la Cène* dont je parle. La *Vierge au pied de la Croix*, peinte dans le réfectoire du couvent de Saint-Marc, à Florence, si éloquente dans sa douleur, si justement, si universellement admirée, n'éveille pas dans l'ame du spectateur une sympathie plus vive, une émotion plus poignante que le saint Jean de San-Miniato. Je crois donc que Léonard, avant de se mettre à l'œuvre, a dû penser longtemps à *la Cène* de Giotto.

Mais le souvenir de Giotto n'était pas fait pour effrayer Léonard. S'il pouvait craindre en effet de ne pas surpasser l'élève de Cimabuë sous le rapport de l'expression, il était sûr de le surpasser, de l'effacer par la science, par la précision, par la construction savante de chaque figure, par le jet majestueux des draperies, par l'exécution des détails accessoires, par la distribution de la lumière; et, à moins d'être aveugle, il faut avouer que son espérance n'a pas été trompée. Léonard, comme Giotto, ayant à choisir entre les récits de la cène présentés par les quatre évangélistes, a sagement donné la préférence à saint Jean. Le récit de saint Matthieu n'est pas moins développé que celui de saint Jean; mais il est beaucoup moins pathétique, et je conçois très bien que Giotto et Léonard aient préféré saint Jean à saint Matthieu. Quant

aux récits de saint Marc et de saint Luc, comparés aux récits de saint Matthieu et de saint Jean, ils sont vraiment insignifians.

Cependant les détails mêmes fournis par l'Évangile de saint Jean sont loin de rendre plus facile la tâche du peintre qui se propose de représenter la cène. Il y a en effet dans le récit de saint Jean, si attendrissant et si animé, plusieurs élémens dont le peintre doit renoncer à faire usage. Qu'il nous suffise de mentionner le lavement des pieds, symbole touchant de charité, d'égalité fraternelle, qui troublerait l'unité de la composition. Plus je réfléchis et plus je me confirme dans la pensée que la cène est un des sujets les plus épineux que présente l'histoire de la religion chrétienne. Pour le prouver d'une façon évidente, il est inutile de recourir à l'érudition, de citer les efforts de Domenico Ghirlandajo, le maître de Michel-Ange, d'André del Sarto, de Raphaël. Le maître de Michel-Ange n'avait pas en lui-même de quoi concevoir toute l'importance, toute la grandeur d'un tel sujet. André del Sarto, excellent quand il s'agissait d'exprimer des idées simples, se trouvait embarrassé toutes les fois qu'il fallait rendre une idée complexe. Or, si la cène ou l'institution de l'eucharistie se résume d'une manière générale dans l'idée de la charité, l'expression variée des physionomies qu'il faut donner aux douze apôtres présente à l'imagination une série de problèmes difficiles à résoudre, et André n'était pas de force à triompher de tels obstacles. Quant à Raphaël, son exemple ne saurait avoir un grand poids dans la discussion malgré la grandeur de son nom, car il n'est permis qu'à l'ignorance la plus profonde de réunir dans une commune admiration les stances et les loges. Tous ceux en effet qui ont pris la peine d'étudier l'histoire de la peinture savent que les loges n'ont été pour Raphaël qu'une affaire de pure décoration. Il demeure établi que, des cinquante-deux compositions qui ornent cette élégante galerie, la première seulement, *la Création*, a été peinte de la main du maître; l'exécution du reste a été livrée à ses élèves. Or, *la Cène* fait partie des loges, et, si Raphaël a donné le dessin des cinquante-deux compositions, il est impossible de croire qu'il ait attaché à la décoration de cette galerie la même importance qu'aux chambres du Vatican. *L'École d'Athènes* et l'*Incendie du Borgo*, l'*Héliodore* et la *Dispute du saint-sacrement* occupaient dans la pensée de Raphaël une tout autre place que la décoration des loges, et la part personnelle qu'il a prise aux peintures des stances le démontre surabondamment.

Un seul mot, selon moi, suffit à caractériser dignement *la Cène* de Léonard : c'est l'effort suprême du génie humain. Et, pour accepter cette affirmation, il suffit de passer quelques matinées dans le réfectoire de Sainte-Marie-des-Graces, car, sur treize têtes, trois seulement, les trois dernières, placées à droite du spectateur, sont à l'état de pastel

à demi effacé; toutes les autres se voient parfaitement, pourvu qu'on se place à une distance convenable. La porte percée sous la table par les dominicains, aujourd'hui condamnée et murée, et qui a coupé les jambes du Christ, n'a troublé en rien la grandeur, la sérénité, la clarté de la composition. Léonard s'est efforcé de prêter à chaque tête une expression individuelle, et sa volonté s'est pleinement réalisée. Pour ceux qui ont étudié avec attention le Nouveau Testament et qui ont comparé l'un avec l'autre les quatre évangélistes, c'est un travail curieux de suivre la pensée de Léonard dans ses moindres détails. L'auteur, en effet, ne s'est pas contenté de varier l'expression des physionomies, le sens des attitudes, selon le caractère que la tradition chrétienne prête à chaque personnage : il a voulu marquer la parenté des apôtres entre eux ou des apôtres avec le Christ; en un mot, il n'a rien négligé pour épuiser toutes les données secondaires dont se compose la donnée principale. Ce qui frappe d'abord le spectateur dans cette admirable peinture, c'est la tête du Christ empreinte d'une divine charité, d'une résignation sublime. Il suffit de la regarder pendant quelques minutes pour estimer à sa juste valeur l'anecdote racontée par Vasari. Le biographe toscan assure que Léonard, désespérant de trouver sur la terre le type de la beauté divine incarnée dans la forme humaine, laissa le Christ inachevé. Or, le Christ de Sainte-Marie-des-Graces est aussi complétement achevé que les douze apôtres, et nous possédons sur cette tête un document qui nous manque pour les autres. J'ai vu dans la galerie de Brera une étude au pastel qui a servi de modèle pour le Christ. On aime à comparer cette étude à la tête peinte sur la muraille. Le pastel a quelque chose de maladif. On sent que le modèle transcrit littéralement ne suffirait pas à la tradition évangélique. La tradition dit en effet que le Christ, même à sa dernière heure, gardait encore une beauté divine, et le pastel de Brera ne satisfait pas à cette condition; mais Léonard, avec un art merveilleux, a su interpréter, agrandir, embellir son modèle, si bien que le pastel se retrouve tout entier dans le réfectoire de Sainte-Marie, et qu'il a cependant perdu, comme par enchantement, son expression maladive. Je ne crois pas que Léonard ait peint séparément toutes les têtes de *la Cène* après les avoir dessinées au pastel. Quel que fût son désir de bien faire, il est évident qu'il aurait usé son ardeur dans ce double travail, et n'aurait abordé qu'avec dégoût son œuvre définitive; mais je crois très volontiers à l'authenticité du pastel conservé dans la galerie de Brera, et je regrette bien vivement que les apôtres dessinés de la même manière, et vus à Rome par Angelica Kauffmann, aient quitté l'Italie pour passer en Angleterre.

Il n'y a pas, dans *la Cène* de Léonard, une seule tête dont l'expression soit livrée au hasard, dont les traits soient assemblés d'après le

souvenir, sans tenir compte d'une volonté préconçue. Si la mémoire joue un grand rôle dans cette vaste composition, si le carnet que l'auteur portait toujours à sa ceinture, où il crayonnait toutes les têtes qui le frappaient par leur grandeur ou leur singularité, a été consulté avec profit, il faut reconnaître que la méditation et la volonté ont le pas sur la mémoire. Léonard a interrogé comme renseignement ce qu'il avait vu, ce qu'il avait transcrit; mais il n'a jamais accepté la réalité qu'en raison de sa conformité avec l'idée qu'il voulait exprimer, et c'est là ce qui assure à *la Cène* de Sainte-Marie une grandeur, une beauté de premier ordre. Chacun des apôtres, aussi bien que le Christ, peut fournir le sujet d'une étude approfondie. Chaque trait du visage, chaque mouvement a sa raison d'être, et jamais, je crois, la prévoyance n'a reçu une plus large, une plus constante application : c'est la mise en œuvre la plus parfaite que je connaisse des théories exposées par la philosophie sur le développement de l'intelligence dans l'ordre esthétique. Voir, savoir, se souvenir, choisir, transformer, vouloir, exprimer, tous ces momens de la pensée sont parcourus par Léonard avec une puissance, une sécurité que personne n'avait connue avant lui, que personne après lui n'a surpassée. Et, chose digne de remarque, cette profondeur de savoir, cette persévérance dans la méditation, cette obstination dans la prévoyance, n'ont pas laissé leur empreinte dans la composition. Sans doute, à moins d'être séparé de la lumière par une triple taie, il est impossible de voir dans *la Cène* de Sainte-Marie-des-Graces une œuvre improvisée; mais rien cependant, au premier aspect, n'exclut l'idée de spontanéité. L'étude et la réflexion peuvent seules démontrer toute l'étendue des travaux préliminaires auxquels Léonard a dû se livrer avant de prendre le pinceau. Comme rien dans les physionomies, dans les attitudes, ne viole les lois de la vraisemblance, il est permis à la foule de voir dans ce poème, si simple et si grand, une œuvre née sans effort. Les hommes du métier et tous ceux qui, sans manier le pinceau, ont consacré quelques années de leur vie à l'analyse de l'imagination manifestée sous ses formes diverses, devinent sans peine tout ce que *la Cène* a dû coûter à Léonard, et ne peuvent cependant refuser de reconnaître que, dans cette composition capitale, la science la plus sévère n'a pas attiédi le souffle de l'inspiration.

Au reste, je dois avertir les lecteurs qui n'ont pas visité la Lombardie que les gravures données en Europe comme des copies de *la Cène* sont d'une infidélité révoltante. La plus célèbre de toutes, celle de Morghen, peut, à bon droit, passer pour une caricature. Il semble que tous les graveurs qui ont entrepris de traduire l'œuvre de Léonard se soient donné le mot pour détourner les yeux avant de commencer leur travail. Morghen en particulier s'est efforcé de changer le caractère de toutes les têtes, et je dois convenir qu'il y a parfaitement réussi. J'in-

cline même à penser qu'avant de prendre le burin il a dû dessiner d'après nature les têtes qu'il voulait substituer aux têtes de Léonard. Les autres gravures que j'ai vues, exécutées, disait-on, d'après *la Cène* de Milan, n'étaient guère moins infidèles. Seulement il y avait dans leur infidélité quelque chose de moins résolu. Il est probable d'ailleurs que les trois quarts au moins de ces prétendus traducteurs n'avaient pas jugé à propos de faire le voyage de Lombardie pour voir le modèle qu'ils voulaient copier. Il faut donc aller à Milan pour connaître dans toute sa vérité l'œuvre principale de Léonard. Sans doute la gravure, si fidèle qu'elle soit, ne peut jamais dispenser de la vue de l'œuvre même; il n'y a donc rien d'absolument inattendu dans la destinée de *la Cène*. Cependant Raphaël, Michel-Ange et Rubens ont été mieux traités que Léonard. Si Volpato n'a pas traduit les stances du Vatican de façon à rendre inutile le voyage de Rome, si le Mantouan ne donne pas une idée complète du *Jugement dernier*, si Bolswert, malgré sa prodigieuse habileté, n'a pas dérobé à Rubens la magie de sa couleur, Volpato, le Mantouan et Bolswert sont bien plus près de leurs modèles que Morghen de Léonard. J'ai vu dans les cartons de M. Charles Gleyre quelques têtes dessinées à Sainte-Marie-des-Graces où se retrouve tout entier l'accent du modèle. C'est la seule copie qui m'ait rappelé le réfectoire des dominicains.

Obligé de quitter la Lombardie, où ses talens demeuraient sans emploi, Léonard résolut de retourner à Florence avec son fidèle ami, fra Luca Paciolo. Nommé par César Borgia inspecteur-général de toutes les places fortes dont Louis XII avait assuré la possession au duc de Valentinois, il parcourut une grande partie de l'Italie, profitant de ses fonctions d'ingénieur militaire pour observer avec une attention scrupuleuse tout ce qui s'offrait à ses regards, tout ce qui pouvait susciter dans son intelligence la création d'une théorie nouvelle ou l'application d'une théorie déjà connue, depuis la fontaine de Rimini, dont les eaux, en tombant dans la vasque, éveillaient en lui des idées musicales, jusqu'aux ondes marines de Piombino, dont la succession suscitait dans son esprit inventif de nouvelles formules scientifiques. Pourquoi renonça-t-il au service de César Borgia? Nous ne le savons pas. Revenu à Florence, il fut chargé par le gonfalonier Soderini de peindre sur une muraille du palais de la seigneurie, dans la salle du Pape, *la défaite de Piccinino*, capitaine-général du duc de Milan, à la bataille d'Anghiari, livrée en 1440. Le carton de cette peinture, exécuté dans le couvent de Santa-Maria-Novella, est aujourd'hui perdu; mais nous pouvons juger de ce qu'il valait, des progrès immenses qu'il signalait dans l'art de la composition et du dessin, d'après les documens qui nous sont restés. Je ne parle pas des éloges prodigués à ce carton par Vasari, car le biographe toscan ne mesure pas toujours le bruit et l'emphase

de ses paroles à la valeur réelle de l'œuvre dont il s'occupe; mais nous possédons une gravure d'Edelinck, exécutée, à ce qu'on croit, d'après un dessin de Rubens, et l'*Etruria Pittrice* a reproduit une partie du même carton, dont le dessin est attribué au Bronzino. Or, quoique la gravure d'Edelinck et la gravure de l'*Etruria Pittrice* ne procèdent pas directement de l'œuvre originale de Léonard, on ne peut cependant contester d'une façon absolue l'autorité de ces copies, car elles sont dues à deux hommes dont le savoir et l'habileté sont depuis longtemps établis. Nous pouvons d'ailleurs contrôler ces deux gravures par deux passages tirés des manuscrits de Léonard : l'un qui se rapporte directement à la bataille d'Anghiari, et qui offre la description de cette bataille dans ses moindres détails, depuis les faits réels jusqu'aux épisodes purement légendaires, l'autre qui renferme des préceptes généraux applicables à la peinture des batailles, et dont plusieurs parties s'accordent merveilleusement avec les gravures d'Edelinck et de l'*Etruria Pittrice*. On sait que Raphaël, occupé à Sienne des peintures de la bibliothèque dont il avait fourni les cartons à son condisciple Pinturicchio, vint à Florence pour étudier le carton de Léonard, exposé dans le palais de la seigneurie, en même temps que le carton de Michel-Ange, dont le sujet était pareillement tiré de l'histoire toscane. Thomas Lawrence possédait un dessin de Raphaël, dans un coin duquel le jeune élève du Pérugin avait reproduit à la plume un épisode du carton de Léonard. Il n'est donc pas impossible d'estimer la valeur de ce carton, au moins d'une façon approximative, sous le rapport de la composition et de l'élégance. On retrouve dans les documens que j'ai cités la grandeur, l'énergie et la grace des cavaliers du Parthénon. Léonard avait-il sous les yeux quelques dessins exécutés d'après les Panathénées, d'après le combat des Lapithes et des Centaures? A cet égard, les biographes sont muets. Nous savons, il est vrai, que Raphaël envoya en Grèce plusieurs de ses élèves pour dessiner les ruines du Parthénon, lorsqu'il entreprit la décoration du Vatican; mais l'arrivée de Raphaël à Rome est de 1508, et le carton de Léonard à Florence est de 1503. Il est donc permis de supposer que les chevaux de la *Bataille d'Anghiari* relèvent directement des études spéciales que Léonard avait faites d'après nature, et le talent de son maître Andrea del Verocchio devait d'ailleurs diriger naturellement ses études de ce côté. Je ne parle pas d'une lithographie publiée en France comme offrant la composition complète du carton de Léonard. Cette lithographie, pour tous les hommes éclairés, n'est qu'une pure mystification, et je me sers d'un terme indulgent. Malheureusement la manière inusitée dont Léonard avait préparé la muraille destinée à recevoir sa peinture altéra singulièrement les premières figures transcrites d'après le carton, et Léonard, pour couper court aux accusations calomnieuses qui le pour-

suivaient, rendit au gonfalonier Soderini l'argent qu'il avait reçu. Au reproche de friponnerie fondé sur l'ignorance et la sottise, il répondit par le remboursement intégral des avances qui lui avaient été faites; c'était la seule manière de confondre ses calomniateurs.

Mené à Rome par Julien de Médicis, à l'avénement de Léon X, son frère, au pontificat, il fut chargé de quelques travaux, mais dut bientôt y renoncer en voyant la manière railleuse dont ses efforts étaient accueillis. Le pape, qui lui avait commandé une sainte famille pour sa belle-sœur, pour une princesse de Savoie fiancée à son frère Julien, apprenant qu'il s'occupait à distiller des huiles pour la composition d'un nouveau vernis, le déclara incapable sans plus ample examen. « Puisqu'il songe à la fin, dit Léon X, avant de songer au commencement, il ne fera jamais rien. » Et les courtisans applaudirent à cette saillie, comme s'ils eussent entendu une des plus fines railleries d'Aristophane ou de Lucien. Cependant le tableau destiné à la belle-sœur de Léon X fut achevé, et, s'il faut en croire Amoretti, il serait aujourd'hui passé en Russie. Du reste, si Léonard renonça au plus grand nombre des travaux qui lui étaient offerts ou promis, il ne quitta cependant pas Rome sans laisser une trace durable de son savoir et de son génie. La *Vierge* de Sant' Onofrio est, en effet, une des plus charmantes créations de son pinceau. Si cette *Vierge*, comme on l'assure, a été retouchée par Palmaroli, il faut convenir que la retouche a été exécutée avec une discrétion, une réserve, une prudence, à laquelle nous ne sommes pas habitués. Les Poussin, les Salvator et les Titien de notre galerie en savent bien quelque chose. Retouchée ou non par Palmaroli, et j'avoue qu'il ne m'a pas été possible de vérifier cette assertion, la *Vierge* de Léonard, peinte à fresque au fond d'une galerie du couvent, mais très bien éclairée, placée sous verre comme une relique, est aujourd'hui encore d'une fraîcheur admirable, quoiqu'elle soit achevée depuis trois cent trente-six ans. Si Léonard, docile aux traditions vulgaires, eût consenti à peindre *la Cène* de Sainte-Marie-des-Graces et la *Bataille d'Anghiari* d'après les procédés qu'il a employés à Sant' Onofrio, l'Europe pourrait aujourd'hui étudier ces deux chefs-d'œuvre dans toute leur splendeur, dans toute leur nouveauté. Il y a, dans la *Vierge* de Sant' Onofrio une grace, une pudeur, une béatitude, une suavité de sourire que Léonard n'a jamais surpassée. Le Christ placé dans les bras de la Vierge ravit par son enjouement enfantin. Quant au donateur, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, et dont la tête figure dans cette composition, sa physionomie exprime heureusement un mélange de bonhomie et de gravité. Combien ne devons-nous point déplorer que Léonard, avant de se résigner aux procédés de la fresque, éprouvés depuis long-temps, ait tenté à Milan et à Florence des essais si malheureux! Fra Angelico dans la chapelle de Nicolas V, Signorelli

à Orvieto, avaient montré toute la valeur, toute la sécurité de cette méthode. Pourquoi l'élève du Verocchio n'a-t-il pas consenti, pour l'emploi des couleurs au moins, à suivre leurs traces? Nous aurions devant nous, vivantes et fraîches, deux œuvres dont l'une est depuis long-temps profondément altérée, dont l'autre, par le fragment qui nous reste, mérite d'éternels regrets.

Avant son voyage à Rome, Léonard avait composé à Florence, pour l'église des Servi, le carton d'une sainte famille qu'il n'a jamais exécutée, la Vierge sur les genoux de sainte Anne, avec le Christ et saint Jean. Ce carton fut pendant plusieurs jours la grande affaire de Florence. La foule se pressait au couvent des Servi pour admirer l'œuvre de Léonard, et cette œuvre n'a jamais été exécutée par l'auteur du carton. Il paraît d'ailleurs que la pensée primitive de cette composition a été plusieurs fois modifiée, car Milan, Londres et Paris nous la présentent sous des formes diverses et avec d'égales garanties d'authenticité. C'est à ce même voyage qu'il nous faut rapporter *la Ginevra* d'Amerigo Benci, dont la trace est aujourd'hui perdue, et *Monna Lisa del Giocondo*, payée par François Ier quatre mille écus d'or, et placée dans la galerie du Louvre. Or, la *Monna Lisa* résume, à notre avis, le savoir entier de Léonard. Toutes les études, tous les efforts du maître se trouvent résumés dans cet incomparable morceau. Vasari nous dit que Léonard travailla quatre ans à ce portrait. Pour ma part, je n'en crois rien. C'est une de ces hâbleries si communes chez le biographe toscan comme chez son compatriote Benvenuto Cellini, qu'il ne faut pas prendre au sérieux. Que Léonard, qui, dans l'espace de trois ans, a peint le Christ et les douze apôtres à Sainte-Marie-des-Graces, ait employé quatre ans à peindre *Monna Lisa*, je ne le croirai jamais. C'est un conte bon tout au plus pour amuser les enfans. Qu'il ait égayé son modèle par une musique sans cesse renouvelée, à la bonne heure, je le crois volontiers, et le divin sourire qui rayonne dans les yeux et sur les lèvres de Monna Lisa donne à cette assertion de Vasari une pleine vraisemblance. La couleur de cet admirable portrait, peint sur bois, a singulièrement changé depuis trois siècles. D'après le témoignage des contemporains, les yeux humides, les lèvres vermeilles, luttaient d'éclat et de réalité avec la nature même. Le sang courait sous la peau et se laissait deviner. Aujourd'hui, par l'altération de la couleur, toutes ces merveilles ont disparu; mais, par une combinaison de circonstances difficile à expliquer, cet admirable portrait, tout en perdant ses couleurs primitives, a conservé une délicieuse harmonie. Le ton des chairs est maintenant d'un gris bleu; le front, les joues et les mains ne laissent plus deviner le sang qui court sous la peau; les yeux ont perdu leur humidité veloutée, la bouche son incarnat, et pourtant, malgré ces altérations profondes, la beauté de Monna Lisa est restée ce qu'elle était

il y a trois siècles, un prodige de grace, de jeunesse et de sérénité. Le regard légèrement ironique, les fossettes placées aux coins de la bouche, donnent à la physionomie de Monna Lisa un accent incomparable que l'on n'a jamais dépassé. Les mains sont modelées avec une finesse, une élégance qui ne laisse rien à désirer. Les cheveux, le cou et la poitrine sont traités avec une précision désespérante; l'œil ne se lasse pas de contempler ce beau visage qui respire le bonheur, où les passions n'ont encore gravé aucune ride, mélange idéal de jeunesse, d'intelligence et de bonté. Tout a changé depuis trois siècles, et tout est demeuré, après le changement, si parfaitement harmonieux, qu'à peine l'œil s'aperçoit-il des altérations profondes que la couleur a subies, et dont le temps n'est pas seul responsable, car bien des œuvres antérieures au portrait de Monna Lisa ont gardé leur fraîcheur et leur nouveauté. C'est surtout à Léonard lui-même qu'il faut rapporter la transformation de ses œuvres. Toutefois, si le portrait de Monna Lisa n'a plus aujourd'hui la fraîcheur et l'éclat qui éblouissaient Florence au commencement du XVIe siècle, c'est toujours un modèle de dessin, un des masques les plus fins qu'on puisse citer dans l'histoire entière de la peinture. La *Vierge sur les genoux de sainte Anne* que nous voyons au Louvre est probablement l'œuvre de Salaï ou de Luini, car nous savons que François I[er] a vainement insisté pour que Léonard exécutât lui-même le carton qu'il avait apporté de Florence. Les autres œuvres du même maître que nous possédons à Paris, si j'en excepte le portrait de femme qui s'est appelée tour à tour, sans fondement, Anne de Boleyn et la belle Féronnière, et qui maintenant s'appelle sans preuves Lucrezia Crivelli, bien qu'ils se recommandent par des qualités éminentes, ne méritent pas la même attention que Monna Lisa; ils ont presque tous subi des retouches fâcheuses, depuis le *Saint Jean* jusqu'à la *Vierge aux Rochers*.

Le traité de peinture publié à Paris, à Rome et à Milan, sous le nom de Léonard n'est certainement pas le traité qu'il avait composé. C'est un recueil de notes qui ont pu, qui ont dû servir à la composition du traité, mais il est impossible d'accepter cet assemblage comme une œuvre définitive. A côté de préceptes excellens, fondés sur l'étude de la nature, de conseils techniques dont la justesse ne saurait être révoquée en doute, on y trouve une foule de maximes banales qui amènent le sourire sur les lèvres, et que sans doute Léonard avait transcrites sans y attacher grande importance. Parmi les trois cent soixante-cinq chapitres dont se compose l'édition de Milan, il y en a plus d'un qu'on ne peut lire sans étonnement, et dont l'évidence n'a rien à démêler avec l'enseignement d'une science ou d'un art quelconque. Autant vaudrait signaler la différence du jour et de la nuit, de l'air et de l'eau, de la flamme et de la neige. Ces prétendus chapitres, qui souvent n'ont pas

plus de six lignes, ou ne signifient rien ou rappellent des vérités tellement connues, tellement à l'abri de toute contestation, qu'elles peuvent à bon droit passer pour trop vraies. Rubens avait raison quand il appelait ce prétendu traité un recueil de lieux communs; car, si l'on peut y puiser des leçons très profitables sur la manière de placer le modèle, sur la distribution de la lumière et des ombres, sur la méthode la plus sûre pour exprimer le relief des corps, on y rencontre à chaque page des puérilités que Léonard n'a certes jamais tirées de son cerveau. Le volume publié en 1651 par Dufresne, et plus tard réimprimé à Rome et à Milan avec de nombreuses additions, ne peut être jugé comme un traité de peinture. C'est un recueil de notes choisies sans trop de discernement dans les manuscrits de Léonard et classées sans logique, sans prévoyance.

Le prétendu traité d'hydraulique publié à Bologne en 1828 n'est pas davantage l'œuvre composée sous ce titre par Léonard. C'est, comme le traité de peinture que nous possédons, un recueil de notes et rien de plus. Cependant la valeur scientifique de ce dernier recueil, de l'avis unanime des hommes compétens, dépasse de beaucoup la valeur esthétique et technique du volume donné comme traité de peinture.

Les manuscrits de Léonard, dont la plus grande partie est malheureusement perdue, mais dont plusieurs volumes sont conservés dans les bibliothèques de Milan, de Londres et de Paris, prouvent clairement qu'il avait embrassé le cercle entier des connaissances humaines, depuis l'astronomie jusqu'à l'anatomie comparée. Non-seulement il avait étudié l'algèbre, la géométrie, la mécanique rationnelle dans toute leur généralité, et enrichi ces trois branches du savoir humain de solutions nouvelles, mais il avait deviné le mouvement de la terre autour du soleil long-temps avant Copernic, dont les découvertes n'ont été publiées qu'après sa mort, c'est-à-dire vingt-quatre ans après la mort de Léonard. Il avait étudié la théorie des marées. Il avait compris le rôle de l'air dans la combustion et dans la respiration, qui n'est pour les physiologistes qu'une forme particulière de la combustion. Il avait des idées justes sur le poids, la condensation et la raréfaction de l'air, sur l'ascension et la chute des corps à la surface du globe, sur la scintillation des étoiles, sur la vision, sur l'hygrométrie. En creusant des canaux, il avait été amené à observer les différentes couches du globe, les débris fossiles du règne végétal et du règne animal, et il avait tenté de classer ces débris. Il n'avait négligé aucune partie de la science humaine, et, non content d'apprendre tout ce que savaient ses contemporains et d'agrandir le champ de la pensée par ses observations assidues, par ses méditations persévérantes, il poursuivait avec une égale ardeur l'application de ses théories à l'industrie. Un jour il inventait une machine pour tondre le drap, le lendemain un balancier

pour frapper la monnaie, ou un appareil pour soutenir l'homme sur l'eau ou dans l'air. L'invention, sous toutes ses formes, était son bonheur, sa vie. Ce qu'il a dépensé d'intelligence, de volonté, pour élargir le domaine de la science, ne saurait se calculer. A compter seulement les voies qu'il a tentées, les voies qu'il a ouvertes, l'œil se trouble, et la pensée demeure confondue. On se demande comment un seul homme a suffi à l'accomplissement d'une pareille tâche. Quoique Léonard soit mort à soixante-sept ans, non pas dans les bras de François Ier, qui était à Saint-Germain-en-Laye, mais au château de Cloux, près d'Amboise, dans les bras de Francesco Melzi, on a peine à comprendre que l'intelligence la plus pénétrante, la plus active, ait trouvé dans cette longue carrière le temps de poser si clairement tant de problèmes nouveaux, et surtout de les résoudre avec tant de précision.

Après ce rapide coup d'œil sur les travaux encyclopédiques de Léonard, il nous reste à marquer sa place dans l'histoire de la peinture; car, bien qu'il ait cultivé avec un égal bonheur les trois arts du dessin, il nous est bien difficile d'apprécier son mérite comme architecte et comme sculpteur. Où sont les monumens qu'il a bâtis? Les armées de Louis XII et de François Ier les ont renversés. On dit, il est vrai, qu'il a fourni à Francesco Rustici les modèles des trois statues placées sur l'une des portes du baptistère de Florence; mais peut-être s'est-il borné à aider Rustici de ses conseils. C'est comme peintre que Léonard appartient à l'histoire, c'est comme peintre qu'il s'agit de le caractériser. Né trente et un ans avant Raphaël, vingt-six ans avant Michel-Ange, quarante-deux ans avant le Corrége, il n'a certainement exercé aucune action sur le second; le carton de la *Bataille d'Anghiari* n'a pas laissé de trace dans *le Jugement dernier*. Michel-Ange a poursuivi sa route sans s'inquiéter de la méthode choisie par son rival; mais il est incontestable que Raphaël et le Corrége doivent beaucoup à Léonard. Les chambres du Vatican, commencées cinq ans après l'achèvement du carton de Léonard, ont gardé le souvenir de cette leçon éloquente. Raphaël n'avait pas besoin des conseils du Vinci pour donner à ses madones la grace divine qui règle tous leurs mouvemens; dans *l'École d'Athènes*, dans l'*Héliodore*, il s'est souvenu du Vinci, comme il s'est souvenu de Michel-Ange dans l'*Incendie du Borgo*, dans *les Sibylles* de Sainte-Marie de la Paix, dans l'*Isaïe* de Saint-Augustin. C'est à Léonard plus encore qu'à Michel-Ange que Raphaël doit l'agrandissement de sa manière, et j'ajoute que l'étude de Léonard était pour Raphaël beaucoup plus profitable que l'étude de Michel-Ange; car la peinture de Léonard, plus savante que la peinture de Raphaël, ne la contredit pas, tandis que la peinture de Michel-Ange, appuyée sur un savoir non moins positif, mais plus fastueux, plus heureux, plus empressé de se montrer, s'ac-

corde plus difficilement avec les habitudes et le génie de Raphaël. Je sais que la voûte de la Sixtine ne mérite pas ce reproche et que Michel-Ange a traité les premiers chapitres de la Genèse avec une grace, une simplicité que Raphaël n'a jamais surpassée; mais *les Prophètes* et *les Sibylles* suffisent à justifier la remarque précédente. Ainsi, bien que Raphaël ne soit pas l'élève de Léonard, il est permis d'affirmer que Léonard a profondément modifié le style de Raphaël. Il faudrait fermer les yeux pour ne pas voir la parenté qui les unit. Raphaël, malgré l'abondance, malgré la spontanéité de son génie, a dû sentir de bonne heure que le génie sans le secours de l'étude ne tarde pas à trébucher; il avait vingt ans quand il vint à Florence voir le carton de la *Bataille d'Anghiari*, et les travaux exécutés à Rome pendant les douze dernières années de sa vie portent la trace de ce voyage.

Quant au Corrége, l'action exercée sur lui est encore plus facile à démontrer. Bien que la grace soit loin assurément de résumer le mérite entier du Corrége, bien que la coupole de Parme et les deux fresques détachées des portes de la même ville qu'on admire aujourd'hui dans la galerie et dans la bibliothèque soient empreintes d'une grandeur incontestable, bien que le *Saint Jérôme* offre le même caractère, cependant il y a dans les madones du Corrége, dans le regard et le sourire de toutes les femmes, de tous les enfans créés par son pinceau, quelque chose qui rappelle la manière de Léonard. Si le dessin du Corrége n'a pas la simplicité sévère de Léonard, si le style de ses compositions n'est pas d'un goût aussi pur, on ne peut nier toutefois qu'il n'ait profité de ses leçons pour le modelé, pour la distribution de la lumière. Il y aurait de la puérilité à vouloir établir une comparaison entre les œuvres de Léonard et les œuvres du Corrége, à tenter de retrouver le second dans le premier. Il suffit d'indiquer les traits de ressemblance, les signes de filiation; aller plus loin serait dépasser le but.

J'ai dit pourquoi Léonard est demeuré sans action sur Michel-Ange; je n'ai pas à y revenir.

Mais ce n'est pas assez d'avoir marqué la place de Léonard dans l'histoire de la peinture; il faut chercher dans la vie, dans la destinée de ses ouvrages une moralité, un conseil. A Dieu ne plaise que je veuille lui reprocher le caractère encyclopédique de ses études! La poursuite de la vérité n'avait pas à ses yeux moins d'importance et de grandeur que le culte de l'art. Quoique la plupart de ses découvertes scientifiques soient demeurées sans influence sur les progrès de l'esprit humain, aujourd'hui qu'elles sont révélées, nous devons lui en tenir compte. Cependant, à ne considérer Léonard que dans le domaine purement esthétique, dans le domaine de la peinture, il me semble qu'il y a une leçon à tirer du petit nombre de ses ouvrages, et surtout de

ses ouvrages inachevés. Il ne se contentait pas de se proposer pour but la beauté parfaite, il voulait établir la perfection dans les moyens mêmes d'exprimer la beauté. Après avoir étudié le visage humain sous les formes les plus variées, comme on peut le voir dans les collections de Caylus, d'Hollar, de Chamberlain, de Bartolozzi; après avoir réuni laborieusement tous les traits dont se compose l'expression des passions, il voulait sans cesse modifier les moyens matériels dont une longue tradition avait démontré la puissance et la fidélité. Or, c'est à ce désir immodéré de perfectionner toute chose, depuis la composition des couleurs jusqu'à la composition des vernis, à cette habitude constante de ne jamais s'en tenir aux méthodes éprouvées depuis long-temps, que nous devons attribuer l'altération rapide et profonde des ouvrages de Léonard. Il faut donc, dans la poursuite même de la perfection, savoir s'arrêter à temps, et surtout ne pas vouloir tout faire par soi-même. Le champ de l'art est bien assez vaste sans y ajouter encore le champ de l'industrie. Si Léonard se fût contenté des procédés vulgaires, *la Cène* de Milan serait aujourd'hui aussi jeune, aussi fraîche que *l'École d'Athènes*. Il y a donc dans la destinée des œuvres de Léonard une leçon qui ne doit pas être négligée : que les peintres poursuivent, comme lui, la perfection de la beauté, qu'ils apprennent à son école l'art trop oublié de se contenter difficilement, et qu'ils s'en tiennent pour l'expression de leur pensée aux moyens matériels éprouvés depuis long-temps.

GUSTAVE PLANCHE.

LES RÉCITS

DE

LA MUSE POPULAIRE.

LE KACOUSS DE L'ARMOR.

I. — LA FILLEULE DE LA VIERGE ET LE FILS DU DIABLE.

A l'ouest de l'Armor finistérien s'étend une longue pointe granitique dont l'extrémité se bifurque et forme les deux presqu'îles de Kelern et de Crozon. La dernière de ces presqu'îles dessine un des côtés de la magnifique baie de Douarnénez, ce lac marin au fond duquel dort la mystérieuse cité du roi Gralon. On peut trouver des horizons moins monotones, des rocs aussi bouleversés, des terrains encore plus écorchés par la rafale; mais on chercherait vainement un site dont le caractère fût plus complet. Ce qui distingue le paysage qu'on découvre du haut de cette dune, c'est une harmonie indéfinissable; ce sont les falaises pierreuses le long desquelles coulent des traînées de bruyères en fleurs, les volées de goëlands gris tournoyant au-dessus des enceintes druidiques, les linceuls d'algues fauves qui enveloppent les récifs et dont les plis flottent dans les remous; c'est le mélange de grèves, d'écumes, de débris de naufrages, et, par-dessus tout, cette respiration

rauque de l'Océan dont les intermittences régulières semblent mesurer le temps. Ailleurs, l'aspect séduit par la variété, ici il impose par son unité : la même impression vous arrive par tous les sens, et cette impression a je ne sais quoi de fortifiant et d'austère. La brise de mer est d'une nature purifiante; comme l'air des montagnes, elle produit une sorte d'excitation salutaire; après l'avoir respirée, on se sent plus d'activité, plus d'initiative; la grandeur du spectacle réagit au dedans et communique à l'être intérieur son énergique gravité. J'éprouvais d'autant plus vivement cette impression, que je retrouvais les rudes paysages de la Bretagne après un long séjour dans l'énervante atmosphère des villes. Ce que je revoyais avait en quelque sorte pour moi le charme du souvenir et celui de la nouveauté. Je reconnaissais mes sensations d'autrefois, mais ravivées et plus entières.

Après m'être arrêté au cap La Chèvre, je me dirigeais vers le nord en suivant le promontoire. J'avais passé Rostudel; j'apercevais en avant quelques arbres rabougris, et, derrière leur feuillage échevelé par la brise, le hameau de Kercolleorc'h, lorsque mon œil s'arrêta, à gauche. sur une étroite oasis dont la verdure rayait la brande. C'était une petite ravine de quelques pas s'inclinant vers la baie et que vivifiait une source appauvrie par les chaleurs de juillet. Au plus profond de ce pli de terrain, quatre pierres brutes avaient été disposées de manière à former une sorte de fontaine que protégeaient quelques touffes de saules. Une jeune paysanne s'y tenait assise, le bras appuyé sur sa cruche de terre de Cornouaille, dont l'orifice était recouvert d'une toile fine et blanche. L'arrangement de son costume flétri témoignait d'un goût remarquable. La coiffe de toile rousse encadrait avec soin l'ovale un peu large du visage; un petit mouchoir de cotonnade brune évasait gracieusement ses plis sur la nuque et enveloppait les épaules comme deux ailes; une jupe bordée de rouge retombait jusqu'au-dessus de la cheville, et laissait voir deux pieds nus d'une forme parfaite et de la couleur du bronze florentin.

Je m'étais arrêté pour la regarder; elle me salua d'un de ces *bonjours* cadencés qui donnent tant de grace caressante au vieux langage celtique. Je m'approchai, attiré par la douceur de la voix et par la fraîcheur de la source. En me voyant essuyer mon front, la Rébecca armoricaine me demanda si je voulais boire, et, sur ma réponse affirmative. elle souleva la cruche en riant et approcha le goulot de mes lèvres. Comme je la remerciais à la manière bretonne en lui souhaitant *la bénédiction de Dieu,* le pas d'un cheval retentit au revers du coteau, et la silhouette d'un meunier se dessina au détour de la montée. C'était un homme encore jeune, à la mine ironique, et vêtu d'un habit de couleur opale qui dénonçait sa profession. Assis de côté sur ses sacs de farine, il cheminait en sifflant et battait la mesure des deux pieds

contre les flancs de sa monture. Habitué à cette excitation régulière, l'animal n'y prenait point garde, et s'avançait d'un pas philosophique comme trop blasé sur les choses de ce monde pour s'émouvoir ni se hâter. Le nouveau venu salua la petite paysanne par son nom.

— Que la Trinité nous aide! dit-il en riant; voici Dinorah qui tient auberge sur la lande pour les gentilshommes de passage.

— Continuez votre chemin, Guiller *Trois-Bouches*, répondit Dinorah en riant; il n'y a ici que de l'eau de fontaine, et vos pareils n'aiment que l'*eau de feu* (1).

— Par ma conscience! mon chemin est le tien, reprit le meunier, car je porte les moutures à Kercolleorc'h.

— Sauf ce que la sebile du moulin en aura retiré, dit la jeune fille malignement.

Je souris de cette allusion aux habitudes connues des meuniers bretons, trop sujets à dîmer sur les grains qui leur sont confiés. Guiller hocha la tête. — Vous entendez *la langue de malice* (*gour lanchenn*), dit-il en se tournant vers moi; je l'ai vue trop petite pour m'appeler par mon nom, et maintenant elle pourrait plaider contre un avocat. Que je sois damné si Dieu n'a pas donné aux femmes la parole qu'il a retirée au serpent!

Dinorah se mit à rire.

— Les plus faibles ont droit de se défendre, fit-elle observer; le ver de terre lui-même se redresse contre celui qui l'écrase.

Guiller secoua la tête. — Oui, oui, continua-t-il ironiquement, *la petite sainte* n'aime pas les curieux, et, comme les chiens de métairie, elle aboie de loin.

— Les bons chiens n'aboient pas contre les honnêtes gens! objecta finement la paysanne.

Le meunier la regarda. — Alors dis-moi un peu, reprit-il, ce que font les chiens de Kercolleorc'h quand Beuzec-le-Noir passe devant ta porte?

Dinorah ne répondit rien et rougit beaucoup; évidemment Guiller avait trouvé le point sensible. Il y appuya avec une persistance qui prouvait la rancune, et plaisanta longuement la jeune fille sur son voisin Beuzec, qui me parut être un de ces favoris pour lesquels on avoue difficilement sa prédilection. Dinorah, d'abord troublée, recouvra bientôt sa présence d'esprit, et finit par répondre avec une vivacité acérée. Tous deux épuisèrent leur malignité dans ce duel de paroles. Guiller y mit l'entrain vulgaire des railleurs de profession, la jeune fille une dextérité nerveuse et hardie dans laquelle perçait quelquefois l'amertume. Le meunier parut céder le premier.

(1) Nom breton de l'eau-de-vie.

— Sur mon baptême! le diable n'aurait pas avec elle le dernier mot, dit-il en me regardant; voici bien la preuve que ce qu'il y a de plus infatigable sur terre, c'est la mauvaiseté d'une femme.

— Vous mentez, dit vivement Dinorah: ce qu'il y a de plus infatigable, c'est la cravate d'un meunier.

— Pourquoi cela? demandai-je.

— Parce qu'au dire de la tradition, reprit la paysanne en riant, elle peut, sans se lasser, tenir toujours un coquin à la gorge.

Guiller ne parut point se fâcher de l'application du proverbe populaire. — Allons, dit-il d'assez bonne grace, la fille est bien instruite et connaît toutes les sentences de malice. Depuis que le froment a du son, les piqueurs de meule ont été exposés à la médisance et au péché. Il n'y a que les *petites saintes* qui peuvent être filleules de la vierge Marie!

La figure de Dinorah prit une expression sérieuse. — Ne riez pas des choses bénites, Guiller *Trois-Bouches*, dit-elle presque sévèrement.

— Que le *vieux Guillaume* (1) me brûle si je ris! répliqua ironiquement le meunier; tout le monde ne sait-il pas bien que tu as eu pour marraine la mère de Jésus?

— Assez! interrompit la paysanne visiblement scandalisée; mais le meunier n'était pas homme à s'arrêter dans une revanche, d'autant plus qu'il avait rencontré mon regard qui l'interrogeait.

— Monsieur ne connaît pas l'histoire! dit-il d'un ton narquois. C'était après la naissance de Dinorah; on l'avait conduite à l'église; le bedeau venait d'apporter la coquille de sel, et le recteur décrochait déjà son étole, quand on accourut dire que celle qui avait été choisie pour marraine venait de mourir. La chose parut un signe de malheur, ainsi que monsieur peut croire, et on se demandait comment l'innocente serait baptisée; mais on vit tout à coup sortir de la chapelle de la Vierge une belle créature vêtue de dentelles et de soie, qui se proposa pour tenir l'enfant, et qui, le baptême achevé, disparut sans qu'on ait pu savoir comment. Certaines gens ont dit que c'était une étrangère du haut pays venue pour voir la mer, et qui avait aidé, par hasard, à faire une chrétienne; mais ceux de Kercolleorc'h, qui ont plus d'esprit que le pauvre monde, ont assuré que c'était la vierge Marie elle-même, en raison de quoi ils ont appelé Dinorah *la petite sainte*.

Je regardai la jeune fille, et je lui demandai si ceci n'était point un conte inventé par le meunier. — Guiller sait mentir, même quand il n'invente pas! répliqua-t-elle avec une brusquerie qui indiquait une conscience blessée; mais, après tout, sa moquerie ne peut rien changer dans ce que Dieu a voulu: pour rire des étoiles, on ne les fait pas tomber du ciel! — A ces mots, elle doubla le pas, malgré la cruche

(1) Nom que les Bretons donnent au diable dans leurs plaisanteries.

qu'elle portait sur la tête, et nous devança dans le sentier, de manière à rompre l'entretien. Guiller me regarda de côté. — En voilà de la fierté! me dit-il ironiquement; la petite ne veut pas renoncer à avoir une marraine au-dessus du firmament.

Je reportai les yeux avec curiosité sur Dinorah, qui continuait à marcher devant nous. Ce n'était point la première fois que j'entendais parler de ces créatures d'élection qu'un heureux hasard avait faites les protégées de quelque sublime patron. Je savais qu'en Bretagne, où la légende chrétienne s'est partout substituée à la mythologie gauloise, où la Vierge et les saints ont remplacé les fées de l'Armor, ces interventions surhumaines ne sont point aujourd'hui même sans exemple. J'avais entendu citer la *fouacière* de Saint-Matthieu, dont l'ange Gabriel pétrissait les pains azymes, et le pilote de l'île de Batz, à qui Jésus-Christ avait appris les paroles qui *relèvent* le navire en détresse; mais c'était la première fois que je voyais de mes yeux une de ces favorites du ciel. Bien que familiarisé depuis long-temps avec les inventions de la fantaisie populaire, j'avais quelque peine à entrer dans ce nouveau domaine, à prendre au sérieux la naïveté de cette foi qui me transportait en plein moyen-âge. Je contemplais tout surpris cette pauvre paysanne qui se croyait sincèrement filleule de la reine des anges, et qui sentait sur elle une bénédiction particulière! Cette persuasion avait, du reste, imprimé à toute sa personne un caractère de pureté plus digne et plus sereine; une fois averti, on en restait frappé. C'était la grace de la jeunesse avec la fermeté de l'âge mûr et la placidité de la vieillesse. Sous cette enveloppe sans éclat, on devinait une flamme intérieure dont le reflet brillait doucement au fond de deux yeux couleur de mer. Je n'eus point le temps de demander au meunier de nouvelles explications: nous étions arrivés à une cabane de *gabarier* (1), que j'appris alors être celle du père de Dinorah. La maisonnette était de granit, couverte en ardoises, contre l'usage, et d'un aspect moins misérable que celles qui parsèment nos grèves. On avait profité d'une échancrure assez profonde du coteau pour ménager derrière la cabane un courtil bordé d'aubépines et de troënes. En avant s'ouvrait une petite crique pailletée de coquillages dont les débris nacrés étincelaient au soleil. A l'ouverture même de cette espèce de port, des filets séchaient sur le roc, et une barque était échouée; le gabarier dormait au pied du rocher, la face tournée vers le sable et le front appuyé sur ses deux bras repliés.

— Voilà Salaün qui récite la *prière de saint Lâche*, dit le meunier en me montrant le dormeur avec le manche de son fouet; ces fermiers

(1) Nom donné en Bretagne aux bateliers qui exploitent les produits maritimes, tels que varechs, galets, sables marins, etc.

de la mer sont les protégés du bon Dieu: tandis qu'ils dorment, la semaille se fait sous l'eau, leur moisson grandit, et, le jour venu, ils n'ont qu'à récolter. Je gage que le père Salaün fait maintenant quelque rêve royal! Il voit entre deux eaux le grand congre aux yeux de perle ou le banc de sardines d'argent, et il engage son ame au diable pour avoir le filet qui prend tout. Nous arrivons tout juste pour sauver un chrétien de la damnation.

A ces mots, il rapprocha ses deux mains réunies en forme de porte-voix, et poussa un de ces cris prolongés par lesquels les marins s'appellent sur mer. Le gabarier se secoua aussitôt et releva la tête. Guiller éclata de rire. — Eh bien! vieux marsouin, dit-il, tu vois que les gens de terre savent aussi parler, au besoin, la langue marine.

— J'ai cru que c'était un canonnier de marine qui me hélait, répliqua ironiquement Salaün en faisant allusion à la maladresse proverbiale de ces derniers pour tout ce qui concerne les habitudes nautiques.

— Allons, tout le monde sur le pont! reprit le meunier, qui continuait à parodier le langage du gaillard d'avant; j'apporte de quoi faire le biscuit.

Il avait délié les cordes qui tenaient les sacs de mouture attachés sur le bât; Salaün vint l'aider. Je profitai du moment pour m'informer des moyens de visiter les belles grottes de Morgate; Salaün m'offrit sa barque, nous tombâmes d'accord du prix, et il fut convenu que nous partirions à la descente de la marée, qui était alors *étale*. En attendant, je gravis le rocher qui fermait au nord la petite crique, et le lac de Douarnénez m'apparut sous les lueurs déjà obliques du soleil. Les côtes brunes s'arrondissant autour des eaux bleues, çà et là empourprées par des rayons plus vifs ou moirées par de blanches lueurs, donnaient à la baie entière l'apparence d'un gigantesque coquillage aux bords rugueux et à l'intérieur irisé de nacre. On apercevait, de loin en loin, les voiles blanches des pêcheurs ou les voiles roses des gabariers qui glissaient à l'horizon et allaient se noyer parmi les splendeurs du soir. Aucun bruit dans cette immense étendue, si ce n'est la rumeur de la mer et quelques bourdonnemens d'insectes. L'odeur marine des algues arrivait jusqu'à moi mêlée aux parfums mielleux des troënes et à la senteur amère des genêts. Les pointes de Saint-Hernot, de Morgate et de Trebéron se dressaient successivement au nord comme des bastions géans; çà et là des hameaux tachetaient la lande.

Après avoir long-temps promené les yeux sur ce merveilleux spectacle, je les abaissai vers la petite anse creusée à mes pieds. Le meunier et Salaün étaient rentrés; je n'apercevais plus que la gabare échouée, le cheval broutant les rares gazons marins qui veloutaient le roc, et quelques oiseaux de mer se jouant le long des anfractuosités;

mais bientôt Dinorah parut. Elle portait la quenouille de roseau passée à sa ceinture et tournait le fuseau en marchant; son tablier relevé se gonflait des grains de rebut que rejette le vanneur. Je la vis monter la petite colline qui aboutissait au rocher où je m'étais assis. Arrivée au sommet, elle regarda autour d'elle, leva la main comme si elle eût appelé aux quatre coins du ciel, et se mit à répéter je ne sais quel chant sans paroles et sans rhythme. Presque aussitôt des gazouillemens lui répondirent, et une douzaine d'oiseaux s'élancèrent pour recevoir d'elle la pâture. Je voyais la jeune fille, dont la silhouette se découpait sur l'azur du ciel, semer le grain en chantant à demi-voix, tandis que les bouvreuils, les roitelets et les rouges-gorges, voletant alentour, l'enveloppaient dans leurs évolutions aériennes. Le tout, éclairé par les clartés du soir, formait un tableau rustique et charmant; on eût dit une de ces idylles en quelques vers telles que nous en a laissé la poésie sicilienne. Je voulus rejoindre la *petite sainte,* mais elle m'arrêta par un geste.

— Si monsieur approche, les oiselets vont partir, dit-elle en me les montrant qui tournaient déjà la tête d'un air inquiet et qui gonflaient leurs ailes.

Je lui demandai comment elle avait pu les apprivoiser.

— Comme toutes les créatures du bon Dieu, en leur montrant que je les aimais. Quand l'hiver vient et que la terre est gelée, je leur jette la graine sur le seuil, et, dans le temps des fleurs, ils s'en souviennent.

En ce moment, le meunier et Salaün reparurent; le premier appela son cheval, qui jeta un regard de regret mélancolique sur les gazons marins, mais se résigna à obéir. A leur approche, les oiseaux de Dinorah s'envolèrent.

— Voilà encore la *petite sainte* qui fait l'aumône aux mendians de l'air, dit Guiller en nous rejoignant; aurait-elle parmi eux quelque messager qui lui apporte des nouvelles de sa marraine?

— Pourquoi non? répliqua Salaün en souriant; si nos pères n'ont pas menti, il y a des oiseaux qui connaissent les routes dans *la mer d'en haut,* et qui peuvent porter une lettre aux bienheureux du paradis.

— C'est donc le contraire de mon cheval, reprit le meunier, car il porte, de ce pas, de la mouture à un damné de l'enfer.

— Vous allez à *la Pointe du Corbeau?* demanda Salaün.

— Voir si le père du mal n'a pas encore emporté le vieux *Judok-Naufrage.*

Ce dernier nom me frappa: de récentes recherches faites aux archives judiciaires de la marine me l'avaient fait rencontrer, et je me souvins alors avoir ouï dire que celui qui le portait devait habiter encore quelque point de nos côtes bretonnes. Mes questions à Salaün et au meunier dissipèrent bientôt tous mes doutes. Le gabarier de la Pointe-

du-Corbeau était bien l'homme traduit en 1812 devant le tribunal maritime de Brest, sous l'accusation de crimes qu'on n'avait pu prouver, et renvoyé absous. Guiller lui apportait la mouture du mois, et s'inquiétait de savoir s'il le trouverait à sa cabane, quand le pêcheur lui dit : — Tu vas le savoir, car voici son fils, Beuzec-le-Noir.

A ce nom, je me retournai vers le nouveau venu : c'était un jeune paysan, vêtu d'un costume de toile en lambeaux. Sa chevelure rousse lui tombait jusqu'au cou, et sa main droite serrait un bâton de houx noueux, tandis que la gauche retenait un bissac sur son épaule. On cherchait vainement dans ses traits le type calme et pur des Cambriens. Sa face élargie, son front déprimé, ses yeux enfoncés, ses dents aiguës, tout semblait accuser l'origine tartare; son visage et ses membres avaient pris sous le soleil une teinte foncée qu'échauffaient au-dessous quelques glacis rougeâtres; c'était ce qui l'avait fait appeler Beuzec-le-Noir. L'aspect de ce jeune homme avait quelque chose de repoussant et de terrible.

Beuzec avait ralenti le pas en nous apercevant, sans changer pourtant de direction. Dinorah, qui s'était retournée comme moi en l'entendant nommer, affectait maintenant de filer sans le regarder. L'œil de Beuzec se fixait, au contraire, sur la jeune fille, et il me parut évident qu'il était tout à la fois attiré par elle et repoussé par nous. Guiller l'appela de loin avec la familiarité hardie qui lui semblait habituelle.

— Arrive donc, coureur de sentiers! cria-t-il en remuant les bras; ne vois-tu pas qu'on veut te parler?

Beuzec marcha encore plus lentement.

— Il faudrait un bout de filin à trois nœuds pour lui faire comprendre le breton, objecta Salaün.

Beuzec parut près de s'arrêter.

— Le meunier veut savoir si Judok est chez lui, dit alors Dinorah sans lever les yeux et en continuant à filer.

Le vagabond ne répondit pas immédiatement; il promena sur nous un regard scrutateur, puis répliqua :

— Il n'y a que ceux qui viennent de la pointe qui peuvent le savoir.

— Et d'où viens-tu donc? demanda Salaün.

— Parbleu! d'où il vient toujours, répondit Guiller, de la petite guerre. Ne voyez-vous pas qu'il a le bissac de picorée sur l'épaule? Qu'as-tu maraudé aujourd'hui, voyons, pupille du diable, fruit ou racine, chair ou poisson?

Il fit un geste comme s'il eût voulu porter la main sur la besace; mais un éclair passa dans l'œil du vagabond, et son bâton de houx se releva lentement.

— Beuzec vient de la lande, dit la jeune fille en s'entremettant; je l'ai vu il y a une heure du côté des terriers.

— Est-ce qu'il se serait mis à chasser comme les gentilshommes? demanda ironiquement Guiller.

— Pourquoi donc pas? dit le vagabond avec humeur.

— Et qu'as-tu fait de ton fusil et de ton chien? reprit le meunier.

— Voici le fusil des coureurs de sentiers, répliqua Beuzec en montrant son bâton noueux, et j'ai là, dans mon bissac, le chien de chasse de *sainte misère!*

A ces mots, il plongea la main dans la poche la plus profonde, et en retira un petit animal très vif, de couleur sale, aux yeux enflammés et le museau humide de sang.

— Un furet! s'écria Salaün; je comprends à cette heure pourquoi les messieurs du manoir se plaignent de ne plus trouver de lapins dans la garenne; c'est toi qui les braconnes avec ta vermine.

Beuzec éclata de rire.

— Ah! nous savons les trouver, nous autres, reprit-il d'un accent de triomphe; *Jean qui tue* m'en a encore étranglé quatre aujourd'hui; voyez!

Et il retira de la seconde poche du bissac plusieurs jeunes lapins qui portaient au cou les traces de la dent du furet. Il nous les montra avec un rire féroce en les pressant du pouce et faisant couler le sang.

Guiller lui demanda s'il voulait vendre son gibier.

— Pas ici, répliqua-t-il; j'irai à Crozon, où l'aubergiste me l'achètera pour du *vin de feu*.

Il avait repris les lapins, et allait les replonger dans sa besace; mais il se ravisa tout à coup, en saisit un, et le jeta sans rien dire devant Dinorah. Celle-ci le regarda comme si elle n'eût point compris.

— C'est le plus beau, dit brusquement Beuzec, la *petite sainte* peut le prendre.

Salaün ne permit point à sa fille de répondre, et repoussa du pied le présent.—Emporte ta chasse, dit-il d'un ton rude, nous ne mangeons que le gibier pris par des chrétiens.

Beuzec tressaillit et parut un instant déconcerté; mais il redressa bientôt la tête comme une vipère, fit entendre un de ces éclats de rire faux et stridens qui m'avaient déjà étonné, puis replaça le bissac sur son épaule sans répondre, et disparut au penchant du promontoire.

— Eh bien! et son lapin! dit Guiller, qui montra l'animal resté à terre.

— Tu le lui rapporteras! répondit brusquement Salaün.

Le meunier releva le gibier, qu'il examina avec un regard de convoitise friande.

— Du diable si j'ai vos scrupules, maître Salaün, dit-il; l'animal est gras comme un nourrisson de neuf mois, et, arrangé au vin blanc, ça serait un mets royal; aussi j'ai grande envie d'accepter pour vous le cadeau.

Et comme il vit que le pêcheur allait répliquer : — Au reste, nous nous arrangerons, moi et Beuzec, ajouta-t-il, vu que je vais le retrouver là-bas. Aucun de vous n'a de commission pour Judok-Naufrage?

Je répondis que je désirais le voir, et que, si la barque pouvait venir me prendre à *la Pointe du Corbeau,* j'accompagnerais Guiller jusque chez le vieux naufrageur. Salaün parut éprouver quelque répugnance pour cet arrangement, qu'il finit pourtant par accepter. Après avoir pris congé de Dinorah, je partis avec le meunier.

— Monsieur va voir un drôle de païen, dit celui-ci lorsque nous fûmes en route; dans le pays, on le croit donné au diable, et, à vrai dire, voilà bien long-temps qu'ils vivent en compérage. M'est avis que, si on mettait ses péchés à la file, il y aurait de quoi paver le chemin de Camaret à Crozon. Il a seul fait venir plus de navires à la côte depuis vingt années que tous les vents de *suroit* (1), et il a promené ses fausses balises et ses feux de tromperie depuis Loquirek jusqu'à Trevignon. — Je demandai si cet odieux métier l'avait enrichi. — C'est à savoir, dit Guiller; Judok vit à la Pointe comme un *chercheur de pain* (2), mais nul ne pourrait dire si sa pauvreté est un mensonge. Souvent Dieu vous punit du bien mal acquis en vous donnant l'avarice, et alors la richesse ressemble à une maladie intérieure qui vous ronge le cœur.

II. — LE KACOUSS DE LA POINTE DU CORBEAU.

Nous traversions une campagne de plus en plus ravagée. A droite se dressait un encadrement de rochers qui nous cachait les flots; à gauche, l'œil se perdait sur une bruyère desséchée : des blocs de quartz blanc perçaient, de loin en loin, le sol dépouillé, comme des ossemens gigantesques exhumés par le vent de mer; enfin, au tournant d'un monticule, nous aperçûmes la hutte de Judok. Bâtie dans une fente, à la pointe d'une petite crique, elle se confondait presque avec les dentelures de granit du promontoire. Le toit, adossé à un rocher, était couvert d'algues marines retenues par d'énormes galets. La carcasse d'une tête de cheval se dressait à l'une des extrémités, tandis qu'à l'autre pendait une touffe de chanvre. Le meunier me la fit remarquer — C'est son enseigne d'autrefois, me dit-il; le métier de noyeur d'hommes n'était que pour les grands jours; d'ordinaire il écorchait les bêtes mortes et filait des cordes. Aussi les vieux du pays ne le considèrent pas comme chrétien, et disent que c'est un *kacouss.*

J'avais déjà rencontré dans l'Arhès quelques restes de cette caste maudite, livrée aux mêmes industries que les parias de l'Inde et re-

(1) Sud-ouest.
(2) *Klasker bara,* mendiant.

jetée comme eux de la société commune. Assez nombreux autrefois pour avoir nécessité des dispositions particulières dans les ordonnances civiles et religieuses de la Bretagne, les *kacouss* s'étaient long-temps cachés aux lieux les plus solitaires, repoussés par l'église elle-même, qui ne leur permettait d'entendre les offices qu'à la porte du temple, *sous les cloches*. Quant à leur origine, la tradition était multiple et douteuse : les uns les tenaient pour des *Gypsians* ou Bohêmes, les autres pour des Juifs lépreux, quelques-uns pour des Sarrazins emmenés captifs à l'époque des croisades. Les ducs de Bretagne leur avaient d'abord interdit l'agriculture et le commerce; mais, au XVe siècle, voulant diminuer le nombre des mendians, François II leur permit de prendre des fermes avec des baux de trois ans et de faire le trafic du fil ou du chanvre dans les lieux peu fréquentés. Ces nouveaux priviléges ne leur furent accordés qu'à la condition de porter une marque de drap rouge sur leurs vêtemens. Bien que le temps eût fait disparaître toutes ces distinctions, le préjugé populaire avait survécu. Le petit nombre de *kacouss* dont l'origine était restée visible continuait à vivre à l'écart, séparé de tous par une muraille de mépris. Pour ceux que je venais de voir dans la montagne, cette réprobation n'avait eu d'autre résultat que l'ignorance et la misère. Si l'on disait vrai, j'allais en voir un dont elle paraissait avoir envenimé le cœur et nourri la méchanceté.

Nous trouvâmes Judok devant sa porte, occupé à détordre de vieux bouts de cordage recueillis sur la grève. C'était un petit vieillard très maigre et complétement chauve. Son visage, couleur de brique, était sillonné en tous sens de rides si creusées, que le soleil n'avait pu les brunir jusqu'au fond, et qu'elles dessinaient sur la peau un dédale de lignes plus blanches qu'on eût pris, au premier aspect, pour un tatouage. La bouche dégarnie était rentrée et sans lèvres, le front fuyant, le nez recourbé; l'œil avait une mobilité farouche, et la mâchoire inférieure une sorte de tremblement : on eût dit une bête fauve qui mâche à vide.

A ma vue, Judok fit un mouvement de surprise qui ressemblait à de la frayeur. Cependant il ne se leva point, et ses doigts continuèrent à parfiler le chanvre; mais son regard me suivait avec cette oscillation fiévreuse qui lui semblait habituelle. Guiller s'aperçut de son inquiétude.

— Eh bien! vous ne m'attendiez pas en si bonne compagnie, vieux fileur de cordes! dit-il en ricanant.

— Que cherche le gentilhomme sur nos côtes? demanda Judok, dont l'œil ne pouvait me quitter.

— Vous peut-être, dit le meunier.

Le *kacouss* se leva et laissa tomber la corde qu'il effilait. Je tâchai de le rassurer en lui expliquant que j'avais suivi Guiller pour voir le pays, et que j'attendais le bateau de Salaün à la Pointe du Corbeau. Il parut

satisfait, grommela une malédiction contre le meunier qui continuait à rire, et alla prendre un des bouts du sac qu'il venait de décharger. Tous deux le portèrent à la cabane, où je les suivis; mais, à peine entré, Judok s'arrêta avec un cri et laissa retomber la poche de mouture. Il venait d'apercevoir Beuzec accroupi sur le foyer et occupé à recouvrir de cendre des pommes de terre qu'il retirait de sa besace.

— Lui! s'écria le *kacouss* avec une indicible expression de surprise; que les saints nous protégent! Par où est-il entré?

— Il me paraît qu'il n'y a pas à choisir, dit Guiller en montrant la porte.

— Non, non! reprit le cordier avec force; quand je suis sorti, il n'y était pas; je n'ai point quitté le seuil, et il n'a pu passer sans être vu.

— Par où alors serait-il venu? demandai-je en regardant autour de moi la cabane, qui n'avait aucune ouverture.

— C'est ce que le *reptile* seul pourrait dire, murmura Judok, qui lança au jeune garçon un regard où la colère se mêlait à la crainte.

Beuzec avait tout écouté d'un air indifférent, et continuait à ranger ses pommes de terre sur le foyer.

— Qu'est-ce qui étonne *mon père?* dit-il enfin tranquillement; le vent ne sait-il pas bien entrer sans qu'il y ait de porte?

— Entendez-vous! s'écria le *kacouss*, il l'avoue! Le malheureux peut venir et aller sans que je le sache; je ne suis plus le maître dans mon pauvre logis! Il peut tout prendre ici à sa fantaisie!...

— Il y a donc à prendre, *mon père?* demanda Beuzec en appuyant pour la seconde fois sur cette appellation avec une ironie de tendresse.

Le cordier se retourna vers lui l'œil allumé.

— Qui a dit cela? s'écria-t-il.

— C'est vous, répliqua Beuzec.

— Tu mens!

— Demandez au gentilhomme! A vous entendre, on dirait qu'il y a dans la cabane un trésor.

Beuzec avait prononcé ces derniers mots plus lentement, la tête basse, et regardant le vieillard en dessous. Celui-ci se redressa.

— Où ça, un trésor? bégaya-t-il; où l'as-tu vu, damné que tu es? montre-le donc, parle, voyons, vite, dis où est le trésor?

Le jeune garçon ne répondit rien; il continuait à sifflotter entre ses dents d'un air sardonique. Judok se retourna vers nous.

— Dieu lui a donné *une tête de brute* (1), dit-il en ricanant; il chante comme les goëlands de la grève, sans savoir ce qu'il dit. Plût à Dieu que le pauvre homme d'ici eût un trésor! Il bluterait sa farine plus blanche et ferait ses miches plus grandes.

(1) Expression bretonne; pour désigner *un fou*, on dit *pensaout*, mot à mot *tête de brute*.

— Allons, vieille pratique, ne criez donc pas toujours misère, ou j croirai que vous roulez sur l'or, interrompit Guiller; vous pouvez compter les bouchées, pourvu que vous ne comptiez pas les petits verres... En route la bouteille de *vin de feu !*

Le cordier parut embarrassé. Il grommela entre ses dents quelques mots que le meunier ne dut point entendre plus que moi, mais dont il comprit l'intention.

— Ah! pas de *flibuste,* Judok-Naufrage! interrompit-il presque sérieusement, ou je ne vous apporte plus de mouture! Ma meule ne tourne que pour les bons enfans.

Le *kacouss* parut céder à la menace de Guiller. Je savais déjà que la rareté des moulins, dans plusieurs parties de la Bretagne, mettait les habitans solitaires et dispersés à la merci des meuniers. En refusant leur pratique, ceux-ci pouvaient les affamer, et on m'avait cité, dans l'Arhès, des exemples singuliers de leur tyrannie. L'un d'eux avait forcé son voisin à transporter le blé qu'il faisait moudre à six lieues de sa ferme, et je l'avais vu faire jusqu'à trois et quatre voyages avec sa charrette et son attelage avant d'obtenir sa mouture. Je ne fus donc surpris ni de la menace de Guiller, ni de la condescendance du cordier. Ce dernier s'était approché d'un vieux coffre fermé à clé d'où il retira une bouteille à moitié vide et trois verres d'inégale grandeur. Il posa les verres sur la table; Guiller s'empara du plus grand.

— Faisons bonne mesure, compère, dit-il en le tendant à son hôte. les routes sont aujourd'hui aussi chaudes que la gueule d'un four, et les chrétiens ont besoin de rafraîchissemens.

Malgré l'invitation, la main de Judok versait si précautionneusement, que le verre ne pouvait se rempiir. Deux ou trois fois il s'arrêta court; mais le meunier restait le bras tendu et l'obligeait à verser de nouveau. Il ne retira le verre que lorsqu'il fut plein.

— Maintenant au gentilhomme! dit-il en m'indiquant; il y a toujours profit à trinquer avec les honnêtes gens.

La générosité forcée de Judok lui donnait un air d'anxiété si plaisante, que, malgré ma répugnance, j'acceptai la maligne invitation du meunier. La main de notre avare échanson remplit le second verre avec force hésitations et tremblemens; mais, quand il en vint au troisième, qui lui était destiné, le comique prit des proportions véritablement merveilleuses. Partagé entre sa ladrerie et son goût pour le *vin de feu*, Judok versait à demi, s'arrêtait, puis reprenait avec des grognemens de convoitise et de désespoir d'une indicible bouffonnerie. Il porta enfin le verre à ses lèvres en gémissant, poussa une exclamation de joie dès qu'il eut goûté, puis, subitement repris par la pensée de la dépense, soupira de nouveau, but une seconde fois pour se consoler, et s'épanouit encore jusqu'à ce qu'il revînt au cruel souvenir. J'assistais à

cette pantomime de l'Harpagon sauvage avec une admiration d'artiste qui me faisait complétement oublier la laideur de la réalité. Cependant il me parut qu'après avoir vidé son verre, le vieil écorcheur fléchissait dans ses principes, et que la sensualité avait momentanément vaincu l'avarice. Il reprit avec une sorte de décision la bouteille qu'il avait posée sur la table et voulut remplir de nouveau son verre; mais je le vis s'arrêter avec une expression de stupeur : la bouteille était vide! Il se retourna vers le foyer; Beuzec n'y était plus.

Guiller riait aux éclats, mais sans comprendre comment le *vin de feu* avait pu disparaître. Judok paraissait en proie à une agitation qui tenait de l'épouvante et de la colère. Il nous regardait l'un après l'autre de ses petits yeux gris et inquiets en répétant : — Qui a bu? qui a bu?

— Pour sûr ce n'est pas le gentilhomme, car son verre est encore plein, dit Guiller, et que Dieu me damne si c'est moi; mais vous avez chez vous un pupille du diable.

— Le *reptile!* s'écria Judok; c'est donc lui? Mais où et comment? Vous l'avez vu?

Son regard nous interrogeait avec angoisse, en allant de l'un à l'autre. Le meunier continuait à rire sans répondre. Je déclarai que, pour ma part, je n'avais rien remarqué. Judok continuait à agiter sa bouteille qu'il ne pouvait croire vide. Je voulus enfin donner un dénoûment à l'aventure en prenant une petite pièce de monnaie que je jetai sur la table. A cette vue, le cordier tressaillit, un sourire traversa sa physionomie de renard, et il étendit la main pour saisir ce dédommagement inattendu; mais une autre plus prompte, qui sortit de dessous la table, s'en empara, et Beuzec, se dressant tout à coup sous nos pieds avec un éclat de rire, s'élança vers la porte de la cabane. Judok se mit en vain à sa poursuite; le jeune garçon était trop agile pour qu'il pût le rejoindre. Nous le vîmes disparaître dans une fente du promontoire aux bords de laquelle Judok dut s'arrêter.

— L'argent est allé rejoindre *le vin de feu,* dit Guiller en riant. Sur mon salut! *le reptile,* comme il dit, est un garçon avisé, et je ne m'étonne plus si, dans le pays, on lui donne une *origine noire;* mais voici Salaün qui aborde, et je vous conseille de descendre, car ne comptez pas qu'il vienne vous chercher jusqu'ici : il a encore plus peur du diable que je n'ai peur de la mer.

Je rejoignis le vieux gabarier, qui se tenait à la poupe, appuyé sur sa gaffe. Dès que j'eus mis le pied dans la barque, il poussa au large, et nous nous trouvâmes au milieu des algues qui frangeaient la grève. Il fallut louvoyer quelques minutes dans un archipel de petits récifs contre lesquels la vague bouillonnait en soupirant. Nous allions doubler la dernière pointe, quand j'aperçus Judok debout sur le rebord de la roche où Beuzec lui avait échappé, un bras étendu et le poing

fermé comme s'il menaçait encore. Salaün imprima à la barque une brusque déviation qui l'éloigna du promontoire. Je lui dis en souriant de se rassurer, que ce n'était point à nous qu'en voulait l'écorcheur: il secoua la tête.

— L'ami du diable est ennemi de tout le monde, murmura-t-il à demi-voix; monsieur n'aura qu'à s'en prendre à lui-même, si tout à l'heure il ne fait point bon sur l'eau salée.

— Craignez-vous un grain? demandai-je.

Salaün plia les épaules.

— Demandez à ceux qui l'envoient! dit-il avec humeur; quand je suis parti, rien ne s'annonçait, et maintenant il y a un nuage sur la Pointe du Corbeau!

Je regardai dans la direction indiquée; une sorte de fumée blanche montait, en effet, dans le ciel et commençait à en salir l'azur. La brise fraîchissait de plus en plus; on voyait les crêtes des vagues se border d'une écume verdâtre; le bruit du ressac devenait plus rauque, et les rivages effaçaient à demi leurs contours dans une transparente bruine. Cependant l'horizon avait conservé sa limpidité, et j'avais assez souvent observé les annonces d'orage pour ne trouver, dans ce que j'apercevais, aucun signe sérieusement alarmant. Il me parut évident que les superstitieuses préventions du gabarier lui faisaient oublier sa propre expérience. Je m'assis donc tranquillement sur le rebord du bateau, laissant pendre au dehors une de mes mains qui effleurait, en se jouant, la cime des flots.

Nous contournions lentement la baie, dont tous les aspects passaient successivement sous nos yeux. La côte présentait tantôt des plages couvertes d'un sable nacré que les coquillages émaillaient comme des fleurs, tantôt des dunes pierreuses aux flancs sculptés par la mer. Ici c'étaient de hautes pyramides rougeâtres et pailletées de mica qui se dressaient aux bords du promontoire, là des galeries aériennes d'un schiste ardoisé s'avançant au-dessus des vagues comme des balcons de fées aquatiques. De loin en loin, le roc creusé par les flots dressait de gigantesques arcades sous lesquelles tourbillonnaient des essaims de goëlands gris, tandis que la mer, brisée à tous ces écueils, les entourait de son murmure plaintif. Nous commencions à distinguer l'ouverture de la caverne marine vers laquelle nous nous dirigions. *Née de la mer*, comme l'exprime son nom celtique, la grotte de *Morgate* ou *Morgane* (1) occupe la base d'un haut promontoire entièrement dépouillé. Le cintre surbaissé que forme l'entrée de la grotte s'ouvre sur les flots comme la mâchoire à demi noyée d'un cétacé gigantesque. Il fallut se coucher

(1) *Morgane* vient de deux mots celtiques, *mor*, mer, et *gannet*, enfanté. C'est par corruption que le nom de *Morgane* a été transformé en celui de *Morgate*.

sur les bancs au moment où la barque s'y engagea. Nous passions du jour à une obscurité subite qui ne nous permit d'abord de rien voir; mais cette nuit sembla s'éclairer insensiblement : une clarté bleuâtre pénétrait par l'entrée, glissait le long des parois et allait s'arrêter au fond, sur une petite grève de sable fin. Lorsque l'œil, habitué à cette ombreuse lueur, put saisir l'ensemble, je me levai involontairement avec un cri d'admiration. La voûte de la grotte se dressait à quarante pieds au-dessus de nos têtes, revêtue d'une sorte de vitrification qui se prolongeait des deux côtés jusqu'aux flots. De longues veines d'un rouge sombre et d'un vert pâle qui marbraient cette immense nef lui donnaient je ne sais quelle somptuosité sauvage; on eût dit le palais d'une des divinités de notre orageux océan. Au milieu se dressait un rocher de granit rose poli par la vague; l'onde, abritée, frissonnait à ses pieds, à peine ridée par le souffle du dehors.

Notre barque, qui obéissait là au moindre mouvement de l'aviron, en fit le tour, et nous arrivâmes au fond de la grotte : elle était terminée par la petite grève que j'avais déjà aperçue et par deux couloirs obscurs qui se perdaient sous la montagne. A chaque oscillation du flux, on entendait la vague s'y plonger avec un gémissement sonore. Je demandai à Salaün où conduisaient ces routes mystérieuses.

— C'est ce que pourrait dire la *pennérèz* de Rozan, répliqua le gabarier; monsieur doit avoir entendu les fileuses chanter son histoire.

Ce nom fut, pour ma mémoire, tout un réveil : je me rappelai le vieux *guerz* de Génoffa, dont le drame se dénouait en effet au lieu même où nous nous trouvions arrêtés.—Génoffa habitait, dit le poète breton, le château *puissant* (1), à l'embouchure de la rivière de Laber. Elle était fille d'un seigneur qui l'avait vue naître et grandir comme la ronce des haies, sans y prendre garde. L'enfant était restée païenne, car aucun prêtre n'avait traversé la rivière depuis que la tour jetait son ombre sur les eaux, et l'île appartenait au démon, le signe saint n'ayant jamais été tracé sur la terre, ni sur les hommes. Génoffa vivait là sans autre dieu que son désir. Montée sur une vache blanche dont les cornes étaient dorées, elle courait à travers les joncs du rivage, le long des landes en fleurs, sur les coteaux alors couverts de chênes, et saisissait les oiseaux au vol dans un filet de soie. Un jour qu'elle allait traverser le carrefour d'un taillis, elle vit venir derrière elle un cavalier qui montait un taureau noir aux cornes argentées. Génoffa sentit un *frémissement dans sa chair*, et, sans y penser, elle ralentit le pas de sa monture. Alors l'étranger s'approcha et se mit à lui parler avec tant de douceur, que la jeune païenne se sentit transportée dans le monde des fées.

(1) On trouve encore dans l'île de Rozan les ruines du vieux château de Mur ou de Meur, mot qui, en celtique, signifie *beaucoup*, et exprime l'idée de puissance, comme le prouve le surnom donné au Grallon appelé dans nos ballades *Grallon-Mur*.

« La vache blanche et le taureau noir allaient côte à côte, si lentement, qu'ils pouvaient brouter les pousses nouvelles aux deux revers du chemin, et le bruit de leurs pas sur les pierres du sentier retentissait dans le cœur de Génoffa comme de la musique. Il lui semblait que tous les arbres étaient couronnés de fleurs, que des oiseaux chantaient sous chaque feuille, et que la brise de mer avait l'odeur de l'encens (1).

« La dangereuse rencontre se renouvela plusieurs fois; à chaque entrevue, l'enchantement de Génoffa grandissait, si bien qu'elle ne voulait plus que ce que voulait l'étranger, et qu'un soir la vache blanche revint seule au *château puissant* : sa maîtresse était restée avec le cavalier inconnu.

« Le seigneur de l'île de Rozan se mit aussitôt à leur poursuite à la tête de ses soldats. Tous tenaient une épée nue de la main droite et un poignard dans la gauche, afin d'être prêts à frapper, car le seigneur avait promis de couvrir avec une pièce d'or chaque tache que ferait sur eux le sang de l'étranger.

« Lorsqu'il le vit venir, celui-ci prit Génoffa dans ses bras, monta sur son taureau noir, qui s'élança dans la mer, et gagna la grotte merveilleuse. Arrivé là, il crut être maître de la jeune fille; mais elle se mit tout à coup à avoir honte et à trembler.

« — Laissez-moi, *Spountus* (2), dit-elle toute pâle; j'entends ma mère pleurer entre les planches de sa bière.

« — C'est le bruit du flot contre la falaise, fit observer le cavalier.

« — Écoutez, *Spountus*, ma mère parle sous la terre bénite.

« — Et que dit-elle, pauvre créature?

« — Elle dit qu'elle ne veut point donner sa fille, corps et ame, sans allumer les cierges et sans faire chanter les prêtres. — Qu'il lui soit donc accordé ce qu'elle demande, chère ame; je n'ai jamais méprisé les morts.

« A ces mots, l'inconnu fait un signe, et voilà que prêtres et acolytes surgissent de l'obscurité; ils entourent le rocher qui s'élève au centre de la grotte, ils le recouvrent d'un tapis de soie damassée et d'une nappe de dentelle; ils allument les cierges, ils font brûler l'encens, et la cérémonie du mariage commence.

« Au moment où l'union est prononcée, Génoffa pousse un cri, car elle sent que l'anneau d'argent brûle son doigt; mais il est trop tard! *Spountus* a saisi sa main et l'emmène à travers les routes sombres ouvertes au fond de la caverne. Le cœur de la jeune païenne frissonne et devient froid. Elle se serre contre l'inconnu, qui est devenu le seigneur de sa vie.

« — Écoutez, *Spountus*, on dirait que là-bas, au-dessus de notre tête, retentissent des plaintes et des grincemens de rage. — C'est le bruit que font les carriers en minant les pierres de la montagne, ma douce ame. — Cher mari, je sens tomber sur mon visage une pluie de larmes chaudes. — C'est l'eau qui coule du rocher, Génoffa. — Moitié de ma vie, l'air que nous respirons me brûle comme si j'approchais d'une fournaise. — C'est le vent qui vient du cœur

(1) A veoc'h venn bez'ez eamp gant ar cozle-tarv du, etc.

(2) *Spountus*, surnom donné au démon; mot à mot *l'effroyable*.

Avoalc'h, Spountus, émé, droug-livet éné dremm, etc.

de la terre, madame. — Joie et salut de mes jours, regarde, du feu! du feu partout! — C'est l'enfer, païenne! et tu es maintenant à moi pour l'éternité (1)! »

Pendant que je murmurais ces derniers vers du *guerz* breton, la barque avait achevé son circuit, elle se retrouva en face du rocher de granit rose qui avait conservé dans le pays le nom d'*Autel du Diable*. Je demandai à Salaün si *Spountus* ne hantait plus la grotte où son mariage avait été célébré. Au lieu de répondre, il fit glisser la barque vers l'entrée, et, quelques instans après, nous nous trouvions de nouveau sous le ciel. Le gabarier laissa alors flotter sa rame, se retourna vers la sombre ouverture qui béait derrière nous, puis, me regardant :

— Monsieur devait faire sa question quand il a visité la Pointe du Corbeau, dit-il avec intention, Judok-Naufrage aurait pu lui répondre.

— Est-ce donc ici qu'il reçoit la visite de son maître? demandai-je en riant.

Salaün me jeta un regard de côté, parut hésiter, puis, comme un homme à qui la mauvaise humeur ôte la honte : — C'est ici! dit-il brusquement.

— Vous l'avez aperçu?

— Comme j'aperçois mon bateau.

— Et ce n'était ni un jour d'aire neuve, ni un soir de pardon?

— C'était une nuit de gros temps, et je n'avais bu que de l'eau de fontaine.

— Où vous trouviez-vous donc?

— Là-bas, à l'ancre, près de la *Petite Roche aux Plumes*. C'était dans ma jeunesse; j'avais l'œil bon et l'oreille fine, sans compter qu'il y allait de la liberté, vu que les navires saxons (2) croisaient sans cesse à l'horizon, et que leurs péniches fouillaient toutes les nuits les stations de pêche : c'était miracle de leur échapper; j'avais déjà deux de mes cousins sur leurs pontons. Aussi un gabier de grande hune n'eût pas fait meilleure garde. Mon regard allait de la mer à la côte, quand tout à coup l'ouverture de la caverne marine s'éclaira, et un trait de flamme partit vers le ciel, d'où il retomba sous forme d'étoiles.

— C'était un signal!

— Qui fut compris, car bientôt après la pirogue de Judok parut au milieu des récifs et s'enfonça dans la grotte.

— Et vous l'en avez vue ressortir?

— Pas elle, dit Salaün, dont la voix s'altérait à ce souvenir, mais une autre barque telle que les hommes n'en ont jamais construite : elle avait la couleur de l'eau et rasait la vague de si près, qu'on ne pouvait les distinguer l'une de l'autre. Six ombres étaient assises de

(1) Peoch, Spountus, grigonez ha klemmou zo azé, etc.
(2) Nom donné aux Anglais par les Bretons.

chaque côté, maniant des avirons qui s'enfonçaient dans la mer sans faire aucun bruit, et, près du gouvernail, un homme rouge se tenait debout. Elle passa comme une rafale! Je la suivis de l'œil jusqu'à l'horizon; mais, au moment où elle disparut, un coup de tonnerre éclata au loin et fit trembler toute la baie. Comprenant alors que Dieu livrait la mer au démon, je levai l'ancre pour regagner la terre.

— De sorte que la terrible apparition n'eut aucune suite?

— Faites excuse, monsieur; il se leva un vent de sud qui ouvrit pendant trois jours tous les étangs du ciel; les barques de pêche rentrèrent, on fit mauvaise garde dans les forts, et les Saxons en profitèrent pour surprendre le plus petit, dont ils égorgèrent la garnison; vous pouvez encore voir d'ici ses ruines.

Il se redressa pour me les montrer; mais la nuée blanche que j'avais vue monter dans le ciel au moment du départ s'était insensiblement condensée en une brume de couleur fauve qui voilait les côtes, s'avançait sur la mer comme un cercle de fumée et resserrait de plus en plus l'espace lumineux dans lequel notre barque naviguait. Salaün me jeta un regard où se révélaient, à expressions égales, l'inquiétude et le triomphe. Dans sa pensée, ce brouillard subit confirmait ses prédictions. Ainsi qu'il l'avait prévu, en quittant la Pointe du Corbeau, nous subissions la maligne influence de l'écorcheur. Ne voyant point quel obstacle sérieux pouvait nous opposer le nuage humide qui menaçait de nous entourer, je lui demandai, en souriant, s'il ne saurait pas bien trouver sa route malgré l'obscurité.

— L'obscurité n'est rien, répliqua le gabarier, qui promena autour de lui un regard scrutateur, je naviguerais les yeux fermés dans toutes nos passes; mais la science des hommes ne peut rien contre *le brouillard de maléfice!* Là où il descend, les quatre aires de vent changent de place, les brisans flottent au milieu des courans, les côtes montent ou s'abaissent selon la volonté du malin esprit; l'œil ne peut voir, ni la raison comprendre, et il n'y a plus d'autre pilote que le bon Dieu!

J'aurais souri de l'explication du gabarier, si une partie des hallucinations qu'il venait de décrire ne s'étaient presque immédiatement produites. Au moment où la brume nous enveloppa, tout parut se transformer et passer du réel dans la région du rêve. Devenu le jouet des plus singuliers mirages, je voyais les rocs détachés de leur base et suspendus dans les airs où ils semblaient flotter; des anses fantastiques se creusaient aux flancs de la falaise; les toits d'un village se dessinaient à la place du groupe d'écueils que nous avions dû éviter en venant. Ces erreurs des sens étaient pour la plupart très fugitives, mais tellement renaissantes et multipliées, que l'esprit finissait par en être troublé. De rectifications en rectifications, on arrivait à ne plus

se reconnaître et à douter même de son orientation. Au bout d'un quart d'heure, je n'aurais pu dire de quel côté se trouvait la terre, de quel côté l'Océan. Salaün avait échappé à cette confusion en évitant de regarder autour de lui. Penché sur la mer, dont il interrogeait les flots, il cherchait le courant bien connu qui devait nous conduire au rivage. Quand il fut certain que la barque y était entrée, il releva la tête plus rassuré. Les images trompeuses devenaient d'ailleurs moins fascinantes à l'approche de la terre; on commençait à distinguer les véritables contours de la grève. Le courant nous avait fait un peu dévier vers la Pointe du Corbeau, que je crus reconnaître à travers la brume. J'allais demander au gabarier si je n'étais pas encore le jouet d'une illusion, quand il poussa un cri et me saisit le bras.

— Voyez, dit-il, en me montrant l'extrémité du promontoire, la cabane de Judok!...

— Eh bien?

— Elle est en feu!

Une lueur rougeâtre, à demi noyée dans le brouillard, éclairait en effet les cimes du rocher. On eût pu la prendre pour un rayon du soleil couchant qui perçait les nuées, si son intermittence n'eût trahi les mouvemens de la flamme. Je criai à Salaün de mettre le cap sur la Pointe du Corbeau, ce qu'il exécuta sans objections. La vue du feu lui avait momentanément fait oublier ses préventions, et il y courait avec l'empressement ordinaire aux habitans de nos campagnes. C'est que, de tous les désastres qui peuvent les frapper, aucun n'éveille la même terreur, ni par suite les mêmes sympathies. L'orage n'atteint pas tous les champs, et au pire ne compromet qu'une seule moisson, la maladie n'enlève que le laboureur ou l'attelage, l'impôt de guerre même, cette épidémie politique qui emporte l'argent, laisse après lui quelques ressources; mais, dans nos métairies isolées, l'incendie dévore tout, édifices, meubles, instrumens, troupeaux : il détruit à la fois le présent et l'avenir, et réduit le plus souvent ceux qu'il a dépouillés au bâton du mendiant. Le rapide secours des voisins peut seul permettre d'arracher quelques débris; aussi, quand la flamme brille à l'horizon, quand le cri : *au feu!* a retenti dans les paroisses, tous s'émeuvent en même temps. Le moissonneur laisse sa faucille sur le sillon, la mère remet au berceau l'enfant qu'elle allaite, le pâtre abandonne ses génisses, le prêtre lui-même interrompt sa prière commencée, et tous accourent vers le grand ennemi. Pour s'empresser de secourir les autres, il suffit alors de penser à soi; l'égoïsme même conseille le dévouement, et la terreur donne du courage.

En approchant du rivage, nous distinguâmes des hommes, des femmes, des enfans qui avaient également vu le feu et accouraient

dans toutes les directions. Dès que la barque eut abordé, nous gravîmes rapidement la falaise, et nous aperçûmes enfin distinctement l'incendie, qui semblait concentré à l'intérieur de la cabane. Les flammes cependant commençaient à percer la toiture et en sortaient par bouffées étincelantes; autour de la hutte se pressaient les gens accourus des habitations les plus voisines, mais tous se tenaient inactifs, regardant le feu et échangeant des exclamations confuses. Je demandai vivement ce qui empêchait d'entrer : on me répondit que la porte était fermée, et tous mes efforts, joints à ceux de Salaün, ne purent l'ébranler. Contre l'ordinaire, elle était d'une seule pièce, fortement bâtie en chêne et barrée à l'intérieur. Pendant que je tâchais de la soulever, un gémissement retentit dans la cabane. Nous nous arrêtâmes en même temps.

— C'est la voix de Judok, dit le gabarier.

Tous les assistans s'étaient approchés et se pressaient sur le seuil pour entendre. Le gémissement se renouvela, mais cette fois une voix ironique l'interrompit. — Le cordier n'est point seul! m'écriai-je. Un éclat de rire strident sembla me répondre. Il y eut un mouvement général parmi les auditeurs, qui se rejetèrent en arrière. Je prêtai de nouveau l'oreille; les soupirs plaintifs et l'accent railleur continuaient à se faire entendre confusément; il me semblait distinguer aussi des coups répétés qui ébranlaient sourdement la terre. Salaün et plusieurs autres s'étaient d'abord timidement rapprochés, puis avaient reculé de nouveau. Sans partager leur effroi, j'étais surpris et troublé. Évidemment il se passait chez l'écorcheur quelque chose d'étrange. Je me retournai vers les spectateurs en les excitant à briser la porte; mais, groupés à quelques pas, ils restèrent immobiles. Je m'adressai alors à Salaün, et je lui reprochai de laisser périr un voisin sans secours. Le vieux gabarier, qui regardait l'incendie les mains sous les aisselles, secoua la tête :

— Ceci n'est pas un feu allumé par les chrétiens, dit-il avec conviction, l'aide des hommes n'y peut rien!

— Alors nous essaierons des secours de l'église, dit un prêtre qui parut au haut du sentier.

Tout le monde se découvrit; je courus à sa rencontre, et je lui expliquai en quelques mots ce qui se passait. C'était un vieillard encore vert et doué de cette activité du cœur toujours en éveil.

— Êtes-vous certain que cette porte est la seule entrée? me demanda-t-il.

— Certain, répliquai-je.

Il ordonna à ceux dont les demeures étaient les moins éloignées de courir chercher des haches et des leviers. Pendant ce temps je voulus

faire le tour de la hutte pour m'assurer de nouveau qu'elle n'avait aucune autre issue; mais je fus bientôt arrêté. Bâtie dans une fissure et comme incrustée dans le rocher, elle n'avait de libre accès que sur le devant. Je venais de gravir sans but précis les premiers ressauts de la roche à laquelle s'appuyait la cabane, et mon regard en fouillait machinalement les anfractuosités, quand, à travers la brume rendue plus épaisse par l'approche de la nuit, je crus voir une forme noire monter, atteindre le sommet du roc, puis disparaître, comme si elle eût glissé au revers de la pointe qui surplombait à la grève. Cependant l'apparition avait été si rapide, que je doutais moi-même de sa réalité. Je cherchais le moyen de m'avancer davantage, dans l'espoir de m'éclairer, quand les coups frappés à la porte de la hutte me rappelèrent. Enhardis par la présence du prêtre, les paysans commençaient à l'ébranler; quelques coups de pic donnés dans la baie achevèrent de dégager le battant de chêne, qui fut violemment repoussé à l'intérieur. Un jet de fumée et d'étincelles força d'abord les paysans à reculer, mais l'entrée se trouva libre presque aussitôt. Le recteur se hasarda le premier; je le suivis jusqu'au foyer, où nous trouvâmes Judok étendu dans une mare de sang; néanmoins il respirait encore. Le prêtre m'aida à le porter au dehors, tandis que les autres se rendaient maîtres du feu. La charpente et tout ce qui donnait prise à la flamme avait été déjà consumé, il ne restait plus que quelques poutrelles qui achevaient de brûler. Outre le toit de la cabane, qui avait complétement disparu, la plupart des meubles étaient réduits en cendres. Un lit clos, caché dans un enfoncement du rocher comme dans une alcôve de granit, avait seul échappé; on y transporta le *kacouss*. Il avait repris quelques forces, et sa main droite s'était machinalement repliée vers sa poitrine. Le recteur y remarqua alors trois profondes blessures qui semblaient épuisées de sang. Il les examina un instant, puis, regardant Judok, dont les paupières à moitié entr'ouvertes laissaient voir un œil fixe et vitré, il se retourna de mon côté avec un froncement de sourcils facile à comprendre. Je tressaillis malgré moi.

— Tout est-il donc fini? demandai-je en français, afin de ne pas être entendu des paysans qui nous entouraient.

— J'ai vu trop d'agonies pour me méprendre sur les approches de la mort, répondit-il dans la même langue; le malheureux ne passera point la nuit.

— Ne croyez-vous pas cependant qu'il faudrait réclamer les soins du médecin?

— Faites et confiez le blessé à la prudence humaine, pendant que je le recommanderai à la clémence de Dieu.

— Écoutez, on dirait qu'il veut quelque chose.

Le cordier avait en effet rouvert les yeux; il faisait un visible effort

pour parler. Une expression d'épouvante et de prière désespérée illuminait son visage terreux, toutes ses rides tremblaient d'un mouvement convulsif, ses lèvres remuaient sans pouvoir articuler; enfin le mot de *confession* sortit comme un cri des profondeurs de son être. Le recteur fit signe aux paysans de se retirer; je les suivis pour donner mes instructions à l'un d'eux, qui courut emprunter un cheval et partit à la recherche du médecin.

Pendant ce temps, la nuit était venue, et le brouillard s'était insensiblement dissipé. Le ciel, sans un seul nuage, était constellé d'innombrables étoiles qui se reflétaient au loin sur la face azurée de la mer. L'air apportait des odeurs marines mêlées aux senteurs mielleuses des fleurs de blé noir. Jamais soirée plus sereine n'avait éclairé un plus sombre spectacle. Tandis qu'autour de nous tout était fraîcheur, parfum et douceur, devant nos yeux se dressait cette ruine sans toiture, toute calcinée par les flammes, et d'où s'exhalait encore une légère fumée; le sol était jonché de charbons mal éteints, et vers le fond, sous la saillie du rocher noirci, un mourant confessait ses crimes! De la place où nous nous trouvions, je ne pouvais l'apercevoir, mais j'entendais par instans le sifflement de sa voix entrecoupé de plaintes. Le prêtre, assis à terre et l'oreille penchée, écoutait ces aveux arrachés sans doute à l'agonie bien moins par le repentir de la faute que par la crainte du châtiment. Tous les assistans regardaient tête nue; les femmes s'étaient agenouillées; un silence profond planait sur cette scène et ajoutait à sa lugubre solennité.

Le sentiment que ce qui venait de s'accomplir sortait des faits naturels était si général parmi les spectateurs, qu'aucune supposition n'avait été faite, aucune explication hasardée. Moi-même j'étais resté tout entier à la surprise; mais, remis de ma première émotion, je m'efforçai de comprendre. Là où les voisins de Judok ne supposaient que la main du démon, je voyais celle d'un meurtrier; mais quel était-il? Comment et pourquoi avait-il frappé? A toutes les questions faites pour m'éclairer, les paysans ne répondaient que par des exclamations entrecoupées de silences craintifs. Je ne savais plus où chercher la lumière, quand le recteur m'appela. La confession du naufrageur était achevée; mais, gagné par un demi-délire, il continuait à parler d'un accent saccadé.

— J'essaierais en vain désormais de me faire entendre, dit le prêtre à demi-voix; j'ai tiré du malheureux tout ce que j'en pouvais espérer. Je ne puis plus qu'adoucir ses dernières heures par les secours de l'église. Je vais chercher les saintes huiles; assistez-le jusqu'à mon retour, si vous le pouvez.

Il partit, et j'allai prendre place près de l'agonisant. Salaün vint me rejoindre. Partagé entre la curiosité et la crainte, il se tint debout à

quelques pas, les mains jointes sur son bonnet de laine. Judok ne paraissait point s'être aperçu du départ de son confesseur; il continuait à parler comme s'il eût été là, tantôt sur le ton de la confidence, tantôt avec l'exaltation de la douleur ou de la colère. Dans le premier instant, je ne compris rien à ses incohérentes divagations. Suivant à la fois plusieurs ordres d'idées de manière à les quitter, à les reprendre, à les confondre, il dérouta long-temps toute mon attention. Cependant peu à peu une lueur se fit dans ce chaos. Quelques mots saisis au passage me mirent sur la voie. J'adressai au mourant plusieurs questions auxquelles il ne répondit point tout de suite, mais seulement après un long intervalle, comme si la parole eût eu besoin de ce temps pour arriver jusqu'à son cerveau. Je pus ainsi donner une sorte de direction entrecoupée à son égarement et faire jaillir de loin en loin un rapide éclair; mais cette espèce d'instruction fut lente et difficile. Le langage de Judok était une perpétuelle énigme; on eût dit une formule à laquelle le déplacement des termes avait ôté toute signification; il fallait retrouver le sens logique vingt fois brisé, et remettre à sa place chaque partie. Salaün, d'abord indifférent, finit par comprendre mes intentions et par s'associer à mes efforts. A travers les détours de cet étrange interrogatoire, je pus enfin saisir un fil conducteur. Les souvenirs du mourant, obscurcis sur plusieurs points, étaient, sur certains autres, d'une singulière précision; mais, soit affaiblissement d'esprit, soit croyance, il mêlait dans ses révélations les détails d'un crime vulgaire au sentiment d'une intervention surnaturelle, et semblait rattacher le vol et l'assassinat à l'idée du démon. L'œil égaré, la main crispée, il nous montrait, dans l'enfoncement du rocher, un creux plus sombre par où *l'esprit malfaisant* était venu. Salaün mit un genou à terre, et remarqua alors, à l'endroit désigné, un interstice naturel qui paraissait correspondre avec le dehors. Je me rappelai à ce moment l'entrée inexplicable de Beuzec lors de ma première visite à la cabane et l'espèce d'ombre que j'avais vue fuir pendant l'incendie. Cependant Judok continuait ses divagations interrompues, d'où ressortirent de nouveaux éclaircissemens. Le maudit l'avait surpris comptant ses pauvres épargnes... il l'avait frappé avec le couteau à manche de corne... il avait mis un tison sous le toit... et il avait fouillé sous le foyer pour tout emporter !...

A mesure que chaque détail était ainsi arraché, nos yeux allaient en chercher la preuve. Salaün découvrit le couteau parmi les cendres éparpillées, et je remarquai, pour la première fois, que la pierre de l'âtre avait été dérangée. C'était là, sans doute, que le trésor de l'avare se trouvait caché. Une pioche dont on s'était servi pour fouiller au-dessous m'expliquait les coups sourds que nous avions entendus du dehors. Salaün fit observer que celui qui avait frappé semblait con-

naître tous les secrets de la cabane. — D'autant plus que c'était la sienne, répliquai-je. Le gabarier releva la tête. — Monsieur soupçonne aussi le garçon sans baptême? dit-il d'un ton qui prouvait que la même idée lui était venue.

Je lui expliquai rapidement les indices qui m'avaient frappé. Salaün écouta d'un air pensif et garda quelque temps le silence.

— Oui, dit-il enfin comme s'il se fût parlé, c'est ainsi que les choses devaient finir; le bon Dieu y a mis la main.

— En faisant tuer un père par son fils! m'écriai-je.

— Beuzec-le-Noir n'est point du sang de Judok, répliqua le gabarier, et c'est le père du mal qui l'a mis dans sa maison. J'ai vu la chose de mes yeux. Le cordier et moi, nous demeurions alors vers la Pointe du Ratz, un rude endroit où les matelots ont besoin de l'intervention de la Vierge. On dirait que les brisans y attirent les navires. Aussi, pendant six années que j'y ai demeuré, je ne me suis jamais chauffé qu'avec du bois qui *avait flotté sous voile.*

— Et votre voisin travaillait, sans doute, à ce que vous ne pussiez point en manquer?

— Monsieur comprend qu'il se trouvait là comme un faucheur dans le pré. *Celui qu'on ne nomme pas* lui fournissait chaque jour de nouveaux piéges contre les bâtimens en danger; mais tôt ou tard il devait se faire payer son salaire, et pour cela il allait envoyer à Judok un des siens.

— Que voulez-vous dire?

— Ce qui est arrivé, monsieur. C'était un soir de printemps; le *suroit* fouettait la mer à en emporter des morceaux, quand un gros *trois-mâts* en détresse parut au débouquement de l'île de Sein. C'était pitié de voir ces pauvres planches baptisées emportées par le vent et le flot. Tous ceux de la côte étaient accourus; on se montrait l'un à l'autre le navire à l'agonie, mais sans pouvoir rien faire. Judok-Naufrage se tenait tout seul sur son rocher, la gaffe à la main. On eût dit qu'avec la malice de son regard il attirait le bâtiment. Nous vîmes le trois-mâts aller à lui jusqu'à quatre ou cinq encâblures de la grève; là il rencontra la *Coëtte de Plume :* c'est un écueil qui ne découvre qu'aux équinoxes! Aussitôt il s'arrêta court, les voiles s'abattirent, et tout s'en alla en débris. Nous étions accourus pour voir s'il arriverait quelque naufragé; mais la mer n'apportait que des coffres, des futailles et des planches brisées. Personne n'avait encore trouvé le cœur d'y toucher. Judok seul était à l'ouvrage, dans la houle jusqu'au ventre et joyeux comme un chat-huant qui mange des roitelets, quand voilà tout à coup quelque chose de noir qui glisse entre deux lames; le cordier jette son croc et amène une cage. Au dedans, il y avait un grand oiseau noyé tel qu'aucun de nous n'en avait jamais vu, et au-dessus un

garçon à moitié nu qui se mit à danser de joie en poussant des cris de bête féroce : c'était celui qu'on a appelé Beuzec (1).

— Et comment le naufrageur arriva-t-il à l'adopter pour fils?

— Faites excuse, monsieur; ce fut lui qui adopta le naufrageur pour père. Lorsque Judok remonta à sa hutte, il le suivit à la manière du chien qui suit son maître. Ce jour-là, le *kacouss* le laissa venir, mais le lendemain il essaya de le chasser. Le garçon mis dehors rentra dès que la porte fut rouverte; on lui refusa de la nourriture, il en vola; on voulut le battre, il se mit en défense et rendit coups pour coups. Enfin personne ne peut dire ce qui se passa entre eux; mais le nouveau venu força l'écorcheur à le garder sous son toit et à lui donner une part de son pain. Quand il apprit à parler, il l'appela son père comme par moquerie, car Judok, lui, ne le nommait jamais que *le reptile;* aussi a-t-on toujours cru dans le pays que Beuzec était venu du fond de l'abîme, envoyé par l'esprit du mal pour veiller ici à l'accomplissement du pacte.

L'explication du gabarier m'était donnée avec un tel accent de sincérité, que je ne pouvais mettre en doute sa conviction. Pour lui, ainsi que pour la plupart de ceux qui se trouvaient là, Beuzec-le-Noir n'était pas un fils du démon dans le sens symbolique, mais dans le sens réel; ils y voyaient une de ces incarnations de l'ange déchu si fréquentes dans nos légendes et nos contes populaires. J'aurais bien voulu interroger le mourant à cet égard; mais, pendant l'espèce d'*à parte* que je venais d'avoir avec Salaün, le désordre de son esprit était allé croissant. Il murmurait maintenant des mots anglais, parlait de guinées, et faisait le geste de compter une monnaie absente. Quelle que fût l'incohérence de ses paroles, j'y trouvai autant de révélations; elles expliquaient et confirmaient ce que les pièces du procès qu'il avait autrefois subi m'avaient déjà fait soupçonner. Dans ce moment, le gabarier, qui était retourné vers le foyer et avait plongé la main à plusieurs reprises dans le vide creusé au-dessous, m'appela précipitamment; parmi quelques poignées de terre, il venait de retirer une pièce d'or à l'effigie du roi George. Ce dernier indice achevait la démonstration.

— Voici la preuve que Judok a bien été, ainsi qu'on l'en accusait, l'espion de l'Angleterre, lui dis-je, et le secret de la grotte s'explique désormais de lui-même. Votre démon était un officier en uniforme qui venait recevoir les confidences du cordier, et la barque mystérieuse, une de ces yoles couleur de mer, aux avirons garnis de feutre qu'exigent les expéditions nocturnes. Où vous avez cru voir les ruses de Satan, il n'y avait que les précautions d'un traître.

Salaün me regarda : mon explication l'avait évidemment frappé;

(1) C'est-à-dire *le noyé*.

mais ce ne fut que la surprise d'un moment. La tradition avait dans cette ame de trop profondes racines pour que la logique pût l'en arracher. Il fit un signe de doute, et garda le silence, preuve certaine d'une croyance qui ne veut pas se discuter elle-même. J'avais mieux à faire que d'essayer de le convaincre. Le plus nécessaire, pour le moment, était de retrouver celui que je supposais coupable. Je parcourus la grève, je fis fouiller les rochers, mais sans rien découvrir. Comme nous revenions, je trouvai les paysans groupés dans la cabane. Le prêtre se tenait agenouillé devant le lit de Judok, et derrière lui un enfant portait les saintes huiles. Tous deux étaient arrivés trop tard.

Je m'approchai avec l'émotion involontaire que cause toujours l'aspect de la mort. L'écorcheur venait de s'éteindre dans une convulsion dont tout révélait encore l'horreur suprême. Un de ses bras était tordu sous sa tête, tandis que l'autre se raidissait sur la couche de paille. Aucune main pieuse n'avait refermé ses paupières, qui laissaient voir une orbite blanche et renversée; les traits crispés par l'agonie avaient une expression si douloureusement terrible, que, malgré moi, je détournai les yeux. Le prêtre éprouva sans doute la même sensation, car il prit le *ballin* (1) qui recouvrait le lit et le tira sur la tête du trépassé. On lui apporta ensuite une assiette pleine d'eau qu'il bénit; on la posa près du chevet funèbre avec une branche de buis en guise de goupillon; deux chandelles de résine furent allumées, et une vieille femme s'assit, le chapelet à la main, sur l'âtre calciné par l'incendie. C'était la veillée des morts qui commençait; les assistans se dispersèrent, et je regagnai la barque avec le gabarier.

La nuit était remarquablement sereine : on entendait les moindres clapotemens de la mer le long des récifs, et une petite brise qui ne gonflait que le haut de notre voile poussait lentement l'embarcation. Assis au dernier banc, je tenais l'*écoute*, tandis que Salaün était à l'arrière, la main sur la barre. Encore sous l'impression de ce qui venait de se passer, nous gardions tous deux le silence. Les dentelures de la côte, qui se dessinaient vigoureusement sur un ciel à demi éclairé, passaient successivement sous nos yeux. Quelquefois, d'un clocher lointain que nous ne pouvions apercevoir, le tintement de l'heure nous arrivait à travers le calme de la nuit.

La barque avait déjà doublé la dernière pointe, et nous apercevions la petite crique du gabarier, quand celui-ci se leva à demi et plaça sa main au-dessus de ses yeux. Je suivis la direction de son regard, et j'aperçus sur la grève, alors éclairée par les étoiles, deux ombres en mouvement. Bien que la distance et la demi-obscurité ne permissent pas de les distinguer, leur agitation semblait annoncer une lutte; par

(1) Couverture d'étoupe.

instans, elles s'arrêtaient comme pour s'expliquer, puis l'une d'elles s'écartait vivement poursuivie par la seconde, qui l'arrêtait de nouveau et la forçait à reprendre l'entretien. A mesure que notre barque approchait, le débat s'animait de plus en plus; tout à coup un cri perça la nuit et nous arriva distinctement. Salaün se redressa. — Dieu me sauve! c'est la voix de Dinorah, s'écria-t-il saisi.

Je me levai pour mieux voir, mais on n'apercevait plus rien: les deux ombres avaient disparu de l'espace lumineux pour se perdre dans l'obscurité du promontoire. On entendait encore un murmure de voix toujours plus élevé, puis un nouveau cri nous arriva; le gabarier y répondit par un de ces *hêlemens* prolongés qui s'échangent au loin sur la mer, et saisit une rame pour accélérer la marche du canot. Au même instant, les deux ombres reparurent, l'une courant vers les vagues, l'autre la poursuivant. Nous n'étions plus qu'à quelques pas du rivage; je reconnus Beuzec et Dinorah. Celle-ci, qui nous avait aperçus, s'élança droit à notre rencontre. Au moment où la barque toucha la grève, elle entrait dans les flots et se précipita à la poupe, qu'elle saisit des deux bras avec un cri de joie. Beuzec, qui, à notre vue, avait ralenti sa poursuite, se jeta brusquement à droite et disparut. On ne pouvait songer à le poursuivre parmi les rochers et au milieu de la nuit. La jeune fille occupait d'ailleurs toute notre attention. Le gabarier l'avait soulevée pour l'asseoir près de nous et l'accablait de questions; mais, encore haletante de la course et de l'émotion, elle ne put d'abord répondre que par des mots entrecoupés : cependant le ton me rassura. Revenue de son trouble, elle s'était mise à rire selon l'habitude des jeunes filles qui veulent cacher leur confusion.

— Mais que s'est-il donc passé? Pourquoi criais-tu, et que voulait *le reptile*? s'écria Salaün encore inquiet.

— Ce n'est rien, dit-elle, sans répondre directement; quand on est seule, on prend peur; je ne savais pas ce qui avait pu vous retenir sur la mer, et j'étais à la grève pour vous voir venir.

— Mais Beuzec?

— Eh bien! il est arrivé quand je vous attendais là; il m'a dit qu'il allait quitter le pays, et.... il m'a proposé.... de partir avec lui!

— Démon! murmura le gabarier.

— Pour sûr, il est arrivé quelque chose d'extraordinaire, reprit Dinorah, car il parlait comme un homme ivre, et cependant il n'y avait pas de *vin de feu* dans son haleine. Il m'a dit que, si je le suivais, il me ferait plus riche que la femme d'un gentilhomme, et, comme je n'avais pas l'air de croire, il m'a montré plein ses mains de pièces d'or.

J'échangeai un regard avec Salaün.

— Et alors? repris-je.

— Alors, dit la jeune fille émue, j'ai eu peur.... Je lui ai demandé où

il avait trouvé ce trésor; mais il s'est mis à le compter, à le faire sonner sans répondre et en riant de son méchant rire. Quand j'ai voulu rentrer, il m'a barré le passage; il m'a encore parlé de partir. Plus je refusais, plus il me montrait d'argent en disant que tout serait à moi. Enfin j'ai voulu fuir; mais il m'a saisi les deux mains en disant qu'il m'emmènerait malgré moi. Comme il était le plus fort, j'ai crié, et c'est alors que j'ai entendu la voix de mon père qui venait de la mer.

— Ainsi notre arrivée vous a sauvée? repris-je.

— Votre arrivée et ma marraine, répliqua la jeune fille en portant instinctivement la main à une petite relique cachée dans son corsage; ceux qui sont les protégés des grands saints n'ont rien à craindre du mauvais esprit!

Ces dernières révélations changeaient mes soupçons en certitude; le crime du *reptile* était désormais pour moi hors de doute, Salaün lui-même parut ébranlé; quant à Dinorah, elle ne savait rien de ce qui s'était passé à la Pointe du Corbeau. En l'apprenant, elle poussa une exclamation d'horreur. Nous venions de gagner la maison où le gabarier m'avait proposé de passer la nuit; elle m'adressa d'une voix tremblante des questions auxquelles je répondis en racontant tout ce que je savais. A mesure que je parlais, elle devenait plus pâle, et je vis qu'elle était prise d'un tremblement. Quand j'eus achevé, elle joignit les mains, ferma les yeux, et se laissa glisser sur un banc appuyé au mur. Elle ne disait rien, mais des larmes glissaient sous ses paupières et descendaient silencieusement sur ses joues. Je me rappelai alors l'allusion railleuse faite par le meunier à notre première rencontre. Guiller avait-il parlé sérieusement? La pitié de la *petite sainte* pour le réprouvé s'était-elle réellement transformée en un sentiment plus tendre? Plusieurs détails que je me rappelais maintenant pouvaient le faire croire. Chez la paysanne ou chez la grande dame, le cœur est le même et glisse sur les mêmes pentes. Femme, elle avait pu céder à cette ambition féminine de dévouement qui en a séduit tant d'autres; elle s'était trouvée de celles que l'abandon attire, que le péril encourage, que la méchanceté malheureuse attendrit. Comme sainte Thérèse, elle avait peut-être plaint le démon de ne connaître que la haine, et avait rêvé une rédemption par l'amour. En tout cas, je n'eus ni les moyens, ni le loisir de m'en assurer, car, avant que j'eusse pu lui adresser la parole, Salaün, qui était sorti pour dégréer la barque, l'appela par son nom. A cette voix, Dinorah se redressa en sursaut, passa la main sur ses yeux et sortit brusquement.

III. — LA PROCESSION.

Au-dessus du rez-de-chaussée qui formait le logement du gabarier

s'étendait un grenier auquel on arrivait par une échelle et sans autre plancher que des fagots jetés en travers des poutrelles. Ce fut là que je passai la nuit sur une coëtte de balle d'avoine. Quelque fée bretonne y avait sans doute caché l'*herbe qui endort*, car, lorsque je me réveillai, le soleil filtrait à travers le chaume et dessinait autour de moi mille réseaux lumineux. Les roitelets cachés dans toutes les crevasses du toit gazouillaient joyeusement, et les pinsons leur répondaient sur les troënes du courtil. Quant à la maison, aucun bruit ne s'y faisait entendre. Je me levai à la hâte, et je descendis. Il n'y avait personne au rez-de-chaussée. Tous les meubles étaient en ordre, et le sol balayé, les cendres du foyer relevées, annonçaient que les maîtres du logis étaient sortis pour long-temps. En regardant par la petite croisée, à un seul carreau qui donnait sur la grève, je vis en effet que la barque n'était plus là.

Je connaissais trop bien les libertés de l'hospitalité bretonne pour que cette absence me causât ni surprise, ni embarras. J'allai à la table et je relevai une manne d'osier renversée, sous laquelle se trouvait le pain noir enveloppé dans une petite nappe à frange. Faisant ensuite glisser la table elle-même, j'aperçus dans l'espèce de coffre qu'elle recouvrait le beurre et le lait mis en réserve. Je choisis ce que je préférais, et je me mis à déjeuner avec la confiance que donne ce titre d'*envoyé de Dieu* accordé par le paysan de l'Armor à celui qui vient s'asseoir à son foyer. Quand j'eus achevé, je remis tout en place, laissant pour mon hôte absent une pièce de monnaie que, présent, il eût peut-être refusée. Je refermai, en sortant, la porte de la cabane avec ce loquet de bois dont la vue m'a toujours rappelé *la chevillette et la bobinette* du *petit chaperon rouge*, puis, reprenant ma route par les landes, je me dirigeai vers Crozon.

Le soleil, déjà élevé sur l'horizon, commençait à frapper directement le promontoire, rendu plus aride par une longue sécheresse. Je suivais un pli de la colline où n'arrivait aucun souffle de la brise de mer. Le sol, ouvert par la chaleur, était entrecoupé de larges fissures au bord desquelles les bruyères et les ajoncs penchaient leurs touffes jaunies. On n'apercevait à droite ni à gauche aucun village, aucune ferme; à peine si quelques champs cultivés annonçaient de loin en loin la présence de l'homme. J'avais ralenti le pas, fatigué du poids du jour, de la longueur de la route et de la morne solitude qui m'entourait, quand un compagnon inattendu se montra à l'extrémité d'un sentier : c'était le meunier Guiller. Il me reconnut, poussa un cri d'appel, et pressa, pour me rejoindre, le pas de sa monture.

— Monsieur vient de la Pointe du Corbeau? dit-il en portant la main à son bonnet bleuâtre; que Dieu fasse miséricorde aux pêcheurs! le vieux Judok-Naufrage a donné un terrible exemple; mais le diable

n'a fait que commencer l'ouvrage, maintenant c'est aux gens de justice de finir, et voilà qu'on leur amène pour ça Beuzec-le-Noir.

Je demandai s'il était vraiment arrêté.

— Depuis ce matin, répondit le meunier; on l'a pris au moment où il essayait de voler une barque à l'anse de Dinant, et en le fouillant on a trouvé sur lui plus de pièces d'or qu'il n'a jamais gagné de sous. Je viens de le rencontrer dans une charrette, garrotté comme un sanglier.

Guiller ajouta beaucoup de suppositions sur l'origine de cet or, sans paraître soupçonner la vérité. Profitant de son humeur causeuse, je l'interrogeai à loisir sur *le reptile*, et j'appris de lui tout ce qui pouvait expliquer cette étrange nature. Jeté sur les côtes bretonnes par la tempête, ainsi que me l'avait raconté Salaün, l'enfant naufragé avait grandi dans l'isolement et la réprobation; tout le monde l'avait repoussé, et il était devenu l'ennemi de tout le monde. Comme le sauvage, il avait vécu de ruse, d'hostilité et de patience : sa vie était devenue une perpétuelle embuscade. — Maraudeur insaisissable, il échappait à toutes les poursuites sans que rien pût lui échapper, et cette miraculeuse adresse avait encore confirmé la superstition populaire. D'abord, quelques voisins dépouillés par lui s'étaient vengés; mais des désastres inattendus, et dont l'auteur restait invisible, leur avaient toujours fait cruellement expier cette audace; aussi la haine s'était-elle tempérée par la crainte. On fermait les yeux sur les déprédations de Beuzec, pour n'avoir pas à les punir; il avait fini par se faire une force de sa méchanceté.

— Qu'il soit venu de l'enfer ou qu'il y aille, ajouta Guiller avec plus de sérieux que je ne lui en avais vu jusqu'alors, c'était une dure épreuve pour le pays; lui et Judok se tenaient là-bas comme deux vipères qui mettaient les honnêtes gens en angoisse; maintenant qu'ils n'y seront plus, on pourra marcher sans regarder à ses pieds.

Je ne répondis pas : depuis un instant, mon attention était attirée ailleurs et j'écoutais avec distraction. Nous avions alors atteint un plateau boisé, et nous suivions un chemin creux dont les haies vives ne permettaient de rien voir, mais n'empêchaient pas d'entendre un chant grave et lointain qui s'élevait par intervalles. Je m'arrêtai en imposant silence de la main à mon compagnon et en prêtant l'oreille; le chant retentit plus rapproché. Le meunier se dressa sur sa monture et regarda par-dessus les buissons.

— Dieu nous bénisse ! c'est la procession pour les biens de la terre, dit-il; le blé a soif, et ceux de Crozon font le tour de la paroisse avec leurs prêtres pour implorer le maître de la pluie et du soleil.

Je pressai le pas afin d'atteindre le plateau auquel conduisait notre route, et, en débouchant sur la bruyère, j'aperçus la procession qui s'avançait de notre côté. A la tête du cortége marchait le clergé avec le

dais et des enfans en costume de chœur qui portaient l'eau consacrée ou agitaient des sonnettes, puis venaient les populations accourues des campagnes voisines. Les hommes marchaient les premiers, deux à deux et têtes nues; derrière, à une certaine distance, s'avançaient les femmes, le chapelet à la main. Tous avaient revêtu leur costume des jours de fête, dont les formes variées donnaient à la cérémonie je ne sais quoi de pittoresque et d'animé qui semblait appartenir à un autre âge. Après chaque stance de l'hymne sainte, les voix se taisaient, et il y avait une pause pendant laquelle on n'entendait que le bourdonnement des insectes dans l'air et le cri du grillon sous les fougères. La procession se déroulait avec une lenteur majestueuse sur la crête même du coteau. Elle arriva droit à nous.

Je m'étais découvert, et le meunier, descendu de sa monture, s'était agenouillé. Le premier groupe passa avec les aubes blanches, les bannières à franges de soie et les croix d'argent étincelantes. Les hommes commençaient à défiler les mains jointes sur leurs larges chapeaux et le visage à demi voilé par leurs cheveux, quand il se fit tout à coup un mouvement. Les regards s'étaient tournés vers la route que Guiller et moi venions de quitter. Une petite charrette entourée de douaniers et de pêcheurs venait de déboucher sur le plateau où nous nous trouvions. Le meunier se leva à demi.

— C'est lui, c'est Beuzec! me dit-il vivement.

Ce nom, répété de proche en proche, courut dans la foule et y causa une sorte de frémissement; les prêtres eux-mêmes s'étaient arrêtés; la charrette arrivait près d'eux. Je reconnus alors *le reptile,* dont les pieds étaient liés avec des filins goudronnés et les bras solidement attachés aux barreaux. En entendant les chants, il s'était redressé, et son visage hagard apparut au-dessus des bords du tombereau. A la vue de la procession, il jeta un premier cri d'ironie insultante qui alla se répétant à mesure que les prêtres et les symboles consacrés passaient devant lui; puis, quand vint le tour des assistans, il se mit à les appeler l'un après l'autre, en accompagnant chaque nom d'un éclat de rire ou d'une injure; mais, arrivé aux femmes, nous le vîmes s'interrompre subitement, son rire s'éteignit, il fit pour s'élancer un effort qui ébranla les barreaux, puis, poussant une sorte de rugissement, il se laissa tomber au fond du chariot.

Dans ce moment, mon œil rencontra le pâle visage de Dinorah. Les yeux baissés et les mains tremblantes sur son chapelet, elle passait avec la procession qui avait repris sa marche. Je la vis se perdre dans le chemin creux, tandis que la charrette disparaissait avec son escorte au versant du coteau. La protégée de Marie et le fils du démon venaient de se rencontrer pour la dernière fois et de se faire un éternel adieu.

ÉMILE SOUVESTRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

M. DE BALZAC. — M. BAZIN. — LIVRES ET THÉATRE.

Qui nous donnera le mot juste et vrai par lequel il faudra caractériser la période littéraire que nous traversons, — que nous venons de traverser, voudrais-je dire? Il est peu de momens, sans aucun doute, dans l'histoire intellectuelle où cet art généreux de penser et d'écrire ait été exposé à plus de périls et plus directement menacé dans son essence. L'instinct du vrai, la mâle droiture de l'esprit, la saine vigueur de l'imagination, la sûreté du goût, la nette et forte simplicité du langage, tous ces dons énergiques ou faciles qui composent l'art littéraire ont subi d'étranges déviations; ils ont été pliés à d'étranges caprices. Les qualités heureuses de l'intelligence, là où elles ont brillé, ont été souvent employées elles-mêmes à d'indignes usages, à satisfaire une curiosité irritée et complice, à réveiller l'attention blasée par la singularité des conceptions, par l'excès des peintures. Les vices ont fleuri dans le domaine de l'esprit avec une rare abondance, et ont pris toutes les figures : culte du succès, ardeur du gain, recherche des dépravations morales, scepticisme grossier, confusion perpétuelle entre le vrai et le faux, adoration de soi. Ajoutez un trait, c'est que ces vices se sont donnés pour des vertus, et qu'ils ont été tenus pour tels. Quand on veut se rendre un compte net et exact de cette situation, l'esprit s'arrête devant la variété des phénomènes et la multitude des symptômes.

L'unité de nos désastres littéraires se retrouve dès qu'on les rapproche du mouvement social dont ils sont un des élémens et l'expression en même temps. Là tout se coordonne, tout reprend son caractère, sa logique et sa suite. Les circonstances sociales, les tendances politiques, qui ont permis que les lettres dérivassent ainsi vers la corruption, apparaissent sous leur véritable aspect. Le mal que, par une réaction invincible, les lettres ont fait à la société elle-même, en l'enveloppant d'une atmosphère factice, en l'accoutumant à se voir autrement qu'elle n'est, en nourrissant sa conscience de sophismes et de brutales séductions, éclate aussi dans son vrai jour. Le moment n'est point éloigné, je pense, où un impartial et sévère jugement pourra embrasser l'ensemble de ce mouvement contemporain, et faire la part de toutes les influences; peut-être est-il déjà venu!

Ce n'est pas pour rien que cette heure triste et solennelle qui clot la première moitié de notre siècle a sonné; ce n'est pas pour rien qu'une révolution survient comme pour marquer avec une précision fatale la fin de bien des choses. Ce qu'une révolution met de rides sur un front triomphant de la veille ne se pourrait bien dire; ce qu'elle jette en passant de poussière et de cendre sur une œuvre hier encore populaire ne saurait être apprécié que par ceux qui sont curieux de ce genre d'expérience, et vont un moment interroger les succès d'autrefois. Elle change les perspectives, et cela suffit; lisez encore après cela quelqu'un de ces ouvrages que vous attendiez chaque matin, il y a quelques années seulement: hélas! vous avouerez que les inventions de Mercier et de Restif avaient de l'intérêt et du feu autant que celles-ci. La révolution de février a été assez peu libérale en bienfaits pour qu'on ne lui dispute point celui-ci : c'est que, à tout prendre, elle nous a éclairés sur bien des points, elle nous a affranchis de beaucoup de sottes admirations, de bien des ridicules et coupables complaisances à l'égard de toute corruption déguisée en drame ou en roman. Ce qui n'est point douteux, ce qui est dans l'instinct universel aujourd'hui, c'est qu'il est bien vrai qu'il y a quelque chose qui s'achève et qui meurt autour de nous en littérature comme en politique; il y a comme une ère littéraire qui finit au milieu de l'incertitude générale, — l'ère des excès de l'imagination, peut-on dire, — l'ère de l'art pour l'art, l'ère du roman et des romanciers. Il semble que cette phase de déclin de tout un genre de littérature prenne un caractère de réalité plus sensible, quand on voit disparaître au même instant un de ces esprits faits, par le mélange de leurs qualités et de leurs défauts, pour le personnifier avec un éclat particulier. Telle est l'impression qu'éveille naturellement, en quelque sorte, la mort récente d'un des hommes les plus remarquables assurément de la littérature moderne, M. de Balzac. Il n'y a là ni sujet d'apothéose ni sujet d'acerbe et inutile contestation; c'est un fait à constater, sans méconnaître que, si l'habile romancier a donné trop de gages aux entraînemens contemporains, il se présente en même temps tenant dans sa main droite quelques œuvres, telles que *la Recherche de l'Absolu* ou *Eugénie Grandet*, qui ont leur place parmi les plus heureuses créations du roman moderne.

Oui, en voyant ainsi disparaître un des écrivains qui ont le plus contribué à donner à l'imagination moderne l'impulsion qu'elle a suivie, je me disais involontairement que c'était plus qu'un homme de talent qui s'en allait, que c'était

aussi une littérature où il avait brillé, et dont il était l'un des représentans. M. de Balzac représentait cette littérature dans ses tendances, dans ses ambitions, dans ses écarts, dans ses âpres passions, et, au milieu de ce désordre, il apportait des qualités vives et propres, de nature à le faire reconnaître entre tous. Son originalité était parfois un mélange bizarre d'élémens de toute sorte, mais elle existait. M. de Balzac avait eu plus d'esprit que beaucoup des co-partageans de sa royauté chimérique : il n'avait guère fait parler de lui depuis deux ans; il s'était réfugié dans une sorte de silence qu'il ne rompait, il y a quelques mois, que pour protester contre une reprise de son drame de *Vautrin* faite à son insu. Peu de vies littéraires ont été plus laborieuses, plus irrégulières, plus remuées et plus remuantes, peut-on ajouter, que celle de M. de Balzac. La maturité du talent avait eu peine à se dégager en lui; elle sort victorieuse de la lutte vers 1830, à dater de *la Peau de Chagrin*, et c'est là que commence la création quelque peu ambitieuse de ce monde par lequel l'auteur ne vise à rien moins qu'à supplanter le véritable monde. N'avez-vous point connu les Vandenesse, les Rastignac, les Montriveau, les Maxime de Trailles, et Mme de Nucingen, Mme de Beauséant, Mme Firmiani, Mme de Langeais? Ce qui dominait surtout chez M. de Balzac, c'était la faculté d'observation, et c'est par là qu'il a été supérieur à la plupart des romanciers contemporains. C'était vraiment une rare nature d'observateur, qui excellait parfois à pénétrer sous tous les voiles, à fouiller tous les replis du cœur humain, à analyser un caractère, à mettre à nu les mobiles les plus secrets et les plus inavoués. L'observation semble avoir été une véritable passion pour l'auteur de *la Femme de trente ans*; il s'en enivrait, et finissait, je pense bien, par croire à la parfaite réalité de ses inventions, après les avoir péniblement coordonnées. Cette qualité merveilleuse suffit sans doute pour donner un intérêt profond ou piquant à quelques-uns des contes de M. de Balzac; elle ne supplée point, par malheur, à toutes les autres qui lui ont manqué. On a prononcé au sujet de l'auteur du *Père Goriot* les noms de Shakspeare et de Molière : cela est consolant, en vérité, pour ceux qui se croient intérieurement fort au-dessus de M. de Balzac! Je ne m'amuserai point à énumérer les raisons pour lesquelles le romancier contemporain n'est ni un Shakspeare ni un Molière. Un trait seulement me frappe : c'est, chez les grands auteurs de *Hamlet* et du *Misanthrope*, l'abondance naturelle du génie qui s'ignore; c'est cette sorte de spontanéité féconde, cette sorte de candeur ingénue avec laquelle ils laissent échapper des œuvres qui, sans qu'ils y songent, composent un monde idéal et puissant, reflet magnifique de la vie humaine. Le peintre de la vie moderne vise au même but, mais il y vise, si je puis ainsi parler, artificiellement. Il veut, lui aussi, reproduire un monde, une société tout entière; mais, pour vous bien persuader que c'est là en effet une société vivante et réelle, il aura recours à des combinaisons qui ne font que détruire toute illusion en laissant percer la prétention de l'écrivain. Il reproduira les mêmes personnages, il vous décrira lui-même, s'il le faut, le mécanisme de son œuvre. La préface de *la Comédie humaine*, où M. de Balzac cherche à lier par une pensée commune les diverses portions de ce qu'il considérait comme son *édifice*, n'inspire guère qu'une idée, celle d'une vaste ambition aboutissant à des résultats en réalité peu gigantesques, s'il est permis

aujourd'hui de disputer cette qualification à quoi que ce soit. Souvenez-vous que d'autres ont appelé M. de Balzac un Pigault-Lebrun du beau monde! J'aime à croire que la vérité est entre ces excès de jugement. Le fait est que M. de Balzac n'était ni un Molière ni un Pigault-Lebrun : c'était le peintre de mœurs sagace et hardi d'une société qui, pour le moment, aimait qu'on lui montrât à nu ses corruptions, et qui était servie à souhait par son romancier; c'était un homme de verve et d'esprit qui, à ses idées déjà étranges sur la société, ajoutait malheureusement cette autre pensée,—dont il s'est trop souvent inspiré,—qu'un grand écrivain, un *maréchal* littéraire, comme il l'appelait, était celui qui offrait une certaine *surface commerciale*. Je n'ai nul plaisir à réveiller ces souvenirs, qui se lient à notre histoire contemporaine; si je les rappelle, c'est parce que ces doctrines ont fructifié : elles pèsent sur nous, et ont contribué à précipiter la pensée littéraire, énervée ou complice, sur ce penchant où il lui est aujourd'hui si difficile de s'arrêter, et qu'elle ne peut parcourir jusqu'au bout sans aller au-devant de sa propre destruction.

Un des caractères tristement irrécusables du talent de M. de Balzac, c'est que, au milieu de facultés diverses et vigoureuses, il manquait complétement d'un certain idéal élevé, d'une certaine règle supérieure capable de diriger, de contenir et de féconder son observation, de donner à ses qualités tout leur prix. Moralement, il en est résulté que l'auteur des *Scènes de la vie parisienne* franchissait le plus souvent toutes les bornes, confondait tous les élémens, et ne savait nullement discerner la limite au-delà de laquelle les passions, les sentimens, les caractères, cessent d'être vrais humainement pour devenir des exceptions difformes et repoussantes, qui ont tout au plus leur place dans quelque musée Dupuytren de la nature morale. Il est arrivé plus d'une fois au roman moderne de rivaliser avec ce *panthéon* élevé à toutes les turpitudes physiques. Je ne citerai qu'un exemple dans les œuvres de M. de Balzac, c'est *le Père Goriot*. Est-ce là encore de la réalité? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que Goriot n'est point un être humain, c'est que ce n'est point là un père selon la vérité morale : tourmentez l'amour et le dévouement d'un père, vous n'en ferez point sortir la complicité avec les désordres et le libertinage de ses filles, à moins de franchir, comme je le disais, cette limite au-delà de laquelle apparaît la hideuse exception. Je comprends, dans Otway, le vieux sénateur vénitien dupé et berné par la courtisane Aquilina. Je ne comprends pas Goriot nouant les amours de sa fille Mme de Restaud et de son amant, et mendiant une place entre les deux. Littérairement, cette absence d'un instinct supérieur et régulateur chez M. de Balzac n'est autre chose que l'absence du goût : le goût littéraire manquait, en effet, à l'auteur de *Vautrin*, ou plutôt celui qu'il avait était confus et laborieux comme sa nature d'artiste elle-même, hasardeux et incertain comme elle par suite. De là cette inégalité qui apparaît souvent dans les ouvrages de M. de Balzac, dans ses inventions, dans ses récits, dans son style même; de là ce mélange singulier de peintures qui charment et intéressent et de développemens outrés ou vulgaires, de pages qui atteignent par momens à l'éloquence à côté d'autres pages où l'écrivain ne se retrouve plus. C'est visiblement une organisation riche, vigoureuse, mais diffuse, qui semble, pour ainsi parler, n'avoir point la conduite d'elle-même, à qui manquent la

justesse de vue et de sentiment, le tact, la mesure, toutes ces choses qui sont ce qu'on appelle le goût dans l'art : de telle sorte que M. de Balzac peut passer pour un de ces chercheurs ardens de l'absolu, dont il a peint la dramatique destinée, qui jettent sans cesse au creuset, s'épuisent en efforts, usent de tous les procédés, et qui, s'ils parviennent à faire quelque parcelle d'or, entassent plus souvent encore la cendre et les scories. Le grain d'or, ce sera *Eugénie Grandet*, quand cette étude charmante jaillira. Les scories, hélas! ce seront des romans comme *Une ténébreuse Affaire*, *Honorine*, *Dinah Piédefer*, tels qu'ils abondent, par malheur, dans la carrière littéraire de M. de Balzac, tels qu'ils se sont multipliés de plus en plus sous la plume de l'auteur en avançant. Peut-être pourrait-on se demander si, au spectacle des choses, sous l'empire des leçons contemporaines, M. de Balzac n'eût point tenté quelque retour, quelque progrès sur lui-même. Cela est possible; c'eût été pourtant un effort difficile, et, s'il n'était point injuste de juger par analogie, on pourrait offrir l'exemple vivant de tant de talens qui ont vécu de la même vie, qui ont cédé aux mêmes entraînemens, et qui se traînent sous la même défroque, comme si le signe des transformations nécessaires n'était point apparu.

La mort de M. de Balzac a donné lieu encore à une de ces scènes de la comédie des tombeaux qui attendent éternellement la verve d'un Lucien. Si l'enflure, la déclamation, la préoccupation de soi, la manie des apothéoses, ont toujours quelque chose de choquant, elles prennent particulièrement ce caractère en face de la mort, parce qu'elles lui ôtent ce qu'elle a de sacré et d'inviolable, en la faisant apparaître comme une occasion de bruit, d'exhibition et de discours. Il s'agit bien du mort, il s'agit de soi-même qu'on exalte en exaltant celui qui n'est plus. Il est des esprits qui ne veulent point sentir ce qu'il y a de blessant à voir profaner la gravité de certaines heures, à voir transformer le tertre d'un tombeau en tribune ambitieuse ou en théâtre. Oui, sans doute, rendre un dernier hommage à un écrivain de talent, cela est légitime; mais pensez-vous que cela suffise aujourd'hui? Ne faut-il pas sculpter un monument à la gloire des vivans encore plus que du mort? M. Hugo, on en doit convenir, trouvé le moyen de dépasser les limites de son emphase habituelle dans son discours sur la tombe de M. de Balzac. On éprouve véritablement une sorte de froissement intérieur à se voir forcé à rabattre de tels excès de parole. C'est une autre manière, j'imagine, de faire injure à la mémoire d'un homme d'esprit que de l'apprécier comme le fait M. Hugo, et de ne parler que de *grands hommes*, d'*étoiles de la patrie*, d'*entassement d'assises de granit*, de *dominateurs par la pensée*. M. Hugo a des habitudes de s'exprimer qui font toujours croire qu'il parle de lui-même. Il n'eût point été possible, sans aucun doute, à un homme ordinaire, pas même à un critique, de caractériser ainsi les œuvres de M. de Balzac : « Livre merveilleux que le poète a intitulé comédie et qu'il aurait pu intituler histoire, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais; livre qui est l'observation et qui est l'imagination, qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel, et qui par momens, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal! » M. de Balzac méritait mieux

que cela; il méritait que le ridicule n'assistât pas à ses funérailles, à moins qu'on n'y voie un trait caractéristique de plus de notre époque, où l'idolâtrie de soi est devenue décidément un motif ordinaire d'inspiration, et où il n'est point de *lettré*, pour parler le langage de M. Hugo, qui ne soit occupé à se pétrir un piédestal, fût-ce même avec un peu de terre du tombeau des autres!

Pendant que M. de Balzac mourait ainsi, un autre homme de mérite était atteint du même mal et succombait au même âge : c'est M. Bazin, l'auteur de l'*Histoire de Louis XIII*, qui partageait depuis long-temps avec M. Augustin Thierry le prix décerné par l'Académie aux meilleurs ouvrages sur l'histoire de France. Le nom de M. Bazin n'était point aussi populaire que celui de l'auteur de *la Comédie humaine*, et cela se conçoit : ses travaux n'étaient point de ceux auxquels s'attache la vogue, la renommée facile. Ses qualités mêmes ne sont point de celles que le vulgaire goûte et qui répondent à l'ardeur d'une curiosité grossière. Bien qu'il appartînt à la même génération littéraire que M. de Balzac, c'était un écrivain d'une tradition bien différente. Il n'avait de notre temps ni la passion du bruit, ni l'amour des apothéoses personnelles, ni les habitudes intellectuelles hasardeuses. Esprit rare, aiguisé et fin, savamment nourri et relevant l'érudition par une grace piquante et par cette aisance aimable qu'on avait autrefois! Le talent de M. Bazin était véritablement français, dans la vieille acception du mot, par la netteté, par la modération et par cette veine de facile et agréable ironie qui circule dans ses pages sans éclater. Ces qualités, on a pu les apprécier ici même dans ces ingénieuses études que l'auteur consacrait à Molière il y a quelques années, et surtout dans ce délicat et élégant portrait de Bussy-Rabutin (1), où le brillant et caustique gentilhomme revit dans la variété de ses aventures, dans la fleur de son esprit raffiné et mordant. M. Bazin connaissait familièrement cette époque du XVIIe siècle, comme un homme qui a vécu avec elle et qui en a soulevé tous les voiles. Son style, dans les portraits qu'il en a tracés, se ressent de cette familiarité et y a contracté une certaine bonne grace française; mais c'est surtout dans son *Histoire de Louis XIII* que M. Bazin a donné la mesure de son talent. L'*Histoire de Louis XIII* n'a point les mérites si fort recherchés aujourd'hui, — la hardiesse des conjectures générales, la bizarrerie imprévue des rapprochemens, la singularité des interprétations, l'excès prétentieux du coloris. C'est un mélange heureux où se retrouvent la netteté du récit, l'exactitude des vues, la fidélité des peintures, la sûreté de l'instinct historique et la facilité attrayante d'un style sans recherche, qui se joue à travers les choses et les hommes. Un des mérites de l'auteur de l'*Histoire de Louis XIII*, c'est la haine de l'exagération et la liberté qu'il conserve au milieu des scènes historiques qu'il reproduit. Dans cette aisance, il y a bien un art assurément; ce qui en fait le charme, c'est qu'il se cache et ne laisse voir que la grace d'une érudition variée. M. Bazin avait écrit un livre qui n'est ni un roman ni une histoire, qui est une série d'esquisses sur les mœurs de notre temps : c'est *l'Époque sans nom*. L'époque sans nom! N'est-ce point là en effet la véritable désignation de toute période révolutionnaire? Celle que décrivait M. Bazin, c'est celle qui avait suivi

(1) Voyez les livraisons de la *Revue* des 15 juillet 1842, 15 juillet 1847 et 15 janvier 1848.

1830 : période étrange, à tout prendre, autant que la nôtre, où déjà se faisaient jour avec une singulière âpreté et dans un pêle-mêle confus toutes les passions, toutes les folies qui se sont jetées sur nous en conquérantes, et attendent encore l'heure d'une nouvelle invasion. Dans *l'Époque sans nom* se retrouve la même nature; c'est un observateur délié, ingénieux, ironique sans une amertume trop vive, et qui semble ne guère s'étonner de tout ce qu'il voit, — émeutes, destructions d'églises, prédications de tout genre, égarement des uns, aveuglement béat des autres! Cela lui paraît un spectacle curieux et digne d'être vu, comme l'est éternellement celui de la folie humaine. Il y a, parmi les esquisses de M. Bazin, un portrait qui n'a point vieilli du tout vraiment, celui d'une espèce particulière de notre société, du bourgeois de Paris, qui tient à l'ordre de la rue et veut la place publique nette de soldats de l'émeute, mais ne reconnaît point le désordre en chapeau noir, pérorant, déclamant dans les tribunes ou dans les journaux; digne et honnête classe qui ne voit les révolutions que lorsqu'elles sont consommées, et qui les laisse passer aux cris de *vive la réforme!* comme passera peut-être le socialisme aux cris de *vive la république!* Plus d'une page de M. Bazin, écrite autrefois, prend ainsi aujourd'hui, à son insu, un intérêt d'actualité, et fait regretter plus encore ce talent qui avait su se conserver pur de bien des affectations et des corruptions contemporaines.

Le livre de M. Bazin nous ramenait, par le triste hasard de la mort de l'auteur, vers une époque toute chaude encore de récentes éruptions révolutionnaires, mais tendant progressivement déjà à s'apaiser, — 1833. Ces éruptions pourtant se sont rouvertes à l'improviste sous nos pas, et ont pris un caractère bien autrement menaçant. Nos émotions s'attachent à quelque chose de moins rétrospectif, de plus actuel que les luttes d'autrefois; il n'est point surprenant que d'autres esprits viennent, à leur tour, observer aujourd'hui les nouveaux symptômes, — et tourmentent en quelque sorte la situation où nous sommes comme pour en faire jaillir un mot de salut. Ces esprits abondent parmi nous; s'il y a même un danger, c'est la multitude de gens qui se font bénévolement les scrutateurs de nos misères présentes, qui peignent notre pauvre société sous toutes les couleurs, et ouvrent devant elle toute sorte de perspectives. Là n'est point, j'imagine, le meilleur symptôme. C'est une singulière preuve de l'impuissance et de l'incertitude publiques, rendues plus visibles par les efforts de tout genre pour y remédier et la divulgation de mille recettes héroïques. Ce n'est point M. Bazin, je pense, qui eût écrit *l'Ère des Césars*. M. Romieu est plus hardi; il n'a pas craint, en recueillant ses impressions sur l'état présent de la civilisation, en s'appuyant sur des analogies historiques, de chercher, lui aussi, à pressentir l'avenir de notre pays, avenir assez étrange véritablement! Aux yeux de l'auteur, cette société énervée et gangrenée n'a plus rien en elle qui soit debout. La discussion a été l'instrument de dissolution universelle; elle a dissous la foi, elle a dissous les idées, elle a dissous le sentiment de l'autorité et de l'obéissance, tout ce qui, en un mot, est un élément de fondation sociale et de durée. Que reste-t-il? Une seule chose : la force, — la force représentée par les armées, lesquelles sont appelées à élever et à soutenir les pouvoirs qui se succéderont temporairement à la tête de la société en personnifiant leur influence. C'est la reproduction de la dictature militaire ro-

maine appuyée sur les prétoriens; c'est l'ère des césars et du *césarisme*, puissance renouvelée de la décadence romaine, qu'annonce M. Romieu. Napoléon a été le premier des césars de notre ère; il a fondé la dynastie, d'autres la continueront sans nul doute pendant long-temps avant que la société puisse retourner à d'autres conditions d'existence. *L'Ère des Césars* avait eu déjà, avant de naître, un retentissement politique qu'expliquent peut-être le nom et l'entrain bien connu de l'auteur. Je ne sais pourquoi, cependant, je m'obstine à y voir surtout un caractère littéraire, quelque chose comme un roman *réaliste* de la politique, écrit par un praticien d'esprit et d'imagination qui a beaucoup vu, beaucoup vécu, et qui force volontiers les couleurs. C'est évidemment encore une *solution* combinée avec des élémens tout littéraires, avec un mirage de l'histoire et un sentiment excessif de la réalité.

L'Ère des Césars est un mélange singulier d'aperçus, de jugemens, de doctrines absolues et de scepticisme pratique. Que dit M. Romieu? Que la société périt par l'absence de vie morale, parce que le principe de discussion, prépondérant depuis Luther, a tout détruit dans les croyances religieuses et philosophiques comme dans la politique. Que propose-t-il? Le règne du fait et du succès sous sa forme la plus crue et la plus brutale comme une nécessité pendant long-temps inévitable. Est-il besoin, en vérité, de donner si sévèrement la discipline à la société pour en venir à cette conclusion? Le livre de M. Romieu exprime naïvement, à son insu peut-être, une des faiblesses de notre temps; il porte l'empreinte de ce scepticisme universel qui règne dans les ames, qui fait qu'elles invoquent volontiers la force comme moyen unique et commode de salut, pour se dispenser de la réforme intérieure immédiatement et courageusement entreprise, sous le prétexte qu'elle n'est possible ni pour notre génération ni pour celle qui suivra peut-être. Oui, sans doute, cette réforme est difficile; mais s'accomplira-t-elle, si on ne la tente? Je proposerais bien, moi aussi, ma *solution* qui ne serait ni *l'ère des césars*, ni une restauration légitimiste, ni une régence, ni un consulat décennal ou à vie : ce serait que chacun entreprît de remettre de l'ordre en lui-même avant de songer à réformer l'état et la société, que chacun, au prix d'un courageux effort individuel, se remît à croire simplement et honnêtement aux choses dignes de notre foi, au bien pratique, à la loi imprescriptible du devoir, à la puissance bienfaisante de la vérité religieuse et morale. Ceci est à notre disposition immédiate, et point le reste. Le malheur est que chacun attend la réforme de ses contemporains avant de savoir s'il doit se réformer lui-même. Nous nous faisons une vie facile et qui nous plaise, et nous réservons pour cet être abstrait qu'on nomme la société notre prosélytisme et l'expérience de nos combinaisons chimériques.

Au fond, les analogies historiques sur lesquelles repose l'idée de *l'Ère des Césars* ne sont point d'ailleurs aussi concluantes que semble le croire l'auteur, ou elles aboutiraient à un étrange résultat qu'il ne soupçonne pas. M. Romieu ne songe point que les différences entre les époques qu'il compare sont plus grandes encore que les analogies qu'il croit remarquer. Qu'était ce monde des césars romains dont l'auteur évoque le fantôme? C'était une société, une civilisation se débattant dans les convulsions de la décadence et périssant par son principe même en présence d'une société, d'une civilisation nouvelle qui grandissait

par la force d'un principe immortel, d'une vérité divine révélée au monde. Or, c'est nous, il me semble, qui sommes encore cette société formée à l'ombre de la croix pour remplacer la société païenne. Le christianisme est avec nous; il domine le monde moderne dont il est l'ame, et son règne n'est point fini sans doute. L'auteur de *l'Ère des Césars* est trop bon chrétien, j'imagine, pour croire que l'efficacité du christianisme soit épuisée, et qu'il ne suffise pleinement à imprimer un autre caractère à notre civilisation. Dès-lors, que deviennent les analogies? Les phénomènes politiques se lient à l'ensemble de la vie morale d'une époque, et on ne peut les séparer. Le césarisme romain dont parle M. Romieu est la forme du pouvoir dans une société dont le principe est épuisé. La thèse philosophique et historique de M. Romieu, si elle n'était une fantaisie, ne serait autre chose que la thèse du socialisme, qui se proclame le christianisme nouveau et prononce la déchéance de la vieille société, ainsi qu'il l'appelle. C'est un argument pour M. Pierre Leroux, qui épuise son éloquence, comme on sait, à nous prouver que nous sommes les païens, les vrais païens, tandis que les initiés du socialisme sont les saints et les apôtres de l'église de l'avenir. Ici, du moins, l'analogie serait complète. Ce ne sont point heureusement des rapprochemens de ce genre que tente l'imagination de M. Romieu, dût-il être accusé pour cela de peu de logique. Quant à la signification plus pratique, plus délicate, plus personnelle, qu'on a voulu attribuer à *l'Ère des Césars*, c'était évidemment une injure. Il serait trop peu flatteur, en vérité, d'offrir — à celui qui représente aujourd'hui pour la France quelque chose de plus qu'un fait — le rôle de l'un de ces césars romains mis à l'enchère des phalanges prétoriennes. Sans être taxé d'optimisme, il est permis de dire que la France et l'homme valent mieux que cela, et que ces noms sont unis dans de trop immortels souvenirs pour se retrouver ensemble dans de hasardeuses combinaisons. L'auteur a sur ce point, sur la différence qu'il y aurait pour l'héritier de l'empereur entre *continuer* et *prendre*, entre *fonder* et *s'établir*, quelques phrases savamment obscures qui dénotent qu'il est plus facile de créer par l'imagination ce que j'appelais un mirage de l'histoire que de dénouer simplement, pratiquement, les difficultés épineuses de la réalité. M. Romieu, il faut bien l'avouer, n'a point trouvé la *solution* que nous cherchons. Ce qui vaut mieux dans *l'Ère des Césars*, c'est par momens la verve avec laquelle l'auteur décrit les faiblesses, les passions, les préjugés de notre époque, et montre l'esprit de désordre empruntant toutes les formes, prenant tous les masques, se glissant par toutes les issues et se créant comme d'imprenables citadelles au cœur même de la société; — c'est l'accent net et ferme avec lequel il expose le mal de la civilisation, chasse les illusions et ravive le sentiment d'un péril incessant. Il y a là même une utilité réelle et directe : si quelque chose est fait pour imposer aux forces conservatrices de la société un accord sérieux et sincère où nulle fantaisie de dissidence ne doive trouver place, n'est-ce point la pensée toujours présente d'une épreuve commune et de catastrophes imminentes? Le livre de M. Romieu a du moins cet intérêt de rendre sensibles dans leur palpitante gravité les symptômes contemporains, — symptômes qui peuvent se transformer demain en réalités terribles.

La révolution de février, qui a fait éclater cette situation dans ce qu'elle a de

saisissant et de périlleux, a engendré une multitude d'essais, de brochures, de travaux de tout genre dans l'ordre politique. Peu méritaient le succès, peu l'ont obtenu; un certain intérêt indéfinissable du moins s'attache parfois à ces œuvres éphémères, l'intérêt que prêtent les circonstances, et qui naît de ce besoin involontaire de chacun de savoir ce qui se dégage de cette fermentation générale des esprits. Que pense encore celui-ci? se dit-on. Va-t-il nous offrir la panacée souveraine, un secret pour la pacification universelle, une *solution* décisive? On n'a guère la chance d'être renseigné, mais on feuillette le livre, et l'auteur va se faire nommer représentant, s'il peut. Nous vivons à l'époque des brochures politiques et des candidats à la représentation nationale. Les circonstances ne sont point également favorables à tout ce qui ressort de l'imagination. La poésie due à l'art individuel pâlit auprès de la poésie des événemens. Demandez à une ode, à une élégie, à un poème, d'égaler la puissance des catastrophes qui ont rempli le monde depuis deux ans, l'intérêt émouvant et passionné des épisodes qui se sont déroulés sous nos yeux! Ce qu'on peut ajouter, c'est que la poésie, par sa faiblesse, par son impuissance, s'est trouvée bien juste à la hauteur de la place inférieure que les circonstances lui faisaien, dans les préoccupations publiques. Un des traits distinctifs de cette révolutiont sous laquelle plie le génie de notre pays, c'est la stérilité dans le domaine de l'imagination, et cela n'a rien d'étonnant: pour peu qu'on interroge son principe et ses origines, n'y voit-on pas la corruption littéraire mêlée à la corruption politique et l'aggravant même? Ce n'est point que les poètes manquent, ils abondent au contraire, et publient scrupuleusement leurs vers; mais c'est une inspiration défaillante en naissant, sans élan et sans fécondité.

Voici quelques volumes de poésie, les *Vers d'un Flâneur* de M. Ernest Perrot de Chezelles, *Une Gerbe* de M. N. Martin, les *Poésies* de M. Charles Fournel, *l'Oasis* de M. Ferdinand Dugué. A quoi répondent ces vers? Quelle corde font-ils vibrer? quel genre d'intérêt ou d'émotion éveillent-ils? M. Perrot de Chezelles traduit un poème de ce spirituel Henri Heine, auquel il joint quelques morceaux sur la *pervenche* ou sur *Isly*, sur l'*entrée dans la vie* ou sur *mil-huit-cent-quarante-huit*. Les plus intéressans fragmens de M. Fournel sont quelques imitations ou essais de traduction de ballades, tels que la *Romance de Roncevaux*, *Robin Hood*, *la Fille de l'hôtesse* d'Uhland. M. N. Martin rime avec assez de grace des chants du *laboureur*, du *moissonneur*, des *forgerons*, qui ne sont encore que des échos de l'Allemagne. Quant à M. Ferdinand Dugué, il faisait sans doute les vers tendres ou familiers de son *Oasis* avec la même placidité que ce mauvais drame de *la Misère* dont on a parlé. C'est toujours l'art pour l'art. Bien que ces livres diffèrent de ton souvent, ils ne laissent pas d'avoir une teinte commune. C'est l'inspiration habituelle des divers maîtres contemporains graduellement atténuée et nous arrivant à travers deux ou trois imitations. La poésie moderne a trouvé déjà son ère de l'empire, et ce dernier et faible écho d'une inspiration qui jaillit autrefois avec l'éclat de la jeunesse vient se mêler sans être entendu aux bruits d'une époque encombrée de désastres auxquels l'art contemporain n'est point par malheur étranger.

Je parlais de la mort du roman; je pourrais parler aussi de la mort de la poésie. Ce qu'on peut voir en effet du roman parmi nous, ce n'est rien de bien

vivant, en vérité; ce ne sont que les ombres errantes et inhonorées des succès d'autrefois. Le roman expie aujourd'hui dans l'épuisement ses folies passées, et voyez-le tout près de perdre même cette place où il a régné, au bas du journal. Ce qu'on peut voir de la poésie contemporaine, c'est moins encore, et le même jugement pourrait atteindre le théâtre. Le Théâtre-Français lui-même ne fait point exception. Il paraît se former dans la maison de Molière une petite couvée de petits chefs-d'œuvre qui visent à vous donner la petite monnaie du rare esprit de M. Alfred de Musset. Ce qui y fleurit dans un plein et naïf contentement de soi, on ne le sait trop; ce n'est ni comédie ni proverbe, c'est *Une Discrétion*, c'est *Héraclite et Démocrite*. La première de ces ébauches est une façon de libertinage maniéré en vaudeville, où les femmes se jouent en cinq points à l'écarté, — une petite gravelure qui voudrait être leste, et qui n'est que vulgaire. J'ignore pour ma part ce que l'auteur d'*Héraclite et Démocrite* a voulu faire, n'ayant aperçu quoi que ce soit dans des scènes qui échap- à toute appréciation. Tout cela simule l'esprit, singe la poésie, grimace l'élégance, et est à la vraie comédie ce que nos modernes petits vers sont à la véritable poésie. Il y a dans ces divers efforts une teinte uniforme de déclin, encore plus saillante au milieu de la stagnation générale de la pensée littéraire. Est-ce à dire que l'art en lui-même soit près de périr? Est-ce à dire que ces grandes choses, l'observation, l'inspiration, soient mortes, et qu'il nous faille mener leur deuil? Il n'en est pas tout-à-fait ainsi. Ce qui meurt, c'est un certain esprit littéraire qui a régné sur nous, qui a jeté le trouble dans toutes les notions, qui est arrivé à être une véritable corruption publique, et dont l'action a été aussi funeste à l'art lui-même qu'à la société. C'est sous ce rapport qu'il est vrai de dire que nous sommes les témoins d'une période qui s'achève. Nouvelle et vivante application de la loi de transformation qui régit le monde! Oui, cette heure suprême et solennelle du milieu du siècle est pour nous comme la marque visible du passage d'une ère pleine de destructions à une ère qui peut être glorieusement employée à reconstruire dans le domaine intellectuel comme dans le domaine moral, comme dans le domaine politique : quand on est sorti de l'ordre, le progrès est d'y rentrer, a-t-on dit. Au point de vue littéraire, la vie nouvelle et le progrès sont à une condition, ils sont au prix de la réhabilitation du bon sens, du goût, de la rectitude morale, de toutes ces qualités, en un mot, qui ont subi de notre temps une sorte de déroute, et ici les intérêts de la société et de la littérature se trouvent heureusement confondus.

CH. DE MAZADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1850.

Le roi Louis-Philippe est mort le mardi, 26 de ce mois, au château de Claremont, dans sa soixante-dix-septième année. On lui rend aujourd'hui les derniers devoirs. Nous nous associons par tous nos regrets et par tous nos hommages à cette nouvelle douleur, qui vient combler les tristesses d'une auguste famille; nous suivons en pensée sur la terre étrangère les funérailles du prince exilé. Sur sa tombe à peine fermée, nous saluons avec respect, avec confiance, cette forte génération qu'il laisse derrière lui, ces quatre fils dont la France apprit si vite à estimer la jeunesse, ces deux enfans si pieusement élevés par la noble veuve de celui qui avait été le meilleur espoir de la France. Au milieu même du deuil qu'ils conduisent, nous leur connaissons à tous une consolation précieuse : c'est le sentiment de leur indissoluble union. La maison d'Orléans avait honoré le toit royal sous lequel elle habita dix-huit ans par la pratique sincère et sans faste de toutes ces vertus de la vie privée qui ne logent pas toujours dans les palais. Le père était un chef aimé, obéi; sa vigoureuse discipline avait entretenu parmi tous les siens un commerce plus affectueux qu'il ne l'est d'ordinaire entre les princes. Lorsque la main des pillards de février eut violé les asiles les plus secrets des Tuileries et jeté au vent leurs correspondances les plus intimes, on sut mieux alors dans le public combien il y avait là de goût pour les obligations et les joies du foyer. On vit par de touchans témoignages que ces brillans jeunes gens groupés autour du trône n'avaient jamais cessé de partager leur cœur entre les devoirs de la soumission filiale et les épanchemens de l'amitié fraternelle. La maison d'Orléans recueille maintenant le prix de ces bonnes mœurs domestiques. *Le père*, comme on le nommait dans la familiarité douce et discrète de cet intérieur si bien gouverné, le père lègue à ses héritiers une tradition de concorde qui sera peut-être leur plus utile apanage. En un temps comme le nôtre, où l'on cherche par-dessus tout à s'appuyer quelque part, où

le pays est tenté jusqu'à l'excès de se débarrasser de lui-même sur quelqu'un, ces nombreux rejetons d'une même lignée n'ont qu'à rester attachés ensemble pour attirer naturellement les regards et les cœurs. Il n'y a plus de prétendans, il n'y a que des *en-cas*. Le plus sûr *en-cas* de la France à tel jour que personne n'a droit de prévoir, pourquoi ne serait-ce pas le faisceau de toutes ces volontés fraternelles réunies par un même dévouement au service de la patrie?

Nous n'entreprenons pas d'assigner ici à la mémoire du roi Louis-Philippe la part qu'elle aura dans l'histoire : ce n'est ni le moment ni le lieu d'une pareille tâche; disons seulement que cette part sera grande à plus d'un titre, que les fautes tout comme les qualités de cette éminente personne la rangeront parmi les figures les plus caractérisées de notre âge. Entre ces qualités dont quelques-unes furent puissantes, il en est cependant qu'aujourd'hui nous trouvons encore plus remarquables par la comparaison que nous sommes à même de faire, et nous nous plaisons à les rappeler pour l'instruction de cette ère nouvelle où nous semblons engagés. Le roi Louis-Philippe avait, par exemple, l'esprit libéral au meilleur sens du mot; s'il n'écoutait pas toujours les inspirations de cet esprit-là, et quelquefois sans doute il avait raison de s'en défier, il n'en était pas moins, à tout prendre, libéral par tempérament. Nourri dans les habitudes anglaises, il croyait à l'efficacité de la discussion et à la souveraineté de la loi; il avait le culte de la légalité. Associé aux premiers efforts de la révolution contre l'étranger, imbu des principes de droit et d'humanité du XVIII[e] siècle, il était, comme il le disait lui-même, non pas un révolutionnaire, car il avait horreur de la force, mais un *revolutionist*, parce qu'il aimait l'empire de la raison. Nous avons vu depuis quelque temps, et cela par malheur dans les camps les plus opposés, des beaux-esprits profonds ou de violens génies qui, chacun à leur mode, nous ont montré bien à nos dépens tout ce que valaient ces rares mérites d'un prince bourgeois.

Nous avons vu les fondateurs les plus accrédités de la république, les apôtres les plus populaires des réformes sociales, demander à la nation pour première condition de leur réussite, non pas seulement trois mois de misère, mais un an, mais trois ans, mais tout un avenir de servitude, commençant ainsi le triomphe de leur prétendue liberté par l'inauguration de la dictature; — et, quand ces dictateurs insensés ont enfin succombé sous l'inanité de leurs chimères, nous avons encore le chagrin de retrouver ce même mépris de la liberté, de la loi et de la raison chez beaucoup de ceux qui se disent les défenseurs de l'ordre moral et politique, les soutiens de la patrie, non pas assurément chez les plus éprouvés et les plus illustres, mais chez les plus novices, qui, comme toujours, sont les plus bruyans. On nous enseigne que les fondemens sur lesquels tout notre monde est assis depuis 1789 ont été posés au hasard par la fraude, le mensonge et la vanité; que les bienfaits de la révolution ne sont pas le fruit d'un enfantement légitime et salutaire de l'esprit humain, que ce sont des fruits amers dus aux larcins d'un petit nombre de brigands, de fourbes et de rhéteurs. On nous enseigne que ce monde misérable n'a plus nulle part où s'abriter si ce n'est sous la tente des prétoriens, et de grands moralistes, qui sont bien obligés de passer d'abord condamnation sur eux-mêmes, nous vouent à perpétuité, en punition de nos crimes, au gouvernement des coups de main, au régime des Césars de Suétone. Le roi Louis-Philippe a dû plus d'une fois sourire avec quel-

que amertume au fond de cette retraite où il avait gardé toute la possession de lui-même, lorsqu'il entendait l'écho de ces conversions merveilleuses. Il a dû prendre en pitié ces honnêtes gens qui, après avoir été des citoyens si ombrageux sous un monarque constitutionnel, se promettent maintenant d'être des sujets si résignés, fût-ce sous l'autocratie. Ce n'est pas que son règne et peut-être sa politique n'eussent été à la longue envahis ou tout au moins entamés par ce faux jargon d'absolutisme rétrograde, par ces niais et pompeux panégyristes des autorités mortes. Pour ceux-là cependant, le roi Louis-Philippe n'avait personnellement aucun goût; il pouvait s'en servir, son cœur était ailleurs. Nul n'a plus souffert que lui de l'usage et même des licences du système parlementaire; il l'aimait pourtant, il y avait foi, et, bien loin d'avoir songé jamais à l'amoindrir ou à l'effacer, il se sentait faible vis-à-vis des séductions de la tribune. Avec sa parole facile, avec la rapidité de son jugement, il eût volontiers essayé de convaincre à lui seul ceux que ses ministres n'avaient pas convaincus, et, quand il était battu devant les chambres, il aurait eu plutôt l'envie de plaider lui-même en appel que l'idée de les casser. Comme aussi telle était la sincérité de son respect pour la loi établie, que, dans le plus vif de son infortune, son plus sérieux reconfort était de penser qu'il succombait injustement, puisqu'il n'avait point attenté à la loi. Il en est d'aucuns à cette heure qui, pour cela, ne l'excuseront guère, et diront que c'est pour cela même qu'il a succombé. Soit : la chute équivaudrait alors au martyre.

Parlons plus humblement. Non, cette chute n'a pas été un martyre, et si regrettable qu'elle ait pu être, si dignement qu'elle ait été subie, le ferme bon sens du roi Louis-Philippe se serait refusé à l'entourer de cette auréole. Ce n'est pas de n'avoir point violé la loi que le roi Louis-Philippe a porté la peine : c'est d'avoir été, pour ainsi parler, l'expression trop vivante de son temps et de son pays. Le pays s'est en quelque sorte vengé sur son image de ses propres torts; il l'a brisée pour la punir de les lui représenter si fidèlement. C'était là le crédit et la force du roi défunt, ç'a été sa perte. Le pays avait fini par s'acclimater dans un certain terre à terre où l'intensité de la vie morale diminuait à mesure qu'augmentaient les satisfactions de la vie matérielle. Il allait au jour le jour sur la pente de ses prospérités, jouissant à l'aise et réfléchissant peu. Il était heureux de tous ces bonheurs faciles qui seraient sans doute les meilleurs chez les peuples comme chez les individus, s'ils ne détendaient les grands ressorts des ames. Il eût fallu quelque direction énergique pour marquer des fins plus lointaines, souvent même plus nobles à l'activité qui se dépensait dans des poursuites trop médiocres. Il eût fallu peut-être plus d'idéal pour entretenir le feu des esprits et des cœurs, pour empêcher le sens de se rétrécir, pour l'élever au-dessus des minces calculs de l'égoïsme. La sagesse vulgaire s'endormait cependant sur les apparences et comptait sans l'inévitable lendemain. La haute sagesse du roi ne fut point elle-même à l'abri de cette molle fascination du succès; elle prit la sécurité pour la stabilité; elle crut trop que cette paix universelle de son temps était le repos de la force, quand ce n'était guère que l'assoupissement qui suit la satiété. Toutefois il y avait encore une arène ouverte à l'héroïsme, un champ-clos où pouvaient se former des hommes, où l'on pouvait apprendre ces deux belles vertus du commandement et de l'obéissance qui sont la pierre angulaire des états, nous voulons parler de notre guerre d'A-

frique. Le roi y envoya ses fils; il les mit ainsi dans les seules conditions où l'on gardât la chance d'acquérir les qualités viriles qui préservent et sauvent la patrie; mais, pendant que nos soldats gagnaient sous les armes ces vertus qui devaient en effet nous sauver, nous achevions de perdre celles qui nous auraient dispensés d'avoir besoin qu'on nous sauvât. Ce n'est pas le coup de pistolet d'un émeutier de profession, ce ne sont pas les exploits des barricadeurs qui ont renversé la monarchie : c'est la stupeur apathique de tout un peuple qui avait oublié que la monarchie était sa chose, parce que chacun de ses membres s'était désaffectionné de tout ce qui n'était point son intérêt le plus proche. La nation s'est abandonnée elle-même; le prince qui mesurait tout sur elle, qui rapportait tout à son humeur du moment, qui lui tâtait le pouls, si l'on ose ainsi dire, pour régler le sien, le prince lui a rendu son abandon. La nation a puni le prince de ne lui avoir point inspiré des sentimens qui lui permissent de se défendre contre sa propre surprise. Le prince, à son tour, serait cruellement vengé de l'illusion trop confiante qu'on lui avait permis de se faire, si son cœur eût jamais pu se réjouir des maux auxquels son absence livrait le pays. Du prince ou de la nation, quel fut le plus frappé? Leur malheur, leur châtiment réciproques ont été de se ressembler trop.

Nous serons sincères avec tout le monde : ce cercueil en face duquel nous courbons la tête veut qu'on parle vrai. Les vivans ne s'offenseront pas qu'on leur dise la vérité comme aux morts. Il y a quelque chose de plus fâcheux en politique que d'être trop de son temps, c'est de n'en pas être assez. Nous en sommes bien fâchés pour l'honneur du parti légitimiste que nous ne voudrions point voir compromis par des équipées : les promenades sentimentales de Wiesbaden ne le servent pas dans l'opinion autant qu'il paraît l'imaginer. Cet âge est franchement trop prosaïque pour s'émouvoir beaucoup à s'entendre répéter par tous les faussets : *O Richard! ô mon roi!* La république de février a commencé à déchoir du jour où elle inventa ses mascarades patriotiques et ses solennités de carnaval : hélas! c'était au mois de mars. Que la légitimité redoute ce précédent de mauvaise compagnie! qu'elle n'aille pas maladroitement faire suite aux fêtes de la fraternité avec une fête de la fidélité! Les fêtes de ce genre ont un inconvénient majeur, celui qu'il y a toujours à la scène des opéras de province, quelquefois même au grand Opéra : les comparses gâtent tout! Les premiers sujets savent leur rôle; ils y mettent de l'intelligence, de la passion; ils sont beaux, élégans, que sais-je? ils ont du geste et de la voix. A les regarder, à les écouter, on oublierait presque déjà les coulisses : viennent ces affreux comparses qui vous rappellent impitoyablement le machiniste, l'habilleur et le souffleur! Nous voilà tout de suite en pleine comédie : qu'on nous en donne pour notre argent! Les souffleurs de Wiesbaden ne doivent pas laisser d'ailleurs d'être fort empêchés; il ne doit pas être bien commode de faire parler successivement le langage des lis à des prolétaires parisiens et à des paysans bas-bretons. Nous l'avouerons en passant, ces Bas-Bretons surtout nous intéressent ou plutôt nous apitoient. Nous n'avons jamais pu nous défendre d'une très réelle compassion pour ces débris des vieilles tribus indiennes que des spéculateurs insensibles colportent quelquefois à travers les boues de nos villes, afin d'amuser les badauds de leur triste et fière étrangeté. Ce même sentiment que nous inspirent les pauvres caciques ornés de leurs plumes et de leurs couvertures, le

sentiment que nous inspirait encore l'autre jour ce sauvage pacifique qui, dans le congrès de Francfort, offrait son calumet à M. de Cormenin, — cette affection mélancolique, nous l'éprouvons en conscience à l'endroit des Bas-Bretons de M. de Larochejaquelein! Honnêtes enfans de la noble Armorique, a-t-il donc fallu que vous posiez ainsi pour le plaisir des beaux messieurs en habit noir et en bottes vernies qui regardaient, le lorgnon dans l'œil, votre costume classique tout battant neuf, vos larges chapeaux et vos longs cheveux, vos habits carrés et vos liserés de couleur! Ces décorateurs du petit théâtre de Wiesbaden sont des gens sans miséricorde. Ils se sont procuré de tout à tout prix : d'honorables membres de la commission des vingt-cinq qui veillent sur la paix publique en allumant le feu dans leur coin, des grands seigneurs, même de bon aloi, des bourgeois de campagne qui prennent le nom de leur village, et des gentilshommes de Paris qui sentent trop la pommade. Il n'y a que sur le vrai public qu'ils n'aient point mis la main, car il paraît, en somme, que Wiesbaden n'est point, à beaucoup près, aussi plein qu'on s'en vante.

Nous croyons être sûrs que la personne qui souffre le plus du ridicule équipage dont on essaie de l'affubler n'est ni plus ni moins que M. le comte de Chambord lui-même. On le dit très incommodé du zèle de ses amis, très fatigué de son apothéose, un dieu malgré lui. On assure qu'il n'est point pressé de recueillir le fardeau sous lequel ont plié les solides épaules du roi de juillet. Et puis nous aimons à penser qu'un Bourbon se connaît en grandeur, et M. le comte de Chambord sent nécessairement qu'il n'y a qu'une grandeur artificielle, qu'une parade assez mesquine dans les démonstrations auxquelles il se prête, ou pour l'acquit d'une conscience trop scrupuleuse, ou par une de ces complaisances qu'il faut quelquefois montrer envers la queue de son parti, quand elle menace de se débander. Qu'il prenne garde pourtant de laisser la queue devenir la tête! Nous voulons croire que M. Berryer n'est en ce moment auprès de lui que pour lui bien expliquer ce qu'il en coûterait d'une pareille inversion. Oui, la vraie grandeur, M. le comte de Chambord ne l'ignore pas, elle n'était point à Wiesbaden durant ces derniers jours, elle était à Claremont. Ce vieillard mourant avec une simplicité que rehaussait toute la majesté du malheur, mourant sans faiblesse, sans amertume, sans vain orgueil, intelligent et bon jusqu'à son dernier soupir; cette reine admirable, aussi forte dans l'adversité qu'elle avait été modeste dans sa plus haute fortune, toujours dévouée, toujours tendre, toujours sainte, c'étaient là les figures qui s'offraient, sans y penser, en un instant si solennel, non pas aux complimens affectés d'une foule frivole, mais aux pieux hommages du sévère avenir.

Un mot encore. Dans cette foule des courtisans de Wiesbaden, nous avons entrevu, non pas avec beaucoup d'étonnement, mais avec une peine que nous ne saurions dissimuler, un ministre du roi Louis-Philippe, qui s'égarait là vers l'heure où son ancien maître expirait. Nous nous sommes affligés de ce contraste, parce que nous regrettons toujours de voir les hommes qui ont eu un rôle dans notre malheureux pays se diminuer eux-mêmes; mais l'aventure ne nous a pas surpris, parce qu'elle est au fond selon l'humeur du personnage. Quand on a toujours eu le goût du grandiose dans le genre faux, on va le chercher où on le trouve. C'est une justice à rendre à ce visiteur inattendu que le roi Louis-Philippe n'était pas son homme : la familiarité bienveillante du sou-

verain déconcertait l'emphase obséquieuse du ministre. Que de fois, lorsque celui-ci, s'enveloppant de toute la pompe espagnole, se mettait aux pieds de sa majesté, que de fois la débonnaire majesté lui frappa doucement sur l'épaule pour l'avertir de ne pas tant se consumer en cérémonies! Il était donc bien naturel qu'on allât placer chez la branche aînée des cérémonies méconnues dans la branche cadette; seulement on aurait pu mieux prendre son temps.

L'opinion légitimiste fait en vérité beaucoup de bruit; bien entendu, nous n'accusons pas les sages. Il a encore été parlé ces jours derniers, entre autres choses, d'une brochure de M. de Larochejaquelein intitulée : *Trois Questions soumises à la nation*. Nous n'en dirons qu'un mot. Si la brochure de M. de Larochejaquelein a été faite pour empêcher, non pas la réunion des deux branches (tous les bons effets de cette réunion sont, selon nous, accomplis il y a long-temps, et ce qui reste à faire est inutile et frivole à faire en ce moment), si la brochure de M. de Larochejaquelein a été faite pour empêcher la durée de la bonne intelligence entre le parti légitimiste et le parti orléaniste, cette brochure a son mérite. Il est impossible, en effet, de mieux ranimer les haines et les dissentimens, ou de paraître mieux en avoir l'intention. Le parti orléaniste ne peut, selon M. de Larochejaquelein, ni défendre la religion, ni défendre la famille, ni défendre la propriété. Son principe le lui interdit. Qu'a-t-il donc fait pendant dix-huit ans? Est-ce qu'il a persécuté les prêtres, abattu les autels, fermé les églises? S'il n'a pas réussi à inspirer à quelques prêtres le même zèle que leur ont inspiré plus tard les planteurs d'arbres de la liberté, c'est un malheur assurément, mais pour qui? Quant à la famille, la monarchie de juillet la défendait et l'honorait par les exemples qui descendaient du trône. La propriété! à peine quelques rêveurs fesaient contre elle des utopies impuissantes. La monarchie de juillet a été pour la France, malgré tout, une époque d'ordre et de bon sens, et le parti orléaniste a droit de défendre aujourd'hui les grandes convictions de l'ordre social, parce qu'il ne les a jamais sacrifiées à ses ressentimens et à ses caprices, ni pendant dix-huit ans ni depuis deux ans.

Nous savons bien que M. de Larochejaquelein pourra se récrier sur nos paroles. Il ne veut pas de mal au parti orléaniste; il veut seulement, c'est son expression, l'effacer sans l'humilier, et comment le parti orléaniste s'effacera-t-il? En faisant amende honorable, en disant son *peccavi* à haute et intelligible voix. Voilà ce que M. de Larochejaquelein appelle ne pas humilier. Ce n'est pas tout : quand le parti orléaniste aura fait cette confession, de quel côté pensez-vous qu'on aura mieux immolé le vieil Adam? L'effort de cœur et le mérite seront du côté de ceux qui accorderont le pardon, et non pas, entendez-le bien, du côté de ceux qui demanderont ce pardon. L'honneur sera à M. de Larochejaquelein, qui sera clément, et non au parti orléaniste, qui sera humble. « Il faut tant oublier, dit M. de Larochejaquelein en parlant des conditions de son traité d'union; il faut tant oublier, que l'on se demande comment il serait possible de ne plus tenir aucun compte du passé; on se demande si le cœur humain peut oublier tant d'offenses et tant de luttes. Oui, l'intérêt du pays commande que tout s'oublie; il y a des efforts qu'il faut savoir faire en ne conservant ni haine ni ressentiment; mais comment se fait-il que ceux qui n'ont jamais offensé soient prêts à tendre la main à ceux dont ils ont eu tant à se plaindre,

et que ceux-ci se fassent si long-temps attendre? » Nous avons cité ces phrases pour qu'il soit bien entendu qu'il n'y a là aucune ironie, aucune plaisanterie, et que tout ceci a été écrit sérieusement. Oui, voilà avec quels sentimens M. de Larochejaquelein veut réconcilier le parti orléaniste et le parti légitimiste. Il consent à pardonner après avoir fait une profession de foi de grandeur d'ame et de magnanimité. Que dites-vous de ce procédé conciliant?

Ce qui blessera encore plus le parti orléaniste que l'étrange amende honorable qu'on veut lui imposer, c'est la manière dont M. de Larochejaquelein prend à partie Mme la duchesse d'Orléans. Nous ne disons rien du procédé qui consiste à vouloir séparer Mme la duchesse d'Orléans du reste de la famille royale, et à lui prêter des sentimens et des opinions autres que ceux du feu roi, autres que ceux des oncles du comte de Paris. L'union de la famille royale fait sa consolation, et rien ne pourra lui enlever cette force. Venons donc, laissant de côté ces mauvaises finesses, venons aux attaques que M. de Larochejaquelein dirige contre Mme la duchesse d'Orléans, et d'abord comment un homme qui a autant de monde que M. de Larochejaquelein peut-il répéter cette vieille sottise tant de fois démentie, et qu'on donnait pour une des maximes d'état de la royauté de juillet, « qu'il faut protestantiser la France pour l'orléaniser? » Mais, à ce compte, il eût fallu que la famille d'Orléans commençât par se protestantiser elle-même. Or, s'imaginer que les enfans de la reine Amélie puissent être protestans, c'est, pour ne rien dire de plus, une étrange idée. Qui ne se souvient que la première fois que ce dicton fut proféré à la chambre des pairs par un membre éminent du parti légitimiste, M. le duc d'Orléans, présent à la séance, déclara de la manière la plus ferme que ses enfans seraient tous et toujours élevés dans la foi de l'église catholique? Comment donc M. de Larochejaquelein, qui doit savoir quel est le religieux respect que Mme la duchesse d'Orléans a pour toutes les volontés de son mari, peut-il dire que ce serait le rêve de la princesse protestante de protestantiser la France? Eh quoi! si c'est là le rêve de la duchesse d'Orléans, pourquoi donc amener son fils d'Eisenach à Londres pour lui faire faire sa première communion catholique sous les yeux de la pieuse reine Amélie, du roi et de toute la famille royale?

M. de Larochejaquelein oppose à Mme la duchesse d'Orléans comme un argument triomphant son fameux dilemme : la légitimité ou la république. Selon le droit monarchique, dit-il, M. le comte de Paris n'a pas de titres, et, selon le droit populaire, il a moins de titres encore que la république, parce que la république émane du suffrage universel. Ainsi, M. le comte de Paris ne peut être roi d'aucune manière. Nous ne savons pas quelle destinée la Providence garde à M. le comte de Paris, aux autres princes de la maison de Bourbon, au prince Louis-Napoléon, actuellement président de la république, à tous ceux enfin qu'une origine dynastique met, à tort ou à raison, hors de pair avec le reste du peuple; mais, puisque M. de Larochejaquelein se place dans l'hypothèse de la monarchie rétablie, nous sommes curieux de voir comment il y fait entrer ses passions et ses préjugés. Ainsi, selon M. de Larochejaquelein, si la monarchie était rétablie en France et rétablie au profit de M. le comte de Chambord, et que Mme la duchesse d'Orléans n'eût pas, avant l'avénement de M. le comte de Chambord, demandé pardon pour son fils, M. le comte de

Chambord mourant sans enfans ne pourrait pas laisser la couronne à M. le comte de Paris, quoique celui-ci fût son héritier présomptif. Autre cas : si M. le comte de Chambord mourait dans l'exil sans enfans, et si M. le comte de Paris devenait le chef de la famille de Bourbon, ce serait en vain qu'il voudrait faire valoir ce titre; la légitimité serait éteinte, dit M. de Larochejaquelein. Pourquoi cela? Parce que cela plaît à M. de Larochejaquelein, parce qu'il a inventé un droit tout nouveau, parce qu'il invoque les droits de la famille contre M[me] la duchesse d'Orléans au profit du comte de Chambord, mais qu'il les lui dénie au profit du comte de Paris. M. de Larochejaquelein est le grand-prêtre de la légitimité; c'est lui qui la fait parler et qui en rend les oracles : grand-prêtre, du reste, qui n'est pas embarrassé du moment où finira le culte qu'il sert, parce qu'il en a un autre tout prêt, et qui n'est pas moins de son goût : la légitimité ou la république!

M. de Larochejaquelein est, en effet, un légitimiste singulier. « Le gouvernement républicain, dit-il, n'a rien qui puisse blesser personne comme principe. » — Sinon en ceci, je pense, qui devrait être grave pour un légitimiste, que le principe de la république exclut complétement le principe de la légitimité, et que l'un dit oui où l'autre dit non. Croire que l'on peut être aussi bien républicain que légitimiste et que la république vaut la légitimité, c'est, pour un homme sincère, nier également la république et la légitimité. Ne lisions-nous pas dans l'Évangile de dimanche dernier : « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. » M. de Larochejaquelein a changé tout cela : il aime à volonté un maître ou l'autre.

Nous avons vu que, selon M. de Larochejaquelein, M. le comte de Paris ne peut jamais devenir roi légitime, quand même M. le comte de Chambord mourrait sans enfans. Pourrait-il, dans une autre hypothèse, accepter la couronne des mains de la nation légalement représentée, comme l'a fait le duc d'Orléans en 1830? Non! M. de Larochejaquelein a aussi de ce côté une fin de non-recevoir. La nation ne peut plus abdiquer la république ni au profit du comte de Paris, ni au profit de personne, depuis que le suffrage universel a été réglé et limité, et même, pour être exact, nous devons dire que cette fin de non-recevoir tirée de l'état actuel du suffrage universel, ce n'est pas au comte de Paris seulement que M. de Larochejaquelein l'oppose, c'est au prince Louis-Napoléon, c'est au président de la république. Si le président voulait en appeler à la nation, il ne le pourrait plus. « La nation ne pourrait répondre à un appel que si elle était debout dans sa force et dans son universalité. » Tenons-nous donc pour avertis, puisqu'on le veut, et sachons que désormais les appels à la nation sont impossibles. Soit, nous en sommes médiocrement affligés, sachant ce que les hommes de parti entendent par le mot de nation. Ce procédé, qui est toujours faux sous prétexte d'être le plus vrai possible, ce procédé ne pourra plus être de mise; l'on ne pourra plus recourir au suffrage universel illimité pour découvrir la volonté du pays. Nous ne demandons pas mieux. Soyons en même temps avertis que, si M. de Larochejaquelein est jamais en posture de faire son fameux appel à la nation, il le fera, lui, à l'aide du suffrage universel illimité. C'est par le suffrage universel

que M. de Larochejaquelein veut ramener la légitimité; à ce compte, la légitimité restera en chemin, écrasée sous le char où on l'aura fait monter imprudemment.

La république, telle que la comporte le suffrage universel illimité, et la légitimité sans transaction et sans modération, deux impossibilités également désastreuses! Et il est curieux de voir comment, en face de deux causes qu'il est prêt à embrasser indifféremment, la république ou la légitimité, M. de Larochejaquelein prend de ces deux causes ce qu'elles ont de mauvais et d'inapplicable, au lieu de prendre ce qu'elles peuvent avoir de bon et de juste. Il prend la république du suffrage universel illimité, et la légitimité qui ne veut pas pardonner à dix-huit années d'un bonheur inespéré!

Hâtons-nous de dire que personne n'impute au parti légitimiste tout entier ce que dit M. de Larochejaquelein. Non, le parti légitimiste n'a pas ces rancunes envieillies et ces préjugés surannés; il n'a pas à la fois les passions de 1815 et celles de 1848.

Les passions de 1848 ne sont pas assoupies, tant s'en faut; le voyage du président ne l'a que trop prouvé. Ce voyage était une expérience grande et hardie. Au lieu d'aller visiter les pays où il pouvait trouver des hommages, le président a voulu visiter les départemens où il pouvait rencontrer des difficultés. Il en a rencontré, mais il n'en a pas laissé derrière lui, et nous ne doutons pas que la tâche de l'administration ne soit plus facile aujourd'hui partout où il a passé. C'est là le service qu'a rendu ce voyage. Ce n'a pas été une course de cérémonies et de fêtes; ç'a été une action de gouvernement.

Nous ne voulons pas suivre pas à pas le prince dans les villes qu'il a traversées avec des acclamations diverses; nous aimons mieux prendre dans ses discours les paroles qui répondent le mieux aux circonstances où nous sommes et à la situation qu'il a dans le pays. Nous aimons mieux rechercher si le président est resté en-deçà de ces circonstances, en-deçà de sa situation, ou s'il a été au-delà, s'il a trop peu dit enfin, ou s'il a trop dit.

Et d'abord nous n'apprenons rien à personne en disant que les circonstances où nous sommes sont les plus singulières du monde. Le pays est calme; mais il est condamné à mourir lui-même dans dix-huit mois, ou à tuer sa constitution. Les uns parient que c'est la constitution qui mourra, d'autres que c'est le pays. Je serais tenté de croire que c'est le pays, me souvenant du mot d'un ancien académicien, M. Suard, qui disait qu'on ne mourait jamais que par bêtise. Il y a des jours où, quand le pays est heureux, il déchire, en se jouant, les constitutions, et d'autres jours où, quand il est malheureux et inquiet, il ne sait pas à quoi se décider et où il attend son sort, fût-ce la mort, avec l'impassibilité d'un mahométan. Nous savons gré au président d'avoir dit franchement à Strasbourg ce qu'il pensait de la constitution. — Oui, la constitution a été faite contre le président — et, disons-le aussi, contre la pensée de la France. Il y a eu un moment où les républicains de 1848, croyant qu'ils élevaient la présidence pour un des leurs, ne trouvaient aucune attribution trop forte et trop considérable pour le président; mais, aussitôt qu'ils ont compris que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils travaillaient, ils ont cherché à restreindre le pouvoir du président. Ils l'ont fait d'autant plus volontiers, qu'à mesure que la lumière se faisait, quoiqu'à regret, dans leurs con-

seils, ils ont vu que non-seulement la France ne voulait point d'eux, mais qu'elle voulait ce qu'il y avait de plus contraire à eux et à leurs intentions. Ils voulaient une république qui cotoyât la démagogie et le socialisme. La France voulait une république qui cotoyât la monarchie, et c'est pour cela qu'elle faisait président un prince, parce qu'il était prince et non pas quoiqu'il fût prince. En face de ce démenti que la France donnait à l'œuvre de 1848, les républicains constituans, ne pouvant pas s'arranger pour faire vivre leur république démagogique, ont fait du moins tout ce qu'ils ont pu pour faire mourir à terme fixe cette présidence princière que la France élevait en dérision de leur république.

Cette hostilité flagrante, établie à dessein par le parti constituant entre la constitution de 1848 et le président, le prince Louis-Napoléon a-t-il eu tort, à Strasbourg, de la dire et de la proclamer bien haut? Non, certes! Il a dit aussi que, si son pouvoir était légalement restreint, l'origine de ce pouvoir lui donnait une influence morale immense. A-t-il eu tort en cela? Pas davantage. Il n'a fait sur ces deux points qu'exprimer la vérité de sa situation. Il n'est pas resté en-deçà, il n'a pas été au-delà.

Il est des personnes qui auraient voulu qu'il allât plus loin, et qu'il déclarât la guerre à la constitution. Le président, au contraire, s'est honoré de dire qu'il ne l'avait pas attaquée, et en vérité, si le président eût voulu attaquer la constitution, pourquoi eût-il choisi son voyage ou le banquet de Strasbourg pour faire cette manifestation? Non, le président s'est honoré, et il a raison, du scrupule avec lequel il a observé une constitution faite contre lui; mais cela donne-t-il un brevet d'immortalité à la constitution de 1848? Nous ne le croyons pas. Cela nous assure seulement que la révision ou la réforme ne viendra pas du côté du prince, et c'est là précisément ce qui contrarie quelques personnes, quelques-unes même de celles qui crient le plus fort contre les coups d'état. Elles les craignent ou les détestent d'autant plus qu'ils ne sont pas faits. Le jour, l'heure, la minute où les coups d'état seront des faits accomplis, vous les verrez respirer à l'aise et comme affranchies d'un grand poids. Leur grande affaire, c'est de ne point se charger elles-mêmes de leur propre destinée, d'en laisser le soin aux autres, quitte à les maudire ou à les haïr, selon le succès. Ces personnes-là, et c'est un peu tout le pays, aimeraient fort que le président prît sur lui la responsabilité d'une solution quelconque, en dehors de la constitution. Ce qui les épouvante, c'est d'avoir à faire leurs affaires elles-mêmes, d'avoir à se décider, à s'occuper elles-mêmes de leur propre salut. Conduisez-nous, gouvernez-nous, opprimez-nous, disent-elles volontiers au président; faites ce que vous voudrez, mais faites quelque chose. — Non, a répondu le président dès son allocution de Lyon, non : je suis prêt à tout, à l'abnégation comme à la persévérance, à m'éloigner ou à rester; mais je n'ai point attaqué la constitution, a-t-il dit à Strasbourg en résumant ses pensées à la fin de son voyage, parce que le titre que j'ambitionne le plus est celui d'honnête homme. — Tenons-le donc pour dit : ceux qui espèrent que le président se chargera tout seul de les sauver se trompent dans leurs espérances; car, après avoir lu avec grand soin les paroles du président pendant son voyage, la conclusion la plus claire qui en sorte pour nous, c'est que le président a mis le pays en demeure d'avoir une volonté. Il n'a pas fait plus que cela, mais il a

fait cela. — Ce n'est pas assez, dit-on; il devrait faire davantage. — Quoi donc? et que pensez-vous que le président aurait dû ou devrait faire? Vous avez donc un plan, une idée? Vous savez donc ce qu'il y a à faire, et surtout comment il faut le faire? Eh! de grace, alors éclairez-nous! Mais vous n'en savez rien, et c'est parce que vous n'en savez rien vous-mêmes que vous voulez que les autres le sachent! Dire que le président s'est tenu sur la réserve, qu'il a parlé de manière à ne pas s'engager, c'est dire que la situation est très obscure et très compliquée. Eh! qui en doute, bon Dieu? Avez-vous quelque secret pour l'éclaircir? Non! C'est pour cela que vous en demandez un au président, qui vous répond par le vieux proverbe : « Aide-toi, Dieu t'aidera! »

Quant à nous, au lieu de dire que le président a été trop retenu et trop réservé dans son langage, nous le louerons d'avoir été très franc et très net. Nous ne mettons point sur le compte de ses paroles les obscurités et les brouillards de la situation. Oui, en disant qu'il était prêt à l'abnégation comme à la persévérance, en déclarant par conséquent qu'il acceptait tout au moins la rééligibilité, le président a dit tout ce qu'il pouvait dire à côté de la constitution de 1848; il a été jusqu'où il pouvait aller.

Le voyage du président a été la grande affaire de cette quinzaine. Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur l'extérieur.

A peine sortie de la crise qu'il a plu à lord Palmerston de lui faire subir, la Grèce se remet de son trouble, et semble même s'être retrempée dans cette dernière épreuve. Bien que l'époque des élections soit très prochaine, la situation générale du pays est redevenue assez calme pour que le roi Othon, dont la santé, légèrement altérée par le climat et les soucis de sa laborieuse royauté, exigeait un peu de repos, ait pu songer à faire un voyage en Bavière. Quelques actes d'une importance réelle ont précédé son départ. La reine Amélie a été proclamée régente par la chambre des députés et le sénat. Les organes légaux du pays ont compris à merveille que des mains royales pouvaient seules accepter la couronne en dépôt et préserver le peuple grec, pendant l'absence de son souverain, des dangers que tout autre mode de régence n'aurait pas manqué de faire naître. Compagne intelligente et dévouée du roi, la reine Amélie possède les qualités du rôle qu'elle a à remplir, et c'est pour cela, sans doute, qu'une petite fraction, que l'on ne saurait plus appeler un parti depuis que l'amiral Parker et M. Wyse ont rendu à la Grèce le service d'y annuler l'action de la diplomatie anglaise, se donne l'innocent plaisir de crier à la violation de la charte. Gens pratiques par excellence, les Grecs n'ont pas de scrupules devant la nécessité, et la régence de leur jeune et gracieuse souveraine leur a semblé aussi légale qu'elle était indispensable.

Un autre événement fort grave pour la Grèce consiste dans la reconnaissance de son église nationale par le patriarche de Constantinople. Cette question traînait depuis 1833, et sa solution, vivement souhaitée au double point de vue de la paix des consciences et de l'indépendance politique du nouveau royaume, rencontrait de grandes difficultés qui n'étaient pas toutes à Constantinople. Le patriarche, nommé par le sultan, est ordinairement désigné par le cabinet de Saint-Pétersbourg, et il ne paraissait pas indifférent à la politique russe, soit d'exercer son influence en Grèce à l'aide d'un clergé soumis au siége épiscopal de Constantinople, soit de troubler, au besoin, l'esprit du peuple hellène par la menace d'un schisme. La reconnaissance du saint-synode

d'Athènes par le chef de l'église-mère conjure les deux dangers. La Grèce aujourd'hui est maîtresse d'elle-même dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel; elle possède en outre un avantage unique, et qui ne sera peut-être pas sans effet sur ses destinées : l'état, chez elle, porte le même nom que l'église. Qui dit *grec* en Orient dit *orthodoxe*. La Russie elle-même est du *rit grec*. Il y a là le germe d'une force morale qui a déjà ressuscité la Grèce, et qui pourra servir à sa fortune future.

Une mesure dont la valeur est purement administrative mérite aussi d'être citée. Depuis l'introduction du régime représentatif à Athènes, le budget de l'année courante n'avait jamais pu être voté en temps utile. On vivait de crédits provisoires, et l'indépendance du gouvernement souffrait autant que le trésor des vices d'un pareil système. La chambre des députés, et cette résolution l'honore, a voté avant de se dissoudre le budget de 1851. Le sénat a imité son exemple, malgré les scrupules constitutionnels des mêmes personnes qui s'opposaient à la régence. La charte dit que le budget de l'état sera voté chaque année; c'est donc la violer que de se mettre en avance d'un an! Voilà comment raisonne ce parti auquel l'Angleterre, par l'intermédiaire de ses diplomates, professe le droit constitutionnel, et qu'elle représente avec une imperturbable constance comme le plus avancé et le plus intelligent du pays. Ces doctrines, par trop métaphysiques, ne sont du goût ni du roi ni de la nation, qui aiment mieux vivre que mourir selon les règles; aussi, dans un cabinet que le roi Othon a formé la veille de son départ, le parti de la légation d'Angleterre ne compte-t-il aucun représentant. On ne peut disconvenir, après la campagne de l'amiral Parker, que cette exclusion ne soit une justice. L'Angleterre aura plus d'influence en Grèce que tout le monde, quand elle se contentera de n'y paraître que comme une grande nation, et d'y faire tout bonnement ce que fait la France. Le nouveau ministère contient les noms de plusieurs hommes distingués que leurs sympathies pour notre politique ont fait ranger dans ce parti que l'on appelle en Grèce le parti *français*. Les portefeuilles des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances et des cultes leur ont été dévolus. Ils composent donc la partie véritablement essentielle du cabinet. Certes, nous pourrions aussi appeler cela de la justice; car, devant l'hostilité des agens anglais, les tergiversations sans nombre des agens russes et l'attitude franche et ferme des agens français sous la monarchie comme sous la république, la Grèce a pu reconnaître ses amis, distinguer ceux qui ont parlé pour eux à l'Europe de ceux qui ont agi pour elle seule, comparer enfin des notes retentissantes à une honorable et énergique résolution. Le compte de chacun a été fait à Athènes, et la France y aurait certainement conquis le droit, si elle eût voulu jamais jouer à l'intrigue, d'y introniser un ministère *français*. De tels triomphes heureusement sont loin de sa pensée, et les noms de tous les conseillers actuels de la reine Amélie rendent le même son à notre oreille. Le nouveau ministère grec ne nous semble bon que parce qu'il répond à la situation, et qu'il est formé d'hommes qui ont une valeur réelle. Leur origine nous est parfaitement indifférente, c'est leur capacité qui nous importe. Qu'ils mettent de l'ordre dans les finances, qu'ils répriment le brigandage, qu'ils assurent la paix publique et la liberté des choix dans les élections, qu'ils s'élèvent enfin à une certaine hauteur gouvernementale, qui implique de la tenue, de l'impartialité et de l'union, et qui a trop souvent manqué à l'administration hellénique, nous ne penserons

pas à leur demander s'ils sont *français*, *russes*, voire *anglais;* il nous suffira de reconnaître qu'ils sont de bons Grecs, ne servant que leur pays.

La mort du général Taylor, président des États-Unis, est venue prouver une fois de plus la stabilité des institutions américaines. Arrivé à la première magistrature par l'éclat des services, par le prestige de la gloire militaire, par l'enthousiasme qu'excitait un caractère digne de l'antiquité, le général Taylor jouissait d'une popularité qui n'avait point diminué, et était investi d'une autorité morale incontestable. L'opinion publique, persévérante dans son admiration, ne le rendait point responsable des fautes de son ministère. Il ne s'était compromis dans aucune lutte de parti, et ne soulevait aucune animosité personnelle. Né en Virginie, propriétaire en Louisiane et possesseur d'esclaves, sa présence au pouvoir était une garantie pour les états à esclaves; en même temps, la confiance universelle en sa probité politique, la fermeté de son caractère, la vigueur de ses décisions, rassuraient les états du nord contre toute entreprise inconstitutionnelle, contre toute tentative pour porter atteinte à l'Union. Aussi, malgré la violence et l'obstination des luttes de partis, malgré les menaces insensées proférées de part ou d'autre, la masse de la population ne concevait point d'appréhension sérieuse, certaine qu'au jour de l'action toutes les résistances, toutes les rébellions tomberaient devant un acte de vigueur du vieux *Rough and Ready* (rude et délibéré).

La perte d'un tel homme était d'autant plus regrettable, que les longues et inutiles discussions des deux chambres n'avaient fait qu'exciter l'animosité des partis. L'obstination avec laquelle depuis six mois on entravait dans sa marche la mesure conciliatrice présentée par M. Clay montrait assez que les partisans et les adversaires de l'esclavage étaient également éloignés de toute concession. N'était-il pas à craindre que les mêmes hommes qui avaient déjà fait entendre la menace d'une dissolution de l'Union ne s'enhardissent à la répéter, maintenant qu'ils n'avaient plus à redouter l'énergique réprobation dont le héros de Buena-Vista avait frappé cette tentative anti-nationale? Si, au milieu de ces circonstances difficiles, le pouvoir n'avait pu se transmettre paisiblement, si la première magistrature avait dû être conquise dans l'arène électorale et fût demeurée quelques jours seulement offerte en proie aux ambitions individuelles et à l'avidité des partis, la mort du général Taylor n'eût pas été seulement un malheur pour les États-Unis, elle eût été le signal de grands dangers.

Grace à la sagesse qui a réglé l'organisation politique des États-Unis, grace au patriotisme et au bon sens qui ont gravé dans tous les cœurs le respect de la constitution, aucune rivalité, aucun trouble, n'étaient possibles. Le général Taylor avait à peine expiré, que le vice-président prenait légalement sa place, et prêtait serment en présence du sénat. Il n'y a eu, dans l'exercice du pouvoir, ni interruption ni affaiblissement; pas une voix n'a contesté au vice-président la plénitude des prérogatives possédées par son illustre prédécesseur. Une autre circonstance rend plus remarquable encore cette transmission paisible du pouvoir au milieu de graves difficultés : c'est l'origine de l'homme à qui la première magistrature est si soudainement échue. Jusqu'ici, en effet, les hommes appelés à la présidence ont tous appartenu à des familles anciennes. Washington et Adams pouvaient suivre jusqu'en Angleterre la filiation de leurs ancêtres. Jefferson, Madison, Monroë, Van-Buren, appartenaient à des familles depuis

long-temps établies et connues en Amérique et jouissant héréditairement d'une grande fortune. Jackson et Taylor, à leur renommée militaire, joignaient la possession de grandes propriétés. Le nouveau président est le premier qu'on pourrait appeler un parvenu : il est, dans toute la force de l'expression, le fils de ses œuvres, et il est à peine dans l'aisance.

M. Millard Fillmore est né le 7 janvier 1800 à Summer-Hill, dans le comté de Cayuga, état de New-York. Il a par conséquent cinquante ans. Son père, Nathaniel Fillmore, venait d'acquérir quelques acres de terre qu'il cultivait lui-même. Il les a vendues, il n'y a pas bien long-temps, pour acquérir, dans le comté d'Érié, une petite ferme qu'il exploite, et toutes les semaines on peut voir au marché le père du président des États-Unis. Millard, au sortir de l'école primaire, fut mis en apprentissage chez un tailleur. Il employait à lire et à s'instruire les loisirs de sa profession. Il avait dix-neuf ans quand un jurisconsulte distingué, le juge Wood, vint tenir les assises dans le comté de Cayuga. Il avait besoin de quelqu'un pour faire des écritures, et Millard se présenta. M. Wood fut charmé de l'air vif et intelligent du jeune tailleur et de l'esprit naturel qui éclatait dans ses réponses, et au moment de quitter Summer-Hill il offrit à Millard de le prendre pour secrétaire et de le diriger dans l'étude du droit. Millard accepta et demeura deux ans dans la maison du juge. En 1821, il quitta son bienfaiteur pour se rendre à Buffalo et y compléter son instruction légale : il donnait alors des leçons pour vivre. En 1823, ayant pris ses premiers grades, il put commencer à plaider devant les tribunaux inférieurs, et en 1827 il fut reçu avocat à la cour suprême de New-York. Il avait déjà donné de telles preuves de sa capacité, qu'aux élections suivantes, en 1829, le comté d'Érié le nomma son représentant à la législature de New-York, quoiqu'il n'eût encore que vingt-neuf ans. En 1832, il fut envoyé à la chambre des représentans, et ses collègues ne tardèrent pas à le placer à la tête de la commission du budget, dont le président exerce aux États-Unis une partie des attributions que nous réservons au ministre des finances. Cette épreuve lui fut très favorable, et l'opinion publique le mit aussitôt au nombre des hommes les plus capables et les plus distingués de l'Union. En 1844, le parti whig, dans l'état de New-York, le prit pour son candidat au poste de gouverneur. Millard échoua; mais, lorsqu'en 1847 le parti whig prit le général Taylor, homme du sud, pour candidat à la présidence, et qu'il parut nécessaire de réserver la vice-présidence à un homme du nord, tous les suffrages se portèrent sur Millard Fillmore. La mort du général Taylor devait mettre le comble à sa fortune politique en l'appelant inopinément à la présidence.

M. Fillmore est depuis long-temps mêlé aux luttes des partis. Il était l'un des chefs reconnus du parti whig. Les démocrates ne sont donc point obligés envers lui aux mêmes ménagemens qu'envers le glorieux vétéran des guerres du Mexique. En outre, M. Fillmore, homme du nord, n'a point avec les propriétaires d'esclaves la même communauté d'intérêts que son prédécesseur. Son arrivée au pouvoir doit donc éveiller les défiances des états du sud, toujours prompts à s'inquiéter. Reconnaissons toutefois que les débuts du nouveau président ont été heureux. Le général Taylor était tombé entre les mains d'une coterie exclusive, et il avait livré la composition de son ministère à M. Clayton, ancien sénateur du Delaware, orateur distingué et instruit, mais esprit chimérique

et portant à l'excès les passions de parti. M. Clayton avait partagé toutes les hautes fonctions entre ses amis personnels; il avait systématiquement éloigné et blessé tous les hommes considérables qui font la force des whigs, et le gouvernement s'était trouvé à peu près sans défenseurs dans les chambres. M. Fillmore a composé lui-même son ministère, et y a appelé les hommes les plus distingués et les plus influens de son parti. Parmi eux, il en est deux qui méritent une mention particulière : le premier est M. Webster, qui a déjà plusieurs fois rempli le poste de ministre des affaires étrangères, qui s'est signalé par des négociations difficiles, et qui est après M. Clay le premier orateur des États-Unis. Le second est M. Crittenden, qui a représenté le Kentucky au sénat, et qui était gouverneur de cet état quand M. Fillmore l'a appelé au poste d'avocat-général. M. Crittenden est un homme instruit et actif, versé dans la pratique des affaires et dans le maniement des hommes, et il n'est personne qui exerce sur son parti une plus grande et plus légitime influence. La composition du nouveau cabinet qui ne réunit que des hommes d'une grande notoriété, d'une probité et d'une capacité incontestables, a rencontré l'approbation générale. L'administration de M. Fillmore aura à combattre une vive opposition de la part des démocrates; mais ce ne sont ni les lumières, ni l'unité, ni la vigueur qui lui manqueront dans cette lutte.

Au moment où M. Fillmore prenait possession du pouvoir, le gouverneur du Texas lançait une proclamation qui était un signal de guerre civile. On sait que le Texas réclame comme lui appartenant une grande partie de la province du Nouveau-Mexique, cédée aux États-Unis par le traité de la Guadalupe, et qu'il y veut introduire l'esclavage. Les habitans du Nouveau-Mexique, presque tous d'origine espagnole et de sang mêlé, repoussent et l'autorité du Texas et l'établissement de l'esclavage. Pour échapper à tout danger, ils se sont récemment donné une constitution, et ont réclamé du congrès leur reconnaissance, sinon comme état, au moins comme territoire. Le Texas a regardé la promulgation d'une constitution au Nouveau-Mexique comme une violation de ses droits, comme une rébellion, et le gouverneur du Texas, dans une proclamation, a annoncé qu'il allait lever un corps de quinze cents hommes pour réduire par la force le Nouveau-Mexique à l'obéissance. Le président Fillmore a immédiatement adressé au congrès un message pour lui demander les moyens d'imposer au gouverneur du Texas le respect de la constitution. Avec une netteté et une fermeté auxquelles il faut rendre hommage, le président y rappelait que le Nouveau-Mexique avait été conquis par le sang de l'Union tout entière, et annonçait sa ferme résolution de maintenir l'intégrité du Nouveau-Mexique jusqu'à ce que le congrès eût disposé souverainement de cette propriété fédérale.

Cet acte de vigueur a fait évanouir les velléités belliqueuses du Texas. Il a en outre exercé sur le sénat une influence salutaire. Cette assemblée, contre le vœu manifeste de l'opinion publique, venait de rejeter article par article le compromis présenté par M. Clay. Les coteries s'étaient prêté un mutuel appui pour faire disparaître de la mesure toutes les clauses qui leur déplaisaient, en sorte que rien n'avait subsisté de ce bill qui avait pour objet de terminer toutes les questions en litige, en imposant à chaque parti des concessions raisonnables. Un vif mécontentement a été provoqué par cette conduite qui faisait échouer au

dernier moment, et après sept mois de luttes acharnées, une mesure que tout le monde regardait comme indispensable au salut de l'Union. L'approbation donnée au contraire au message du nouveau président et à ses protestations énergiques en faveur du maintien de la confédération a fait réfléchir les sénateurs. Plusieurs d'entre eux ont repris en leur nom personnel et comme mesures détachées les diverses parties de la proposition de M. Clay. Déjà deux de ces propositions, celle qui règle les frontières futures du Texas et du Nouveau-Mexique et celle qui admet la Californie au sein de la confédération, ont été adoptées par le sénat. Si les motions relatives à l'organisation politique des territoires et aux esclaves fugitifs triomphent également, le compromis de M. Clay se trouvera réalisé dans toutes ses parties, et le grand orateur n'aura point inutilement dépensé son éloquence et ses efforts.

LE BUDGET DE LA TURQUIE.[1]

La Turquie est entrée dans une phase de calme et de paix que l'on aurait peut-être remarquée en des temps où l'attention de l'Europe eût été plus libre. Si l'on excepte le mouvement de la Moldo-Valachie, qui est un pays absolument occidental par ses idées, il n'est rien survenu, depuis deux ans, dans l'empire ottoman qui ressemble aux agitations révolutionnaires naguère encore si fréquentes sur ce terrain, car il est impossible de prendre au sérieux les troubles si promptement réprimés qui ont un instant inquiété la Bosnie et la Bulgarie. L'empire turc est resté en paix au moment même où des insurrections formidables ensanglantaient les pays voisins : les seules difficultés graves qu'il ait eues à traverser lui sont venues du dehors, et, par une faveur qu'il doit à l'énergie autant qu'à la prudence des hommes qui le gouvernent, il en est heureusement sorti. Le divan peut donc aujourd'hui reprendre en toute liberté l'œuvre de progrès à laquelle la conservation de l'empire est attachée.

Si la race ottomane n'a point montré jusqu'à ce jour l'impatience du mieux qui distingue les autres peuples de l'Europe, et principalement les races latines, elle n'est pas cependant courbée autant qu'on le pense sous le joug d'une fatalité aveugle, attendant le bien des seuls caprices du hasard et du temps. Elle comprend mieux les conditions de l'existence politique; elle commence à sentir que Dieu a voué l'homme à l'effort, et que la vie est désormais au prix du travail, comme, au temps des conquêtes, elle était au prix du courage. L'instinct du commandement n'a jamais manqué aux Osmanlis; mais ils ont bien rarement laissé voir le goût et la science de l'administration, et ce n'était pas une médiocre entreprise que de détruire, chez ces peuples accoutumés à vivre sous la tente, leur répugnance native pour la tâche de l'économiste et de

(1) Bien que le gouvernement turc, à l'exemple des gouvernemens constitutionnels, publie depuis quelques années un *Annuaire* officiel, son budget est encore un secret d'état. Les renseignemens que nous donnons sur cette partie de l'administration ottomane, dus à une personne bien placée pour les recueillir aux meilleures sources, pourront, nous le croyons, servir à éclairer le divan lui-même sur les besoins et les ressources de la Turquie.

l'administrateur. L'un des principaux buts de la charte de Gulhané fut, on le sait, de transformer la vieille administration turque et d'en créer une nouvelle, dans laquelle l'expérience acquise par les nations modernes s'accordât avec le génie particulier des peuples de l'Orient. Ce but ne laissait pas d'être difficile à atteindre, l'on en conviendra, si l'on se rappelle quels étaient alors l'épuisement de l'état, l'ignorance de la plupart des fonctionnaires, le mauvais vouloir de la majorité des pachas qui se sentaient menacés dans leur indépendance. La réforme est encore loin d'être achevée. Il était dans la nature des choses qu'elle marchât lentement; elle a du moins marché d'année en année, les Turcs libéraux aiment à le dire, et on leur doit la justice de le reconnaître avec eux. La charte de Gulhané date de 1839, et, dès 1844, l'œuvre de centralisation commencée par cette charte portait ses premiers fruits. L'armée et la flotte avaient reçu une organisation régulière; les postes aux lettres fonctionnaient sur les grandes voies de communication; les lignes de bateaux à vapeur commençaient à relier entre elles les diverses parties de l'empire; d'heureux résultats venaient sanctionner la mise en vigueur du nouveau système adopté pour les quarantaines; l'école de médecine de Galata-Séraï, les écoles militaires donnaient des promesses qu'elles ont tenues depuis; enfin les mœurs s'étaient sensiblement empreintes des pensées de conciliation qui animaient le gouvernement. Prodigieusement irrités naguère contre les chrétiens par la croisade de 1827, tentée au nom du christianisme, les esprits avaient d'abord paru rebelles aux sentimens de tolérance que le gouvernement eût voulu leur inspirer; mais ils avaient fini par se rendre aux conseils d'une politique attentive à ménager tous les cultes. On avait renoncé à frapper de la peine capitale ceux qui abandonnaient l'islamisme pour embrasser une autre foi; les exactions et l'arbitraire auparavant exercés sur les chrétiens avaient cessé peu à peu dans les provinces voisines de Constantinople; enfin, sans renoncer à leur condition de race gouvernante, les Turcs avaient admis les chrétiens à partager avec eux un certain nombre de fonctions publiques, semblables en ce point aux aristocraties qui savent ouvrir leurs rangs au mérite.

Il est heureux que le gouvernement turc trouve ainsi un encouragement dans la réussite de ce qu'il a lui-même entrepris. S'il a beaucoup fait, il ne lui reste pas moins à faire, et si l'on n'avait confiance dans les intentions et l'énergie des hommes qui le dirigent aujourd'hui, on serait justement inquiet de voir combien de questions graves attendent encore une solution. Les réformes générales restent stériles quand des réformes de détail ne viennent pas les compléter, et dans cette nouvelle voie c'est le système financier qui doit préoccuper le gouvernement turc en première ligne. Les finances, a-t-on dit, sont le nerf de la guerre, elles sont au même titre celui de la paix. Il ne saurait y avoir de justice là où il n'y a pas d'impôt régulièrement établi; il n'y a pas de moyens d'action là où il n'y a pas d'impôt abondant. La puissance, la prospérité d'un état dépendent sinon exclusivement, au moins principalement des lois de finances, et rien de plus imparfait que l'organisation des finances dans l'empire ottoman. Ce n'est pas que les vices de cette législation tiennent à de fausses conceptions, à des théories erronées sur les principes du revenu et sur les conditions de la circulation et du crédit; non, et l'on pourrait dire à l'avantage de la Turquie qu'il n'y a point dans ses lois de vices systémati-

ques; mais il y a des traditions fâcheuses, des procédés qui tiennent un peu de l'empirisme; point d'unité, rien de fixe ni de stable, et c'est en quoi la situation des finances turques mérite dès aujourd'hui toute l'attention du divan.

En temps ordinaire, le gouvernement n'aurait point à s'inquiéter de ses revenus, qui pourraient balancer les dépenses. Malheureusement il suffit que la moisson ait trompé les espérances des cultivateurs, il suffit que le produit des denrées soit diminué par quelque mauvaise influence du climat, pour que le budget turc se solde en déficit. Ou bien il sera survenu quelque incident diplomatique de nature à déterminer des mesures de défense; il aura fallu augmenter le contingent de l'armée, et cette fois encore les dépenses dépasseront infailliblement les recettes. Que serait-ce si, pour les besoins de la réforme, le gouvernement songeait à doter convenablement tous les services qui, comme celui de l'instruction publique, sont encore en souffrance! Dans l'état actuel de la législation financière de l'empire, les revenus dépendent, on le voit, un peu des caprices du hasard; ils n'ont point de base certaine. Ils pourraient toutefois s'accroître dans d'énormes proportions, sans gêner les peuples, par le seul effet d'une organisation intelligente. Un rapide examen du budget turc, dont jamais on n'a cherché à embrasser l'ensemble, ne laissera aucun doute, nous le croyons, sur l'importance des avantages que la réforme financière assurerait à l'empire.

Depuis quelques années, les revenus ordinaires de la Turquie ne dépassent point le chiffre de 750 millions de piastres, et ne restent pas au-dessous de 650 millions (1). Pour expliquer cette variation, il suffit de dire que les principales sources du revenu sont les dîmes prélevées en nature et les douanes. — Les dépenses, plus faciles à déterminer que les recettes, s'élèvent à 733,400,000 piastres. Les élémens d'un budget turc sont très différens de ceux d'un budget chez les peuples de l'Occident. On en jugera par le relevé des recettes et des dépenses qu'il est d'ailleurs curieux de comparer.

Les dépenses se décomposent de la manière suivante entre les divers services :

Liste civile du sultan.	75,000,000 p.
— de la sultane-mère et des sœurs mariées du sultan.	8,400,000
Armée.	300,000,000
Marine.	37,500,000
Matériel de guerre, artillerie, génie, forteresses.	30,000,000
Traitement des employés dans tout l'empire et dans toutes les branches de l'administration.	195,000,000
Subvention à l'administration des *vakoufs* pour l'entretien des établissemens qui en dépendent.	12,500,000
Service des arrérages des rentes viagères (*schims*). . . .	6,000,000
Service de l'intérêt à 6 pour 100 des bons du trésor sans échéance fixe, nommés *kaymes*.	9,000,000
Rente viagère payée par le trésor en compensation des an-	
A REPORTER.	673,400,000 p.

(1) La piastre turque représente aujourd'hui 0,23 centimes environ.

Report.	673,400,000 p.
ciens fiefs (*timars*, *ziamets*, *moukatas*) aux propriétaires qu'il en a dépossédés.	40,000,000
Affaires étrangères, ambassades, consulats.	10,000,000
Dotation du trésor appelé *kazinéi nafia*, pour dépenses d'utilité publique, routes, pavage, encouragemens à l'agriculture, etc.	10,000,000
Total.	733,400,000 p.

Tel est l'ensemble des dépenses du gouvernement turc; voici maintenant les sources diverses de son revenu :

Dîmes.	220,000,000
Salian (*income-taxe*).	200,000,000
Haradje, impôt personnel sur les sujets non-musulmans. .	40,000,000
Douanes.	86,000,000
Tribut de l'Égypte.	30,000,000
— de la Valachie.	2,000,000
— de la Moldavie.	1,000,000
— de la Servie.	2,000,000
Impôts indirects, patentes, timbre, octrois, péages, revenus des mines et des postes.	150,000,000
Total.	731,000,000 p.

On connaît ainsi les élémens du budget et les ressources financières de la Turquie : quelles seraient les mesures à prendre pour développer ces ressources, pour établir ce budget sur une base stable et régulière? Ces mesures se trouvent indiquées par la nature même des obstacles qu'il s'agit de vaincre, et qu'il nous reste à énumérer.

Parmi ces obstacles, il faut compter au premier rang l'existence des *vakoufs*. On appelle de ce nom tous les biens consacrés aux mosquées et aux fondations religieuses, soit qu'ils proviennent de legs pieux, soit qu'ils aient été confiés aux administrateurs des mosquées par les propriétaires en vertu d'une convention. Les propriétés libres prennent le nom de *mulk*. On le sait, le désir de contribuer à l'entretien des mosquées n'a pas été l'unique mobile de ces donations ou de ces fidéi-commis. Le but réel du propriétaire a été le plus souvent d'assurer une partie de sa fortune contre les caprices de la tyrannie. Les chances de la reversibilité au profit de la mosquée et la redevance annuelle que le dépositaire lui payait n'étaient pas considérées comme des primes trop fortes, lorsqu'il s'agissait d'éviter soit une confiscation, soit une vente forcée sur la licitation de créanciers impatiens. Quelle que soit la raison qui ait déterminé les propriétaires à mettre leurs terres aux mains de l'administration des *vakoufs*, cette administration est le propriétaire nominal des trois quarts des immeubles dans l'empire ottoman. Cependant on n'évalue pas à plus de 20 millions de piastres les revenus annuels de l'administration des *vakoufs*. Il y a un fait plus étrange : le budget de l'état est obligé de lui fournir 12,500,000 piastres pour l'entretien des mosquées et des établissemens de charité. Cette contradiction apparente s'explique par la modicité des redevances stipulées à l'origine en une monnaie

dont le nom n'a pas changé, mais qui avait alors vingt fois sa valeur d'aujourd'hui, par les fraudes ordinaires dans la déclaration du prix des ventes, par les précautions prises pour éviter les cas de reversibilité, enfin par les concessions faites aux parens pour le rachat des titres, lorsque les cas de reversibilité se présentent.

Sans changer de système, il est évident que des mesures bien entendues pourraient offrir de grands bénéfices au trésor; mais des résultats bien plus importans seraient obtenus, si l'on parvenait à désintéresser les mosquées et à donner aux tenanciers actuels de nouveaux titres qui les rendraient véritablement propriétaires. Cette réforme est généralement désirée. Il n'est personne qui, pour rentrer en pleine propriété de ses immeubles ainsi engagés, ne donnât volontiers un droit de mutation et ne consentît en outre à payer annuellement au trésor cinquante fois la valeur de la rente due aujourd'hui à la mosquée, tant il est vrai que la propriété en Turquie ne craint plus le retour de la spoliation ni de la violence! De calcul fait, en portant à 50 millions de piastres la somme que l'état allouerait aux mosquées en échange des 32 millions qu'elles perçoivent aujourd'hui, et sans taxer le revenu des immeubles à plus de 5 pour 100, le trésor réaliserait un bénéfice de plus de 60 millions de piastres. Par ce seul résultat, on peut juger de l'influence que cette réforme aurait dans la suite: en se généralisant, elle embrasserait toutes les propriétés; enfin elle deviendrait naturellement le principe d'un impôt foncier qui donnerait plus de sécurité aux finances de l'empire.

L'impôt nommé *vergu*, autrefois *salian*, répond à l'*income-tax* des Anglais; il varie, suivant les localités, de 10 à 25 pour 100 : c'est une taxe prélevée sur la fortune présumée, immobilière, mobilière ou commerciale; elle porte indistinctement sur tous les sujets du grand-seigneur, musulmans ou rayas. Les municipalités, qui existent partout en Turquie, sont chargées de la répartition et de la perception; elles en versent le produit aux agens financiers du gouvernement. Cette intervention des municipalités dans les questions financières est un des principes de leur organisation en Orient; mais ce principe suppose dans les municipalités des lumières et des vues d'équité que l'on n'y rencontre point toujours. Il en est quelques-unes où l'esprit patriarcal et fraternel des premiers temps s'est conservé : la fortune de chacun, consistant généralement en terres et en bestiaux, est de notoriété publique; la répartition de l'impôt est facile; la justice y préside, et la perception s'exécute sans réclamations ni résistance. Dans quelques communes de l'Asie-Mineure, la justice n'est pas aussi scrupuleusement appliquée. Bien que les fonctions municipales soient électives, elles sont trop souvent le prix de l'intrigue et le privilége des hautes influences, d'où il suit que les grandes fortunes ne sont pas toujours celles qui sont frappées des impôts les plus forts : les petites souffrent, et le trésor avec elles. Sans porter atteinte à l'organisation des municipalités, qui ont été, dans les époques d'oppression, la sauvegarde des libertés individuelles, le gouvernement devrait surveiller leurs actes de plus près. Cette intervention ne prêterait plus aujourd'hui, comme autrefois, à la tyrannie, aux exactions, et le gouvernement pourrait se couvrir auprès des municipalités du prétexte très plausible des dégrèvemens qu'il a opérés en leur faveur. Les municipalités n'ont plus à leur charge le logement des gens de guerre et des employés en

voyage; on a supprimé les corvées, qui accablaient trop fréquemment les populations : le gouvernement peut donc, sans trop de scrupule, prétendre à vérifier les travaux des municipalités pour la répartition de l'impôt.

La dîme est, avec le *vergu*, la branche la plus productive des revenus de la Turquie. Elle se perçoit en nature sur toutes les productions de la terre, fruits ou céréales; dans la Roumélie, elle atteint de plus les moutons. Il en est de même dans quelques localités de l'Asie-Mineure; dans les autres, l'immunité se compense par une surcharge d'impôt. Afin d'avoir de l'argent au lieu de produits en nature, le gouvernement recourt à un expédient désastreux, qui est un des vices principaux de la législation financière de l'empire : il met cet impôt aux enchères, de même que les douanes de plusieurs villes. Les adjudicataires opèrent leurs rentrées au moyen d'agens spéciaux, avec le concours des municipalités et des représentans de l'autorité centrale. On conçoit les inconvéniens de ce système. Tout vicieux qu'il soit, il est néanmoins un progrès, si l'on se rappelle le temps où l'on voyait les gouverneurs des provinces, fermiers de la dîme et de tous les impôts, user et abuser de leur pouvoir, alors sans contrôle et sans limites, pour pressurer de mille manières les populations.

Depuis quelques années, les principaux fonctionnaires du gouvernement se sont présentés aux enchères et sont devenus adjudicataires, soit en leur nom, soit sous celui de banquiers arméniens (*sarrafs*). Ces banquiers sont leurs garans auprès du trésor, leurs associés dans les bénéfices ou leurs courtiers pour revendre à profit. On est tenté avec raison de se récrier contre une pareille anomalie. Il faut cependant reconnaître que l'esprit de lucre n'est pas en ce moment le seul mobile qui pousse les fonctionnaires turcs à rechercher les fermes de la dîme; ils obéissent en même temps à la pensée du gouvernement qui a voulu établir sur ce terrain la concurrence la plus sérieuse : aussi le prix de ces adjudications a-t-il considérablement augmenté, et le gouvernement turc connaît beaucoup mieux aujourd'hui l'étendue de ses ressources. C'est, dans tous les cas, un résultat minime, si on le compare à l'immoralité des spéculations, aux gaspillages que ce système provoque, en un mot aux pertes énormes que font ainsi les populations et le trésor au profit des heureux fermiers de la dîme et des douanes. Aussi bien les inconvéniens de ce système sont sainement appréciés par le gouvernement lui-même. L'affermage, déjà condamné par le hatti-chériff de Gulhané, vient d'être l'objet de l'attention d'un comité institué pour l'examen des questions de finances. L'avis de ce comité, composé des principaux fonctionnaires de l'empire, a été que les agens du gouvernement ne devaient plus être autorisés à se présenter aux enchères. C'est un pas décisif vers l'abolition complète de ce ruineux système; souhaitons qu'elle ne se fasse pas long-temps attendre.

La capitation, *haradje* ou *djizié*, ne s'étend qu'aux rayas, c'est-à-dire aux sujets non musulmans du grand-seigneur. Tout adulte mâle est soumis au *haradje*, qui se divise, proportionnellement aux fortunes, en trois classes : les plus riches paient annuellement 60 piastres, la classe moyenne 30 piastres, les moins aisés 15 seulement. En général, cet impôt est considéré comme une compensation du service militaire, auquel les rayas n'ont point été astreints jusqu'à ce jour. Long-temps le *haradje* a été perçu par des agens spéciaux qui n'épargnaient aux rayas ni les humiliations gratuites, ni les exactions. Bien

que ces abus aient disparu, il vient d'être arrêté que le mode de perception serait changé, en attendant sans doute que le caractère de l'impôt soit lui-même modifié. Désormais les patriarches, chefs des diverses communions chrétiennes, ainsi que le *khakam-bachi* ou chef des Juifs, seront pour la capitation les intermédiaires entre leurs coreligionnaires et le fisc. Il est difficile de croire que ce nouveau mode de perception soit plus profitable au trésor que l'ancien, à moins que, par un système d'abonnement, l'état ne se fasse garantir une somme fixe. L'impôt paraîtra moins onéreux aux populations : c'est peut-être le seul avantage que l'on puisse attendre de cette innovation.

Nous touchons à un sujet d'un intérêt non moins grand, et qui nous éloigne moins des idées économiques de l'Occident : les douanes. Le système douanier de la Turquie a pour base les traités conclus avec les puissances européennes. En 1838, la Porte négocia simultanément avec la France et l'Angleterre un traité de commerce que l'Angleterre d'abord, et la France peu de temps après, signèrent avec le sultan. D'après ce traité, les marchandises importées en Turquie paient un droit d'entrée de 5 pour 100 qui se décompose ainsi : 3 pour 100 pour le droit d'entrée proprement dit, 2 pour 100 de droit supplémentaire au sortir de la douane en remplacement des anciens droits de circulation à l'intérieur. Les marchandises provenant du sol et de l'industrie de l'empire ottoman sont frappées à l'exportation d'un droit de 12 pour 100, dont 9 pour 100 à l'arrivée des marchandises à l'échelle où elles doivent être embarquées, et 3 pour 100 lors de l'embarquement. Ce droit de 12 pour 100 remplace les droits multiples et sans cesse variables auxquels les marchandises étaient soumises quand le monopole n'interdisait pas absolument l'achat et l'exportation. Frapper de 12 pour 100 l'exportation des produits indigènes, quand l'importation des marchandises étrangères n'est assujettie qu'à un droit de 5 pour 100, a paru à quelques esprits une absurdité ruineuse : cet arrangement semble, en effet, contraire aux principes qui règlent d'habitude les rapports des nations industrielles et commerçantes; mais, indépendamment des intérêts politiques qui faisaient à la Turquie un devoir de signer ce traité, deux considérations fondamentales peuvent lui servir de justification à ses propres yeux. Elle n'était, elle n'est et ne peut être une puissance industrielle. Puissance agricole, elle n'impose pas la terre; elle peut donc et doit en imposer les produits. De ce point de vue, c'est l'organisation des douanes qui prête le moins à la critique, et qui par suite est le moins susceptible en elle-même d'améliorations profitables au trésor.

Le gouvernement turc peut toutefois en tirer des revenus très supérieurs à ceux qu'il perçoit aujourd'hui. De quelle manière? Ce n'est point en cherchant à modifier les conventions commerciales avec les puissances étrangères, c'est en favorisant à la fois la production et la circulation dans le sein de l'empire. Qui doute que, sur ce territoire à la fois si vaste et si fertile, l'agriculture ne pût faire des merveilles avec des voies de communication praticables aux voitures entre toutes grandes villes et dans le voisinage de la mer? D'autre part, ces mêmes avantages d'un transport plus rapide et moins coûteux ayant pour effet de mettre plus à la portée des populations les objets de commerce manufacturés à l'étranger, l'importation comme l'exportation recevrait des encouragemens et des développemens nouveaux. Voilà quel serait l'unique moyen

d'augmenter les revenus de la douane, et une réforme de ce genre donnerait sans nul doute la plus heureuse impulsion à la fortune des particuliers comme à celle de l'état.

Il nous reste toutefois à tenir compte de difficultés qui sont une entrave déplorable au développement du commerce et au progrès des finances publiques : nous voulons parler du numéraire et de l'énorme différence qui existe entre la valeur intrinsèque de la plus grande partie de la monnaie turque et sa valeur nominale. La nécessité d'arrêter la dépréciation de la piastre a provoqué l'organisation d'un ensemble d'opérations appelé à Constantinople *le système du maintien des changes*. Il est inutile d'ajouter que l'efficacité de ces mesures importe autant au commerce européen qu'à la Turquie. Il n'y a plus de commerce possible là où un marché à terme, stipulé en piastres, pourrait, par une dépréciation subite non sans exemple, présenter pour le vendeur une perte de 50 pour 100. Admettons que le commerce soit un Protée assez habile pour trouver d'autres moyens d'échange; il est manifeste que la transition ne s'accomplirait pas sans de grandes catastrophes financières. Quant au gouvernement turc, dans la position où la nature de ses richesses et les traités le placent, il ne pourrait payer les produits de l'Europe avec le numéraire européen qu'en perdant d'un seul coup toute la différence qu'il y a entre la valeur réelle et la valeur nominale de la piastre turque.

Depuis plus d'un siècle, les souverains ottomans, en vue de faire face aux dépenses extraordinaires, avaient adopté l'usage ruineux et immoral de l'altération du titre des monnaies, léguant à leur successeur actuel le châtiment immérité de l'imprévoyant abus de leur toute-puissance. La piastre turque, dans l'origine, correspondait, pour la valeur, au talaris de la reine (5 fr. 20 c.). Depuis sa dernière altération, à l'époque de la guerre contre la Russie en 1828, elle est devenue, sous forme de *bechliks* ou pièce de 5 piastres, une monnaie d'un titre si réduit, que dans le cas où sa valeur courante serait réglée sur sa valeur réelle, 8 piastres ne feraient pas un franc. Les deux termes extrêmes sont donc la piastre d'avant l'année 1710, valant plus de 5 francs, et la piastre de 1828, qui ne correspond pas à 12 centimes. On évalue à 400 millions de piastres la masse de ces dernières monnaies dans la circulation. Ces pièces avec les billets (*kaymés*) constituent presque à elles seules le numéraire d'origine turque dans l'empire ottoman. Les autres monnaies courantes en Turquie sont, avec la pièce de 6 piastres (*altilik*), d'un titre altéré, qui toutefois contient encore 462 millièmes d'argent pur, les pièces d'or anciennes de 20 piastres, les pièces d'or nouvelles de 100 piastres et de 50 piastres, les pièces d'argent nouvelles de 20 piastres, 10 piastres, 5 piastres, 2 piastres, 1 piastre, qui contiennent en or ou en argent une proportion égale à la quantité admise dans la fabrication des monnaies par les gouvernemens européens.

On évalue à environ 200 millions de piastres le chiffre de ces monnaies de bon aloi frappées depuis 1844; par malheur, elles se sont peu à peu retirées presque complétement de la circulation, par suite des spéculations auxquelles elles ont donné lieu. A ce numéraire de coin ou d'origine ottomane, il faut ajouter les monnaies étrangères, dont le nombre varie suivant l'élévation ou l'abaissement du prix qu'on leur attribue. Voici le tarif établi en 1844 par le gouvernement turc pour les principales monnaies étrangères sur le marché de Constantinople :

Piastres fortes d'Espagne.	22 piastres	32 paras (1);
Talaris d'Autriche, dits de la reine. . .	21	30
Pièces de 5 francs.	21	10
Carbovanz russes.	16	37
Ducats de Hollande, de Venise et d'Autriche.	50	»

Par malheur, ce tarif officiel n'a jamais été et est encore moins aujourd'hui la règle des valeurs étrangères. Dans les transactions commerciales, le carbovanz est reçu pour 18 piastres, le ducat pour 52, et ainsi de suite.

Depuis 1828, date de la dernière altération de la piastre, jusqu'en 1834, le change, c'est-à-dire le rapport pratique entre la piastre et la livre sterling, a varié de 60 à 98. Toutefois il n'a pas alors dépassé ce chiffre, bien qu'en raison de la valeur intrinsèque des pièces de 5 piastres la pièce d'or anglaise eût une valeur réelle de 225 piastres. On conçoit quelles fluctuations désastreuses résultaient de là pour le commerce européen en Turquie.

En 1834, lorsque la Turquie reçut de la Grèce, pour prix de cessions de territoire, la somme de 18 millions de piastres, on conçut l'idée d'une opération de banque destinée à prévenir de plus grands désastres. Cette opération consistait à fournir aux négocians établis en Turquie tout le papier qui leur était nécessaire pour faire leurs retours à Marseille, Vienne, Paris et Londres. On réussit en effet à maintenir le change à 98 un quart pour la livre sterling, et cela durant deux années environ. Après de nouvelles fluctuations, on le vit cependant s'élever jusqu'à 127 et demi. Aussi, en 1843, le divan remit-il en vigueur le système du maintien des changes combiné avec l'émission progressive d'un numéraire de bon aloi en remplacement des monnaies altérées, que l'on devait démonétiser jusqu'à concurrence de 7 millions et demi par an. Les opérations commencées alors n'ont plus été interrompues; seulement on a bientôt renoncé à la démonétisation des *bechliks*.

Cette fois, on avait pris pour base la valeur réelle de l'ancienne pièce d'or de 20 piastres, et l'on avait fixé à 110 le rapport de la piastre à la livre sterling. En même temps, une ordonnance impériale vint interdire la circulation de toutes les monnaies étrangères et de toutes les anciennes monnaies ottomanes qui prêtaient à la spéculation. Celles-ci étaient reçues et changées à l'hôtel des monnaies; quant aux monnaies étrangères, l'échange restait facultatif dans les transactions entre Européens; il était interdit aux sujets du grand-seigneur de les recevoir en paiement. Ces résolutions, notifiées à toutes les ambassades et mises en pratique, ne motivèrent point de réclamations sérieuses. Tous les agens financiers avaient à leur disposition les fonds nécessaires pour opérer les échanges; mais on n'y pourvut pas toujours avec l'exactitude du premier moment : la surveillance de l'administration se relâcha. L'abus a reparu dans des proportions et avec des conséquences telles qu'une commotion politique en Europe eût pu à la fin amener une crise financière désastreuse pour la Turquie.

Voici quelles sont, dans la situation présente, les conséquences du cours abusif des monnaies étrangères. Constantinople n'est pas seulement le principal entrepôt du commerce de la Turquie; c'est en même temps le point par où passent toutes les denrées coloniales et les objets de commerce destinés à la

(1) Il y a quarante paras dans la piastre.

Perse et aux états de l'Asie occidentale. Les étoffes et les produits de fabrique anglaise pénètrent également par le moyen d'une contrebande très active et très étendue dans les provinces du Caucase et jusqu'au sein de la Russie. Toutes ces marchandises sont payées en carbovanz russes. Toutes les fois que cette pièce de monnaie russe obtient à Constantinople un cours plus élevé que la valeur réelle, on l'y voit affluer. Qu'arrive-t-il? C'est que le gouvernement turc en est réduit à faire, en Europe, le retour en papier des marchandises fournies par contrebande à la Perse, aux états limitrophes, à la Russie. Le commerce d'Odessa et de toute la Russie méridionale, profitant de cette valeur exagérée de la monnaie étrangère en Turquie, se sert alors de la banque de Constantinople pour faire passer des fonds en Europe. Des spéculations s'organisent pour acheter des piastres avec des carbovanz, et pour demander, des piastres à la main, des mandats à la banque. C'est ainsi que les traites fournies par cette banque se sont élevées dans les derniers temps à la somme annuelle de plus de 400 millions de piastres. Les exportations de la Turquie lui procurent sans doute des valeurs avec lesquelles elle couvre ses correspondans de Londres; mais ces valeurs sont loin d'être suffisantes, bien qu'il soit constant que, dans les bonnes années, les exportations balancent l'importation. On comprend les raisons de cette insuffisance. Le montant des traites que le gouvernement turc doit fournir au commerce, au lieu de n'être que la différence entre l'importation et l'exportation de la Turquie, s'augmente de tout ce que la Perse et une partie de la Russie doivent aux négocians de l'Occident. La banque de Constantinople est donc, depuis quelque temps, obligée de couvrir ses correspondans par l'envoi de numéraire qu'elle surpaie. De là la disparition de presque toutes les monnaies nouvelles d'or et d'argent. En 1848, année d'ailleurs déplorable pour le commerce de toute l'Europe, la perte a été de 14 millions de piastres. C'est là une situation intolérable qui pèse tristement sur les conditions du budget, et de tous les vices du système financier de la Turquie, c'est peut-être celui qui exige les remèdes les plus énergiques et les plus prompts. Hâtons-nous de dire que le divan n'a point d'illusion à cet égard, et qu'une réforme du numéraire plus radicale que les précédentes est dès à présent dans ses intentions. Le reproche qu'il aura encouru, ce sera seulement d'avoir trop tardé.

Puissent donc les ministres actuels du sultan mettre à profit le calme qui règne aujourd'hui dans toutes les provinces de la Turquie! Il ne s'agit plus seulement de montrer des sentimens d'équité et de tolérance; il est temps de faire entrer la justice dans l'organisation des finances, de condescendre à pratiquer modestement l'économie politique. Il faut accroître dans une proportion considérable le mouvement de la propriété et du commerce, pour augmenter d'autant les revenus de l'état. Le budget de l'année courante présente un déficit d'environ 110 millions de piastres; d'autre part, les routes à ouvrir, l'instruction publique, le service des mines, des eaux et forêts, l'entretien des forteresses, exigent des dotations spéciales qui ne figurent point au budget. Ces dotations ne peuvent pas être portées à moins de 100 millions de piastres; c'est donc une somme de 210 millions que la Turquie doit dès à présent chercher dans de nouvelles ressources. Ces ressources, le divan peut les demander soit à une nouvelle émission de papier-monnaie à 6 pour 100, soit à l'emprunt, soit enfin à des réformes qui élèveraient tout d'un coup d'une manière sensible le

produit des dîmes, et faciliteraient l'établissement d'un impôt foncier par la transformation des *vakoufs* en terres libres. Si l'on préfère le moyen le plus honorable et le plus hardi, il n'y a point à hésiter, c'est celui des réformes : d'ailleurs ceux qui ont vu de près le gaspillage que produit nécessairement le système actuel ne craignent pas d'affirmer qu'elles suffiraient à rétablir avant trois ans l'équilibre des recettes et des dépenses.

Les entraves que le parti de la réforme peut encore aujourd'hui rencontrer dans les mauvaises dispositions de ses adversaires sont nombreuses sans doute, en dépit des améliorations déjà accomplies; mais ces améliorations, dont chacun peut dès à présent apprécier le caractère, ont été gênées en leur temps par des obstacles bien autrement redoutables. Depuis le jour sanglant où le sultan Mahmoud rendit possible l'institution d'une nouvelle armée régulière, par l'extermination d'une milice indisciplinée, jusqu'au jour plus calme de la proclamation du hatti-chérif de Gulhané, qui a inauguré la tolérance, l'empire ottoman a passé par les plus terribles vicissitudes; il a été éprouvé par toutes les calamités. Et cependant c'est au milieu même de cette succession de guerres civiles et de guerres étrangères, toutes également malheureuses, que la pensée de la réforme a grandi : tout était à tenter, tout était obstacle, et combien de raisons alors de douter du succès! Au dehors l'Europe indifférente ou hostile, au dedans les populations chrétiennes surexcitées par l'exemple de la Grèce et de l'Égypte, enfin une complète anarchie administrative avec des fonctionnaires malveillans et ignorans, tel était le spectacle que le divan avait devant les yeux. Chacun prédisait la ruine prochaine de l'empire turc, tant le mal semblait irréparable! Le gouvernement du sultan n'a pas reculé devant sa tâche, et s'il n'a pas réussi en toutes choses au gré de ses vœux, il a obtenu du moins des résultats dont les populations lui tiennent compte, et qui lui ont rendu à lui-même plus d'énergie et de vigueur. Le bien qui est accompli est une aide, un encouragement pour ce qui reste à entreprendre. La tâche, quoique laborieuse encore, est devenue plus facile qu'aux premiers temps de la réforme. Les hommes qui ont pris, avec le sultan Mahmoud et son jeune successeur, l'initiative des innovations ont trop de patriotisme pour s'arrêter à moitié chemin.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

YO-SAN-FI-ROK, OU L'ART D'ÉLEVER LES VERS A SOIE AU JAPON (1). — Cet intéressant ouvrage paraît augmenté d'un commentaire de M. Mathieu Bonafous, l'un de nos agronomes les plus éminens, les plus érudits, et dont les studieuses recherches ont déjà contribué puissamment, à diverses époques, aux développemens de l'industrie de la soie : c'est la traduction exacte d'un livre japonais, le premier qui ait passé tout entier dans notre langue. Le traducteur est le docteur Hoffmann, de Leyde, interprète du roi des Pays-Bas, le seul orientaliste d'Europe qui possède complétement la langue japonaise. M. M. Bonafous a enrichi le travail du docteur Hoffmann de notes destinées à com-

(1) Un vol. in-8°, Paris, chez Mme Bouchard-Huzard, 7, rue de l'Éperon; Turin, chez Bocca.

parer les connaissances de l'Orient sur ce sujet avec celles que possèdent aujourd'hui les peuples occidentaux. « Mises ainsi en parallèle avec les nôtres, ces pratiques séculaires, dit M. Bonafous, marqueront l'intervalle qui sépare l'Asie de l'Europe dans l'industrie sérigène, et ce livre, avec ses mythes, ses légendes, jetés à travers d'utiles préceptes, éclairera les esprits curieux d'étudier l'origine, les phases et les progrès d'une industrie désormais associée à la marche active de notre civilisation. » Les développemens immenses qu'avait reçus en Europe cette industrie laissaient douter, en effet, que nous eussions beaucoup à apprendre à ce sujet des nations asiatiques, lorsqu'en 1837 un célèbre sinologue, M. Stanislas Julien, fut appelé par le gouvernement français à faire un *résumé des principaux traités chinois* sur cette matière. Ce travail révéla une foule de détails mystérieux ou imparfaitement connus, relatifs à un art contemporain des âges primitifs du Céleste-Empire; il fit connaître des méthodes, des pratiques sanctionnées par quarante siècles d'expérience, qui excitèrent partout une heureuse émulation, et permirent à l'industrie séricole en Europe de rivaliser sans désavantage avec celle des contrées dans lesquelles cet art a pris naissance, et dont un insecte au fil d'or constitue aujourd'hui la principale richesse.

Cependant la Chine n'est pas seule à posséder, avec l'Inde et la Perse, des procédés dignes d'être étudiés par ceux qui se livrent en Europe à la culture de la soie. A quelque distance de la côte orientale de l'empire du Milieu existe une vaste contrée où cette culture n'est ni moins prospère ni moins honorée. Peuplée de quarante millions d'habitans aussi civilisés et doués de plus d'intelligence que toutes les nations asiatiques qui les environnent, cette contrée est le Japon, le *Ji-pen* des Chinois. Isolé au sein des mers et gouverné, depuis deux mille ans, par des lois d'intolérance et de haine envers les étrangers, l'archipel japonais s'est déclaré, il y a deux siècles, inaccessible à toutes les nations européennes, les Hollandais exceptés. Ceux-ci, de même que les Coréens et les Chinois, dépossédés de leurs voiles et de leurs armes, vivent comme des prisonniers d'état dans une île dépendante de la ville de Nangasaki, la petite île de Dezima, où ils ne voient que des interprètes japonais, obligés par un serment solennel de garder le silence sur les affaires du pays. Depuis Marco Polo, le premier navigateur qui, dès le milieu du XIIIe siècle, signala l'archipel du Japon que Mendez Pinto reconnut trois siècles plus tard, quelques missionnaires et deux médecins naturalistes, Kœmpfer et Thunberg, au XVIIe et au XVIIIe siècles, soulevèrent un coin du voile qui dérobait ces îles à la curiosité universelle. Isaac Titsing, directeur du commerce hollandais à Nangasaki, durant un séjour de quatorze années, y recueillit les notions les plus exactes et les plus secrètes qu'il fût possible à un étranger d'acquérir. Malheureusement, sa mort, survenue à Paris en 1812, ne permit pas de publier ces précieux documens. Les compagnons de Krusenstern, dans son voyage autour du monde, et quelques membres du comptoir hollandais de Dezima, ont eu des rapports trop difficiles avec le Japon pour que l'on puisse tirer de leurs écrits des révélations importantes. On attend mieux d'une publication que prépare M. de Siebold, savant allemand, chargé par le gouvernement colonial de Batavia de réunir tout ce qu'il est possible de se procurer sur l'histoire sociale, physique et naturelle de l'archipel japonais. M. de Siebold est, de tous les voya-

geurs, celui qui jusqu'à ce jour a exploré avec le plus de succès ces îles inhospitalières. Le jardin botanique qu'il a créé dans l'île de Dezima, ses voyages à la cour impériale de Yédo, ses liaisons avec les astronomes, les géographes, les médecins les plus renommés du pays, ont dû mettre ce docte et hardi naturaliste à même de s'approprier, durant le séjour qu'il fit au Japon de 1823 à 1830, tous les élémens nécessaires au travail qu'il publie en langue allemande sous ce titre *Nippon*.

Depuis cette époque, les événemens politiques qui ont ouvert les abords du Céleste-Empire donnèrent à croire que les Japonais en viendraient à modifier leurs lois contre les étrangers, et qu'ils laisseraient la civilisation occidentale pénétrer dans leur territoire sous la forme du commerce et de l'industrie. Le roi de Hollande, voulant faire abroger ces lois sévères, traça à l'empereur du Japon le tableau des événemens inattendus qui ont forcé la Chine à multiplier, malgré elle, ses points de contact avec toutes les nations de la terre. Le monarque concluait de ce nouvel état de choses que le Japon, dans l'impossibilité, par son voisinage de Hong-Kong et de Chusan, d'échapper au même sort, devait prévenir une crise prochaine par des concessions capables de satisfaire les Européens. D'aussi graves remontrances, le vœu manifeste des insulaires de communiquer librement avec le reste du genre humain, leur nature plus pacifique que celle des Chinois, le vif intérêt que les autorités japonaises semblent porter aujourd'hui au progrès intellectuel ainsi qu'au mouvement politique des nations de l'Occident, le soin que ces autorités prennent d'entretenir à Nangasaki un bureau de linguistes chargé de traduire dans la langue nationale l'histoire des découvertes les plus récentes dans les sciences, les arts et l'industrie, tout semblait présager l'ouverture d'une ère nouvelle et des relations suivies entre l'Europe et le pays le plus reculé de l'Asie orientale. Néanmoins, deux années après avoir reçu les sérieuses exhortations qui lui étaient faites, l'empereur du Japon fit une réponse toute contraire à celle qu'on attendait de lui. « J'ai suivi avec attention, écrivit le potentat asiatique au monarque néerlandais, son fidèle allié, les événemens qui ont amené une réforme fondamentale dans la politique de l'empire chinois, et ces événemens mêmes, sur lesquels s'appuient les conseils que vous m'adressez, sont pour moi la preuve la plus claire qu'un royaume ne peut jouir d'une paix durable que par l'exclusion rigoureuse de tous les étrangers. Si la Chine n'avait jamais permis aux Anglais de s'établir sur une vaste échelle à Canton et d'y prendre racine, les querelles qui ont causé la guerre n'auraient pas eu lieu, ou les Anglais se seraient trouvés si faibles qu'ils auraient succombé dans une lutte inégale; mais, dès l'instant qu'on s'est laissé entamer sur un point, on est devenu plus vulnérable sur les autres. Ce raisonnement a été fait par mon trisaïeul lorsqu'il s'est agi de vous accorder la faculté de commercer avec le Japon, et, sans les témoignages d'amitié sincère que vous avez souvent donnés à notre pays, il est certain que vous auriez été exclus comme l'ont été toutes les nations de l'Occident.... L'avenir vous prouvera que notre politique est plus sage que celle de l'empire chinois. »

Plusieurs fois les Anglais, qui, en 1613, avaient eu un comptoir à Firando, essayèrent de renouer des liaisons de commerce avec le Japon, mais toujours inutilement. Leur démarches, fréquemment renouvelées, eurent le même sort

que celles que les Portugais, les Espagnols, les Russes, les Danois et les États-Unis d'Amérique firent, à diverses reprises, pour pénétrer ou se maintenir dans l'archipel japonais. L'histoire dira comment, en 1846, l'expédition dirigée par le contre-amiral Cécille jugea nécessaire de s'éloigner de la baie de Nangasaki un jour et deux nuits après y avoir jeté l'ancre. Depuis le funeste voyage de Lapérouse, jamais le pavillon français ne s'était montré dans les mers du Japon. De tels faits ne montrent-ils pas le puissant intérêt que peut avoir l'Europe à se procurer tous les documens capables de l'initier aux arts, aux lettres, à l'industrie, aux mœurs d'un pays dont la civilisation est réellement très avancée sous plusieurs rapports? Et puisque, séparé du reste du monde par les mers dangereuses qui baignent ses rives et par les lois immuables qui en défendent l'entrée, l'empire du Japon veut à tout prix perpétuer son système d'isolement, ne semble-t-il pas autoriser, par cela même, toutes les tentatives qui ont pour but de percer l'obscurité qui l'enveloppe et de lui ravir sans scrupule tout ce qui peut servir à nous éclairer sur les diverses branches de son savoir? C'est ainsi que M. de Siebold, à la suite de sa mission scientifique au Japon, est parvenu à enrichir la bibliothèque sino-japonaise du roi des Pays-Bas du livre classique sur l'industrie sérigène du Japon, écrit au commencement de ce siècle par Ouekaki-Morikouni, et dont M. Mathieu Bonafous vient de publier la traduction sous le titre de *Yo-san-fi-rok*.

Les préceptes que renferme ce livre résument ce que la réflexion, l'étude et l'expérience d'un grand nombre de siècles avaient lentement amassé. Ces détails sont souvent présentés sous la forme d'allégories, de paraboles, de légendes qui leur donne une physionomie toute particulière et plus saisissante. Ils se lient d'ailleurs avec des notions historiques entièrement neuves qui se rapportent à l'origine de cette industrie à la Chine et au Japon. D'après les données précises du *Nippon-ki*, où sont consignées les annales les plus anciennes de l'empire japonais, ce serait à des émigrans du continent asiatique, c'est-à-dire de la Chine et de la péninsule coréenne, que le Japon dut ses premières connaissances sur l'art d'élever les vers à soie. Vers l'an 289 de notre ère, deux chefs de famille, arrivés de la Chine avec une suite de dix-sept personnes, se réfugièrent au Japon, où ils jetèrent les fondemens d'une tribu sino-japonaise. Quelques années après, ils retournèrent en Chine et en ramenèrent quatre jeunes filles, dont deux couturières et deux tisseuses. L'une de celles-ci savait fabriquer les étoffes de soie unie et l'autre les étoffes brochées. Ainsi l'époque de l'introduction du ver à soie au Japon n'aurait précédé que de deux siècles environ celle à laquelle deux moines de l'ordre grec de Saint-Basile apportèrent cet insecte en Europe sous le règne de Justinien; mais c'est seulement au VIe siècle que le prince Sjo-tok-daï-si, pour soulager le peuple dans un moment de détresse, lui enseigna l'art d'élever les vers à soie qui, dès lors, devint une branche importante de l'industrie japonaise.

Les préceptes que ce prince établit à ce sujet forment, avec ceux de Tsin-yang-tsiouen, le code général de cette industrie, et les connaissances modernes y ont ajouté peu de chose. Tout ce qui regarde le choix de la graine, l'éclosion de l'insecte, le soin de sa nourriture, le temps des mues ou des *repos*, le transport des vers sur les claies, est l'objet de règlemens minutieux. Toutes les opérations suivantes s'exécutent au milieu des jeux et des chants. C'est pen-

dant cette période, et ordinairement au mois d'avril, que l'empereur célèbre la fête nommée *Ta-lao*, fait des offrandes de cocons dans la salle des ancêtres et ordonne le commencement du dévidage. L'impératrice elle-même dévide le premier fil, noble exemple qu'elle donne aux dames de sa cour et à toutes les femmes, de même qu'à la fin de l'hiver, elle plante un pied de mûrier de ses propres mains, et que l'empereur, conduisant la charrue, ouvre solennellement le premier sillon.

Les Chinois font remonter chez eux l'usage de la soie au temps de Fo-hi, leur premier souverain; mais Fo-hi, né de l'union d'une vierge avec l'arc-en-ciel, paraît être un mythe plutôt qu'une réalité historique. Les sectateurs du culte des génies rapportent cette origine à une époque non moins reculée. Les mythes qui s'y rattachent donnent à cette industrie une consécration religieuse qui solennise et protége ses progrès. D'après ces traditions, ce fut l'épouse de l'empereur Hoang-ti qui introduisit la culture de la soie parmi les tribus agricoles de la Chine. La postérité reconnaissante plaça l'impératrice Si-ling-chi au rang des divinités du Céleste-Empire, sous le nom d'*Esprit des mûriers et des vers à soie;* elle l'honora comme le génie tutélaire de cette industrie et lui assigna une place au ciel dans une constellation connue sous le nom de *Tchân-fang* (la maison des vers à soie), et représentée par quatre étoiles que les Chinois appellent *Tienssé*. Selon les traditions japonaises, la petite-fille de l'Esprit du feu, la créatrice de tout ce qui sert à la nourriture, engendra les vers à soie de ses sourcils, et le fils de l'Esprit du feu enseigna aux hommes l'art de les élever. On célèbre la fête de ces génies tutélaires de l'industrie de la soie l'un des premiers jours du cycle sexagénaire. Après la purification de la maison, on place la table vers le nord-est et on l'orne de branches de mûrier. On fait alors des offrandes de gâteaux, de cocons sur des feuilles de mûrier, et enfin des libations. Les peuples du Japon célèbrent cette fête le septième jour du septième mois de l'année. Les femmes et les jeunes filles se rassemblent à la lueur des étoiles; elles étendent des fils de soie de diverses couleurs, font des offrandes de gourdes, de calebasses ou autres fruits pareils, et prient pour obtenir du ciel la dextérité nécessaire au tissage. Si, pendant la nuit, une araignée descend sur leurs offrandes, cet événement présage que leurs vœux seront exaucés.

L'ouvrage publié par M. Bonafous a, on le voit, un double intérêt scientifique et poétique. Le *Yo-san-fi-rok* est imprimé avec luxe et orné de cinquante planches gravées d'après les dessins originaux. C'est un nouvel exemple du zèle désintéressé qui distingue l'éditeur du *Yo-san-fi-rok*, et dont il a déjà fait preuve dans plusieurs publications analogues, non moins dignes de l'intérêt des savans que du suffrage des gens de goût.

P.-A. C.

V. de Mars.

